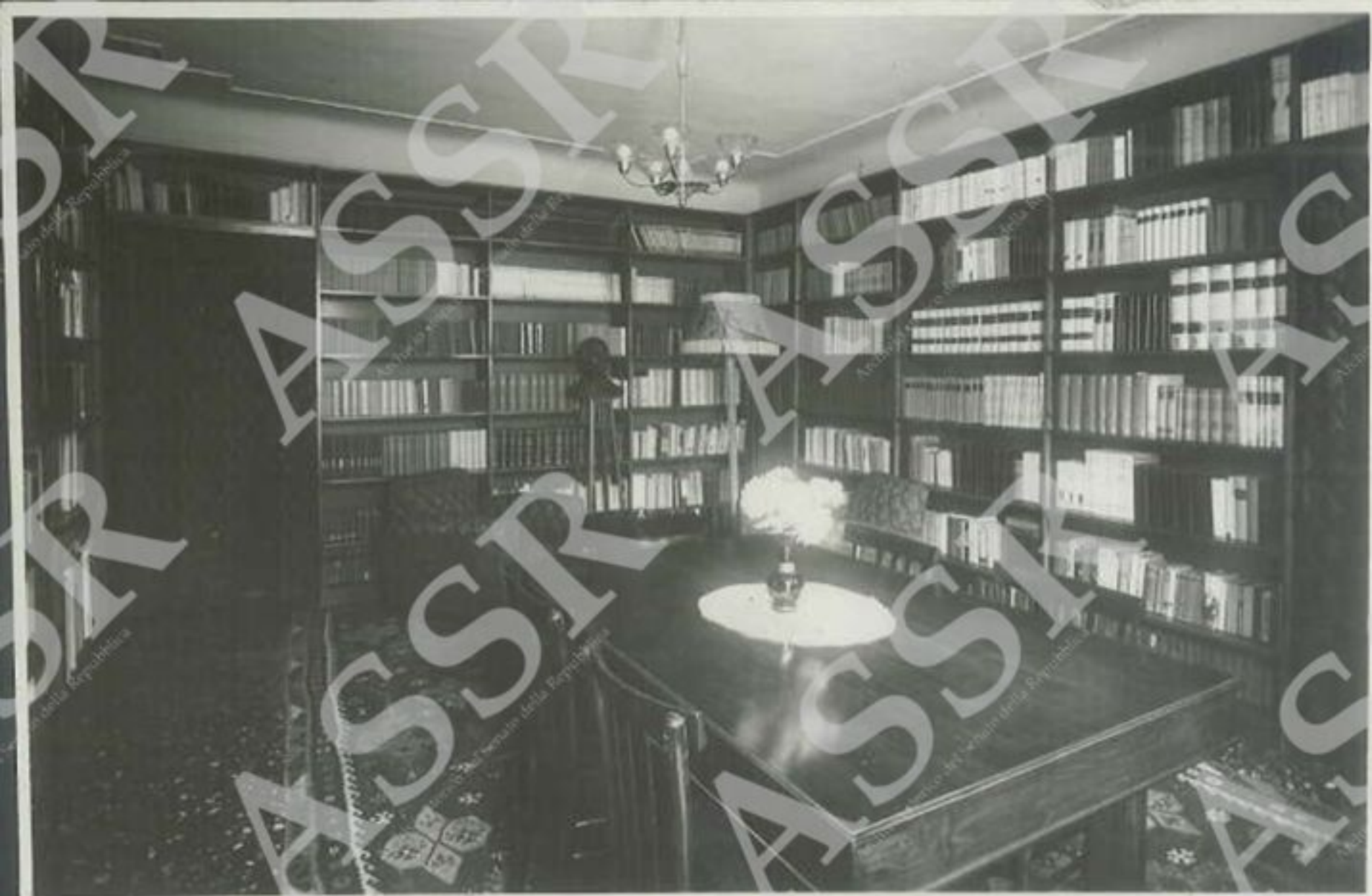


FOTO STORICHE

Utilizzate da Alberto
per i corsi firmi gemelli.



Ad ALBERTO RONCHEY- ai giovani repubblicani
di Roma :

ricordo della BIBLIOTECA " CANDINI" dello
STUDIO PROBLEMI REGIONALI ITALIANI = Verona
via Cappello, 35 (telef.2082)



epoer 20/11/61
H to

NEW YORK
I.V.O. MEL...
CORRYGHT PHOTOS
RAPPRESENTANTE ESCLUSIVO PER L'ITALIA
Via Due Macelli 97 - ROMA - Tel. 67.961

PHOTOGRAPH SUPPLIED BY
DELPHUS PEARSON
BY
New York
B. SALISBURY SQUARE
WEST STREET LONDON. E.C.4
ENGLAND.

NOT TO BE USED FOR ADVERTISING
WITHOUT PERMISSION

9.7

[Handwritten scribbles and signatures]





1-140-117
INDUSTRIE DE L'EXCURSION, N.A.
PAS ENCORE DE SOLUTION

UNE PHOTO PRISE A BORD DE L'UN
DES BATEAUX-COSES, LE "FUNNYMEDE"
PARTANT DE PORT-DE-BOUC,
PEU AVANT LE DEPART DES BAYMONTS
VERS L'ALLEMAGNE.

P/RAV/27208 KEYSTONE

Spoken 35
photo 4

9.4

COPYRIGHT

70

TO

TELEPHONE
481413
END ONE

2



Gallante Antonio di Carmine

14 APRILE
18 aprile 1948

**SI SCOPRON LE TOMBE
SI LEVANO I MORTI**



**VA FUORI D'ITALIA
VA FUORI O STRANIER!..**

Epoca 4^{ta} foto 6

VIDEO

AGENZIA FOTOGRAFICA INTERNAZIONALE

RAMPA MIGNANELLI 12 Tel. 62141 - 67973

*È vietata la riproduzione della presente fotografia
senza la nostra esplicita autorizzazione.*

13



La nostra delegazione parte per
Batavia

de Gans, Sarafate e Bononi
e compagni dal servizio
incoraggiante e benemerito



CORRISPONDENZE PER LA STAMPA

POSTE REPUBBLICANE

POSTE REPUBBLICANE

REPUBBLICANE

2 copies

~~1 file~~

VOC E

2a hms

2c

PHOTOGRAPHIC
PLANT
NO. 36
A N 100
A
67242
AUTHORIZZ
NO

11.7
Initiative ~~populism~~ X 2 popols formis
2 copies



Milano
il popolo ha
La STORIA ha
'71' REPI BB

REPUBBLICA
UNITARIA

ASSSR



Donne d'Italia Uomini d'Italia Donne d'Italia
ALLE URNE! VOTATE! ALLE URNE!

Epoca I 1974
foto 5

È vietata la riproduzione delle presenti fotografie
senza la nostra esplicita autorizzazione.

V I D E O
AGENZIA FOTOGRAFICA INTERNAZIONALE
RA.S.P.A. MIGNANELLI 12 - Tel. 02161-67978

9,5



I bugianeri
a l'han
bucia

C PROVINCIALE
GIOVENTU
COMITATO TORINESE
DINDO
MILANO

TORINO = MANIFESTAZIONE DI ENTUSIASMO PER LA REPUBBLICA

20 raris



COPYRIGHT

PUBLIFOTO

VIA SOLFERINO, 36
MILANO

TEL. 67242

RIPRODUZIONE AUTORIZZ. N.°
DA NOSTRO BUONO

2 cd

9.5 x 13-4



6 col

Voce

VOCÉ
3^a pag.

6 col.

X10

CORRETTA CITY

KEYSTONE

1112 Main St.

Via Dom. Massachus. V. T. 10. 1/11

R

O

M

Ax







CARTOLINA POSTALE

per zafato
ultimo cargo
per domani.

Ph. ... 12 ...
...



Vittorio Emanuele di Savoia.

Roma, Dicembre 1887.

(Firma autografa)

CARTOLINA POSTALE

Ediz. F. FRANCHINI - ROMA

S. M. VITTORIO EMANUELE III. DI SAVOIA
ALL'ETA' DI 12 ANNI

*Riproduzione eseguita nella ricorrenza del XXV
Anniversario del Suo Glorioso Regno.*

PARIS
MATCH

N° 396 SAMEDI 10 NOVEMBRE 1956 50 Fr.
Abonnement de 6 mois 60 Fr. — 1 an 110 Fr. — 2 ans 210 Fr. — 3 ans 310 Fr.
Suisse 0.90 — Canada 25 cent. — Mex. 12 cent. — Turquie 85 piast.

LA GUERRE
CHEZ NASSER



LE CHEF DE L'ARMÉE D'ISRAËL

A la tête des troupes qui ont pénétré en Egypte, Moshe Dayan qui, il y a treize ans, perdit un œil en Syrie. Ses troupes l'appellent « Notre Hannibal ».

Photo Burt Glan - Magnum.

Electrophone

15.500f

3 vitesses . haute fidélité
(économie de 53%)

et Gratuitement
10 grands CLASSIQUES du

JAZZ

sur Microsillon

Haut-parleur détachable
Cellule interchangeable
2 pointes en saphir
Changement tension
Démarrage et arrêt
par contact de bras
Changement vitesses
Correction tonalité
Potentiomètre logarithmique interrupteur
Courant alternatif 110/
120 et 220 v. Ampli 3
lampes. Courbe de réponse High-Fidelity à 15.000 h.

Garantie
contre tout vice de fabrication
DROIT DE RETOUR

UNE OFFRE SANS PRECEDENT

Oui, vous avez bien lu... - pour 15.500 F. - moins de la moitié du prix des électrophones ordinaires! - vous pouvez avoir dorénavant, dans une valise de luxe, un appareil complet, entièrement autonome, comportant : tourne-disques 3 vitesses, ampli et haut-parleur détachable et bénéficiant des toutes dernières découvertes de l'électro-acoustique moderne (cellule Piezo à rendement haute fidélité, 2 pointes en saphir véritable, potentiomètre logarithmique, etc., etc.) : il suffit de le brancher sur n'importe quelle prise de courant alternatif pour jouer tous les disques 33 1/3, 45 ou 78 tours, de toutes dimensions, avec une fidélité dans la reproduction du son qui tient du prodige.

Une collection de Jazz gratuite

Pour vous permettre d'essayer immédiatement cet appareil prestigieux, La Guilde du Jazz, qui le sacrifie à ce prix dérisoire,

uniquement pour que chacun puisse apprécier la qualité de ses disques sur un électrophone digne d'eux, vous offre en outre dix grands enregistrements de jazz authentique sur microsillon, par les plus grands maîtres, dix œuvres sans laquelle toute discothèque est incomplète et que vous devez avoir, même si vous ne connaissez pas encore le vrai Jazz.

AUCUN RISQUE :

Droit de retour et garantie d'un an

L'appareil est entièrement sous garantie pendant un an; en outre vous pouvez, après essai, retourner le colis complet dans les 5 jours qui suivront la réception et vous serez immédiatement remboursé.

Un essai ne vous engage à rien !

L'électrophone est payable soit 15.500 F. comptant, soit 15.700 en 2 versements (5.000 F. aujourd'hui et 10.700 dans les 5 jours qui suivront la réception).

avec en vedette:
SIDNEY BECHET
Art Tatum
EDDIE CONDON
Charlie Parker
COLEMAN HAWKINS
DIZZY GILLESPIE
Erroll Garner
TEBBY WILSON
PEE WEE RUSSELL
JACK TEAGARDEN

Joindre 500 F. au bon de commande pour les frais d'envoi, si vous ne pouvez venir prendre l'appareil et les enregistrements après les avoir essayés, dans un de nos Clubs.

N'hésitez donc pas et n'attendez pas d'entendre un jour par hasard notre électrophone chez un ami! Vous seriez certainement enthousiasmé mais cette offre est naturellement très limitée et vous risqueriez d'arriver trop tard pour en profiter vous aussi. La sagesse est d'écrire aujourd'hui-même!

GUILDE INTERNATIONALE DU DISQUE
PARIS, 4, rue de Vienne, 222, rue de Rivoli, 49, rue
Vivienne * LILLE, 9, pl. de Bohème * LYON, 23,
place des Terreaux * STRASBOURG, 52, rue du
Vieux-Marché-aux-Poissons

BON DE COMMANDE

GUILDE DU JAZZ, 49-51, rue Vivienne, Paris
Veuillez m'envoyer avec les 10 Classiques du Jazz, l'appareil que je choisis aux conditions que j'indique en cochant une des 3 formules ci-dessous :

Electrophone, paiement comptant : 15.500 f. (+ 500 f. de frais d'envoi) Ci-joint 16.000 f.

Electrophone, en 2 versements : 15.700 f. : Ci-joint acompte 5.000 f. (+ 500 f. de frais d'envoi) soit 5.500 f. Le solde : 5 jours après réception (sauf si je renvoie le tout).

Tourne-disques : 7.650 f. (+ 500 f. de frais d'envoi). Ci-joint 8.150 f.

Il est bien entendu que mon versement me sera immédiatement remboursé si après essai, je retourne l'appareil et enregistrements dans les 5 jours qui suivront la réception.

Je règle ci-joint (Cochez ci-dessous) par

chèque mandat-lettre chèque postal à V.C.C.P. 12589-31 Paris

NOM _____

ADRESSE _____

PM.11

L'ENTHOUSIASME DE LA PRESSE

FRANCE : ... Voilà de la musique et de la musique vivante (Jeune France) ... l'exécution est excellente (Voix des Femmes) ... grande valeur artistique (Magasin) ... interprètes excellents (Revue Libre) ... gravures impeccables (Le Monde) ... perfection technique (Oued-France) ... STATIS-ORIS : ... Une œuvre unique d'interprétation (Washington Post).

ALLEMAGNE : ... Une belle reproduction de son (Abendpost Frankfurt) ... SUISSE : ... Ces disques méritent d'être recommandés sans réserve aux diaphanes (Die Tat, Zurich)

Tourne-Disques

EN VALISE DE LUXE
3 VITESSES 7.650f

appareil que tout possesseur d'un poste de radio convenable peut brancher pour jouer les disques de son choix



Carrey

CHEMISIER CRÉATEUR PARIS



Chemise de ville, chemise de sport, pyjama, robe de chambre, l'homme exigeant et raffiné trouve toujours, dans la nouvelle collection CARREY, une création de grande classe.

Carrey

le couturier de la chemise, vous présentera dans ce journal ses suggestions pour chaque saison.

Carrey

coupe ses chemises dans du tissu garanti BOUSSAC. Vous serez donc satisfait ou remboursé.

Carrey

26, RUE DU SENTIER, PARIS 2^e

Faites le **TOUR DU MONDE...**



PHOTO GÉGER

... en croquant

le bon Chocolat **MENIER** !

Ce passionnant voyage que vous faites déjà en lisant son splendide album, le Chocolat Menier vous l'offrira réellement ensuite si vous gagnez le 1^{er} Prix du Concours qui accompagne la collection.

Faites la

NOUVELLE COLLECTION-CONCOURS
"LE TOUR DU MONDE EN 120 IMAGES"

vous êtes toujours sûr de gagner un prix, car il y aura autant de Prix que de participants quel qu'en soit le nombre :

- Un vrai **TOUR DU MONDE** pour 2 personnes - Valeur : 3 Millions.
- Des **VOYAGES** merveilleux et séjours à l'étranger - Valeur : 2 Millions.
- Une infinité de prix de toutes importances : scooters, bicyclettes, équipements de chasse sous-marine, articles de camping et de voyage, jeux, etc...

VITE... découpez et adressez-nous, rempli, le **BON** ci-dessous...

BON SPÉCIAL à adresser au Chocolat **MENIER**, Boite Postale 374-01 Paris

Veillez m'adresser franco votre album de luxe (format cartonné 24x32 cm, 96 pages) avec son planisphère (112x76 cm) en couleurs

LE TOUR DU MONDE en 120 IMAGES

qui me permettront de participer à la Collection-Concours **MENIER** avec la garantie de gagner un prix.

NOM et ADRESSE _____

Ci-joint 150 fr. en timbres-poste

Menier

LES MOTS CROISÉS DE « PARIS-MATCH »

par Roger LA FERTE



PROBLEME N° 396

Horizontalement : 1. Sorte de jeu de paume. — 2. Attribué en fin de course. — 3. Protégeait un protecteur. — 4. En épéant : nom d'un monument parisien. Marque de distinction. — 5. Préfixe dans un certain sens. — 6. Initié d'un écrivain anglais, auteur du *Yacaire de Wakefield*. Fréquente les forêts américaines. Les deux ne valent pas une rouble. — 7. Festons. Initiales d'un grand compositeur français auteur de la *Symphonie espagnole*. — 8. S'accorde avec les pieds. Première et dernière lettres d'une cité restée longtemps mystérieuse. — 9. Préfixe. Désigne les machines à laver. — 10. Entrent dans les espérances d'une jeune fille à marier. — 11. Sur le to-

diage, aux premiers jours du printemps. Remède classique.

Verticalement : I. Peut se rencontrer dans un boudoir élégant comme dans un taudis sordide. — II. Va toujours de l'avant et ne recule jamais. — III. Un drapeau est pour elle plus d'égards que celui qui portait le signe de La Fontaine. Se couvre d'étoiles au milieu de l'orage. — IV. C'est pour lui-même qu'en fut fait le modèle de voiture. Première et dernière lettres d'un poète et auteur dramatique français qui chanta les gueses. — V. Gagnerait à paraître en toute simplicité. On s'y promène sur un navire. — VI. Jean-Paul Sartre en a écrit qui n'étaient pas très nettes. Tenu. En épéant : désigné. — VII. Donne chaud. Connu l'âge d'or. — VIII. Ses yeux portèrent un regard historique. Rongeur d'un certain genre. — IX. Bâtiment d'exercice. — X. Répète. Enjambe le grand Canal. — XI. La vague s'y brise. Certaines.

*

SOLUTION DU PROBLEME N° 395

Horizontalement : 1. Genovéfains. — 2. Egaré. — 3. Rouer. SY (Stanley). — 4. ML (Maurice Leblanc). Arabe. — 5. Stérile. — 6. Thérèse. AT. — 7. Ichtyologie. — 8. Sol. EC (Eugène Chevrollat). Lurs. — 9. Muetta. Die. — 10. El. Et. — 11. Entêtement.

Verticalement : I. Gérontisme. — II. Ego. Acanthe. — III. Naumachie. — IV. Orël. HT. Tét. — V. Ver. Seyette. — VI. EM (Émile Meissonier). Atroce. — VII. Ferréol. Ré. — VIII. An. Arnold. — IX. Il. Gl. Gulde. — X. Soliste. — XI. Sayonnes. Ut.

Conservez la collection de **PARIS-MATCH**

UNE RELIURE mobile spécialement conçue pour Paris-Match (et pouvant contenir environ 26 numéros) est en vente à nos bureaux, au prix de 100 francs. Cette reliure, qui existe en coloris vert ou grenat, est envoyée franco de port et d'emballage contre la somme de :

100 francs pour la France et l'Union française ;

100 francs pour l'étranger.

UNE TABLE DES MATIÈRES donnant la référence des articles parus de 1949 à 1953 est en vente chez nos distributeurs et peut être envoyée franco contre réception de la somme de 30 francs (France et Union française) ; ou de 70 francs (étranger).

(Aucun envoi n'est fait contre remboursement.)

Dans chaque foyer

Therm'x

le seul **Chauffage mobile**

sans feu, sans flamme, sans fumée
sans installation, sans entretien



Démonstration et vente chez un millier de Concessionnaires Exclusifs France - Outremer - Étranger.

Documentation gratuite en écrivant à Therm'x - MC - à Caluire près Lyon (Rhône)

BELOUQUE : ARSEL - 21, rue Deloix - BRUXELLES

Tel. 10-72-71

SUISSE : SIVAM S.A. - 3, rue de Léman - GENEVE

Tel. 33-63-85

PORTUGAL : EMPRAL - rua da Trindade 16

LISBOANE - Tel. 23387

LUXEMBOURG : LEMMER - 5, rue de Hollaert

LUXEMBOURG-gare - Tel. 225-20



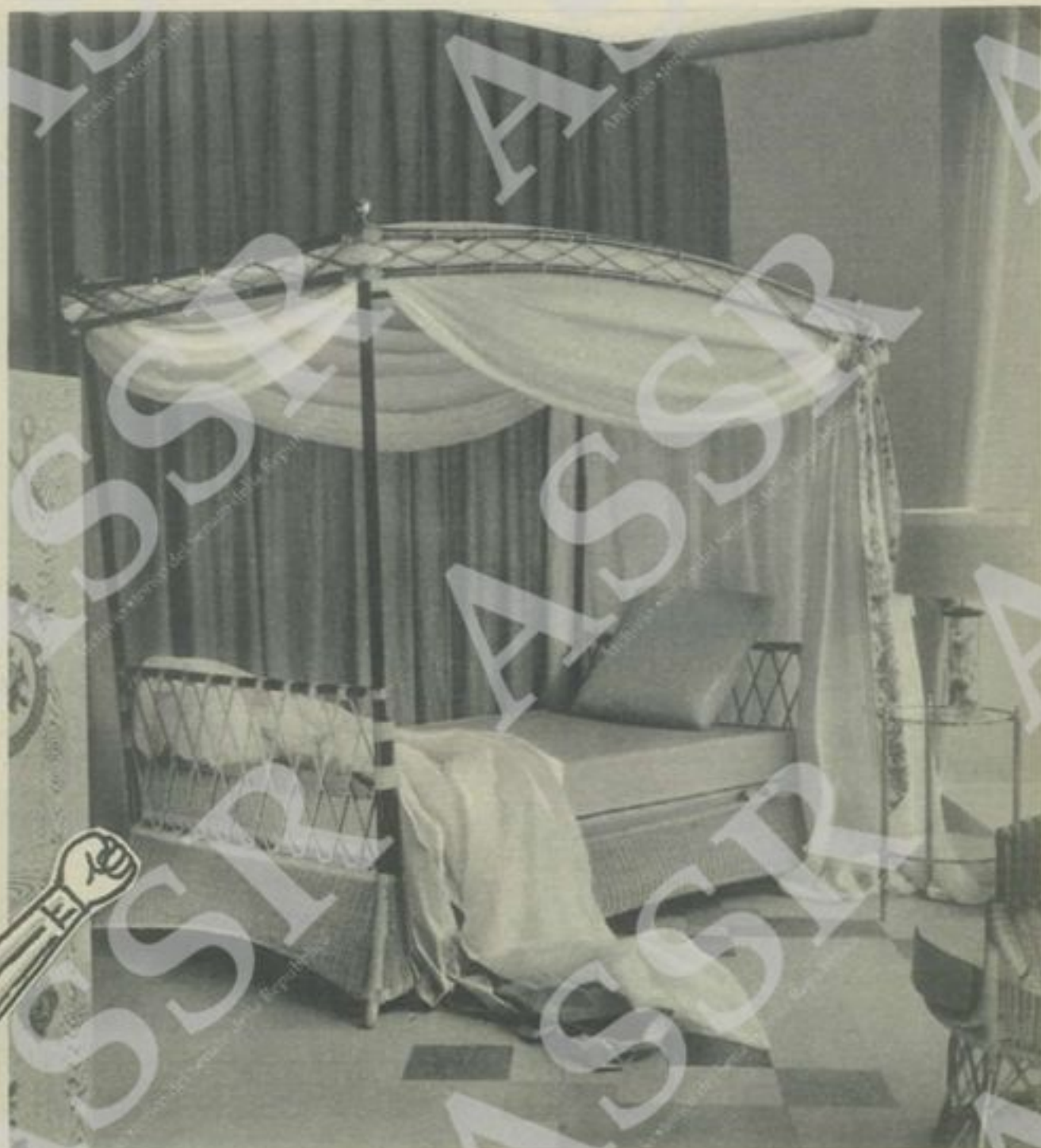
et si votre voiture **couche dehors** le Therm'x, modèle Auto tiendra toute la nuit son moteur au chaud

* Tout appareil THERM'X bénéficie d'une Garantie individuelle à la seule condition d'être alimenté avec la THERMIXINE produit de qualité sélectionné, raffiné et conditionné par





$\frac{1}{3}$ de votre vie se passe au lit...



Matelas

Dunlopillo

un confort que rien n'égale !

DUNLOPILLO EST EN MOUSSE DE LATEX PERMEABLE A L'AIR

DUNLOPILLO EST UNE PRODUCTION DUNLOP

DUNLOPILLO : SERVICES COMMERCIAUX : 48 BD VICTOR-HUGO & NEUILLY S/SEINE MAGASIN D'EXPOSITION : 80 RUE DE COURCELLES PARIS (8^e) USINES A MANTES-LA-JOLIE (SEINE-E-OISE)

CLASSIQUES POUR TOUS

Collection CLASSIQUES POUR TOUS PHILIPS

Microsillon 33 1/2 Haute Fidélité

- Les interprètes les plus prestigieux
- Les plus belles pages de la musique
- La technique PHILIPS
- La Haute Fidélité radiale
- Pochettes de luxe avec commentaires

Seul un Éditeur Phonographique comme PHILIPS
peut réunir tout cela pour :

1.500 Frs +t.l.

Un prix vraiment pour tous



Exclusivement chez les disquaires

Cette page reproduit les pochettes d'une sélection des disques
composant la collection CLASSIQUES POUR TOUS

PARIS MATCH

lettre aux lecteurs

Cher lecteur de "Paris-Match"



Mme Durif, 40, rue Pascal, Paris, nous écrit : Sans doute n'avez-vous pas eu assez de place pour nous parler longuement d'Yves Nat. Il a pourtant eu son avenue avant même d'être mort, à Béziers. « J'ai mal au piano », disait-il; et il refusait de se produire en public depuis huit ans. Il se consacrait à l'enregistrement. Son enregistrement intégral des sonates de Beethoven est un monument, et il est considéré unanimement comme un des plus grands pianistes que la France ait eus.

M. Deniaud, 158, rue Nordmann, Paris, nous écrit de son côté : Détroyat ne méritait-il pas que Match nous donne son curriculum vitae ? Breveté pilote à vingt ans, à Istres. Premier rate-motocycle déducteur le même jour, dans la cour d'honneur de l'école même. Bat en acrobatie le célèbre Fieseler, en 1938, à Villacoublay. Gagne, en Amérique, sur un Caudron de 350 CV, les courses de vitesse en circuit « Greve Trophy », et « Thomson Trophy », devant des avions trois fois plus puissants. Bat le record de vol sur le dos (26 minutes) en 1932. Roi de l'acrobatie, instructeur hors pair, gloire française. N'est-ce rien ?

M. Claude Michel, 15, square de Léopoldville, à Bruxelles, s'étonne, lui, de n'avoir rien trouvé dans Paris-Match sur la mort du champion cycliste Stan Oekers. Il convenait, selon lui, qu'un des tout grands de la presse rende un dernier hommage à celui qui fut l'un des tout grands du cyclisme. Vous êtes l'encyclopédie via siècle, nous dit-il. Ça crée des devoirs.

Les exigences de nos lecteurs sont toujours pour nous un objet de satisfaction. Elles sont la preuve de l'estime qu'ils nous portent.

Il ne nous reste plus qu'à remercier Mme Durif, M. Deniaud et M. Michel. Grâce à eux, et par leurs lettres, nous avons rendu hommage aux trois disparus qui leur sont chers : Yves Nat, Michel Détroyat et Stan Oekers.

les lecteurs écrivent

Sujets de notre courrier de cette semaine : Paul Valéry, les Jésuites, la chasse de Krouchtchev.



Nos lecteurs
sont
au courant

L'image est pédagogique
De M. Pierre Pilato, élève

de 1^{er} au lycée Ben-Akroun,
El-Biar (Algérie) :

Vous avez réussi par
l'image à nous expliquer
l'inexplicable Valéry. Nous
aimons avoir de même un
Laforque et un Mellarmé.

Le chapeau du chasseur

Du docteur P. Gousset, à
Danjoutin (Territoire de Bel-
fort) :

Dans votre numéro 392,
(Suite page 83)

Oui!

un produit de beauté

pour Hommes

Pour réussir, pour avoir du succès, mettez toutes les chances de votre côté, soyez net.

Un visage sain et net inspire sympathie et confiance.

Votre visage exposé aux intempéries, aux poussières des villes, des bureaux, des usines, mérite mieux que l'indifférence.

Prenez soin de votre visage, élément essentiel de votre personnalité.

Monsieur NET est le lait de toilette de l'Homme.

Une petite dose sur un coin de serviette... vous voilà le visage d'un vainqueur.

L'HOMME QUI RÉUSSIT EST UN MONSIEUR NET.

Monsieur NET

LAIT DE TOILETTE POUR HOMMES

nettoie
assainit
rafraichit

ne graisse pas
ne dessèche pas

le grand tube : 440 F.

le grand flacon
plastique : 880 F.

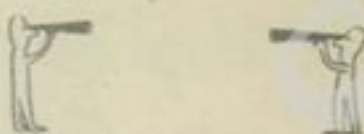


PRÉPARÉ ET FABRIQUÉ PAR JEAN PATOU
en vente chez les parfumeurs - coiffeurs - pharmaciens

(Suite de la page 7.)

vous dites que le chapeau de M. Krotchitchew est orné de feuilles de chêne parce que M. Krotchitchew dirige les opérations. Ne croyez-vous pas plutôt qu'il a sacrifié à une vieille coutume? En Europe centrale, quand le tireur a abattu un gros gibier, il orne son chapeau d'une brindille de chêne ou de sapin trempée dans le sang de sa victime.

l'Amicale des Elèves de l'Ecole des Travaux publics.



Nos lecteurs regardent Paris-Match à la loupe

Saint Ignace

De M. Georges de Capdeboscq, à Chartres :

Dans votre article du numéro 392 sur saint Ignace de Loyola vous faites allusion à une légende, selon laquelle la mère de saint Ignace mit son fils au monde dans une étable. Elle est très belle, mais les Bollandistes réfutent cette fable « car saint François Borgia bûisa du vivant de saint Ignace le plancher de la chambre où il était né ». (Biographie de saint Ignace de Ribadeneyra.)

Cochez cet « éjecté » que je ne saurais voir

De M. Ch. Courtin-Schmidt, à Remiremont :

A propos du « bolide qui disparaît en fumée », vous dites (le 29 septembre) que le pilote a été « éjecté » de sa voiture. « Ejecté » se rapporte à la matière, pour un homme je crois que « éjecté hors » aurait été plus correct.

Littre, sans doute, ne connaît qu'éjection. Il ne sait rien ni d'éjecteur ni d'éjecter. Mais, depuis Littre, éjecteur a désigné l'organe qui sert à rejeter du canon des armes portatives les étuis vides des cartouches. A ce titre éjecter, qui en dit plus et plus précisément que projeter, a été utilisé par analogie en aviation.

(Suite page 10.)

Le souvenir d'Alain Lemaître

De M. Jacques Balland, président d'honneur de l'Union Nationale des Etudiants de France :

Votre reportage a vivement ému tous les amis étudiants d'Alain Lemaître. Merci pour eux. Il était président de



Toujours élégante

Que vous aimiez la montre classique ou de fantaisie, vous ne pouvez pas vous tromper en choisissant une pièce signée ZENITH, la marque renommée dans le monde entier.

De lignes pures et élégantes, chaque modèle créé par ZENITH est à la fois une montre de haute précision et un bijou dont vous ne vous lasserez jamais.

ZO 1111
Or 18 carats
Fr. 135.000

ZO 1094
Or 18 carats
Fr. 125.000

ZENITH
LE GRAND NOM DE L'HORLOGERIE



Une petite merveille!

le moulin électrique Japy JUNIOR



3600^F

Japy

RESEAIGNEMENTS ET NOTICE GRATUITS 577

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES MAISONS

SOCIÉTÉ ÉQUIPEMENT MÉNAGER JAPY
62, CHAMPS-ÉLYSÉES - PARIS 8

TEPPAZ

plus près
de la
VÉRITÉ

Le TEPPAZ 336 à 3 haut-parleurs sur BAFFLE ORIENTABLE "SPATIO-DYNAMIC": reproduction totale



TEPPAZ 336 à 3 haut-parleurs "SPATIO-DYNAMIC"

Pick-Up	Préampl. MICRO	Préampl. cellule CINERJ et préampl. MICRO
48.500 Ffrs T.L.	52.500 Ffrs T.L.	56.500 Ffrs T.L.



Les 3 haut-parleurs, comme les 3 faces d'un miroir triptyque donnent une image totale qui est "l'image" parfaite de la musique

Autrement dit, le TEPPAZ 336 rend les sons aigus et graves aussi fidèlement que les médiums. Chaque type de haut-parleur est spécialement étudié pour la reproduction d'un secteur déterminé du registre musical: la combinaison des 3 le reproduit intégralement. TEPPAZ restitue la palette musicale dans toutes ses nuances et toutes ses richesses.

Merveilleuse sensation de présence grâce au baffle orientable "SPATIO-DYNAMIC" breveté

Cette idéale sensation de présence résulte de deux dispositions techniques sans précédent: 1° - les faisceaux sonores divergent par l'avant et par l'arrière du baffle "SPATIO-DYNAMIC", 2° - ce baffle est amovible et orientable, ce qui permet d'adapter l'émission au local d'écoute. La vérité musicale subsiste à tous les niveaux sonores car le réglage du volume est physiologiquement compensé.



Electrophone Présence
microcassette 33/45 et disque 78 tours
28.500 Ffrs - T.L.



Moulette I.D. Eco
microcassette 33/45 et disque 78 tours
42.500 Ffrs - T.L.

TEPPAZ
LYON

* Sur Electrophones sans cassette
des haut-parleurs TEPPAZ

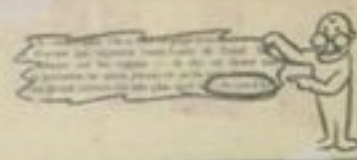
Découvrez la gamme des modèles "TEPPAZ" spécialiste de l'Electrophone, écoutez votre disque préféré chez les détaillants en France, Union Française et Etranger. Demandez l'adresse la plus proche de votre domicile.
1708 - 170, Boulevard de la Croix-Rouge - Tél. : 50. 50. 50-75 54-55. PARIS-2 - 5, Rue des Filles Saint-Thomas - Tél. : 8776000 53-54. BRUXELLES : Agence de Tuffenhuysen - 112, Rue Saint-Georges - Tél. : Paris 43.25.10

(Suite de la page 8.)

*Je déclenche, tu déclenches,
Il déclenche...*

De M. Gérard-Gaston Denizot, 128, boulevard Notre-Dame, Marseille (6^e) :

Certains de vos lecteurs se plaignent parfois de la place qu'occupe la publicité dans vos colonnes. Je trouve au contraire autant d'intérêt à cet aspect Public Relations de Match qu'à son irréprochable tenue rédactionnelle. Cela tient à la qualité de votre publicité, à son originalité, au prestige des firmes qui l'alimentent. Raison de plus (noblesse oblige) pour la sommeiller à l'œil vigilant du correcteur : le rasoir électrique que vous préconisez (il est d'ailleurs excellent, feu et un) ne se déclenche pas : il se déclenche. Les arbres se débanchent, les femmes se débanchent, les mécanismes se déclenchent.



Nos lecteurs ne sont pas d'accord

Les naufragés du « Mic »

De M. Philippe Viannay, vice-président du Centre de formation des journalistes

Dans un article à propos du naufrage du Mic, vous avez évoqué la disparition du Rollon, en 1953, et vous avez écrit par erreur que tous les membres de l'équipage du Rollon étaient des sectateurs du Gurdjieff.

Nous nous excusons auprès des familles des naufragés d'avoir risqué de créer une équivoque au sujet de leurs convictions et de celles des leurs. (Suite page 12.)



La qualité et la garantie

Pull avec empiècement en poivre en tulle imperméabilisé. Manches et cols en tricot pure laine. Maille fine de 16 mailles. Col chemise. Bordures élastiques.

Reperet
PARIS

LES FILMS FIXES ACTUALITÉS ET DOCUMENTS SCOLAIRES **PARIS MATCH**

Le numéro 36 est paru

SOMMAIRE : LES ACTUALITÉS DU MOIS. — LES REPORTAGES :

a) Palais de l'Élysée ; b) Les Indes : Un village dans la jungle.

N'ATTENDEZ PAS LE DERNIER MOMENT POUR RENOUELER VOTRE ABONNEMENT

Abonnement pour un an (10 films) : 2 200 francs. Six mois 16 films : 1 820 francs. Prix à l'unité : 220 francs.

Adresser les commandes à « Paris-Match », Service des Actualités et Documents scolaires, 51, rue Pierre-Charron, Paris (8^e), en versant la somme correspondante au C.C.P. Paris 3158-82.

OVOMALTINE DONNE DES FORCES OVOMALTINE DONNE DES FORCES OVOMALTINE DONNE DES FORCES



déjà fatigué à ton âge ?...

Son âge est celui où l'on est le plus fatigué : l'âge de la croissance où il faut prendre sans cesse et à la fois des kilogs et des centimètres.

Aidez votre enfant en lui donnant régulièrement de l'Ovomaltine. OVOMALTINE, aliment naturel concentré (lait, orge germée, œufs frais, sucre, cacao) lui apportera les éléments nutritifs dont un enfant a besoin pour son parfait développement intellectuel et physique.

En vente toutes pharmacies et bonnes maisons d'alimentation.

Une bonne tasse d'OVOMALTINE se prépare en 3 secondes : RIEN A CUIRE.

OVOMALTINE
DONNE DES FORCES



Voici comment PHILIPS éclaire votre chambre à coucher

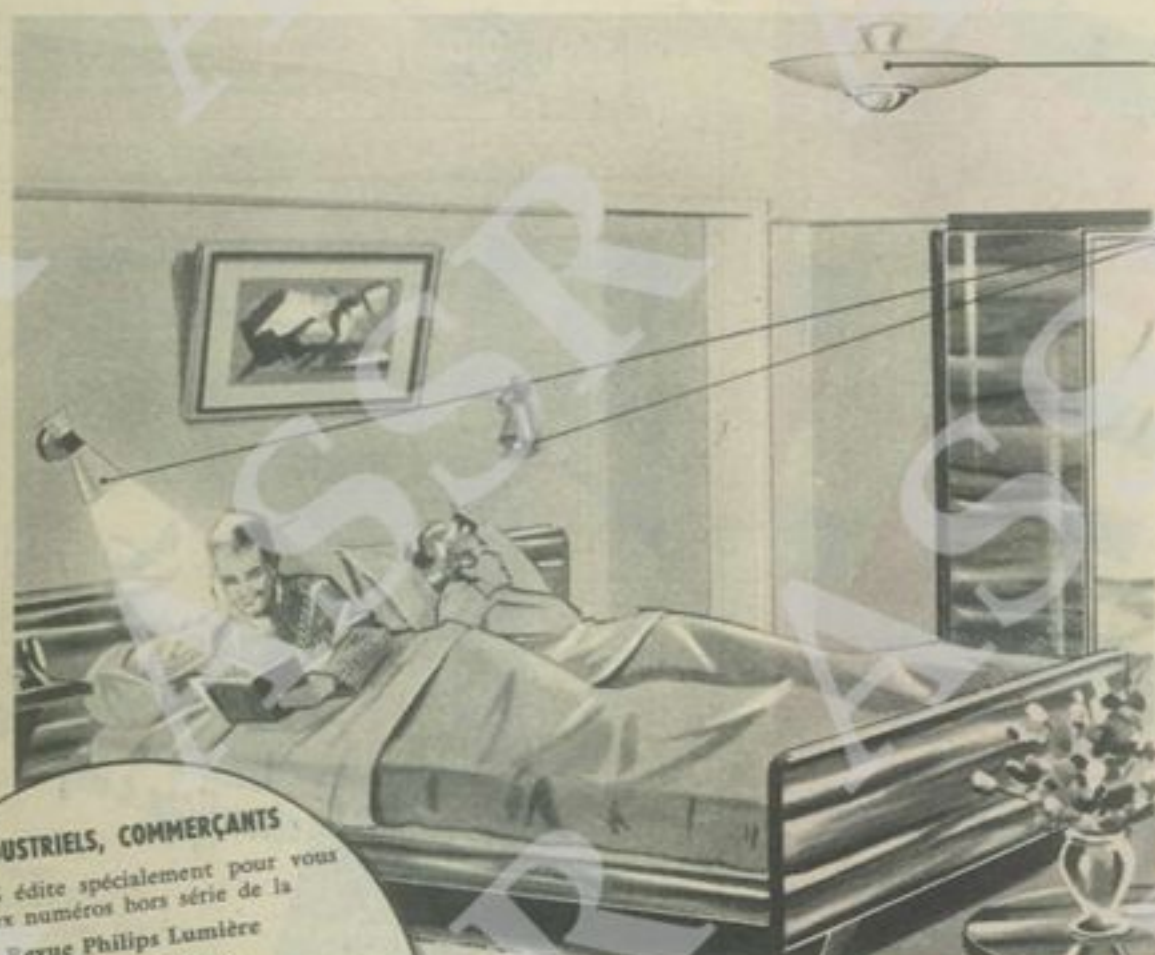
Dans la chambre à coucher deux éclairages indépendants sont nécessaires. L'un pour circuler ou s'habiller, l'autre pour lire au lit.

La lumière doit être abondante, non éblouissante et bien répartie.

Vous n'avez que deux yeux pour toute votre vie !
Pour ne pas les fatiguer :



il faut 10 watts, minimum, par mètre carré de sol...



ARGENTA
100 Watts

2 PERLITA
25 W:
50 Watts

Cette chambre mesure 4 m x 3 m soit 12 m², il vous faut donc : 120 watts minimum.

L'éclairage général est assuré par une Argenta Philips de 100 watts dans un lustre.

L'éclairage de la tête du lit assuré par deux Perlita Philips de 25 watts (chacune dans une applique orientable et enveloppante) permet à une personne de lire sans troubler le sommeil de l'autre.

Et n'oubliez pas que, grâce à leur haut rendement, les lampes Philips sont les plus économiques.

INDUSTRIELS, COMMERÇANTS

PHILIPS édite spécialement pour vous deux numéros hors série de la

Revue Philips Lumière
l'un sur l'éclairage
des Ateliers et Bureaux,
l'autre sur celui
des Vitrines et Magasins.

Vous y trouverez des exemples d'installations,
des idées nouvelles
et des renseignements pratiques.

Demandez à Philips,
50, Avenue Montaigne - PARIS 8^e,
celui qui vous intéresse.

(gratuit)

... et de bonnes lampes

PHILIPS

c'est plus sûr !

BONNET

NET

VIEUX VIN
AU QUINQUINA



Les lecteurs écrivent

(Suite de la page 10.)

Vive l'Empereur

De Mme Jeanne-Sophie Le Febvre, 27, avenue Ledru-Rollin, Paris-12^e :

Je vais être certainement rangée parmi « les lecteurs qui ne sont pas d'accord », mais je ne suis pas très satisfaite de tous ces articles sur les Orsini. N'existe-t-il pas aussi une famille Bonaparte?



Nos lecteurs ont des lettres

Les deux naissances de Valéry
De M. René Daudet, secré-

taire général de la mairie de Limoges (Haute-Vienne) :

Dans votre si intéressante étude sur Valéry, vous dites que ce poète est né avant la fin de la guerre de 1870. N'est-ce pas plutôt le 30 octobre 1871? Les notices biographiques divergent à ce sujet. Un jour, Tristan Derème l'avait plaisamment signalé en vers à Valéry : «... Comme Homère naquit en sept villes, Valéry naquit en deux ans. » Valéry lui avait répondu :

Tristan, notre cœur est de bronze,
Je compte plus de jours que de biens je n'acquis
Depuis le jour où je naquis
Trente octobre soixante et onze.

PARIS MATCH

51, RUE PIERRE-CHARRON, PARIS-VIII^e

TÉL. : BALZAC 05-24 (et la suite)
Adm. Tél. : FRANCMATCH-Paris
Président : Jean PROUVOST
Direct.-Gén. : Marcel LEBRETON
R. C. Seine 357 292 B
C.C.P. Paris 7158-82



France et Union Franç. Etranger

Table des matières (Années 1949 à 1953)	France	Etranger
Rédactions mobiles (pour env. 20 numéros)	500 F	600 F
Prises à nos bureaux	400 F	
Numéros anciens (le num.)	50 F	70 F
3 mois (13 n°)	650 F	900 F
6 mois (26 n°)	1 250 F	1 750 F
1 an (52 n°)	2 500 F	3 500 F

Pour expédition par voie aérienne, nous consulter. (Pour tout changement d'adresse, prière de joindre 30 fr. et la dernière bande.)

Aucun envoi n'est fait contre remboursement

PARIS-MATCH décline toute responsabilité pour les documents qui lui sont envoyés. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

L'INFRADIANT PAIN met à votre portée



le plus formidable chauffage à infra-rouge du monde!

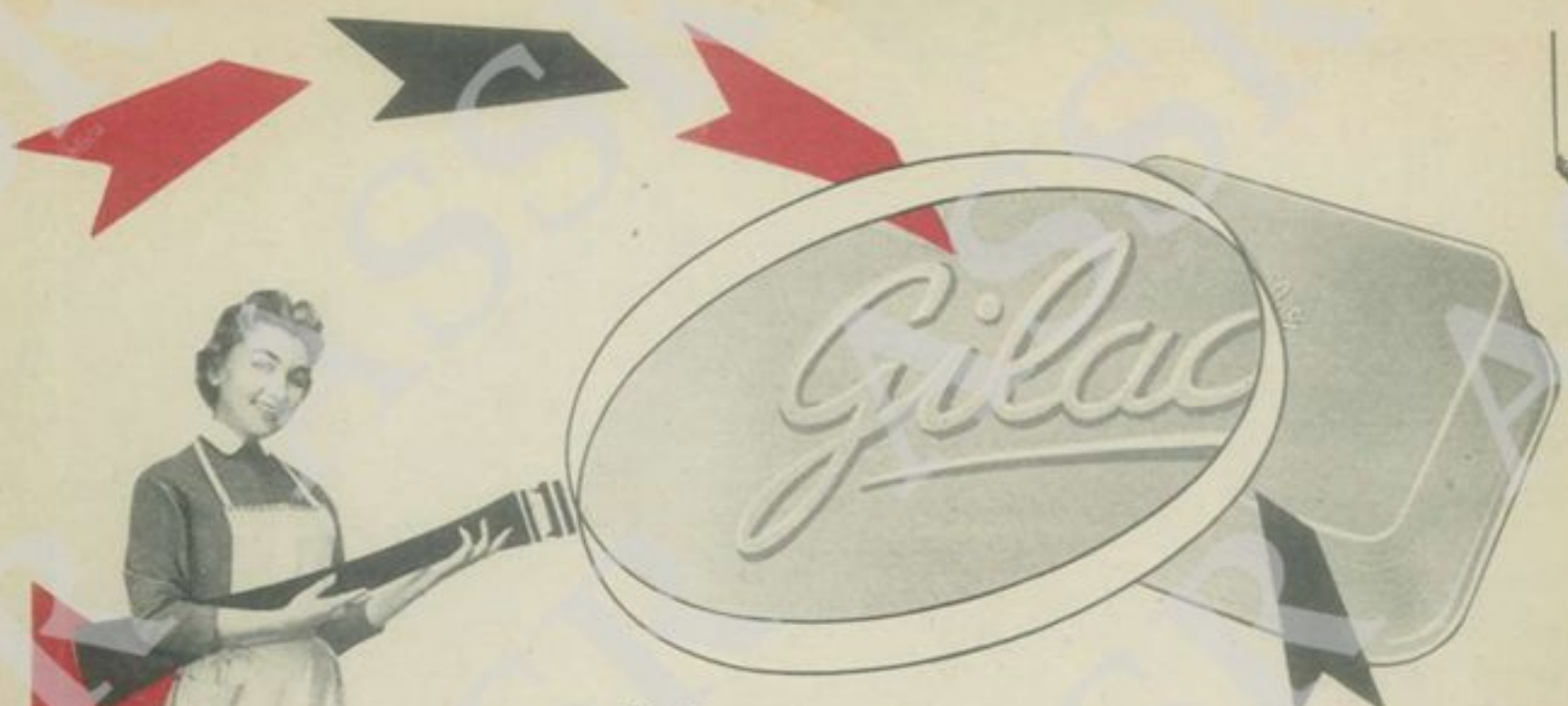
- Surpuissant 3 200 calories pour plus de 100 m²
- Sans évacuation
- Sans odeur
- Sans fumée
- Sur roulettes

En grande exclusivité pour la France, l'INFRADIANT PAIN est muni du panneau radiant SCHWANK, prodigieux émetteur de véritable Infra-Rouge. De ce fait, il surclasse de loin tous les autres radiateurs mobiles au butane.

Une allumette! et en quelques secondes, en toute saison, à l'endroit choisi, l'INFRADIANT PAIN recréera pour vous le vrai Soleil en miniature.



Documentation : S. A. V. A. M. — LIPSHEIM (Bas-Rhin)



Madame,

c'est à cette marque
gravée dans le plastique
que vous vérifierez si
vous achetez bien le
véritable

PLASTIQUE

Gilac
PLASTIQUE MIRACLE!

ni trop souple

ni trop léger

ni trop mince



3 nouveaux modèles
parmi les 156
articles de la
collection **Gilac**

Acheter **Gilac** c'est faire à l'usage une sérieuse économie!

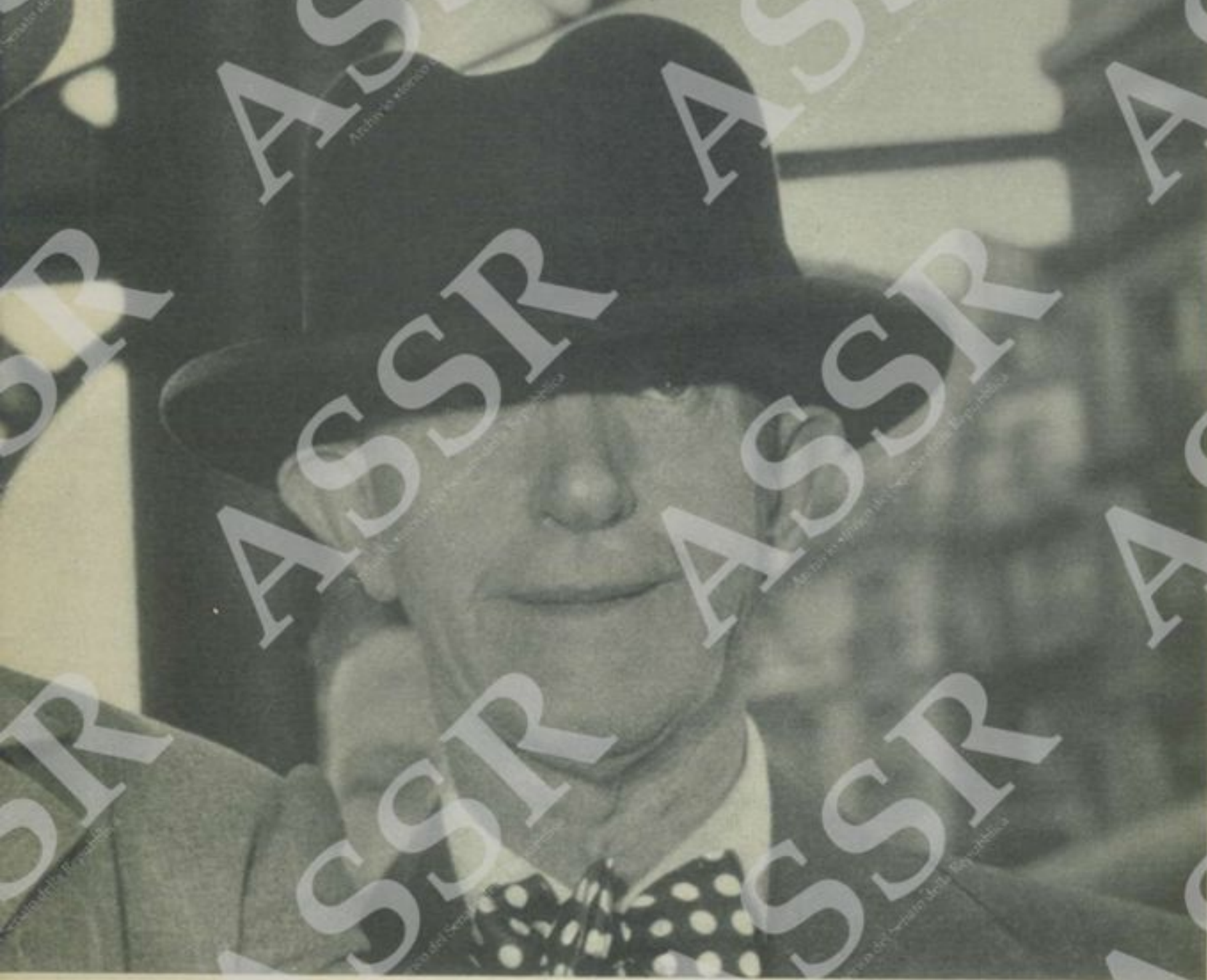


Oliver Hardy (64 ans) : frappé d'apoplexie en septembre

Laurel et Hardy

Un homme git sur un lit. Ses yeux fixent une tache du plafond, ses lèvres tressaillent sans cesse, les muscles de ses joues se tendent. Il voudrait parler, mais il y a deux mois qu'aucun son n'est sorti du fond de sa gorge. Et son rire s'est tari.

L'être humain le plus misérable a au moins un bien sur cette terre : son nom. Cet homme qu'une attaque d'hémiplégie a rendu muet et paralysé de tout le côté droit ne possède, lui, que la moitié d'un nom. Il est la demi-portion Hardy du couple célèbre : Laurel et Hardy.



il a perdu l'usage de la parole. Stan Laurel (61 ans) : il est aujourd'hui hémiparalysé.

font maintenant pleurer

A trente kilomètres de là, dans un modeste bungalow de Santa Monica, un vieux petit monsieur maigre attend des nouvelles. Parfois l'impatience donne à sa glotte ce mouvement de va-et-vient qui durant vingt années fit la joie de milliers de spectateurs. Stan Laurel

guette le retour de sa femme qui a couru au chevet de Hardy.

Soudain il n'y tient plus. Il se lève et se met à sautiller autour de son bureau, à la façon d'un canard infirme. Est-ce un gag? Une nouvelle démarche inventée afin de rendre plus

cocasse encore la silhouette de Laurel? Non. Stan boitille parce que lui aussi, à soixante et un ans, est à moitié paralysé. Une hémiparésie a rendu inertes son bras et sa jambe gauches.

Guillaume Hanoteau

(Suite page 16.)

ne se trouver face à face qu'au studio pour é

(Suite de la page 15.)

Singulier destin que celui de ces deux hommes que tout semblait séparer. Laurel est né en Angleterre à Ulverston, Hardy, trois ans plus tôt, en Amérique, à Atlanta, dans l'Etat de Georgie. L'un était enfant de la halle et fils de comédien, le père de l'autre était un grave magistrat.

Le rire des hommes devait les unir. Parce que la maigreur timide de Laurel faisait contraste avec la suffisance replète de Hardy, parce que les gestes étriqués de l'un mariés aux envolées prétentieuses de l'autre déchainaient l'ilarité, ils devinrent célèbres sous une même raison sociale. Une seule fois on tenta de donner comme partenaire à Hardy, un autre maigre aux yeux clairs, Harry Langdon. Ce fut un désastre.

Et puis l'âge vint. Les succès se firent plus rares. Il fallut songer à la retraite. On put croire un instant que leurs vies, dans l'oisiveté des dernières années, allaient cesser d'être parallèles. Hélas! un destin goguenard veillait. Unis par la gloire, Stan Laurel et Oliver Hardy l'auront été aussi par l'adversité.

Pourtant Laurel avait commencé seul.

Un matin de l'année 1910, une troupe de comédiens ambulants, la troupe de Fred Karno, débarquait à New York. Les hommes portaient canotier, les femmes des robes entravées qui leur donnaient cette démarche hésitante que le cinéma muet d'avant 1914 nous a fait connaître.

Stan Laurel faisait partie de cette troupe. Oh! certes, il n'en était pas une des vedettes. Il doublait tout juste un autre petit homme maigre à qui l'on reconnaissait un certain talent, Charlie Chaplin.

Un instant, afin d'échapper à la médiocrité qui le guettait, Stan songea au cinéma. Dans

un vieux hangar, au fond d'un terrain vague, un ami lui fit tourner un bout d'essai.

Lorsqu'on projeta ce film, Laurel fut atterré. Son visage, comique à la scène, était tragique à l'écran. Son ami lui donna l'explication du phénomène. La pellicule ne parvenait pas à impressionner le bleu très clair de ses yeux et donnait à son regard la blancheur candide des statues.

La première carrière d'Hardy :
traître dans les mélodrame

LAUREL, résigné, retourna au music-hall et à ses tournées miteuses.

Et il aurait sans doute végété de la sorte jusqu'à la fin de ses jours, sans cesse à la recherche d'un engagement en province ou d'un mince cachet, si le producteur de cinéma Hal Roach, un après-midi de désœuvrement, n'était pas venu fumer un cigare dans un petit théâtre de variétés de Los Angeles.

Stan Laurel y jouait un sketch avec une partenaire. Il était le mari, elle était l'épouse insupportable. Le texte de cette piécette était d'une indigence rare, les décors écaillés comme de vieux poissons, la partenaire détestable. Et pourtant, la salle riait. Elle riait, il est vrai, à des instants bien précis, lorsque Laurel était seul en scène et lorsqu'il ne disait rien. Ses mimiques alors faisaient pouffer les spectateurs.

Le lendemain, Stan tournait, cette fois dans un vrai studio, son second bout d'essai. Mais en se rendant à la salle de projection, il était sans illusion. Il savait par avance qu'il allait être éconduit dès que Hal Roach aurait aperçu les premières images de son regard mort.

Il n'en fut rien. Par une sorte de miracle, le regard de Stan, sur la toile, avait retrouvé sa vivacité naturelle. Quelques mois auparavant, on avait découvert la pellicule panchromatique qui, elle, pouvait saisir toutes les nuances du bleu, même l'azur enfermé au fond des yeux de Laurel.

Un problème cependant demeurait encore. Quel partenaire lui donner? Car Roach ne pensait pas que Laurel, malgré ses qualités, avait une personnalité suffisante pour affronter les grandes vedettes comiques d'alors, les Charlie Chaplin, les Buster Keaton, les Harold Lloyd. Il lui fallait un faire-valoir.

Ce fut alors — on était en 1925 — que Hal Roach eut une idée bizarre. Il songea à Oliver Hardy, un fils de famille qui avait abandonné ses études de droit pour devenir un traître de mélodrame. De forte corpulence, la lèvre supérieure ornée de la longue moustache des « vilains », il faisait frémir les salles lorsqu'il prenait le jeune premier par les revers de son veston et le menaçait de lui casser la tête.

L'idée de Roach devait être bonne. Le premier film tourné par le couple, *Chapeaux bas*, en effet, fut salué comme une réussite. Débarassé de ses froncements de sourcils, de ses roulements d'orbites et devenu un bon gros prétentieux sous une petite moustache courte, Oliver Hardy s'y révélait un partenaire idéal pour Stan Laurel.

180 films devaient, pendant vingt-cinq ans, faire cortège à ce coup d'essai.

Lorsque Stan Laurel eut abandonné les studios, parfois dans sa petite maison de Santa Monica au jardinet bien ratissé, les pieds en de lourdes pantoufles, une vieille robe de chambre à ramages sur le dos, il contemplait devant un poste de télévision un de leurs anciens films.



Laurel et Hardy, chefs d'ilot, contemplent la lumière qui s'éteint.



Pour ses 58 ans, aux studios de Billancourt, Hardy souffle la flamme du souvenir.

Laurel et Hardy

de leur amitié : éviter la brouille

Il avait souvent de la peine à reconnaître l'œuvre tant elle avait été coupée, triturée, rapetassée, pour être mise à la mesure de la nouvelle technique. Néanmoins les images même mutilées éveillaient en lui les souvenirs.

Et soudain, dans le silence de son cabinet, il éclatait de rire. Une grimace de Hardy qu'il avait oubliée.

Stan bâtissait les scénarios Oli improvisait les gags

Ce rire spontané était un des rares contacts qu'il avait encore avec son vieux compagnon. Car, même avant la maladie d'« Oli », ils se voyaient peu. Une ou deux fois par an peut-être et le plus souvent réunis par le hasard.

Il faut dire que même à l'époque de leur grande réussite ils se rencontraient rarement en dehors des heures de tournage. C'était une règle qu'ils s'étaient imposée afin de sauvegarder leurs bons rapports pendant le travail.

Et cette règle s'était avérée sage puisque jamais un mot, une dispute ou une brouille n'était venue ternir leur amitié.

C'était Stan qui bâtissait les scénarios et qui écrivait les dialogues, mais il était un auteur sans vanité. Il laissait à son partenaire « Blabe » — le surnom de Hardy — toute liberté pour inventer des « gags » ou des jeux de scène sur le plateau. Bien souvent même une trouvaille de Hardy entraînait une modification profonde dans l'histoire. Laurel ne s'en formalisait pas.

Ce laisser-aller, ce ton de perpétuelle improvisation a donné aux films de Laurel et Hardy un attrait proche du charme naïf des entrées de clowns.



Les deux comiques affichent le sourire : ils viennent de terminer *Fra Diavolo*, leur plus grand succès.



en Europe : l'aute de films, ils tournent des flashs.

De graves théoriciens du cinéma ont reproché à nos deux compères d'avoir accéléré la décadence du comique en substituant à la verve purement cinématographique d'un Chaplin ou d'un Keaton des éléments empruntés au cirque.

N'en déplaise à ces rigoristes, les films de Laurel et Hardy ont résisté aux terribles assauts du temps, mieux peut-être que certains autres tournés par des acteurs de plus grand talent. Dans le monde entier, la célèbre scène de la *Chevauchée vers l'Ouest*, au cours de laquelle Laurel et Hardy poussent un piano sur une planche, par-dessus un abîme et se trouvent nez à nez avec un gorille, est applaudie en

cours même de projection, phénomène très rare au cinéma.

Et c'est sans doute au tour classique de leurs gags, au ton populaire de leur humour, à leur comique fondé sur des effets très simples que nos deux compères doivent la longévité de leurs succès.

Succès qui ne les a pas enrichis. Hardy, bon joueur de golf, aimait trop les courses, les parties fines, les repas copieux. Laurel, fêru de pêche à la ligne, se maria plusieurs fois, ce qui coûte cher aux Etats-Unis. Mais il était plus sérieux. Il passait ses soirées à travailler à ses scénarios ou à ses dialogues ; des ph-

(Suite page 19.)

Soyez Super-Rapide

avec le nouveau rasoir **Gillette "500"**



un tour à gauche :
le rasoir monobloc est ouvert



un coup de pouce :
la lame est en place



un tour à droite :
le rasoir est prêt



ici, vos lames "hors d'usage"



pour **500 fr.**
seulement (+ remise T.T.C.)

cet ensemble exceptionnel, à un prix exceptionnel, présenté dans un élégant écrin transparent, comprend :

- 1 rasoir Gillette monobloc de haute précision
- 1 "Dispenser" - distributeur automatique (muni de 6 lames Gillette Bleu)

avec compartiment pour lames "hors d'usage".

Au même prix qu'en paquet ...

le "Dispenser" de 10 lames : **155 fr.**
(prix maximum T.T.C.)

vous trouverez partout les lames Gillette Bleu présentées dans le "Dispenser" - distributeur automatique - tellement plus pratique, quel que soit votre rasoir



A l'homme bien rasé on reconnaît Gillette

Laurel et Hardy

(Suite de la page 17.)

cents malheureux l'ont ruiné. Et puis à l'époque du cinéma muet il n'était pas d'usage d'accorder aux acteurs des participations aux bénéfices. Ils devaient se contenter de leurs cachets. Hardy, comme Laurel, n'en gagna pas moins 1 million de dollars. Mais aujourd'hui Hal Rosch, le producteur, conserve la propriété des films. C'est lui, ainsi, qui vient de vendre à la télévision l'ensemble de leur œuvre 750 000 dollars, soit 300 millions de francs, sans qu'ils aient droit de toucher un sou sur cette vente.

Devant le succès de leurs émissions, cette même télévision songea un instant à reformer le couple célèbre. Les journaux annonçèrent la nouvelle. Les contrats étaient déjà sur les tables des hommes d'affaires prêts à être signés.

La maladie de Laurel fait perdre 50 kg à Hardy

LA fatalité en décida autrement. Un matin Stan Laurel, il y a deux ans de cela, se réveilla une jambe et un bras morts. C'en était fait des projets d'avenir.

Dans son bungalow de San Fernando Valley qui ressemble comme un frère à celui de Santa Monica, Oliver Hardy dépérit en apprenant la nouvelle. En quelques mois le fleurissant « Babe », de 158 kilos passa à 90. Les enfants qui apercevaient le pauvre monsieur flasque, par-dessus les haies de son jardin, errant, mélancolique, le long des allées, refusaient de le reconnaître.

Parfois cependant le visage de Babe aux bajoues tombantes s'éclairait d'un sourire. Il se souvenait d'un petit homme maigre qui avait toujours l'air au bord des larmes. Quelle aventure n'avaient-ils pas vécue ensemble ? A la ville, Stan Laurel ressemblait à son personnage de l'écran. Avec son air placide, les saillies dont il parsemait sa conversation prenaient plus de force encore.

Un jour, non sans une certaine vanité, Hardy lui disait qu'il avait été un champion de golf mais qu'il avait abandonné ce sport. En plissant ses petits yeux, Stan lui répondit :

Mais non, c'est le golf qui l'a abandonné quand tu l'es mis à peser plus de trois cents livres !

Au studio, ce n'était pas toujours grêle de tourner des scènes destinées à faire rire le public. Laurel pouvait tomber, être traîné, être pincé ou être à demi étouffé, il ne se plaignait jamais. Et Dieu sait s'il avait souvent subi, pour l'amusement des spectateurs, ces différents supplices.

Une cérémonie, il y a quelques années de cela, réunit des person-

(Suite page 21.)



mais
"Popotte"
non !

Comptez sur moi pour chasser la poussière et tout faire reluire. Mais si vous venez me surprendre après le ménage, vous me trouverez fraîche et pimpante. Pas seulement un gentil minois bien poudré. Mais surtout une belle poitrine ferme grâce à un bon soutien-gorge. Mon secret, c'est mon LOU.

Le soutien-gorge LOU a été étudié pour "relayer" les muscles de la poitrine. Ce sont les bonnets et l'armature du LOU (forme spéciale) qui soutiennent les seins, les muscles se reposent. Ainsi soulagés, ils restent forts et la poitrine demeure ferme.

SATIN simple.....	995
SATIN doublé.....	1345
NYLON.....	1565
LOU dentelle.....	1975
LOU corbeille.....	1995

Pour ma LIGNE
j'ai mon
LOU



VENTE EN GROS : Ets LOU, GRENOBLE
VOTRE FOURNISSEUR HABITUEL VEND AUSSI LES "CAOUTCHOUCS RECHANGE" LOU

Communiqué par les Laboratoires de Borj

Pour calmer
les
**BRÛLURES
D'ESTOMAC**



quelques minutes suffisent
grâce à ces bonnes pastilles
sucrées contre l'acidité.

Vous pouvez maintenant soulager rapidement les maux d'estomac et faciliter en même temps le travail de la digestion, en suçant simplement comme des bonbons 2 Pastilles Rennie. Les principes calmants, digestifs et anti-acides qu'elles contiennent, sous la forme agréable de pastilles sucrées, neutralisent les acides en excès de la fermentation dans l'estomac, si bien que les douleurs et les aigreurs cessent tout naturellement. Brûlures, crampes et migraines d'origine digestive sont vite calmées. Pastilles Rennie, en vente dans toutes pharmacies.

Pastilles
RENNIE

Bienfaits de
l'ail médicinal

Pour les troubles du sang

POUR soulager les troubles du sang — hypertension, varices, hémorroïdes, vertiges, vapeurs, migraines ou essoufflements — prenez de l'extract inodore d'ail chlorophyllé, 500 fois plus actif que l'ail frais, contenu dans les dragées Ex'AIL. La cure d'Ex'AIL dissout les dépôts qui épaississent le sang et les dépôts calciques qui durcissent les parois des artères. Bientôt un sang plus pur, plus fluide, circule dans vos artères assouplies ; en général la tension baisse naturellement. Les malaises, migraines, douleurs, varices ou hémorroïdes, rapidement soulagés, finissent par disparaître. En même temps les fonctions sont stimulées : L'organisme reverdit. Ex'AIL, toutes pharm. (21 7 4722)

HOTELS • VACANCES • TOURISME

A la Pâtisserie de LA REINE PEDAUQUE 6, rue de la Pépinière, PARIS (8^e)

NE SOYEZ PLUS SOURD

Améliorez votre audition, même déficiente, avec les Micro-Tympanaux



SUPPRIMEZ TOUTES TRACES

au-dessus de vos radiateurs avec les couvre-radiateurs AIROTYPE

Un choix considérable de FONDS de COMMERCE

APPARTEMENTS, PROPRIÉTÉS VILLÉGIATURES

"LES ANNONCES" en vente partout

VOS POILS SUPERFLUS

sur votre visage comme sur votre corps CHEZ VOUS

BEAUTÉ, SANTÉ, JEUNESSE



Grâce à cette nouvelle machine, 10 minutes par jour suffisent et vous ferrez chez vous, par jeu, un exercice complet à haut rendement qui vous métamorphosera.



VERVEINE DU JEUNE, depuis cent ans, LA VERVEINE DU VILAY est appréciée sur les meilleures tables.

LIMPIDOL

"Mieux qu'une colle" pour Photos, Papier, Bois, Carton, Porcelaine, Mail, métaux, Falles, pare-brise, Accessoires, etc.

120 TRAVAUX à domicile. Un ouvrage pour tous pour gagner de l'argent chez soi.

Santé - YALACTA - Economie

Les appareils YALACTA donnent satisfaction à plus d'UN MILLION de FAMILLES

MAIGRISSEZ, PORTEZ-VOUS BIEN

Chez vous, 3 séances par semaine suffisent pour éliminer l'embonpoint et la cellulite.



AU SERVICE DE VOTRE CHARME... Soutien-gorge REVEL, référence 111, préformé en caoutchouc nylon

FUMEZ TANT QUE VOUS VOULEZ...

déclare un médecin célèbre, le docteur LI-PAO, avec son fume-cigarette qui assure une protection totale contre les dangers du tabac

CELLULITE-EMBOINTEMENT DOUBLE MENTON-RIDES

supprimé par le sensationnel "ROBOT-MANSON" MASSEUR-PÉTASSEUR ÉLECTRIQUE

MADAME, LA MODE DE PARIS SE DÉPLACE POUR VOUS

Les dernières créations du PRÊT À PORTER, en manteaux, tailleurs, robes. Toutes les GRANDES MARQUES de Bonneterie, Lingerie, Sous-Vêtements, vous les trouverez dans le catalogue illustré de 100 modèles

VOUS AIMEZ LES BELLES PHOTOS

ROYER, le créateur des fameux appareils-Royer Savoy et Royflex, vous offre gracieusement une luxueuse diapositive

LA MÉDAILLE D'AMOUR creation de A. AUGIS. Souvenir à l'aimée. Bijou en or massif de 1200 à 1400 francs.



RADIACOLOR, appareil de chauffage infrarouge, lignes et coloris jeunes. Existe en applique murale, plafonnier, sur socle et lampadaire.

GRANDIR rapide, 8-10 cm avec infatigables moyens scientifiques.



MUSCLES d'Apollon

en vous distendront 5 min. par jour en qq. semaines vous pouvez tripler votre force et acquérir l'athlétisme.

CERTAINES AIGREURS D'ESTOMAC

empoisonnant l'estomac, c'est un fait, mais il n'a été constaté, jusqu'ici, qu'il suffisait souvent de prendre des FOULARS DE COCK pour obtenir des résultats normaux.

LES BEAUX JOURS PASSENT

vous diapositives en démontant le soufflet le plus vivant grâce au PHOTO-PROJECTEUR FROID MALIK 300

SELECTRON Semiautomatic MALIK avec 100 pelures MULTIRAYS

LITS REDRESSA Transformables, redressables, gigognes, canapés, etc. garantie 20 ans par le fabricant.

JAMBES avec méthode O. J. X. - soignée, JAMBES PARFAITES à tout âge.

DISQUES IMMUNISES contre la POUSSIÈRE

La matière plastique des microcellules est magnétique. Elle attire la poussière causant des grattements à l'audition et de l'usure rapide des sillons et des saphirs.

Un projecteur Ciné de précision pour un prix modique: c'est le projecteur PHOTO-HALL

1^{er} version, 6 000 fr. et 10 000 fr. de 2 000 fr. à un comptant: 21 500 francs.

avec votre visage comme sur votre corps CHEZ VOUS, grâce à la méthode même que Mme DUNN applique dans son institut réputé des Champs-Élysées.

MUSCLES d'Apollon

en vous distendront 5 min. par jour en qq. semaines vous pouvez tripler votre force et acquérir l'athlétisme.

CERTAINES AIGREURS D'ESTOMAC

empoisonnant l'estomac, c'est un fait, mais il n'a été constaté, jusqu'ici, qu'il suffisait souvent de prendre des FOULARS DE COCK pour obtenir des résultats normaux.

LES BEAUX JOURS PASSENT

vous diapositives en démontant le soufflet le plus vivant grâce au PHOTO-PROJECTEUR FROID MALIK 300

SELECTRON Semiautomatic MALIK avec 100 pelures MULTIRAYS

Laurel et Hardy

(Suite de la page 19.)

nalités de Hollywood dans le parc des studios Al Roach. On inaugurerait. Quoi? Un profane aurait bien été incapable de le dire car il n'aurait aperçu ni statue ni monument. On s'était rassemblé autour d'une mare.

Mais cette mare était désormais célèbre puisqu'une plaque que l'on venait d'apposer rappelait que dans son eau croupie « Laurel et Hardy, pour faire rire les spectateurs, y étaient tombés bien des fois ».

En revivant tous ces joyeux moments passés en compagnie de Laurel, Hardy, malgré sa déchéance, retrouvait un instant un plaisir à la vie.

Mais, le 14 septembre, Mrs. Hardy fut réveillée dans la nuit par la respiration haletante de son mari. En hâte elle appela un médecin. Le diagnostic de celui-ci fut pessimiste : attaque d'apoplexie. L'amaigrissement soudain avait sauvé Hardy d'une mort certaine mais il y avait tout lieu de penser qu'il demeurerait à jamais paralysé.

Depuis cette nuit fatale Oliver repose inerte et méconnaissable, le visage tourné vers le plafond, en lutte perpétuelle contre une chair qui ne veut plus lui obéir, dans une petite chambre au premier étage de sa maison. Sa femme Lucile, une nurse et son médecin restent seuls auprès de lui. Le malade semble les reconnaître car, ennuie vivant, prisonnier de son propre corps, Oliver Hardy a conservé toute sa raison.

Laurel n'est pas venu : il avait peur de pleurer

SON sort a ému le monde entier. De tous les points de la terre d'humbles lettres, témoignage de reconnaissance pour un instant de joie, sont venues apporter un peu de réconfort à Lucile Hardy. Ses amis d'autrefois, eux non plus, ne l'ont pas abandonnée. Jimmy Durante et John Wayne chaque semaine s'arrêtent devant le bungalow afin de prendre des nouvelles du malade. Les vedettes d'aujourd'hui se sont souvenues. Jerry Lewis, Abbott et Costello ont écrit à San Fernando Valley. Mais Stan Laurel n'est pas venu.

Longtemps, enfermé dans son bureau de travail, la tête entre les mains, il a hésité. A lui on aurait accordé l'autorisation de revoir son ancien camarade. Il a repoussé cette offre.

Il a eu peur de ne pouvoir dissimuler son émotion, de présenter une dernière fois à son vieux camarade cette figure de carême, prête à fondre en larmes, qui ne pouvait plus le faire rire.

G. H.

GRATIS

**Vous recevrez
gratuitement
et sans aucun
engagement
ce magnifique
tableau d'Auguste Renoir :
"Confidences"**



EN COULEURS 48 x 60 cms

produire sur vos murs. Le plus simple en ce cas est de vous en offrir une : à vous de profiter de cette occasion.

Sans aucun risque !

Envoyez-nous le bon ci-dessous. Vous recevrez gratuitement "Confidences", l'une des plus belles œuvres du grand impressionniste Auguste Renoir, et en même temps notre catalogue et les conditions auxquelles vous pourriez acquérir d'autres tableaux. Si ces derniers ne vous intéressent pas, l'affaire sera terminée pour vous comme pour nous. Mais s'ils vous intéressent, nous vous permettrons de constituer chez vous peu à peu et sans grand frais, sur vos murs ou dans vos cartons, un véritable musée personnel aussi indispensable à l'homme de goût qu'une bibliothèque ou une discothèque.

Mais écrivez immédiatement !

Les commandes devant être servies par ordre de réception, le nombre de planches disponibles étant forcément limité, si vous voulez être sûr de recevoir la vôtre rapidement, un bon conseil : écrivez aujourd'hui même, sans perdre un instant, à la

GUILDE INTERNATIONALE DE L'ART

4, rue de Vienne, Paris

26, rue Major Peillon, Bruxelles

BON GRATUIT

GUILDE INT. DE L'ART - 4, rue de Vienne - PARIS 8^e

Envoyez-moi gratis et sans engagement de ma part, le tableau d'Auguste Renoir : "Confidences"

Veillez trouver ci-inclus 100 fr. pour les frais d'envoi (mandat ou versement C.C.P. 13-831-40 Paris).

NOM

ADRESSE

PLU

Si vous préférez ne pas débourser cette somme, recopiez le bon et adressez-le nous (Service P.M.I.)



PETIT-BATEAU a été créé pour les enfants de charmants vêtements de nuit. Rose, ciel ou blanc, la combinaison de nuit **PETIT-BATEAU** (qui chausse les pieds), comme le pyjama deux pièces **PETIT-BATEAU**, est coupée avec goût dans un tissu solide, indéformable, et surtout inusable, à cause du procédé spécial de décatissage Filchrome qui lui confère une résistance contrôlée de 30 % supérieure.

Pour les commandes, **PETIT-BATEAU** recommande aussi les slips et gilets élastiques **PETIT-BATEAU** — pour les billetteries, les collerettes à coutures élastiques et les chemises américaines à manches courtes.



sous-vêtements
PETIT-BATEAU
toujours plus solides

L'article bon, l'article beau porte la marque Petit-Bateau

UNE SEMAINE DONT CHAQUE

DIMANCHE



Le primate de Pologne, Mgr Wyszynski, après avoir dit sa première messe d'exequie libre reçoit l'hommage des fidèles qui haïssent son annuaire.



Le rendez-vous d'Amman. Le ministre de la Guerre de Nasser (ci-dessus au centre) vient signer un traité avec le roi de Jordanie : l'encerclement d'Israël.

LUNDI



La riposte d'Israël. C'est de ce poste frontière que ses troupes s'élancent à l'attaque, bousculant les accords égyptiens qui se replient en direction du Sinaï et de Suez.

MARDI



Ultimatum à l'Égypte et à Israël, annonce Guy Mollet qui est approuvé par majorité.



Une alliance extraordinaire : Le Conseil de sécurité demande à Israël de retirer ses troupes et aux membres de l'O.N.U. de ne pas recourir à la force. U.S.A. et U.R.S.S. votent ensemble (ci-dessus), France et Angleterre opposent le veto. C'est la 1^{re} fois que les U.S.A. sont contrariés par l'Occident.

MERCREDI



Le primate de Hongrie, Mgr Mindszenty, libéré, est acclamé par la Révolution.

JEUDI



«...onhower à la télévision, le visage marqué par l'inquiétude : « Nous n'interviendrons pas. »



Bombardements des aérodromes égyptiens par la R.A.F. et l'aviation française. Ici, le premier équipage anglais de retour à Chypre.

VENDREDI



Le président Nagy est acclamé par le peuple de Budapest pour avoir dit aux troupes russes : « Partez. »

SAMEDI



L'amiral Barjot, ci-dessus, sur le pont du Jean-Bart, ordonne à l'escadre française : « Direction, canal de Suez. »

UN JOUR FUT HISTORIQUE

« **A**nger and frustration » : colère et déception... Dulles s'étouffa de rage. Eisenhower cria qu'il était indigné que le président des États-Unis fut informé par la presse d'une initiative aussi grave de ses deux principaux alliés. Le Département d'Etat, laissant tomber son masque de scepticisme professionnel, relentit du haut en bas d'imprécations, de sarcasmes et de prophéties lugubres. « Les Français et les Anglais vont à Suez ? ironisa l'un des principaux chefs de service, oui, via Dien-Bien-Phu. » On déclara que le président et le secrétaire d'Etat s'accordaient pour dire que l'initiative franco-britannique était un coup désespéré, condamné à échouer. « Ne comptez pas sur l'Amérique pour vous tirer d'affaire quand vous serez mis dans une situation désastreuse, s'entendirent dire les ambassadeurs français et anglais. Ne comptez pas sur nous pour entrer dans la guerre que vous allez déclencher. Ne comptez même pas sur le peuple américain pour se rationner en essence afin de vous fournir le carburant dont vous allez manquer dès que vous aurez mis le feu à l'Orient. Vous nous avez humiliés au moment où vous preniez un risque immense. Espérons que vous ne le paierez pas trop cher. »

La fureur du Département d'Etat venait partiellement du fait que l'intervention franco-britannique à Suez tombait en pleine euphorie idéologique. La révolte polonaise, l'insurrection hongroise étaient à ses yeux des explosions de nationalisme que ses analystes de la situation mondiale rattachaient aux événements de l'Afrique du Nord, du Proche-Orient, de Chypre et de Singapour. Le nationalisme emporte le monde et la preuve venait d'être faite dans les conditions les plus difficiles qu'on pouvait faire fond sur lui pour résister au communisme et même pour le briser. Donc la politique américaine classique était juste et la seule erreur qu'avait pu commettre l'Amérique avait été de ne pas y être restée fidèle assez rigoureusement. On devrait, après les élections du 6 novembre, redorer les principes et renforcer les attitudes, notamment à l'égard du monde arabe, trop souvent déconcerté et déçu. Il va de soi que le kidnapping aérien de Ben Bella, Khider et consorts, avait été jugé avec une vertueuse sévérité. « Les Français, disait-on, ont commis une fois de plus une faute lourde. On ne peut décidément pas compter sur eux pour comprendre qu'il n'est pas possible de faire tourner l'horloge de l'Histoire à l'envers. »

L'ultimatum franco-britannique tomba dans les calculs du Département d'Etat comme un rocher au milieu d'un pique-nique. « Nous pouvions dire au monde, déclara l'un de ses interprètes, que le plus impitoyable des colonialismes, celui qui suscite les révoltes populaires les plus désespérées, est le colonialisme soviétique. Budapest et la Hongrie ensanglantée nous fournissaient un argument éloquent. Avec votre impérialisme à la Disraeli, vous le détruisez et vous regroupez dans un violent sentiment anti-occidental les masses asiatiques et africaines ébranlées. En anglais, cela s'appelle « To steal the show » (« Voler, gâcher le spectacle »). Comme principaux imprésarios, pardonnez-nous de ne pas être contents. »

Sauf en juillet 1914 et en août 1939 le monde n'avait jamais connu de semaine aussi dramatique

Ainst, tout s'enchevêtre : la crise de l'Occident, la crise du communisme, le conflit idéologique de l'Amérique et de l'Europe, le drame d'Israël, le problème de Suez, le cas Nasser, les coups de canon de Budapest, les bombes d'Alexandrie, les premiers soubresauts intérieurs de la Russie, le frémissement de l'Allemagne de l'Est, l'élection présidentielle américaine, les grands intérêts pétroliers du Moyen-Orient, l'effort de la Grande-Bretagne et de la France pour rester des peuples conducteurs, l'effort violent et romantique des peuples d'Orient pour une émancipation qu'ils ne trouveront jamais assez totale. Depuis quinze mois, le monde vivait sous la mauvaise morphine qu'on lui avait donnée à Genève en août 1954, dans cette Conférence des Quatre qui fut surtout le plus grand mensonge de toute l'histoire diplomatique. Il s'est éveillé dans d'étonnants soubresauts. On doit remonter au-delà

de la guerre de Corée jusqu'en août 1939 ou en juillet 1914 pour trouver une semaine aussi intense, un crépitement aussi vif d'événements dramatiques, une salve de coups de tonnerre aussi retentissants.

Le dimanche 28 octobre 1955, le grand journal, le *New York Times*, donna deux titres successifs à son édition dominicale de 116 pages, renforcée, comme de coutume, par sept suppléments encore plus volumineux. Le premier disait : « Les Russes gagnent contre les rebelles de Budapest. » Le second, quelques heures plus tard disait : « La Hongrie élargit son régime ; les rebelles continuent la lutte. » La dépêche qui avait motivé ce changement et ce rayon d'espoir venait de Vienne. Elle confirmait l'entrée dans le cabinet Nagy de deux revenants des luttes anticommunistes de 1945 : l'ancien président du conseil Zoltan Tildy, et l'ancien chef du parti des petits propriétaires, Bela Kovacs. Rien n'était plus insolite que ce retour d'hommes qu'on croyait broyés par la marche de l'Histoire. Rien n'illustrait mieux la gravité et la profondeur du soulèvement hongrois.

« On nous a dit que vous étiez tous des fascistes », avoue un soldat russe à un Hongrois

La Hongrie, d'ailleurs, commençait à s'ouvrir. Commune jadis aux deux pays de la double monarchie austro-hongroise, la vieille frontière du Burgenland sur laquelle le rideau de fer s'était posé, livrait passage aux médecins et aux premiers journalistes accourus. Ce qu'ils virent et entendirent donna à l'Occident sa première notion claire de la lutte implacable commencée brusquement et inopinément quatre jours auparavant. Magyarovar, petite ville frontière, avait été transformée en charnier par les mitrailleuses de la police politique, mais un détachement de l'armée régulière avait vaincu les miliciens que la foule avait tués à coups de talons. Sopron s'était débarrassée de ses communistes locaux en pendant dix-neuf de leurs chefs, et Győr s'était donné un gouvernement provisoire au prix d'un vif combat.

La situation des insurgés dans la matinée du dimanche n'en paraissait pas moins désespérée. On comprenait que les troupes russes de Hongrie, deux divisions environ, avaient été en quelque sorte suffoquées par l'héroïque fureur qui les avait assaillies et même qu'elles avaient été troublées dans leur conscience lorsqu'elles avaient vu tout un peuple se dresser. Mais 53 divisions soviétiques se trouvaient à proximité des différentes frontières hongroises. Une telle masse pouvait naturellement broyer des bandes mal armées et, s'il le fallait, faire de toute la plaine magyare le linéaire sanglant d'une nation. On le redouta quand les dépêches d'agence annoncèrent que deux grands chefs soviétiques, Souslov et Mikoyan, étaient arrivés à Budapest, comme pour prendre la Hongrie en main. Et soudain, dans tous les postes de radio à l'écoute de Budapest, la voix de Imre Nagy retentit.

Ce discours de Nagy, dans l'après-midi du dimanche 28 octobre, il a des chances d'être retenu par l'Histoire comme la borne d'un tournant du monde. Il n'ordonnait pas ; il suppliait. Il ne menaçait pas ; il promettait. Il disait aux insurgés : « Cessez de combattre ; ne faites plus couler le sang. Vous avez gagné. » Il disait aux soldats de l'armée nationale : « Restez fidèles à votre gouvernement ; de grâce, aidez-nous ! » Il disait au peuple hongrois la nouvelle incroyable, la nouvelle merveilleuse, la nouvelle que des millions d'hommes et de femmes avaient sombrement désespéré d'entendre jamais : « Les Russes s'en vont ! » Ils allaient quitter Budapest sur-le-champ et toute la Hongrie ensuite. Plus haïe qu'eux, l'atroc police politique allait disparaître en même temps qu'eux. « Une ère nouvelle commence, disait la voix tremblante d'Imre Nagy. Aidez-moi !... Aidez-moi !... »

Les Hongrois furent longs à croire au miracle. Ils ne commirent pas la folie de déposer les armes dès le premier appel. A Budapest, le feu se ralentit. Les soldats russes, comme au soir d'une défaite, causaient avec des civils. « Quel effet cela vous a-t-il fait, demanda l'un de ceux-ci, de tirer sur le peuple ? — On nous a dit, répondit

Le courage des Hongrois et des Isra

(Suite de la page 23.)

l'homme, que vous étiez tous des fascistes. » Un autre soldat intervint : « On nous a dit que la ville était pleine de troupes américaines, nous n'en avons pas vu. » Mais, place Moritz-Zsigmond, ils avaient mitraillé des enfants dont le sang coulait dans le ruisseau. Sans doute avec cette peur sauvage qui saisit le soldat au milieu d'une population civile insurgée, le plus noir, le plus démoralisant et le plus implacable des combattants.

Le dimanche du monde libre s'écoula dans l'anxiété et l'espoir. Rien ne semblait devoir de sitôt surpasser en importance cette émancipation par l'héroïsme d'un peuple asservi depuis des années et le consentement étrange des Soviétiques à la perte de ce satellite qui tenait pour eux le cœur du bassin danubien. A New York, le Conseil de Sécurité des Nations Unies s'était réuni au début de la nuit et il avait donné l'exemple ordinaire des trois nations occidentales solidaires. Le délégué russe, Sobolev, dépassé comme tout le monde par le cours rapide des événements, peut-être sans instructions de Moscou, avait été loin d'être flamboyant et menaçant. Par 9 voix contre la sienne, la Yougoslavie s'abstenait, on avait mis à l'ordre du jour la situation en Hongrie, comme l'Amérique, l'Angleterre et la France l'avaient demandé. Mais y a-t-il lieu de débattre, dès lors que les Russes fichaient le camp ? Partout, d'ailleurs, le nationalisme rebelle à la Russie s'enhardissait. En Pologne : le maréchal Rokossowky, proconsul déchu, était parti pour la Russie en permission. En Roumanie et en Albanie, on discernait les premiers frémissements de l'esprit de révolte. Ce n'était rien cependant à côté de l'Allemagne de l'Est que Grottewohl mettait précipitamment sous l'autorité des comités d'usines, d'ailleurs pas très sûrs. L'Allemagne de l'Est, Berlin, théâtre du premier soulèvement anticomuniste le 17 juin 1953... que se passerait-il si ces durs Allemands orientaux, fous de mépris et de haine pour les Russes, s'insurgeaient à leur tour ? Les Soviétiques et leurs 400 000 garnisaires toléreraient-ils leur défi comme ils avaient toléré ou subi ceux de Poznan ou de Budapest ? Que ferait l'Allemagne d'Adenauer, membre du N.A.T.O., alliée officielle de l'Occident au cas où les Russes se mettraient à mitrailler ses frères de la Sprée ? Si on avait demandé à un homme convenablement renseigné quel était l'endroit dangereux du monde maintenant que le canon se taisait à Budapest, il aurait répondu sans hésiter : « Berlin-Est. »

Entre temps, un orage électoral secouait Washington. Avec la véhémence d'un dévol témoin d'un sacrilège, James Hagerly, chargé de presse à la Maison Blanche, couvrait d'invectives et d'anathèmes le chroniqueur Drew Pearson pour avoir écrit qu'Eisenhower avait eu « une légère rechute ». Rien n'était plus outrageusement faux ! Si Ike entra à l'hôpital militaire Walter Reed, s'il allait coucher dans l'appartement qu'on laisse ouvert pour lui en permanence, c'était uniquement pour l'examen médical général auquel il avait promis de se soumettre avant l'élection. Le rapport des médecins serait intégralement publié et la nation n'ignorerait rien de l'état des organes de l'homme qui lui demandait un second mandat.

« Nous avons des raisons de remercier le ciel, Nasser aussi » disait Ike

PERSONNE ne songeait plus au Proche-Orient. Il entra en scène comme la statue du Commandeur.

Ike était encore à Walter Reed, en pyjama, lorsqu'il décida d'envoyer un avertissement au président d'Israël, Ben Gourion. Des informations de plus en plus préoccupantes parvenaient depuis trois jours à Tel-Aviv. Le gouvernement israélien rappelait ses réserves dont les membres n'ont qu'à sauter sur leur uniforme. On avait, au début, gardé les convocations secrètes, mais la ponction dans la population civile devenait trop importante pour être dissimulée. Des écoles vquaient, des boutiques fermaient, des tritonaux ordonnaient des remises parce que les instituteurs, les marchands, les juges, les avocats ou les témoins étaient sous le battledress. Le Département d'Etat, pro-arabe comme Mahomet, ne s'était pas ému quelques jours auparavant quand l'Égypte, la Jordanie et la Syrie avaient placé leurs armées sous un commandement unique en prévision d'une guerre avec Israël. Il ne s'alarmait pas de voir à Damas avec cent officiers le second homme fort de l'Égypte, le rival virtuel de Nasser, le boute-feu qu'est le commandant en chef de l'armée égyptienne, Abdel Hakim Amer. Il n'attachait aucune importance aux informations de Tel-Aviv disant que le destroyer *Ibrahim-El Ewel* — il devait être capturé par les Israéliens — se dirigeait vers Haïfa avec une corvette et deux mouilleurs

de mines. Mais il s'alarmait des mesures militaires israéliennes et faisait pression sur la Maison Blanche pour qu'elle intervienne à Tel-Aviv.

Le message du président Eisenhower invoquait la déclaration tripartite du 25 mai 1950 aux termes de laquelle le Royaume-Uni, la France et les États-Unis s'engageaient à soutenir la partie attaquée sans provocation. Toutefois, ni la France, ni l'Angleterre n'avaient été consultées au sujet de cette référence à un texte vieux de six ans. En fait, depuis plusieurs semaines, aucun contact n'existait plus au sujet de Suez entre les Américains et les Franco-Anglais. On eût dit que le canal était comblé et enterré. L'Amérique négociait de toutes ses forces avec Nasser, payait ses droits de passage à la régie égyptienne et manœuvrait sans trop de vergogne pour occuper les positions économiques d'où les Français et les Anglais avaient été chassés. Il apparaissait que ces derniers se résignaient, encore que le consul général anglais de San Francisco eût traité de menteur le sénateur républicain Malone parlant du « crépuscule à l'espagnole du British Empire ». « Il faut savoir, devait dire un officier américain à un enquêteur de *Paris-Match*, roll with the punch » — littéralement : rouler avec le coup, ce que tous les amateurs de boxe comprendront. Selon des prévisions américaines, la crise de Suez avait dépassé son paroxysme et elle allait désormais se traîner de conférence en conférence pendant des mois, comme ces problèmes académiques qui gonflent de session en session les chemises de l'O.N.U. « Je ne dis pas que nous sommes tout à fait sortis du bois, avait dit Ike le 11 octobre, mais je dis que nous avons des raisons pour remercier le ciel : Nasser aussi. »

La Pologne réclamait aux Russes 175 milliards de dommages de guerre

RHABILITÉ, Ike se précipita en Floride. L'Etat du soleil est un enjeu important dans la bataille présidentielle. Il appartient géographiquement au Sud, c'est-à-dire à la vaste région conservatrice qui donne au parti démocrate le bloc massif de ses voix esclavagistes, mais l'afflux des hôteliers et des retraités du Nord, tend à faire de lui un nouveau faubourg de New York City. Ike le décrocha en 1952 et il n'est pas impossible qu'il le garde en 1956 en dépit du ressac démocrate. Démentant Drew Pearson par son air de bonne santé, il entretint les foules floridiennes de questions régionales, mais il parla aussi de la politique mondiale et de la paix. « L'intention de l'Amérique, dit-il, est d'être l'amie de toutes les nations. » On n'avait jamais révélé avec autant de brièveté et d'ingénuité la faiblesse profonde de la politique américaine portée actuellement à son paroxysme par l'esprit évangélique et pacifiste du président. Il est possible d'être l'amie de tout le monde — et encore ! — quand on s'est retiré des affaires, dans une île déserte. Mais pas quand on est un grand pays associé à tous les conflits de passion et d'intérêts d'un siècle en révolution.

Les événements marchaient partout. De Varsovie arrivait la nouvelle vraiment époustouflante d'une demande d'indemnité d'un demi-milliard de dollars faite aux Russes par les Polonais en compensation des détournements dont ils ont été victimes dans l'attribution des réparations allemandes. De Moscou parvenait une bombe encore plus retentissante. Le maréchal Georges Joukov — « mon ami Joukov » dit Eisenhower — avait convoqué les correspondants étrangers pour leur jeter dans l'estomac que l'Union Soviétique envisageait de retirer ses troupes de Pologne, de Hongrie et de Roumanie, si les gouvernements du pacte de Varsovie en exprimaient le désir. On assortit cette déclaration sensationnelle du bruit qu'un coup d'Etat avait eu lieu en Russie, que Krouchtchev et toute la clique avaient été descendus du pouvoir, comme une simple statue de Staline en Hongrie, et que Joukov, maréchal bonasse, avait fait son Bonaparte au 18 Brumaire à l'âge de soixante-quatre ans. Cela ne donnait pas la clef du cryptogramme formidable qu'était le renversement total de la position soviétique, la volte-face d'un pouvoir qui ne voyait jusqu'alors sa sécurité militaire et politique que dans la barrière des nations captives qu'il avait dressée devant lui.

Mais les blindés d'Israël roulaient dans le Sinaï.

Rien au monde ne ressemble au Sinaï. Il suffit de le survoler pour garder dans la mémoire une image tragique et il suffit d'avoir écouté le silence de ses couvents pour être convaincu qu'il existe d'autres réalités que l'agitation des hommes. Mais l'un des conflits les plus passionnés de notre temps a coupé cette terre ultra-mystique d'une longue frontière presque rectiligne partant des dunes

aéliens donne le vertige à l'O. N. U.

de Gaza et s'achevant dans un cul-de-sac de la mer Rouge au milieu du paysage minéral d'Elath. Le territoire d'Israël se termine en biseau sur cette localité de baraquements à 14 kilomètres d'Akaba, base britannique, située en territoire jordanien. C'est de là que l'offensive israélienne se lança.

Les nouvelles furent rares et succinctes. Aucun journaliste ne se trouvait sur place et les supplications des correspondants de Tel-Aviv demandant la permission de partir pour le Sinaï se heurtèrent à un refus. Le vieux Ben Gourion, crinière de lion, âme intrépide, préparé de longue date à l'épreuve suprême de sa nation, resta inapprochable. Officiellement, l'expédition israélienne avait pour but la destruction des repères de Fedayen, ou volontaires de la mort, qui harcèlent les communications israéliennes entre Beer-sheva et Elath. Mais il fut clair dès les premières minutes qu'elle dépassait les dimensions d'un raid. Le temps n'était pas très bon; une tempête soufflait; le terrain de la presqu'île est l'un des plus rugueux du monde. Les combats ne purent être que des coups de main dans le style vif et romanesque avec lequel la grande guerre du désert, celle de Libye de 1940 à 1943, nous a familiarisés. Mais un nom fit tout de suite dresser les oreilles américaines: Suez. Le premier objectif était Qualiaten-Nakhl, nœud des pistes du désert et point de départ d'une route à peu près carrossable en direction de Suez. Les communiqués qui se succédèrent annoncèrent que les forces israéliennes avaient pris position « à proximité du canal », « à 30 kilomètres du canal », « presque en vue du canal ». Dans les chocs innombrables de l'Égypte et d'Israël, c'était la première fois qu'il était question de Suez.

Londres et Paris à leur tour entraient en scène. Sir Anthony Eden avait interrompu son dîner pour convoquer ses ministres et le conseil impromptu de Downing Street s'était prolongé jusqu'à 2 heures du matin. Les membres du cabinet de Sa Majesté n'étaient pas encore entre leurs draps que les « sources informées », ces choristes des tragédies internationales, faisaient savoir aux agences de presse que la Grande-Bretagne « pouvait être amenée à considérer la réoccupation du canal de Suez ». Puis Pineau s'envola pour Londres, puis Mollet. L'Amérique sut comme tout le monde qu'une fiévreuse consultation franco-britannique était en cours. Elle ne pouvait pas davantage ignorer que les Anglais et les Français n'avaient pas cessé de renforcer depuis trois mois leurs bases d'opération de Chypre. Mais à la veille du sacré jour électoral, la détermination de l'Amérique est de savoir le moins possible, sans même parler de prévoir. La collision israélo-égyptienne paraissant perdre de l'importance, Washington avait décidé de saisir le Conseil de Sécurité des Nations Unies, cet invalide auquel on demande tant de corvées. Il comptait que ses alliés l'appuieraient.

Les Américains avaient été prévenus par un télégramme, mais ils dormaient

Les deux séances de Westminster et du Palais-Bourbon éclatèrent comme deux nouvelles bombes dans l'après-midi du mardi. Strictement parlant, il n'est pas exact que le gouvernement américain fut informé par les journaux comme le président Eisenhower s'en est plaint par la voix de son attaché de presse, Hagerty. Winthrop W. Aldrich, ambassadeur des États-Unis à Londres, fut avisé officiellement à 9 h 30 du matin que la France et l'Angleterre mettaient l'Égypte et Israël en demeure et sous un délai de douze heures de retirer leurs troupes à 15 kilomètres de part et d'autre du canal. Le télégramme, qui dut passer par les bonnes voies somnolentes de la diplomatie, fut enregistré au Département d'État à 11 h 44 du matin, heure anglaise. Mais rien ne complique plus les relations occidentales que la mauvaise habitude du soleil de se lever à des heures différentes sur la Tamise et sur le Potomac. 11 h 44 d'Angleterre ne font que 6 h 44 d'Amérique de sorte que tout le monde dormait dans Washington. C'est effectivement le double débat parlementaire, quelques heures plus tard, qui informa l'Amérique que ses alliés Anglais et Français étaient résolus à réoccuper la position stratégique mondiale évacuée par les premiers — en mai de cette année, il y a de quoi se mordre les poings! — sur l'insistance indiscrète et imprudente des États-Unis. Sur quoi la grande colère américaine éclata.

À l'O.N.U., le Conseil de Sécurité avait pris place devant la grande peinture symbolique représentant la guerre et la paix ou quelque chose d'approchant. Rien n'est plus dépourvu d'émotion que les débats de la vaine et hypocrite maison, lâche devant le fort et sévère pour le faible, tapissée de cynisme et redondante de grands mots. Les monologues alternés entrecoupés de traductions

interminables se déroulèrent comme d'ordinaire mais il fut facile de lire sur les visages et dans les gestes une véritable fébrilité. Cabot Lodge, soutenu par Sobolev, présenta la proposition américaine enjoignant aux deux adversaires de cesser le feu et aux Israéliens de repasser leur frontière. Quant Cornut-Gentille dit: « Veto », quand sir Pierson Dixon répéta: « Veto », on eut l'impression que quelque chose chancelait sur ses bases. Sobolev agita lourdement la tête de droite à gauche comme s'il voulait dire quelque chose qu'il ne trouvait pas et Lodge le regarda en croisant les jambes nerveusement. Ils se trouvaient associés — pour la gloire et le bénéfice de M. Nasser — dans une conjonction que l'Europe si elle avait été un peu clairvoyante eût prévue depuis longtemps. Quelques journaux le lendemain soulignèrent cette monstrueuse alliance: « La faillite de notre politique du Moyen-Orient, avaient écrit Joseph et Stewart Alsop, dépasse tout ce qu'il est possible d'imaginer. » Lipmann, vieil augure, rejoignit ses cadets et émules: « Nasser est un dictateur — agresseur typique qui ne s'arrêtera pas avant d'être arrêté. Nous avons refréné les Anglais, les Français, les Israéliens, tout le monde — sauf lui. »

Nasser avait dispersé son armée d'une manière désastreuse pour lui

Les douze heures de l'ultimatum franco-britannique avaient expiré à l'aube. Douze nouvelles heures s'écoulèrent encore comme un délai de grâce. Entre temps la guerre du Sinaï commencée par Elath s'était transportée dans le Nord. La veille, la baie de Haïfa couronnée par la noble masse du mont Carmel, avait vu une brève bataille aéronavale s'achevant par la capitulation du destroyer *Ibrahim-El Ewel* remorqué dans le port comme une prise des vieilles guerres avec le pavillon d'Israël flottant au-dessus du pavillon vert de Gamal Nasser. Autour de la bande de Gaza submergée par ses 250 000 réfugiés arabes, des combats terrestres d'une plus grande portée se déroulaient. Deux divisions égyptiennes, 25 000 hommes peut-être, recevaient l'assaut des forces israéliennes supérieures débouchant de l'ancienne zone démilitarisée d'El-Auja. Il apparaissait dès le début des hostilités que Nasser, colonel de la politique, avait disposé et dispersé son armée d'une manière désastreuse. 50 000 hommes se trouvaient dans la zone du canal, deux autres divisions gardaient Le Caire mais le détachement de Gaza était à la fois trop fort pour une avant-garde et trop faible pour arrêter un ennemi aussi ardent que les Israéliens. Ils couraient à la mer en direction d'El-Arish, coupant les deux seules routes et l'unique voie ferrée qui constituaient la ligne de retraite des Égyptiens.

Au crépuscule, le lieutenant John Slater, 34 ans, premier des aviateurs alliés à entrer en opération, décolla de Chypre à bord d'un bombardier bijet Canberra. À 6 h 5 m 30 s, il était au-dessus de son objectif, un ancien aérodrome de la R.A.F. à l'est du delta. Les lumières du Caire scintillaient à sa droite bien que le black-out ait été officiellement ordonné dans la capitale. Slater éclaira le terrain à l'aide de ses fusées à parachutes, observa un seul avion sur une piste et largua ses bombes à retardement. Un peu de D.C.A. étoila le ciel mais d'une manière si décosue et si imprécise qu'elle ne constituait pas un véritable danger. Une demi-heure plus tard Slater se reposait à Nicosie d'où partait la chaîne des bombardiers anglais et français chargés de neutraliser les installations aériennes égyptiennes afin de préparer un débarquement dans la zone du canal. Contre le faible ennemi qu'est l'Égypte, sur des régions surpeuplées et misérables, l'humanité et la sagesse commandent des opérations aussi limitées que possible consistant surtout en bombardements au but par des avions individuels.

Le même soir, Eisenhower parla à la nation américaine. Nul n'emplît mieux l'écran de la T.V., ne rayonna une autorité plus directe et plus forte que ce soldat politicien, chaussant et déchaussant ses grosses lunettes, regardant son peuple dans les yeux, il lui affirma qu'il n'était pas et qu'il ne serait jamais question pour l'Amérique d'alléger l'amitié qui l'unifiait à la France et à la Grande-Bretagne. Mais ces deux nations ont eu tort parce qu'elles se sont écartées des principes des Nations Unies et c'est à ces principes qu'elles doivent revenir. Le Conseil de Sécurité passant outre aux protestations franco-anglaises venait précisément de convoquer une assemblée générale extraordinaire, c'est-à-dire le super Bandoeng devant lequel la France et l'Angleterre — en attendant le tour prochain de l'Amérique — sont automatiquement mises en accusation. Peut-être eût-il été salutaire pour le présent et pour l'avenir que les deux pays boycottent le débat et fassent défaut devant un tribunal convoqué aux fins expresses de les condamner. Mais

à la vôtre, facteur !

« Bonjour, Facteur! Qu'est-ce que je peux vous offrir ? »



« Ah, Madame Martine! Vous prenez votre petit déjeuner, alors pour moi aussi, ce sera une tasse de chocolat... Je me suis aperçu que le chocolat répare vite la fatigue et donne des forces neuves. J'ai encore 8 kms à faire après vous avoir quittée... »
« Vous avez raison, Facteur! Buvez le chocolat à notre santé, c'est le cas de le dire! Le chocolat, tonique et très nourrissant sous un faible volume, est l'aliment des personnes actives! »

(Suite de la page 25.)

L'opposition travailliste faisait rage en Angleterre limitant la liberté d'action de sir Anthony. Les Anglais et les Français se contentèrent de déclarer qu'ils ne se considéraient pas comme liés par le vote d'une assemblée générale entachée d'illégalité.

En Amérique aussi la crise de Suez était jetée dans la corrida électorale. Stevenson, prenant l'offensive, dressait le bilan de faillite de la politique républicaine. « Nous avons perdu nos vieux et fidèles amis les Anglais et les Français, mais nous avons gagné une alliance. » Il s'arrêtait, baissait la tête et achevait avec un accent inexprimable : « The Soviet Union. » Les stratèges républicains, toutefois, se déclaraient sans inquiétude. Les masses juives de New York étaient déjà acquises aux démocrates et elles n'avaient aucune chance de faire perdre aux républicains l'indispensable Etat. Partout ailleurs la peur de complications armées renforçait les chances d'Eisenhower. Les électeurs, disait-on, ont plus confiance dans un soldat expérimenté et sage, grand chef de guerre et ardent ami de la paix, qu'en un boute-feu comme Adlai.

L'été indien était en vacances. La pluie et le brouillard recouvraient l'Est de l'Amérique. L'avion qui amenait Foster Dulles à la séance nocturne de l'O.N.U. tourna pendant une heure et demie au-dessus de La Guardia Field avant de trouver une éclaircie pour se poser. Le visage du secrétaire d'Etat était l'image même du chagrin avec les deux plis tombant des lèvres qui faisaient ressembler l'honorable Mr. Dulles à une grosse carpe fâchée. Il reprit ses arguments (qui risquent d'être resservis un jour à l'Amérique) sur la prépondérance des principes des Nations Unies qui doivent s'imposer, même contre les intérêts nationaux. Sans difficulté et sans gloire — sans plaisir aussi — il est juste de l'ajouter — il fit condamner la France et l'Angleterre par une unanimité moins 5 voix qui fut saluée par une triomphale ovation. Il eut encore pour brillant second dans cette intelligente opération le représentant de Moscou, Arkady A. Sobolev. Quand celui-ci parla, le public — le public américain! — massé au fond de la salle — applaudit. M. Sobolev avait dit : « Ce ne sont pas les avions soviétiques qui massacrent les enfants du Caire. » Quelqu'un tout de même cria : « Budapest! » La foule fit : « Chut! »

La même aube se lève sur la grande peur de Hongrie et la déroute de Sinaï

BUDAPEST! On l'avait oublié à son tour pendant cette extraordinaire crise à trois. Budapest revenait. La TV, d'Amérique passait des films hallucinants de l'insurrection, des mouvements de foules tragiques, des tanks engloutis dans une mer humaine, des cadavres pendus par les pieds dans une fureur de vengeance. Mais des menaces confuses et graves reparaissaient. Les Russes qui n'étaient jamais partis complètement revenaient. Ils avaient saisi les aéroports, lancé des ponts de bateaux sur les rivières, encerclé de nouveau Budapest et les dépêches parlaient de canonnades entendues dans les lointains. Nagy passait décidément à l'anticommunisme dénonçant le pacte de Varsovie, sortait du Noto rouge et faisait appel à l'O.N.U. pour protéger son pays. A l'O.N.U. qui se mobilisait pour Nasser sous le patronage généreux de M. Sobolev, protecteur des enfants du Caire. Que ferait-elle cette O.N.U. si elle était sommée de défendre la liberté d'un peuple contre l'U.R.S.S. ? Que ferait-elle cette Amérique qui ameutait le monde au nom des principes de la démocratie internationale pour sauver un dictateur ?

Il restait un espoir. Les deux divisions soviétiques dont on signalait la marche pouvaient être destinées à relever les unités décimées par les patriotes hongrois. La saisie des aéroports pouvait s'expliquer par l'évacuation des milliers de blessés que les Russes ont sur les bras. A Moscou les journaux cessaient d'écrire que le mouvement antipopulaire avait été brisé en Hongrie et ils paraissaient préparer leur public à la perte du satellite en annonçant qu'une « coalition des partis démocratiques » avait formé le nouveau gouvernement hongrois. L'angoisse cependant restait pesante. La pensée d'une nouvelle crucifixion du peuple héroïque hantait les esprits comme un remords anticipé. Les intentions de la Russie demeuraient plus insondables que jamais.

Nous étions en Amérique au cœur de la nuit. Mais de l'autre côté de l'Océan la nuit s'effaçait. L'aube, moment des débarquements, avait paru sur le delta du Nil que survolaient sans opposition l'aviation franco-britannique. Dans le Sinaï elle éclairait la déroute de l'armée égyptienne brisée au premier choc. Elle se levait aussi sur la Hongrie où les unités de l'armée nationale avaient pris position autour des villes pour une lutte sans espoir et sans merci. Une nouvelle journée fiévreuse du monde commençait.



Paris, le 5 Novembre 1956

Monsieur le Rédacteur en Chef de
PARIS-MATCH
51, rue Pierre Charron

PARIS 8^e

Monsieur le Rédacteur en Chef,

Nous sommes heureux d'informer vos lecteurs que le Club Méditerranée organise cet hiver son premier village de neige en Suisse dans un hôtel des Alpes Vaudoises:

Comme dans nos villages d'été, le prix est absolument forfaitaire (Frs. 13.800 pour huit jours de Paris à Paris) et comprend notamment les remontées mécaniques (à volonté) et les leçons de ski.


James Couttet dirigera en personne l'équipe des moniteurs qui appliquera son nouveau système du "Christiana Léger".

Ceux qui le désirent trouveront dans notre village pour Frs. 1.500 par semaine un équipement ultra-moderne : chaussures, ski et bâtons en dural.

Enfin, un abondant programme est prévu pour les veillées : orchestre, discothèque, bibliothèque, théâtre, télévision.

Départ chaque samedi du 22 Décembre au 20 Avril 1957.

Nous fournirons tous renseignements à ceux de vos lecteurs qui le désireront et vous prions d'agréer, Monsieur le Rédacteur en Chef, l'expression de nos sentiments amicaux et sportifs.



Gérard BLITZ
Directeur du Club Méditerranée

CLUB MÉDITERRANÉE : 3, rue de la Bourse, PARIS (2^e). RIC. 78-00

(COMMUNIQUE)

LES HÉROS



Reportage exclusif
de Paul Mathias,
Vick Vance, Jean-
Pierre Pedrazzini,
et Franz Goëzs.

DANS LES YEUX DE CE COUPLE, NOS REPORTERS ONT RENCONTRE, AU HASARD D'UNE RUE, L'AME DE L'INSURRECTION. LUI

Au péril de leur vie dans la capitale insurgée, nos envoyés spé

DE BUDAPEST



...A PRIS SON ARME DANS UN DEPOT DE L'ARMEE. ELLE, BLESSEE, A TRANSFORME SON CARTABLE D'ETUDIANTE EN TROUSSE DE SECOURISTE. DERRIERE EUX, UN PASSANT ARME D'UN PISTOLET

ciaux témoignent de la lutte du peuple hongrois pour la liberté

VOIR PAGES SUIVANTES



VOICI LE VISAGE DE BUDAPEST TEL QUE NOS REPORTERS L'ONT VU AU NEUVIÈME JOUR. CES TANKS DÉTRUITS TENAIENT LES PRINCIPALES ARTÈRES SOUS LEUR FEU. LES INSURGÉS EN BUSQUÈS DERRIÈRE LES PENS

BUDAPEST

C'était le neuvième jour : les tanks vaincus par les patriotes aux m

LA BATAILLE EST SI RUDE QU'ON NE PEUT ENFERMER LES MORTS. CI-DESSOUS LE CADAVRE D'UN TANKISTE RUSSE. SUR CEUX DES INSURGÉS, LES SURVIVANTS DÉPOSENT DES FLEURS.

SECON LA FORMULE L





JUSQU'À DÉRRIÈRE LES FENÊTRES LES ONT DÉTRUITS AVEC DES BOUTEILLES D'ESSENCE ENTOURÉES DE GAZE ENFLAMMÉE, APPELÉES — ÉPIQUES DE L'HISTOIRE — « COCKTAILS MOLOTOV ».

tes aux mains nues jonchaient les rues de la ville martyre

VOIR PAGES SUIVANTES

SELON LA FORMULE LANCÉE EN POLOGNE, « C'EST LE PRINTEMPS EN OCTOBRE », AU FOND, UN TANK HONGROIS, IL A DEUX DRAPEAUX : CELUI DE LA PATRIE ET CELUI DU DEUIL.



A chaque coin de rue, à chaque seuil de porte et jusque dans les vitrines se dressent les soldats sans uniforme



DISSEIMULES SOUS LE MONUMENT AUX MORTS DE 1914, A L'ANGLE DE L'EGLISE DE L'UNIVERSITE DEJA CRIBLÉE DE BALLES, LES PATRIOTES VEILLENT.



DANS LES FAUBOURGS, UN VOLONTAIRE S'EST DETACHE DE LA FOULE POUR ABATTRE UN TIREUR ISOLE, A L'ABRI D'UNE PALISSADE IL RECHARGE SON FUSIL.



ICI PAS DE PORTE COCHÈRE, EN RASANT LES MURS, LES INSURGES FONT LE COUP DE FEU CONTRE LA POLICE COMMUNISTE REFUGIÉE DANS LES ETAGES.

ONT COLLABORÉ À NOTRE REPORTAGE : ERICH LESSING (MAGNUM) - JEAN-FRANÇOIS TOURTET - MELCHER BERRETTY



DE D'UN GRAND MAGASIN D'ETAT, UN INSURGÉ EST EN FACTION. FAIT ADMIRABLE : AUCUN ACTE DE PILLAGE N'EST VENU SOUILLER LA GUERRE DE LIBÉRATION DU PEUPLE HONGROIS.

VOIR PAGES SUIVANTES



UNE HEURE D'ACCALMIE. LE SERVANT DE CE FUSIL MITRAILLEUR, UN ETUDIANT, A DECORE SON ARME D'UN GIBUS, SLOGAN DU PEUPLE HONGROIS : « RUSKI HATA! » (GO

BUDAPEST

L'espoir dans les yeux, l'arme à la bretelle, ces héros anonymes



CES HOMMES SONT RENTRÉS CHEZ EUX AVEC LEUR FUSIL, ILS SE SONT COUCHÉS, ILS REPARTENT LE MATIN POUR ALLER AU TRAVAIL : UN TRAVAIL QUI S'APPELLE LA GUERRE.

tranquilles vont à la guerre chaque matin comme on va au travail

VOIR PAGES SUIVANTES



LES « BRAS VENGEURS » DE CETTE RÉVOLUTION FAITE AU CHANT DE LA « MARSEILLAISE » : DES BRAS D'ENFANTS.



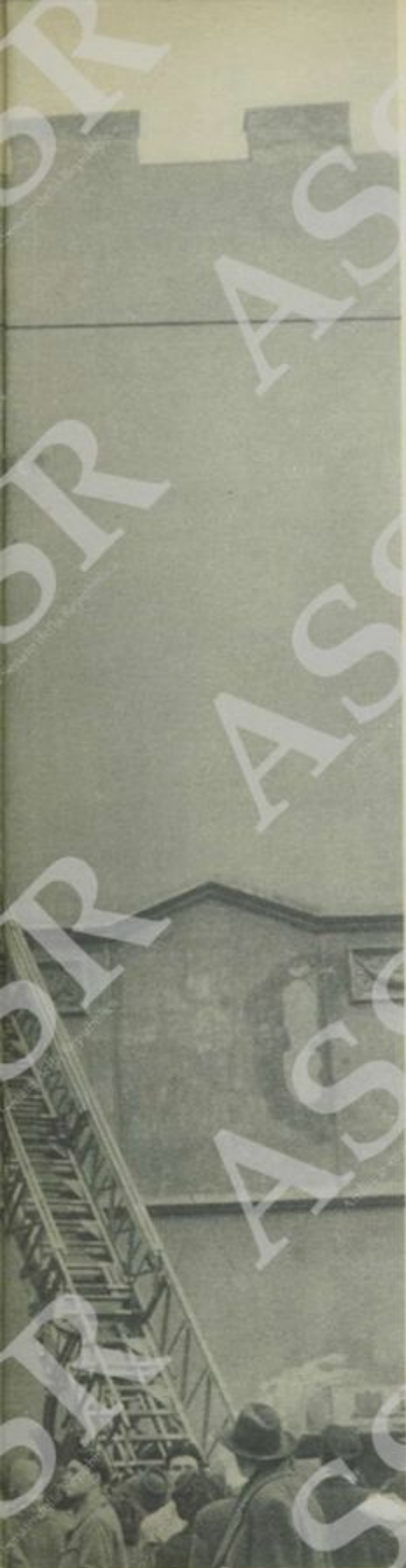
A CHAQUE FLAMBÉE, UN GAVROCHE. ILS N'ONT CONNU QUE LE PARADIS ROUGE. ILS EN BRÛLENT LES IMAGES.

BUDAPEST

Dans l'enthousiasme de la première victoire les gavroches brûlent les idoles d'hier et la tête de Staline rouie sur le pavé



ON A MOBILISÉ L'ÉCHELLE DES POMPIERS.



ROUGE QUI MARQUAIT LE PAYS DU SCEAU DE MOSCOU.

SUR LA PLACE DES HEROS GIT STALINE, COLOSSE DE GRANIT AUX PIEDS D'ARGILE, UN INSURGE CRACHE SUR L'NE.

VOIR PAGES SUIVANTES



SUR L'AVENUE RAKOSI, LES INSURGES HOMMES ET FEMMES ONT PRIS POSITION DERRIERE UN DES 54 CHARS MIS HORS DE COMBAT, LES ENFANTS PLEURAIENT PARCE QU'IL N'Y AVAIT PAS DE

BUDAPEST

A l'abri d'un char détruit transformé en barricade des partisans



FUSILS POUR EUX, MAIS ILS AVAIENT MIS AU POINT UNE TECHNIQUE : SAUTER SUR LE TANK PAR-DEHIERE, JETER UNE GRENADE A BOUT PORTANT ET SAUTER AVANT L'EXPLOSION

armés de fusils semblent composer le dernier tableau de l'insurrection

VOIR PAGES SUIVANTES



LA COLÈRE POPULAIRE S'EST RETOURNÉE CONTRE LES A. V. O. (GUEPÉOU HONGROISE). AVANT LES BLINDÉS RUSSES, ILS AVAIENT TIRÉ SUR LA POULE ET TORTURÉ LEURS CAPTIFS

BUDAPEST

Onze ans de colère sourde explosent ici. Les policiers du régime détesté

Photos John Seavery de « Life Magazine ». Copyright Time Inc. 1956.





FORCÉS DANS LEUR RÉPAIRE, ILS SONT «BATTUS». CES QUATRE IMAGES NE DURENT QUE LE TEMPS D'UNE RAFALE. LE PHOTOGRAPHE DE « LIFE », PORTE PAR LA FOULE, S'EST TROUVÉ AU 1^{er} RANG.

tombent au coin d'une rue sous la salve d'un peloton d'exécution

VOIR PAGES SUIVANTES





PREMIER ETENDARD DE LA LIBERTÉ, UN DRAPEAU TROUÉ PLOTTE SUR LE SIEGE DU P.C. LES DERNIERS POLICIERS STALINIENS SE CACHENT ENCORE DANS LES SOUTERRAINS.

BUDAPEST

Pour ce drapeau troué puis reprisé d'une croix de Lorraine



LES SOLDATS HONGROIS ONT ADOPTÉ POUR NOUVEL ÉMBLÈME CELUI DE LA VIEILLE HONGRIE. LES « TROIS COLLINES » ET LA CROIX DE LORRAINE ONT REMPLACÉ L'ÉTOILE ROUGE.

des milliers d'hommes sont morts sur le pavé de leur ville

VOIR PAGES SUIVANTES

Après avoir pris ces deux photos notre reporter Jean-Pierre Pedrazzini est tombé sous les rafales d'un tank russe



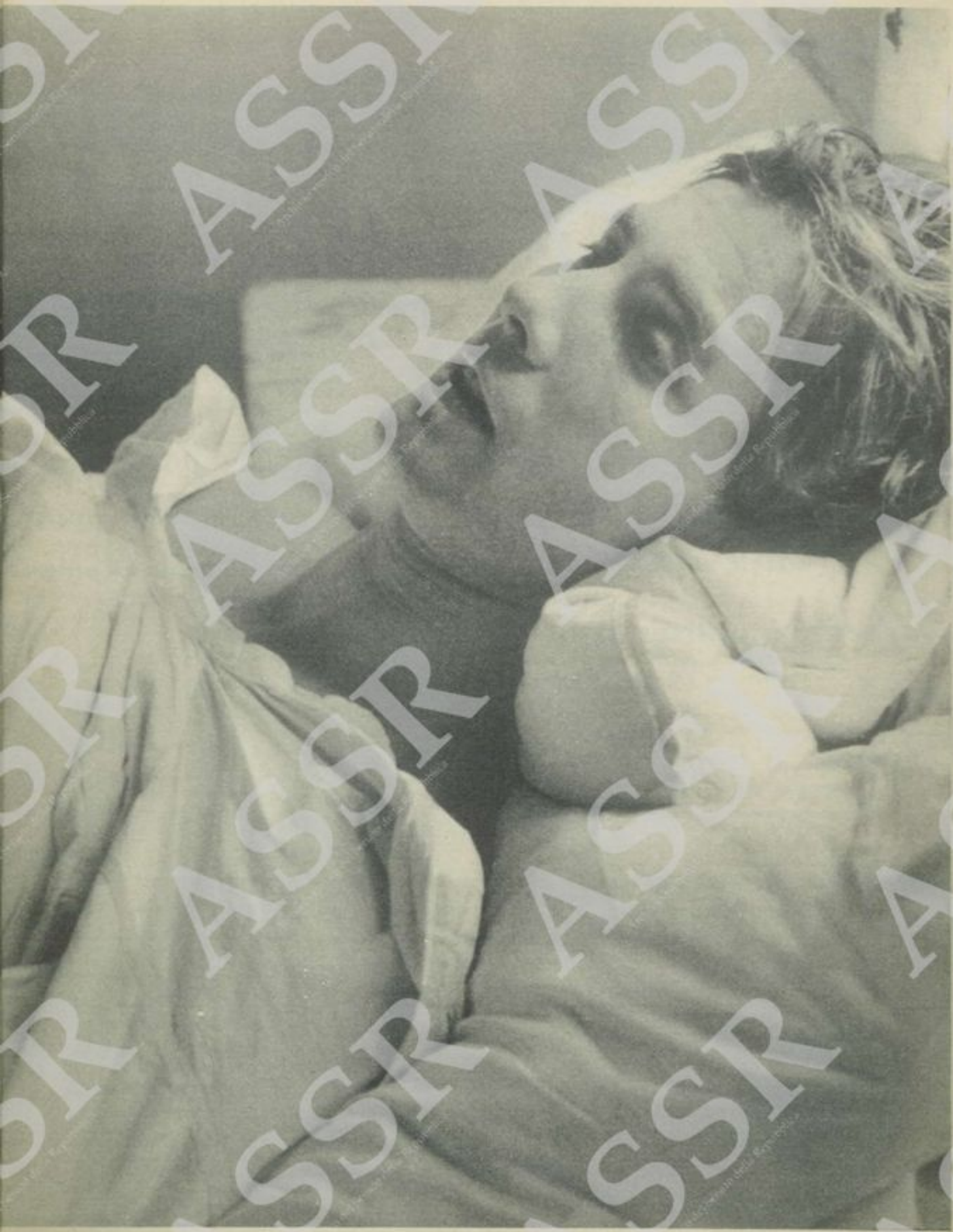
ATTAQUE DE LA CENTRALE COMMUNISTE PAR DES METALLOS DE L'USINE DE CAMIONS LOURDS IKARUS.



LA DERNIERE PHOTO DU COMBAT PAR JEAN-PIERRE, ELLE EST TREMBLEE. IL VIENT D'ETRE TOUCHE.



JEAN-PIERRE PEDRAZZINI A ETE ATTEINT AU VENTRE, AU DOS ET A UNE



FAMBE PAR DES BALLEES RUSSES. DES PATRIOTES L'ONT TRANSPORTE A L'HOPITAL. ENCORE CONSCIENT, IL VOULUT VOIR CES PHOTOS QUI VOUS ONT RACONTE LES JOURS GLORIEUX DE BUDAPEST

C'est si facile ...



avec la
NOUVELLE PORTABLE
Remington
Travel-riter

si facile à utiliser

avec la méthode simplifiée permettant
de s'habituer seul à la dactylographie.

si facile à transporter

dans sa mallette élégante et légère.

si facile à acquérir

puisque payable en 6, 12 ou 24 mois.



légère
robuste
rapide

39.500 frs.
comptant

Remington Rand
FRANCE
EN VENTE DANS TOUTE LA FRANCE

MODIG

Il vécut de peinture
et d'amour. Il est mort
de misère à 35 ans.
Il faut dix millions
aujourd'hui pour
avoir une de ses toiles

Il était tard, Montmartre s'endormait doucement dans sa fausse innocence villageoise quand deux silhouettes vacillantes se profilèrent, rue des Saules, sur l'auréole du dernier réverbère. Des voix indécises ricochèrent sur le pavé.

— La peinture est la plus belle des peintures. Tiens, prends mon veston.

— Tu es le plus grand peintre du monde. Enfile le mien.

Dans la nuit froide, les vestes de velours changèrent d'épaules et les deux hommes s'étreignirent.

— Le plus grand peintre du monde, c'est toi, reprit le premier, un jeune homme maigre et mal rasé.

— Non, c'est toi, répondit l'autre, une sorte de cow-boy romantique aux cheveux longs et au foulard d'écroute.

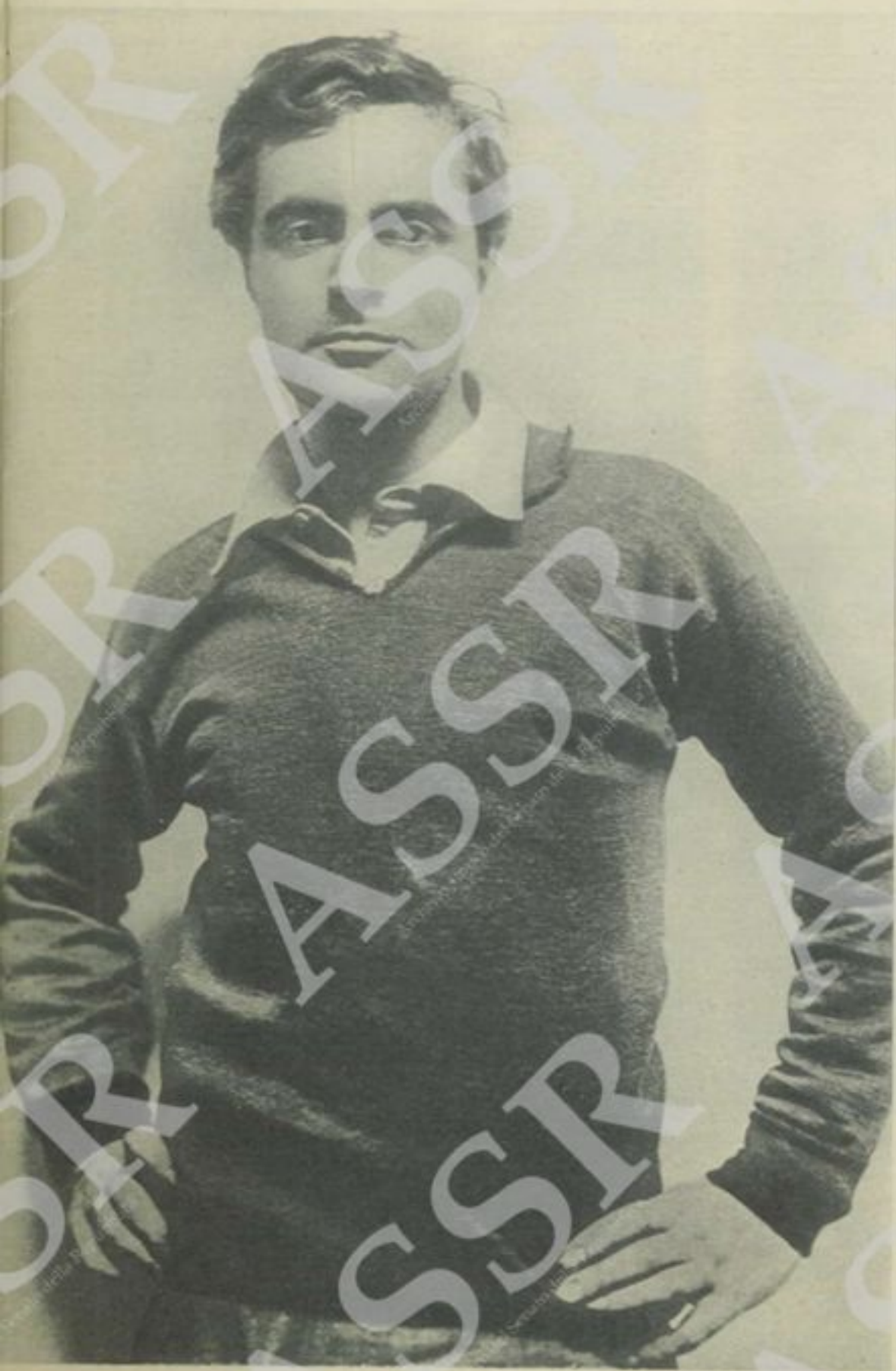
— Je t'engrais de me contredire !

— Le plus grand peintre du...

Une bataille sévère mit fin à la discussion et il leur fallut absorber plusieurs bouteilles sur le zinc du « Clairon des Chasseurs » pour amorcer une réconciliation. Enfin, les deux amis sortirent bras dessus, bras dessous du bistrot, après avoir échangé encore deux ou trois fois leur veste en gage d'admiration mutuelle.

— Alors, le plus grand peintre du monde, c'est bien toi. Tu es d'accord ?

LIANI LE MAUDIT



par Jean Diwo

— Non, c'est toi !

De nouveau, ils s'empoignèrent, roulèrent dans le ruisseau et s'endormirent. Quand Utrillo et Modigliani se réveillèrent le lendemain dans l'aube glacée, des escarpes avaient vidé leurs poches.

Il y avait déjà plus d'un an que « Modi », comme on l'appelait sur la Butte, avait quitté sa Toscane natale, le confort d'une vie familiale aisée et une mère qu'il chérissait, pour tenter sa chance à Paris dans les jeux colorés de la bohème et du hasard. Le hasard avait conduit tout droit le dandy italien dans une sorte de labyrinthe dont le rez-de-chaussée, place Ravignan, était aussi le grenier puisqu'il fallait descendre l'escalier pour parvenir aux étages, accrochés à la pente comme des cabanes à lipius. C'était le « Bateau-Lavoir », un rafiot ancré dans le vieux port de Montmartre et qui appareillait chaque jour, au gré de l'équipage, vers les maelstroms flamboyants de la jeune poésie et de la peinture d'avant-garde. Dans les coursives, sur des portes de bois lézardées, Modigliani déchiffra le nom des autres passagers : Picasso, Van Dongen, Derain, Max Jacob, Juan Gris, André Salmon... Il n'en connaissait aucun. On lui attribua une cabine tout à côté de celle du capitaine, Pierre Mac Orlan.

(Suite page 57.)

UN VISAGE ROMANTIQUE AUX YEUX REVEURS, AMEDEO MODIGLIANI VIENT CHERCHER LA GLOIRE A MONTMARTRE.



A 22 ANS, BEAU ET FORTUNE, MODIGLIANI, JEUNE DANDY ITALIEN, ARRIVE A PARIS.



IL S'INSTALLE AU « BATEAU LAVOIR », A MONTMARTRE, AU MILIEU DE SES NOUVEAUX AMIS.



EXPULSÉ DE SA CHAMBRE MONTMARTROISE, IL EST DESCENDU A MONTPARNASSE. 31



AU BAL BULLIER, IL ALLAIT BOIRE ET DANSER AVEC LES ECRIVAINS ET LES ARTISTES BOHEMES.

MODIGLIANI

Sur le chemin de la pauvreté le

Il y a cinquante ans, à la fin de 1906, un jeune Livournais, au port d'aristocrate, arrivait à Paris. Poète et sculpteur, il ne devait pas tarder à jeter aux orties sa redingote, son gilet et son col dur de dandy aisé pour revêtir la tenue traditionnelle de la bohème bruyante : large

feutre, foulard au cou, pantalon de velours côtelé. Il fait encore quelques poèmes, dessine sur les nappes de restaurants, sculpte, avant que sa vraie vocation de peintre l'emporte. Mais en pleine période cubiste, ce patricien devenu pauvre par amour de l'art fait figure



PEINTRES ET POETES, IL Y FAIT LES PORTRAITS DE MAX JACOB ET DE JUAN GRIS.



MODELES Y SONT KISLING ET SOUTINE. IL PREND TOUS SES REPAS CHEZ ROGALIE.



Parmi ses compagnons d'alors, il compte l'acteur Gaston Modot et Jean Cocteau.



A 35 ANS, LA MORT GUETTE « MODI » DANS LA CHAMBRE SORDIDE QUI LUI SERT D'ATELIER.

dandy a peint sa vie de bohème

de phénomène. Il n'a pas de maître. Il n'aura pas de disciples. Il peint comme personne n'a jamais peint avant lui et ne fait pas école. Il tente pour vivre de faire quelque argent de sa peinture et y réussit mal. Il n'a d'amateurs que ses amis. Malgré sa pauvreté, ses vêtements

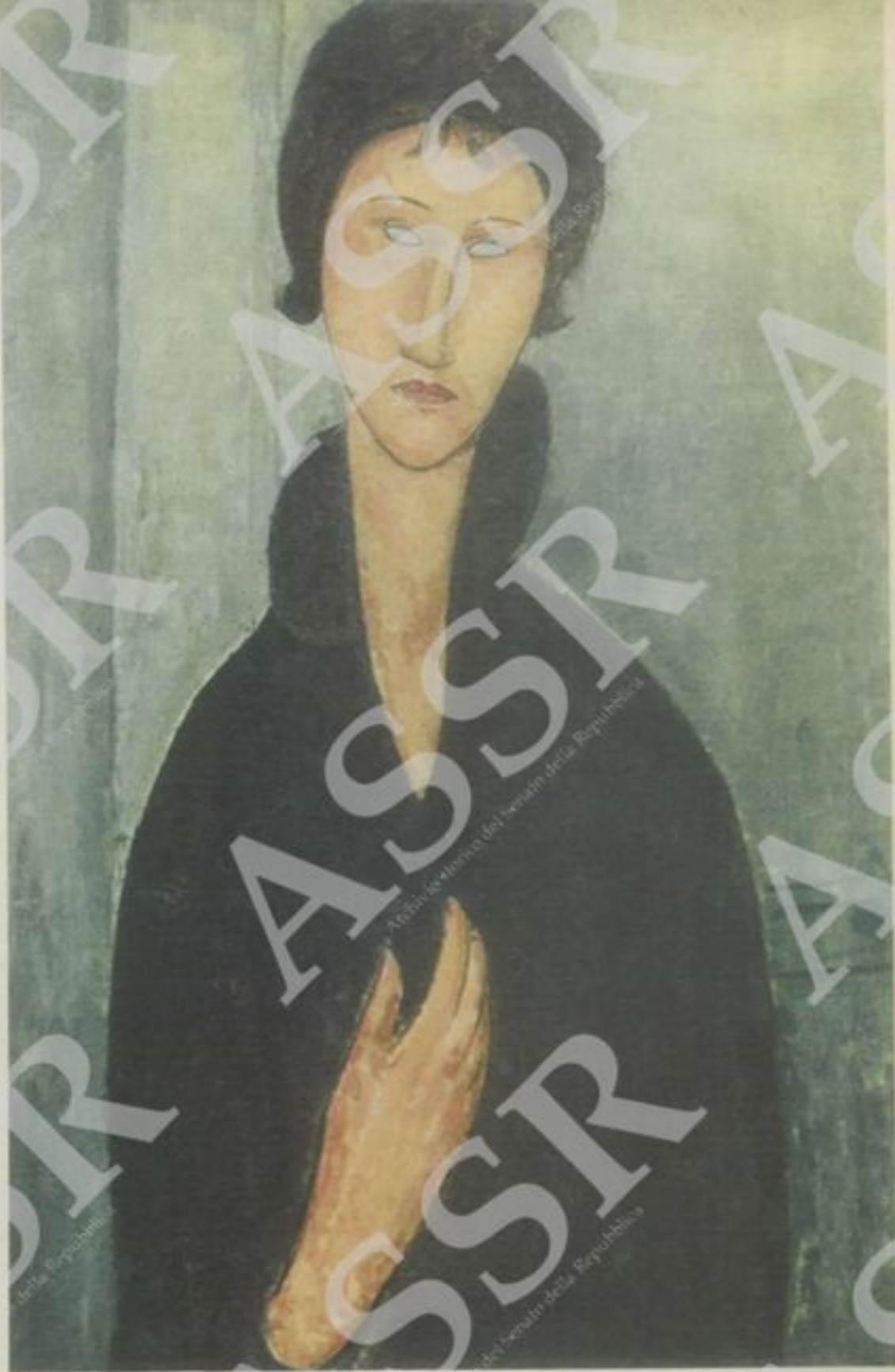
ripés et ses excès d'alcool, il est le prince de Montmartre et de Montparnasse. Toutes les femmes s'éprennent de lui, ses tableaux commencent à se vendre. Mais, miné par la maladie et l'éthylisme, il sait qu'il n'échappera plus à son destin : celui d'un peintre maudit.



MODIGLIANI

A travers ses modèles on retrouve un visage qui le hantait : celui de sa mère

A UN AN, AVEC SA MÈRE, DONT ON RETROUVE LE VISAGE DANS TOUTE SON ŒUVRE.



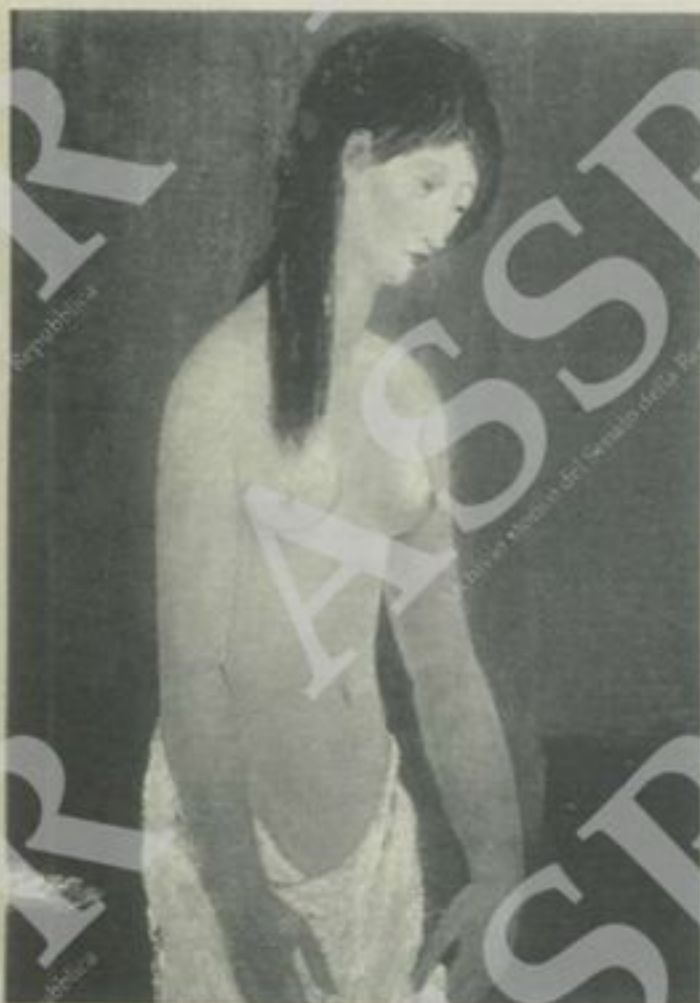
Le souvenir d'un visage qu'il avait adoré dans son enfance a marqué d'une empreinte extraordinairement douce l'œuvre entière de Modigliani : celui de sa mère qui l'avait encouragé à venir à Paris. Il ne devait la revoir qu'une fois avant de mourir. Bien souvent, son pinceau a rappelé sur la toile le geste, le regard ou le mouvement gracieux qu'il n'avait appris que d'elle. Une étonnante et inconsciente piété filiale a fait que ses portraits — quels que soient les modèles qui avaient posé devant lui — ressemblent toujours un peu à sa mère. Chacune de ces toiles, qu'il ne réussit jamais à vendre qu'à des prix dérisoires, 50 francs en 1920, devait prendre une valeur de plus en plus forte, aujourd'hui 10 millions.



POUR LA DONNER A UN AMI, MODIGLIANI AVAIT PEINT SON NOM SUR SA PALETTE.

Deux noms sur un tombeau de granit : un grand roman d'amour et de misère

La vie ardente d'Amedeo Modigliani s'est brusquement achevée sur un double drame. Une méningite tuberculeuse l'emporta brutalement en 48 heures, le 24 juin 1920. Il avait 35 ans. La nuit même, après l'avoir vu mort à l'hôpital de la Charité, sa femme, Jeanne, se précipita du cinquième étage. « Nous sommes d'accord pour une vie éternelle », lui avait-il murmuré avant de mourir.

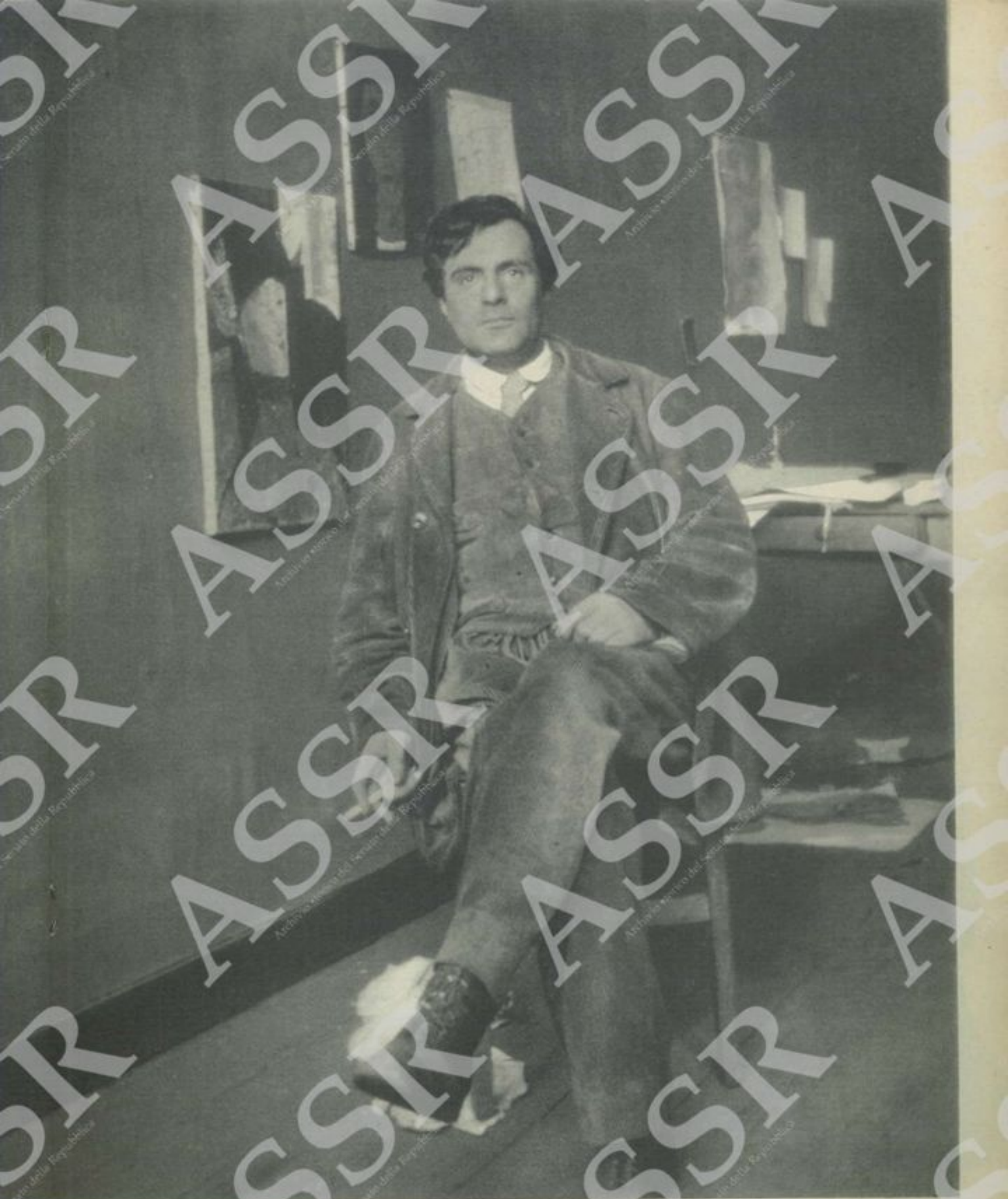


EN PLEINE GUERRE, 1917, IL S'PREND D'UNE JEUNE ETUDIANTE EN BEAUX-ARTS, JEANNE HERBUTERNE, ELLE QUITTE SA FAMILLE POUR LE SUIVRE



LA MORT NE DEVAIT PAS LES SEPARER, TOUTS LEURS AMIS SE COTISERENT POUR FAIRE EDIFIER CETTE TOMBE OU ILS REPOSENT COTE A COTE.

CETTE IMAGE RESTERA POUR



POUR TOUS CEUX QUI L'ONT CONNU CELLE DU SOUVENIR. « QU'IMPORTE, DISAIT-IL, SI J'ABANDONNE QUELQUES INSTANTS DE MA VIE POUR UNE ŒUVRE QUI, ELLE, DURERA DES SIÈCLES. »

les fameuses CHAUSS

in...



Une collection comme vous n'en avez jamais vu : 1500 variantes de dessins et de colo

ETTES



trou... ables

...comme ma carapace!



André Franck

Les Chaussettes Stemm sont une production des LAINES DU PINGOUIN



Cette 2^e raison

explique la supériorité du cognac
MARTELL

Si, depuis 250 ans, le nom de MARTELL est devenu fameux dans le monde entier, c'est parce qu'une maison aussi ancienne et aussi importante que MARTELL est l'une des très rares qui peuvent réunir toutes les conditions nécessaires pour obtenir un bon cognac. Ces conditions, vous avez tout intérêt à les connaître pour pouvoir toujours discerner un vrai cognac d'un cognac quelconque. Exigez un cognac MARTELL, vous serez certain de ne jamais être déçu.

Les annonces de publicité MARTELL ont pour but de vous aider à mieux connaître les conditions qui font la qualité d'un bon cognac. Vous trouverez, successivement exposées dans ces annonces, ces différentes conditions.

Buvez un Cognac
MARTELL

2^e RAISON : les eaux-de-vie doivent vieillir tout le temps qu'il faut.

Pour obtenir un bon cognac, il faut avant toute chose, utiliser des eaux-de-vie de toute première qualité. Mais voici une deuxième condition : ces eaux-de-vie, si bonnes soient-elles, doivent toujours atteindre exactement le point de vieillissement où toutes leurs qualités se développent au maximum. Chaque eau-de-vie doit vieillir de longues années dans des fûts de chêne, et ce nombre d'années n'est pas le même pour toutes les eaux-de-vie. Seule une très grande et très ancienne maison comme MARTELL (fondée en 1713) possède des réserves suffisamment importantes pour pouvoir se permettre d'attendre les très

longues années nécessaires pour que les eaux-de-vie qu'elle utilise soient au maximum de leurs qualités. Et c'est ainsi que MARTELL remplit la deuxième condition indispensable pour produire un bon cognac : elle laisse toujours vieillir les eaux-de-vie qu'elle possède tout le temps nécessaire. Mais ce n'est pas tout. Pour obtenir un bon cognac il faut encore bien d'autres conditions que, seule, une très grande et très ancienne maison comme MARTELL, peut remplir. Pour ne pas être trompés il est bon que tous les vrais amateurs de cognac les connaissent parfaitement. Vous les trouverez bientôt ici.

CADEAU : Pour me permettre de bien apprécier mon cognac MARTELL, veuillez me faire parvenir les 2 beaux verres à dégustation, spécialement créés.

MON NOM

MON ADRESSE

Retenez ce bon et joignez-y la somme de 150 fr. pour frais. Adressez votre lettre à Sars, P.M. 91, J. & J. MARTELL, COGNAC (Charente). Il ne sera envoyé que 2 verres dans ces conditions. Par 2 verres supplémentaires, joignez 150 fr. et la caisse d'un set d'une bouteille de MARTELL.



En une nuit d'ivresse il devient un grand peintre

(Suite de la page 47.)

reconnaissable à son chandail à col roulé et sa casquette à carreaux.

Sa chambre, qui donnait sur le « maquis », « Modi » l'avait meublée d'un énorme divan, d'une armoire en bois noir, d'une table, d'un fauteuil et d'un poêle. Il s'était construit lui-même avec une vieille caisse une bibliothèque bleu et rouge où il avait rangé ses livres préférés : Dante, Machiavel, Cervantes, Pétrarque, Villon, Montaigne, Wilde. Au mur, l'Italien avait accroché son « musée », apporté de Livourne dans une valise : quelques reproductions des tableaux de deux maîtres qui, pour lui, effaçaient tous les autres : Paolo Uccello et Piero della Francesca. Il y avait ajouté la photo de son troisième dieu, Paul Cézanne, mort l'année même de son arrivée en France. Dans un pot, quelques brosses et dans un coin des tubes de couleur achevaient de créer l'atmosphère. Le décor était planté, le personnage était en place, le drame pouvait commencer : Amedeo Modigliani, seigneur livournaise émigré dans la misère, allait, dans une pièce de 500 tableaux, improviser sur la scène de Paris la tragédie de sa vie et de son génie.

Pour mieux peindre, il choisit la pauvreté

Il était beau, insolent, dans son costume de velours râpé qui lui moulait la taille et dont les pantalons bouffaient sur des espadrilles de contrelandier. C'était Don Juan, c'était Ruy Blas, c'était aussi un gitan, bateleur de foire, avec son visage déjà marqué et ses grands yeux nous envoûtants : un être étrange, déconcertant, inquietant.

En un printemps parisien, sa petite fortune avait fondu comme neige sur les tables de marbre des bistrot de Montmartre. Maintenant, il lui fallait, comme les copains, aller dîner chez le père Frédé en échange d'une chanson, payer en monnaie de singe « Chez l'Ami Emile » ou bien se faire inviter par Max Jacob, quand celui-ci avait de l'argent, à « Tout au Beurre », au coin de la rue Berthe. Parfois un mandat arrivait d'Italie. Mais son père avait fait faillite. Là-bas aussi la richesse n'était plus qu'un souvenir.

La vie de bohème, Modigliani en avait d'emblée adopté les avantages et accepté les incertitudes. C'était, comme pour tous les artistes, la seule existence qui lui permit de peindre dix heures par jour, sans se soucier exagérément du lendemain. Car il dessinait et il peignait comme un forcené. Après quoi, il déchirait ses dessins ou éventrait ses tableaux parce qu'il les trouvait imparfaits et aussi parce que personne ne voulait les acheter.

Le dessin, c'est l'intelligence de la peinture, expliquait-il à la terrasse du père Bourcarat, place du Tertre, devant le cercle des rafins assemblés dont il faisait le portrait en discourant. Son dessin avait déjà l'élégance suprême et l'aristocratie du génie. Il ne lui restait plus qu'à trouver le style correspondant à ses dons exceptionnels : il lui fallait, une fois pour toutes, mettre d'accord son crayon avec son esprit.

Ce style qu'il cherchait depuis déjà si long-

temps en remplissant des cahiers d'écolier, il le découvrit soudain, comme un éclair, au cours d'une nuit tumultueuse chez Pigeard.

C'était à deux pas du « Château des Brouillards », où planait encore l'ombre de Gérard de Nerval. Pigeard, un peintre qui devait mourir jeune, lui aussi, avait transformé la cabane de bois où il vivait en pavillon chinois. On s'asseyait sur des nattes ou des coussins durs pour discuter d'art et de littérature, boire jusqu'au jour et, aussi, quelquefois, recourir aux paradis artificiels.

Ce soir-là, on avait beaucoup bu chez Pigeard. Dans un coin Apollinaire sommeillait, Salmon tirait sur sa « Gambier » de terre cuite et le doux Max Jacob murmurait des vers inspirés. Les peintres, eux, avaient le vin moins calme. Ils faisaient à côté un vacarme effroyable. Picasso tirait par la fenêtre ouverte des coups de revolver aux étoiles et Modigliani, le torse nu, frémissait une sorte de danse de l'ours en poussant des cris sauvages. Soudain, il s'arrêta de danser, prit une feuille de papier, un crayon et se mit fiévreusement au travail en demandant le silence :

— Ça y est, j'ai trouvé mon chemin ! s'écria-t-il sans cesser de dessiner.

Au bout de quelques instants, pâle, auréolé de cette lucidité seconde que procure quelquefois l'alcool, il montra son dessin : un étrange portrait de femme au cou étiré, aux épaules tombantes, au torse enroulé dans de longs bras. C'était Marie, la seule femme présente ce soir-là, qui avait servi de modèle. Modigliani l'avait toute enfermée — son âme et ses traits — dans quelques lignes dont le contour idéal venait de s'organiser dans son cœur. Il regarda un moment la feuille et dit simplement :

— C'est comme ça que je dois peindre.

Des cornets de frites signés Modigliani

CELA faisait six ans qu'il était à Paris. Les privations, le haschich et l'alcool commençaient à durcir son beau profil de médaille romaine. Toujours vêtu de velours brun comme un paysan piémontais, le feutre sur l'oreille, un loulard rouge autour du cou, il allait, son carton à dessins sous le bras, donnant des études pour quelques pièces de monnaie ou les déchirant, en grand seigneur, quand l'amateur paraissait n'en pas assez faire cas. C'était l'époque où Modi, plus pauvre que jamais, se nourrissait de pommes de terre frites. La mère Berthe, une authentique et imposante Montmartroise installée au coin de la rue Norvins, avait un faible pour le jeune peintre italien un peu fou, dont la voix chantait comme une mandoline. Quand il n'avait pas d'argent, elle acceptait d'être payée en dessins. Il ouvrait alors son carton et Berthe choisissait en riant un ou deux croquis qui grossissaient aussitôt son stock de papier d'emballage. C'est ainsi que pendant un temps, toute la Butte mangea des frites dans des cornets signés Modigliani.

À ce régime de frites sans bifteck, « Modi » se sentait affaibli. Il toussait, son moral était bas. Il ne sortait plus guère de la chambre misérable où il avait échoué, rue Elvées-des-

Beaux-Arts. Un soir, comme une trainée de poudre, la nouvelle se répandit de Montmartre à Montparnasse : on avait retrouvé « Modi » inanimé sur le plancher de sa chambre. Le peintre Augustus John l'avait sauvé de justesse en le faisant manger et boire et en lui achetant quelques toiles pour lui permettre d'aller se soigner en Italie dans sa famille.

Ses amis l'appelaient « le Christ de Toscane »

Il revint à Paris quelques mois plus tard. Il ne pouvait décidément plus vivre ailleurs. Mais la république des peintres avait changé de rive. « Modi », à son tour, traversa donc la Seine pour aller à Montparnasse rejoindre ses amis Max Jacob, Othon Friesz, Kisling et Soutine. « Montparnasse remplace Montmartre. Alpinisme pour alpinisme, c'est toujours la montagne, l'art sur les sommets » écrivait Guillaume Apollinaire. C'est là, entre le Dôme et la Rotonde, que Modigliani allait pendant sept ans brûler d'une fièvre intense avant de s'éteindre — à la fois vainqueur et vaincu — dans la tempête des larmes et du génie. D'ailleurs, dès ce moment, Modigliani s'il peignait la vie, pensait déjà à la mort. Il en parlait souvent : « Domage, aimait-il dire, que nous ne puissions contempler nos propres cadavres, nous apprendrions beaucoup de choses... la mort est le masque suprême de la vie. » C'étaient les derniers vers d'un poème qu'il avait composé, un soir, à la terrasse du Dôme.

Comme par miracle, sans avoir jamais pris de leçons, sans avoir copié personne, il était arrivé au sommet de son art. Dès lors, sa peinture ne devait plus subir que des variations imperceptibles. Tous ses tableaux allaient garder, jusqu'au bout, le « style Pigeard », ce qui devait empêcher plus tard les experts de les dater avec certitude.

Maintenant, ce n'était plus pour lui la misère mais la gêne perpétuelle, traversée çà et là d'éclairs fortunés quand le docteur Alexandre Zborowski, Paul Guillaume ou le coiffeur de la rue Delambre, ses premiers clients, lui avaient acheté quelques tableaux. Alors, « Modi », qui n'avait jamais su compter ni garder en poche un billet de 100 francs, devenait prodigue, se déplaçait en fiacre et donnait des pourboires de prince au garçon du Dôme qui le reconduisait chez lui au milieu de la nuit, ivre d'alcool et de discours insensés.

Le haschich, l'alcool et la phtisie qui devait l'achever transformèrent dès lors sa vie en une auto-destruction lente et volontaire. La guerre venue, son état de santé ne lui permit pas de s'engager. « Modi » demeura à Montparnasse dont il devint l'idole. Son visage de plus en plus ravagé demeurait pourtant admirable. Au Dôme et à la Rotonde, ces temples de l'art nouveau, on l'appelait « le Christ de Toscane ». Christ étrange, en vérité, que ce rapin juif vêtu d'un chandail rouge soleil et d'un pantalon de velours usé qui n'altéraient en rien son allure de seigneur. « Personne à Paris ne sait s'habiller comme « Modi », disait Picasso en le voyant passer.

(Suite page 59.)



faire le tour du monde avec une seule chemise

c'est nouveau, c'est Nylon...

Aller de Paris à Shanghai, de Rome à Québec, du Kenya au Makalu*... en emportant une seule chemise. Être malgré cela correct sous toutes les latitudes, à l'aise à toutes les altitudes, élégant à toutes les réceptions... Seul le Nylon vous le permet : lavée le soir en 5 minutes, la chemise Nylon sèche pendant que vous dormez et se porte le matin sans repassage.

Avec votre chemise Nylon, vous ferez le tour du monde avec une petite valise.

... et naturellement c'est Nylfrance!

Les meilleures chemises Nylon sont sélectionnées NYLON-NYLFRANCE. Exigez le blason.

* L'expédition française au Makalu dirigée par Jean FRANCO était équipée Nylon.



NYLON* EST UNE PRODUCTION DE **RHODIACETA**

* Marque déposée

(Suite de la page 57.)

Derrière sa « fureur de vivre », Modigliani cachait son drame. Il se détreisait pour bâtir son œuvre. Sa vie, c'était la peinture, rien que la peinture. Depuis longtemps, il avait fait son choix :

J'ai besoin de flamme pour peindre, pour brûler, disait-il. Ma concierge, mon boucher, eux, ils n'ont pas besoin d'alcool, surtout si cela leur fait mal. Ils doivent conserver leur précieuse petite vie de concierge ou de boucher. Mais moi, ma vie ne compte qu'en raison de ce que je mets sur ma toile. Alors, qu'importe si je l'ampute de quelques instants !

Les « Montparnos » lui font des funérailles de prince

A CETTE époque, Modigliani était plus connu que Picasso et Matisse. L'écrivain Michel Georges-Michel en faisait, sous le nom de Modrulleau, le héros de son roman *Les Montparnos*; la presse lui consacrait de très bonnes critiques, ce qui ne l'empêchait pas, d'ailleurs, d'être toujours à court d'argent. Petit à petit, on s'habitua aux étranges déformations de ses personnages. Si ses portraits finissaient par se ressembler entre eux, c'est qu'il les couvrait tous du masque de son génie, qu'il les ramenait tous à son style personnel. Mais ses femmes aux visages allongés, aux yeux perdus et asymétriques ressemblaient avant tout et d'une manière frappante à leurs modèles. Si le pincean de Modi en faisait des sœurs, c'était pour leur donner cette pathétique douceur, ce charme insinuant, cette dignité douloureuse et tranquille qu'il ressentait dans son cœur; pour en faire ces personnages quasi pirandellien ligotés dans leur pudeur mais toujours bouillonnants de cette vie intérieure qu'il sentait s'échapper un peu plus de lui-même à chacun de ses tableaux.

Il aimait déclamer Dante dans le texte. Il aimait aussi réciter deux vers de Rabelais :

*Si jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage
T'aversé ça et là par de brillants soleils.*

Après d'innombrables aventures, le dernier soleil qui passa dans sa vie faillit le sauver. Ce fut Jeanne Hebuterne, une jeune étudiante des Beaux-Arts que ses camarades appelaient « Noix de coco » pour la couleur de ses cheveux, et qui entra dans son existence un soir de 1917. Elle devait rester jusqu'à l'ultime sacrifice, essayant tout pour empêcher de boire et l'obliger à se soigner. Mais il était trop tard. La naissance d'une petite fille, Jeanne, ne devait pas changer son destin. Vers la fin de janvier 1920, au cours d'une nuit d'ivresse et de neurasthénie, il eut une crise de délirium tremens. Dans le taxi qui le conduisait à la Charité, Modi se tourna vers son ami le peintre Ortiz de Zarate : « Je n'ai plus qu'un tout petit morceau de cerveau. Je sens bien que c'est la fin. »

Et il ajouta : « J'ai embrassé ma femme. Nous sommes d'accord pour une joie éternelle. »

C'était bien la fin. Le 24 janvier, la Comète s'éteignait. A l'hôpital, Amedeo Modigliani entra en agonie dans le lit même où Alfred Jarry avait succombé. A 9 heures du soir, son visage retrouva soudain le calme et la douceur de ses portraits. Ses lèvres s'entrouvrirent une dernière fois. Il prononça deux mots : « Cari Italia. » Puis il mourut.

Jeanne vint l'embrasser une dernière fois et dit : « Bientôt, tu seras vivant pour moi. » Puis elle repartit, rue Amiot, chez ses parents. Le lendemain matin, à l'aube, elle se jeta par la fenêtre du 5^e étage.

Leurs amis voulurent réunir Jeanne et Modi dans la même tombe, mais les parents de la jeune femme s'opposèrent à ce qu'elle fût enterrée au cimetière israélite du Père-Lachaise. Ils refusèrent aussi à Jeanne une place dans le caveau familial parce qu'elle était morte hors de la religion. Elle alla donc à la fosse commune du cimetière de Bagneux. C'est seulement trois ans plus tard que la Juliette de Montparnasse devait rejoindre dans sa tombe son Roméo.

Il y a des gloires posthumes qui sont longues à venir. Celle de Modigliani fut immédiate. Ses toiles, achetées cinquante francs, en valaient trois mille chez les marchands le jour de sa mort misérable. A dix millions, les mêmes tableaux sont aujourd'hui introuvables.

Les qu'il apprit la nouvelle, le frère de Modigliani, député de Livourne, télégraphia à Kissling : « Enterrez-le comme un prince. » Et Montparnasse lui fit en effet des funérailles royales. Des chars de fleurs précédaient son cercueil suivi par tous les peintres de Paris. Les agents qui, si souvent, l'avaient conduit ivre au poste de police se mettaient au garde-à-vous pour saluer le cortège. Modigliani, peintre maudit, faisait son entrée triomphale dans la gloire.

J. D.



Burroughs TEN-KSY
Machine électrique imprimante à claviers
10 touches. Se fait en quatre modèles :
capacité 8/9 et 10/11 avec ou sans
soldé négatif.

Des simples calculs
aux travaux comptables
les plus complexes



Burroughs "Sensational"
Machine comptable automatique. Un quart de tour ou
bouton de réglage suffit pour passer instantanément
d'un travail à un autre. Existe en 5 séries comportant de
2 à 19 totalisateurs et une variété de dispositifs suivant
les travaux à effectuer.

Consultez l'Agence Burroughs de votre région ou écrivez à
S.A. Burroughs, 230-242, Av. Laurent-Céty - Gennevilliers (Seine)
Téléphone : GRÉVILLE 29-30



SOCIÉTÉ ANONYME
Burroughs

Concessionnaire directe et exclusive de la
BURROUGHS CORPORATION, DETROIT, U.S.A.

Agences dans toute la France et en Afrique du Nord

**MACHINES A ADDITIONNER, A CALCULER,
A FACTURER, A STATISTIQUES,
MACHINES DE COMPTABILITÉ ET DE CAISSE
- MICROFILM -**



30 OCTOBRE, LES AVANT-GARDES MASSEES DANS LE DESERT DU NEGUEV ISRAELIEN S'APPRETENT A FRANCHIR LA FRONTIERE EGYPTIENNE. UNE GUERRE-ECLAIR COMMENCE.

De nos envoyés spéciaux à Tel-Aviv :
Gilbert Graziani et Tony Saulnier, à
Chypre : Jean Roy et Daniel Camus, à
Amman et Jérusalem : Dante Vacchi
et le récit de Jean Farran, page 70

EN MARCHÉ L'ARMÉE A



LE LENDEMAIN, ILS ONT AVANCE DE 150 KM DANS LA PRESQU'ILE DU SINAI, ILS VONT DRESSER LEUR PREMIER CAMP A UNE VINGTAINE DE KILOMETRES DU CANAL DE SUEZ.

SUR SUEZ ET NASSER UX LUNETTES NOIRES



TROIS JOURS AVANT LE DÉBUT DE L'OPÉRATION SUEZ, DANS LE SECTEUR JORDANIEN DE JÉRUSALEM, LE CONSULAT FRANÇAIS BRÛLE ET LE DRAPEAU TRICOLORI EST ARRACHÉ.



A CHYPRE, LE GENERAL GILLES, CHEF DES PARAS, DONNE SES DERNIERES INSTRUCTIONS. LA FRANCE ET L'ANGLETERRE ONT DECIDE DE REOCCUPER LA ZONE DU CANAL MENACEE.

OPERATION SUEZ

**Les flammes de Jérusalem donnent
le signal aux paras de Chypre**

VOIR PAGES SUIVANTES



PREMIERE HALTE DANS LA PRESQU'ILE DU SINAI. LES INOPS SE SONT ARRETES SUR LA LIGNE D'ULTIMATUM, A 16 KM DU CANAL. LES SAPEURS Y CREUSERONT DES TRANCHEES.

OPERATION SUEZ

En remontant la route de Moïse les blindés



SOULEVANT LE SABLE DU DESERT, LES COLONNES DE BLINDES NETTOIENT LA PRESQU'ILE. L'ARMEE EGYPTIENNE EN DEROUTE S'EST REFUGIEE SUR LA RIVE OUEST DU CANAL.



SUR LA MEME ROUTE QU'IL Y A 3 500 ANS, LES HEBREUX CONDUITS PAR MOISE FUYAIENT L'EGYPTE DES PHARAONS, LES CHARS DU GENERAL ISRAELIEN DAYAN FONCENT VERS SUEZ.

des israéliens foncent vers la mer Rouge



L'ATTAQUE D'ABU-AGHEILA, L'UN DES PREMIERS POSTES EGYPTIENS DU NEGUEV, LES COMMANDOS D'ISRAEL ONT REMPORTE LA VICTOIRE APRES TROIS JOURS DE COMBATS ACHARNES.

VOIR PAGES SUIVANTES



GAZA N'EST QU'À 3 KM. LES HABITANTS DE CE KIBBOUTZ FRONTALIER, L'UN DES PLUS EXPOSÉS AUX INCURSIONS DES FEDAYIN DE MASSER, ATTENDENT LE RÉSULTAT DE LA BATAILLE.

OPÉRATION SUEZ

Un mot ailé court les kibboutz : victoire

LA NOUVELLE DE LA REDDITION EST ACCUEILLIE DANS LA JOIE. COMME LES HOMMES, LES JEUNES FEMMES DEPUIS DES ANNÉES NE QUITTAIENT PAS LEUR FUSIL, MÊME POUR DORMIR.







DANS LE REPAIRE DES « VOLONTAIRES DE LA MORT », A CHAQUE CARREFOUR, DES ARABES HISSENT LE DRAPEAU BLANC.

OPERATION SUEZ

A Gaza chez les fedayin l'heure du drapeau blanc

LES SOLDATS D'ISRAEL FOUILLENT TOUS LES HABITANTS POUR LEUR ENLEVER LEURS ARMES ET DEPISTER LES FEDAYIN.



NOUVEAU JERICHO, GAZA EST TOMBEE AU QUATRIEME JOUR.



LES ISRAËLIENS ONT FAIT 15 000 PRISONNIERS ET ENLEVÉ AUX TROUPES DE NASSER LEURS CHARS RUSSES QUI MARCHENT MAINTENANT VERS SUEZ. AU FOND, LES CAMIONS DES VAINQUEURS.

VOIR PAGES SUIVANTES

tournez le bouton



voici

l'Orthovision*



une image
parfaitement
correcte

Tournez le bouton de votre récepteur de Télévision DUCRETET-THOMSON, vous bénéficiez de l'"Orthovision": vous voyez naître sur votre écran une image plus stable, plus fine, plus régulière, en tout point parfaite: une image en "Orthovision". Des perfectionnements exclusifs: concentration électrostatique automatique • nouveaux circuits de balayage • amplification Video à haute fidélité • grande largeur de la bande passante • protection absolue contre les brouillages, ont permis la mise au point de l'"Orthovision" dont bénéficient, seuls, les récepteurs de télévision DUCRETET-THOMSON.

Quelle que soit la région, la ville, l'agglomération où vous habitez, il existe, adapté à votre situation, un récepteur de la "Série Orthovision" DUCRETET-THOMSON qui vous donne la meilleure image au prix le moins élevé (récepteurs Monocanal - Multicanaux mono définitions - multi-canaux multidéfinitions, prévus pour courte distance, moyenne distance ou grande distance).

* Michèle Arnaud, vedette Ducretet Thomson

Choisissez

DUCRETET THOMSON

*Orthovision: est
"Ortho" : correct, marque
déposée, désigne une
image parfaitement cor-
recte obtenue grâce à des
perfectionnements exclu-
sifs DUCRETET-THOMSON.

vous vous en trouverez mieux!

Vous trouverez également, sous la
marque DUCRETET-THOMSON, la
gamme complète des récepteurs de
radio (Salon, infimité, voiture, etc...)
électrophone, combinés radio électro-
phone, mono-disque, disques.

CHEZ TOUTS LES DISTRIBUTEURS ET AU CENTRE DE PROPAGANDE, 173, Bd HAUSMANN - PARIS

OPÉRATION SUEZ

Le récit

LE GÉNÉRAL UNE VICTOIRE

FLASH n° 6, Tel-Aviv. Les troupes israéliennes sont entrées en terri-
toire égyptien et ont occupé des positions sur la route du canal
de Suez. A.F.P. 20 h 35.

C'est par ces quelques mots hâlés par les téléscripteurs que tous les journaux ont appris, le lundi 29 octobre, que les blindés marqués de l'étoile de Sion s'enfonçaient dans le désert arabe. Devant les milliers de soldats juifs qui avançaient sur un front de 50 kilomètres, la nuit et ses dangers, étrange aventure pour ces garçons qui étaient, il y a quinze ans, des enfants apeurés au fond d'un ghetto européen, se terrant à chaque bruit de pas. Et les voilà qui marchaient sans crainte sous l'obscur clarté d'un ciel avivé par le vent, sur des pistes qu'ils connaissaient sans les avoir jamais parcourues, parce qu'elles étaient inscrites dans leur sang, celles de Moïse et de Joseph, le chemin de leur éternel retour et de leur éternel exode, sous la masse noire du mont Sinaï.

A 21 heures, la radio israélienne annonçait la nouvelle. Personne ne fut surpris. Depuis quatre jours le pays était sur pied de guerre. Les autobus — nouveaux taxis de la Marna — avaient conduit vers le désert la nouvelle armée en marche. On ne rencontrait plus dans les rues des villes que les voitures de l'armée ou des réservistes gagnant leur centre de mobilisation.

Aussitôt Tel-Aviv prenait la couleur de la guerre. Ses habitants fermaient leurs fenêtres malgré la chaleur et peignaient leurs vitres et leurs ampoules en bleu. On se groupait autour des postes de radio et l'attente commençait. Deux hommes au cœur de cette attente: le vieux chef d'abord, le vieux prophète qui porte sur une calvitie parfaite deux ailerons de cheveux blancs crépus, Ben Gourion qui, le matin même après un dramatique conseil des ministres qui dura sept heures, avait fait basculer son pays dans la bataille. Ensuite Moshe Dayan, le jeune général de 41 ans, le « loup du Neguev », du nom de la région qu'il a choisie il y a huit ans pour gagner la guerre qu'il reconquerra aujourd'hui.

« J'observe de l'œil droit, mais c'est
avec le gauche que je commande »

GRAND, cheveux clairs, caractère aussi raide que l'échine, il a perdu les traits raciaux du juif. Il est moins israélite qu'israélien. Il défend plus que sa race, il défend sa patrie. Ses parents sont ukrainiens, mais lui est né dans cette Galilée où il cultive des oranges entre deux combats: il est un Israélien de naissance, un « sabta » comme on dit là-bas, du nom de la fleur de cactus garnie de piquants et si difficile à saisir.

« Le loup du Neguev » appartient à cette race de généraux dont la prison fut l'école de guerre et le terrorisme les grandes manœuvres. Il a le visage de son surnom, un visage terrible avec sur son œil gauche crevé la tache funèbre d'un morceau de cuir. Souvenir d'une balle caennaise reçue quelques jours après que les Anglais l'avaient sorti de cellule pour leur servir de conseiller dans la bataille qu'ils se préparaient à engager contre les forces pétainistes de Syrie. C'est grâce à lui que 650 000 Juifs ont brisé en 1948 la ruée de 40 millions d'Arabes, grâce au regard de cet œil mort, pathétique rappel de la souffrance et de la volonté du peuple juif pour exister. « J'observe de l'œil droit, dit-il, mais c'est avec l'œil gauche que je commande. »

DE NOTRE ENVOYÉ A LONDRES, ROGER MAUGE

de Jean Farran

BORGNE GAGNE A LA BONAPARTE

Dayan avait commandé : objectif, le canal. En réalité l'objectif qui l'intéressait était celui qui se trouvait dans son meilleur champ de vision, l'enclave de Gaza à sa droite et c'est vers la mer qu'il lançait ses troupes d'élite, enfermant ainsi dans une masse deux divisions égyptiennes, brisant le fer de lance égyptien. Manœuvre classique dont Dayan a trouvé le secret dans les victoires de Napoléon qui furent, il y a quinze ans, son livre de chevet dans la prison anglaise de Saint-Jean-d'Acre. Nasser a 22 000 hommes, la moitié de son armée combattante, sur ce qu'il appelle « le front », c'est-à-dire la frontière avec Israël. Ce sont les meilleures de ses troupes, les parachutistes d'élite dont il est si fier et que j'ai vu défiler il y a quatre mois dans les rues du Caire, courant au pas devant les chars énormes offerts par la Russie. A l'école de Bonaparte, Dayan avait bien choisi et bien manœuvré. Gaza était son Austerlitz.

Krouchtchev et Eisenhower pataugaient, l'un dans le sang, l'autre dans les bulletins de vote

L'OPINION mondiale apprenait avec stupeur le déclenchement de cette seconde guerre de Palestine. Elle n'était pas préparée. Son cœur battait au rythme de la canonnade de Budapest. Que venait-on lui parler d'Israël, de ce morceau d'Europe dans la langueur orientale, de ce trouble-fête du Moyen-Orient. Il y a des années que ce pays mène sur ses frontières une sanglante partie de cache-cache avec ses voisins arabes. Qu'il continue, sans plus. Et pourquoi se rendre coupable du péché capital de la conscience mondiale : une guerre préventive ?

Pourquoi ? Parce qu'Israël joue son existence. Nasser, soucieux de sa popularité, s'est fait le héros de 40 millions d'Arabes qui veulent retirer de leur flanc l'épine israélienne. Il le dit, il le répète. Et puisant dans le formidable arsenal russe, ajoutant les chars aux avions et aux sous-marins, il s'arme en conséquence. Il a fermé le canal aux bateaux israéliens, il a multiplié les opérations des volontaires de la mort, il a obtenu pour son copain le général Amer le commandement des armées des pays limitrophes d'Israël. Autour du cou de la malheureuse nation israélienne un lacet chaque jour plus robuste se resserrait. Il lui fallait absorber son inévitable ennemi avant qu'il fût trop fort.

Quand ? Il fallait trouver — comme on dit au bord des rings — l'« ouverture ». Une conjoncture historique unique se présentait le 29 octobre. Les deux cyclopes qui gouvernent le monde étaient retenus ailleurs. Krouchtchev pataugeait effroyablement dans le sang des ouvriers de Budapest. Eisenhower pataugeait lui dans les bulletins de vote, dans ceux notamment de millions d'électeurs israéliens qui le garrottaient jusqu'aux élections. Quant à la France et à l'Angleterre, elles n'attendaient que le signal de Dayan, que ces quelques lignes sur les téléscripteurs pour envoyer leurs porte-avions et leurs paras récupérer le canal volé. Deux peuples minuscules, les Hongrois et les Israéliens allaient changer le sort du monde. Comment ne pas se rappeler devant tant de courage, les paroles prononcées par André Gide à la fin du film que Marc Allégret lui a consacré, testament spirituel et message prophétique :

*Je crois à la vertu des petits peuples.
Je crois à la vertu du petit nombre.
Le monde sera sauvé par quelques-uns.*

(Suite page 73.)



Pour le lancement de ce nouveau maquillage, CASTILLO a créé spécialement cette robe de "soir" d'une grande élégance, dans un tissu de satin avec tous les détails d'Opaline.

Helena Rubinstein
crée le maquillage

Opaline

un maquillage gai, diaphane, tendrement romantique

C'est dans sa célèbre collection d'Opalines qu'Helena Rubinstein a cherché les nuances rares d'un maquillage gai, jeune et translucide.

"Opaline", tout en légèreté et en finesse lumineuse, fait un maquillage aux coloris délicats qui met immédiatement en beauté et garde longtemps... longtemps sa fraîcheur.

Le fond de teint, les poudres, le rouge à lèvres, le fard à paupières et le mascara pour les cils, dans leur nuance "Opaline" se fondent en une harmonie totale, pastellisée, où dominent la touche claire des paupières et la note douce et tendre de la bouche.

* A l'occasion du lancement "Opaline", Helena Rubinstein présente la nouvelle "Poudre Spéciale".

Par sa composition exceptionnelle, la "Poudre Spéciale" embellit la texture même de la peau.

La finesse, l'adhérence et le velouté de la "Poudre Spéciale" donnent au maquillage une maîtrise durable, une légèreté et une transparence incomparables.

La Poudre Spéciale existe dans la teinte "Opaline" et dans une gamme de nuances très choisies.

Révélation sur le catalogue 1957...



3 356 - ÉLECTROPHONE MEUBLE :
console montée sur roulettes avec
casier à disques. Noyer
ou palissandre. 4 Haut-parleurs,
3 directions. Tourne-disques suspension
"isoflex", 3 vitesses avec changeur
automatique de disques 45 tours.



PUBLICIS MPM 2N56

Nouveau! La "technique RSI"

est appliquée à tous les appareils La Voix de son Maître



Choisissez le type d'appareil répondant à vos goûts et à vos désirs. La gamme complète et variée des appareils LA VOIX DE SON MAÎTRE.

Le catalogue illustré vous est remis sur simple demande par le spécialiste LA VOIX DE SON MAÎTRE le plus proche de votre domicile.



RSI La technique "Relief Sonore Intégral" consiste en une conception spéciale du système d'amplification et en une disposition particulière des haut-parleurs.

Toute nouvelle, cette technique donne une musicalité exceptionnelle et recrée la réalité sonore.

La Voix de son Maître

PRODUCTION PATHÉ MARCONI

VOICI QUELQUES AUTRES MODÈLES



854 C - COFFRET RADIO-CASSINE



855 - RÉCEPTEUR RADIO MODULATION DE FRÉQUENCE



JEAN FARRAN

(Suite de la page 71.)

A 20 h 35, c'est-à-dire à 21 h 35 — heure de Paris — Guy Mollet travaillait dans son bureau, sous le regard de plâtre de Jaurès. Quant à Eden, il parlait des Jeux Olympiques au dîner qu'il offrait au Premier norvégien. En face de lui, Butler (Secrétaire privé) et Selwyn Lloyd (Affaires étrangères) souriaient distraitement.

Derrière le paravent d'une séance de travail ou d'un dîner diplomatique, les franco-britanniques attendaient. Ils savaient que le moment était proche où quelque attaché de cabinet leur glisserait sous les yeux la petite dépêche explosive. Ils savaient et avec eux tous les gouvernements du monde qui avaient bien remarqué la mobilisation de Ben Gourion et les innombrables dispositions militaires prises par Londres et Paris. Tout le monde était au courant, à commencer par Eisenhower qui, pris d'une fureur épistolaire, envoyait message sur message à Ben Gourion pour le retenir au bord de l'action. Seule l'opinion mondiale n'entendait rien tant était bruyante la pathétique czardas de Budapest.

A Londres le dîner fut vite terminé et, souriant, Eden accompagna son hôte sur le pas de la porte. La voiture norvégienne démarra, le sourire d'Eden disparut et ses ministres s'engouffrèrent par la porte restée ouverte, Lennox Boyd (Colonies) en tête, qui, depuis dix minutes, attendait dans la rue au fond de son auto. La porte se referma. Pas pour longtemps. On vit accourir, sortant d'un taxi, un homme agité.

— Qui est-ce ? demandèrent les photographes anglais ?

— Chauvel, l'ambassadeur de France.

— Ah ! Ah ! dirent-ils, et ils notèrent scrupuleusement : Arrivée de M. Cheval, ambassadeur de France.

A Paris, Guy Mollet recevait un visiteur inattendu, Mendès-France qui, sur le point de se coucher, s'était rhabillé pour venir dire au Président du Conseil :

— Je vous demande d'agir : provoquez la réunion d'une conférence à quatre.

— Avec les Russes ? Ce serait leur donner dans le Moyen-Orient l'influence qu'ils recherchent.

Le lendemain mardi un conseil des ministres extraordinaire se tenait à l'Élysée. Réunion brève et sans emphase, Guy Mollet ne cacha pas ses intentions : « Messieurs, je vais partir pour Londres. Êtes-vous d'accord pour intervenir si la Grande-Bretagne, de son côté, décide une action militaire. » Le conseil entraîné par Chaban-Debass, Mitterrand, Defferre, lui donna carte blanche.

Guy Mollet se leva aussitôt pour gagner l'aérodrome tandis que les ministres continuaient de délibérer. Gaston Defferre demanda qu'un débat et un vote sanctionnent le soir l'approbation que le gouvernement allait demander à l'Assemblée.

En 1939, aucun vote formel n'avait décidé de l'entrée en guerre de la France. Le président Coty, toujours scrupuleusement soucieux du respect de la Constitution, appuya justement cette initiative et Mitterrand fut chargé dans l'après-midi de téléphoner à Guy Mollet pour avoir son accord.

Eden, champion des Arabes et Gaitskell avocat d'Israël, ont interverti leurs rôles

A DOWNING STREET, Eden et Mollet mettaient les virgules dans le texte de l'ultimatum qu'ils se préparaient à envoyer à Nasser et à Ben Gourion et dont l'essentiel tenait en une phrase : « Eloignez-vous de 15 kilomètres à l'est et à l'ouest du canal ou nous allons occuper trois villes pour faire respecter la liberté de circulation. »

Pour Nasser c'était inacceptable. C'était une humiliation sans précédent et c'était la coupure définitive de son armée par le milieu. Pour Ben Gourion cela ne présentait aucun inconvénient puisque le général Dayan faisait porter son principal effort sur les divisions égyptiennes de Gaza.

C'est Christian Pineau et sir Ivone Kirkpatrick, sous-secrétaire permanent au Foreign Office, qui remirent aux intéressés ce texte insultant. Successivement M. Samy Aboul Ezzoum, ambassadeur d'Égypte, et Gershon Avener, chargé d'affaires israéliens pénétrèrent dans le bureau du Foreign Office où ils reçurent l'ultimatum avec la même simplicité grave dont on doit faire preuve pour recevoir le prix de bonne camaraderie. Ils saluèrent ; ils sortirent. Tout cela n'avait duré que quelques instants.

Il était 16 h 25.

Nasser avait douze heures pour choisir entre l'humiliation certaine

(Suite page 75.)

L.O.L. Pub.



L'œuvre de M. L. O. L. Pub. est destinée à être utilisée dans les écoles et les collèges. Elle est mise à disposition des enseignants et des élèves. Toute réimpression ou utilisation non autorisée est formellement interdite. Les droits de reproduction et de diffusion sont réservés. Toute réimpression ou utilisation non autorisée sans la permission écrite de l'éditeur est formellement interdite.

Vous aimez le bon bourgogne?!



Lorsque vous procédez à l'achat d'une bonne bouteille, mettez toutes les chances de votre côté en prenant la marque PASQUIER-DESIGNES. Situé à Saint-Lager, en plein centre du vignoble, le domaine du Marquisat, propriété de la famille PASQUIER-DESIGNES depuis 1420, possède un des plus beaux ensembles de caves de la Bourgogne, creusées sur trois étages, dans un sol sec et sain, à l'abri des variations de température et des trépidations.

C'est dans ces caves et dans des foudres en chêne, que des milliers d'hectolitres de grands vins, toujours en réserve, prennent admirablement leur maturité.

PASQUIER-DESIGNES est spécialisé dans les vins de grands crus de BOURGOGNE, BEAUJOLAIS, MACON, CHABLIS, COTES DU RHONE, CHATEAUNEUF DU PAPE. Il vous recommande spécialement :

son Bourgogne TRADITION
ses Côtes du Rhône TOURNOI ou TURENNE
et ses 3 Sélections de Beaujolais :
CORMERIE, PREMONTEL et RIVERIE

PASQUIER-DESIGNES

NÉGOCIANTS A SAINT-LAGER (Rhône) AU MARQUISAT DEPUIS 1420

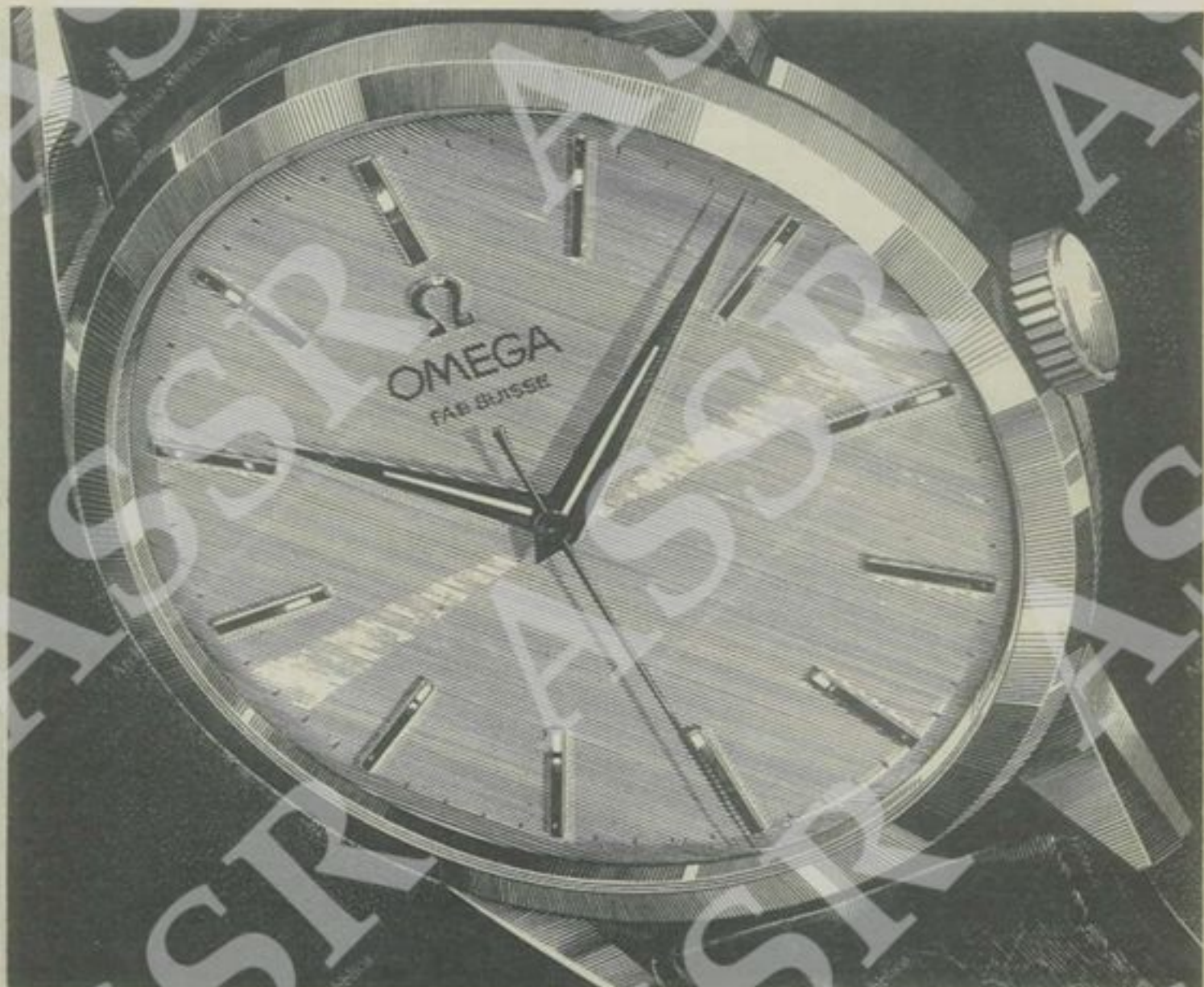
Pensez aussi au VIN DES PÉLERINS, grand vin PASQUIER-DESIGNES, sans conditions de provenance : c'est le bon vin des connaisseurs avisés. Si vous ne connaissez pas les dépositaires de votre ville, écrivez-nous, nous vous les indiquerons par retour.

Pour ceux qui recherchent la satisfaction de posséder une des montres les plus précises qui soient.

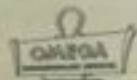


Troubadour

Mouvement du calibre 30 m/m détenteur des records de précision. Antimagnétique, anti-chocs (Incabloc). Boîtier d'or rose, cadran argenté à index or rivés - bracelets de crocodile à boucle or. Prix: 63 000.



Tous les concessionnaires affiliés de la marque, reconnaissables à l'emblème ci-dessus, assurent solennellement le service de garantie. C'est vous-même qui déclencherez ce service en visitant, au moment de l'achat, la Carte d'enregistrement de garantie que le concessionnaire nous enverra aussitôt.



Chaque année les marques les plus fameuses de l'horlogerie suisse s'opposent les unes aux autres au cours d'étranges championnats: les concours annuels de précision des deux Observatoires suisses.

Face aux horloges astronomiques des Observatoires de Genève et de Neuchâtel, les fabricants déposent leurs montres pour établir impartialement dans quelle mesure elles se rapprochent de la précision absolue.

Pour la première fois dans l'histoire de la montre-bracelet, les derniers concours ont vu la victoire simultanée d'une seule et même marque aux deux Observatoires. Cette marque est Omega qui, non seulement, obtient les meilleurs résultats, mais établit de surplús à Neuchâtel un nouveau record de précision.

Depuis la création du concours annuel de Genève en 1945, Omega s'est attribué 7 fois la première place.

Cette constance dans la supériorité est d'autant plus significative que la montre victorieuse n'est pas une pièce unique, spécialement conçue pour la compétition - ce qui est d'ailleurs autorisé par le règlement.

C'est un modèle 30 m/m, semblable à ceux que vous trouverez chez les concessionnaires Omega.

Simple, robuste, très élégante, la montre Omega 30 m/m est le calibre des amateurs de haute précision.



30 m/m Etanche
Equippée du mouvement 30 m/m, antimagnétique, anti-chocs. Boîtier d'or rose rigoureusement étanche, cadran argenté à index or rivés, bracelet crocodile à boucle or. Prix 63 000.

Ω
OMEGA 30mm

Production de la Société Suisse pour l'Industrie Horlogère - Genève

JEAN FARRAN

(Suite de la page 73.)

et la défaite possible, il avait jusqu'à 4 h 30 du matin, heure de Londres.

Maintenant Eden pouvait aller aux Communes! La décision était prise et elle était irréversible: chaque minute qui passait rapprochait d'un dénouement contre lequel les invectives de Gaitskell et de ses amis travaillistes seraient impuissantes.

Il y a une formidable contradiction dans cette confrontation d'un Eden anti-arabe et d'un Gaitskell anti-israélien.

Eden est le champion de l'arabisme, c'est lui qui a inventé la Ligue arabe, quant à Gaitskell il est de toute éternité l'avocat d'Israël. Et voilà que chacun jouait le rôle de l'autre.

Chacun avait ses raisons. Eden est l'homme trompé. Il a fait confiance à Nasser en évacuant le canal et Nasser a volé Suez et Suez c'est l'aorte de l'Angleterre, la rivière de pétrole qui la réchauffe et la fait vivre.

Quant à Gaitskell qui a déclenché contre Eden une formidable pression allant de la manifestation de rue à la campagne de couloirs il obéit à des mobiles assez divers. Il joue son rôle d'opposant avec la démagogie voulue, il rassemble son parti si divisé autour d'une notion puissante et populaire: le pacifisme; mais surtout il reste fidèle à la tradition travailliste de respect religieux et quasi démentiel des institutions internationales.

La rapidité avec laquelle Eden et Guy Mollet ont sauvé Ben Gourion éclaire trois mois d'histoire.

La France et l'Angleterre étaient restées stupéfaites quand il y a trois mois Nasser avait « nationalisé » le canal. Les deux pays auraient été en droit devant une telle violation du droit international de répondre à la force par la force. Ils ne l'ont pas fait parce qu'ils ne pouvaient pas le faire. Ils n'étaient pas prêts militairement. Quand ils le furent six semaines plus tard c'est l'opinion mondiale qui n'était pas prête. Il fallait que Nasser fasse une imprudence, qu'il nous tende la perche, le bâton pour se faire battre. Les généraux français et anglais avaient mis au point des plans d'occupation du canal, ils attendaient. Le temps passait, Nasser souriait, était gentil; en même temps Dulles et les Américains sabotaient systématiquement tout ce qui pouvait conduire à une réplique de la France et de l'Angleterre.

L'Entente cordiale rêvait d'une occasion: Ben Gourion le prophète la lui donna

ÉTAIT-CE Munich? demandait-on. Quelques-uns répondaient non (*Paris-Match* n° 291). Comment pouvait-on imaginer tant de menaces verbales lancées par Eden et Mollet sous une secrète détermination. Ils l'avaient. Et même Guy Mollet aurait fait part il y a six semaines au conseil des ministres de la volonté anglaise de répliquer à Nasser avant la fin de l'année. L'Entente cordiale rêvait à une occupation du canal au lendemain des élections américaines, à un moment où débarrassé des soucis électoraux, Ike ou son successeur pourrait consentir à fermer les yeux. C'est alors qu'apparut l'ombre providentielle de Ben Gourion.

Nous avons dit qu'il piécinait sur place face à un ennemi qui devenait chaque jour plus fort. Retenir Ben Gourion et Dayan « le loup du Neguev » fut une rude épreuve pour la diplomatie occidentale. La révolution n'avait pas encore éclaté dans l'empire communiste et l'on pouvait craindre une terrible riposte russe. En outre Ben Gourion voulait attaquer la Jordanie, ce qui ne faisait l'affaire ni des Français ni surtout d'Eden lié par traité à ce pays.

Heureusement, Ben Gourion, sans doute éclairé par les arguments occidentaux, abandonna son intention première pour se tourner vers Nasser. C'est à ce moment qu'éclata la crise polonaise précédant de peu la crise hongroise.

Quand le vieux prophète décida d'agir, Mollet et Eden n'avaient plus de raison de refuser. Ils montèrent dans le train qui portait, Eden le dernier tant il était tiraillé par une partie de son opinion.

Le train est parti et même arrivé. Il aura fallu beaucoup de courage politique aux deux hommes d'Etat occidentaux pour ne rien dire de leurs intentions sous le flot des invectives. Le courage de Jules Ferry qui jadis garda sous les insultes de la Chambre l'annonce d'une victoire dans sa poche pour ne pas en compromettre les conséquences.

C'était maintenant le tour de Guy Mollet de venir s'expliquer devant

(Suite page 77.)

Ne la ratez pas, "saisissez-la"

Bravo! Vous l'avez bien saisie! Quelle adresse Madame!
Mais à quoi vous servirait-elle, cette adresse, si votre crêpe n'était d'abord bien saisie... par Astra.



POUR BIEN SAISIR, Astra EST LÀ

Dans la poêle, l'Astra bien chaude reçoit la pâte douce et lisse. Immédiatement, Astra la saisit. La crêpe se forme, cuit... et elle n'attache pas, avec Astra! Faites-la sauter... hop! Quelle belle crêpe! Une vraie dentelle d'or... qui "croustille" sur les bords et vous fond dans la bouche.

2 CONSEILS DE FRANÇOISE BERNARD



Si vous voulez que votre pâte à crêpes soit encore plus légère et plus lisse, versez-y de l'Astra fondue et chaude en battant bien.



Pour obtenir des crêpes fines il faut prendre très peu de pâte à la fois et la faire voyager sur toute la surface de la poêle.

Pour tous vos plats, Astra



AU TEMPS des VENDANGES

QUAND les raisins se dorment, quand toute la vie de la vigne semble réfugiée dans les grappes qui se gorgent de soleil et de sucre, alors se prépare en silence la qualité d'un grand vin.

Et il y a quelque émotion à aller visiter les ceps, à se baisser devant les plus majestueux comme en une révérence, et à soulever les belles grappes améthystes.

Puis l'on rentre le long des chemins vinetiers où flamboie par taches, dans les futaies, le roux automnal. On pense au vin nouveau, rubis, blanc ou rose... aux hivers qui le bonifieront... au cristal limpide et tentant que nous vous proposerons un jour. Et l'on dit déjà, à mi-voix :

"Ils auront du plaisir avec celui-là"



Henri Maire et son Chef Vigneron, trinquant avec le Sommelier de la TOUR D'ARGENT, à Paris, la nuit de l'attribution du Grand Prix de la Qualité Française, en 1955.

HENRI MAIRE OUVRE SA CAVE DE NOËL

* Adieu paniers, vendanges sont faites * ! Les vieilles bouteilles qui attendaient leur heure dans l'une des 33 caves médiévales Henri Maire apparaissent au jour et appellent le nouvel An.

Vins de marennes, de truites et de bécasses, vins de soufflés, vins de rôtis, vins de sauces onctueuses ou vins de chatteries... ils accompagneront cet hiver tout ce que vous pouvez imaginer de bon depuis la soupe au vin jusqu'à la caisse en broche dont Gautron du Coudray disait :

" Je la rôtissais toute nue au feu clair, la dévorant des yeux avant qu'elle fût cuite "

Qui n'a jamais reçu de caisse HENRI MAIRE s'est privé d'un plaisir d'initié qui est d'abord de chatolement : vieux rouges incarnats, roses tendres ou vifs, blancs de topaze ou pâles comme une aube jurassienne. Imaginez-les en bouquet sur la table des jours de Fêtes suivis du gentil VIN FOU et des boutehors traditionnels...

Cela ne chante-t-il pas à votre esprit ? Alors il faut vous laisser tenter et écrire à Arbois. Vous recevrez la plus amusante documentation. Henri Maire ouvre sa cave de Noël, elle est pleine de vos joies et de vos sourires.

**CADEAUX DE FIRMES
CADEAUX D'AMIS**
pensez à une caisse de grands vins Henri Maire

Nous répondons à toute proposition commerciale pour la France, l'Union Française et les Pays Etrangers

Henri Maire est présent dans les caves des Hôtels de France les plus réputées et dans 85 Pays importateurs des cinq Continents

Toute bouteille authentique doit mentionner cette adresse :
**HENRI MAIRE
AU CHATEAU MONTFORT**
Mêlez-vous des propositions par des gens non accrédités.

HENRI MAIRE AU CHATEAU MONTFORT
NÉGOCIANT A ARBOIS - JURA - FRANCE

OFFRE Notre documentation de NOËL est placée cette année sous le signe de l'AMOUR.

Renvoyez le bon ci-dessous ou écrivez en citant Match, vous recevrez aussitôt, par poste, gratuitement et sans engagement :

BON à découper et à renvoyer aujourd'hui à HENRI MAIRE, ARBOIS, JURA
NOM ET PRÉNOM :
VOTRE ADRESSE COMPLÈTE

- 1 70 recettes étonnantes et peu communes de véritable CUISINE AMOUREUSE.
- 2 1 carte générale du célèbre et galant EMPIRE de TENDRE d'après l'original du XVII^e siècle.
- 3 2 brochures en couleurs sur les caisses Henri Maire au Château Montfort.
- 4 et enfin l'annonce d'un CADEAU personnel dont vous saurez apprécier tout le charme.

(Suite de la page 75.)

les députés de son pays. La séance avait été prévue pour mardi 21 heures. Il était 22 heures quand le président Le Troquer en habit dit : « La parole est à monsieur le président du Conseil pour une communication. »

Jamais peut-être il n'y avait eu autant de monde dans les tribunes et dans l'hémicycle. Tous les partis avaient fait rentrer leurs élus au plus vite. Les préfets de Strasbourg, de Bordeaux, de Toulouse avaient frété des avions spéciaux, l'avion régulier Alger-Paris avait été détourné par Rennes, des avions militaires avaient été requis.

Ce qui marqua cette séance fut moins le discours de Guy Mollet — bref, clair — que ceux de ses adversaires. Il n'y en eut que deux d'ailleurs qui portaient la même couleur communiste : Raymond Guyot et Pierre Cot.

Raymond Guyot, député de Paris — ex-comptable de cinquante-trois ans à l'épaisse chevelure blanche — fut le chef des jeunes communistes. C'est un bottillant et c'est un stalinien de choc. Son discours fut un surprenant spectacle politique, car chaque phrase qu'il prononçait se retournait contre lui. Il disait Le Caire et on lui répondait Budapest.

Exemples :

- Cet acte soulève la réprobation dans le monde...
- Budapest!
- La Jordanie dont le peuple vient de se prononcer en faveur de l'indépendance...
- Et la Hongrie?
- La volonté de la classe ouvrière...
- Et à Budapest?
- Lorsque la guerre s'allume dans une partie du monde...
- En Hongrie!
- Nous exigeons l'annulation de l'ultimatum.
- Lequel? Etc., etc.

Deux heures plus tard, M. Pierre Cot prenait la parole à son tour. Cet ancien ministre, cet ancien avocat qui est sans doute le meilleur orateur de l'Assemblée nationale adopta le style « droit international ». Il dit que la position de la France est mauvaise dans ce domaine. « Et celle des Russes? » lui demanda quelqu'un relançant encore le fantastique argument de Budapest. Au demeurant, est-ce la faute de la France si l'O.N.U. ne fut jamais capable de sanctionner la moindre agression? Elle est « un piège », selon le mot de Guy Mollet, pour les démocraties, elle les empêche de riposter.

En manteau noir et parapluie roulé, un dernier visiteur inconnu

CETTE fois, par exception, les démocraties ont riposté. Car il ne s'agit pas d'une « agression » mais d'une réplique franco-britannique avec la lenteur propre à ces pays à une violation indiscutée du droit international, qui s'appelle la « nationalisation » de Suez.

Il était 1 h 30 quand la séance prit fin. Quatre heures encore et les avions de l'Entente Cordiale commençaient de bombarder l'Égypte.

A Londres, Eden continuait de travailler avec Pineau à Downing Street. Tous deux téléphonaient sans cesse à New York où siégeait le Conseil de Sécurité de l'O.N.U. Quand Pineau s'envola à 3 heures du matin, on vit surgir un dernier visiteur dans la clarté des réverbères, habillé de noir avec un melon et un parapluie roulé. Sans parlessus dans le brouillard glacial. Il entra au 10 Downing Street sans que les policiers lui demandent rien, on vit sa silhouette désuète se découper dans la lumière bleutée du hall de la maison. Personne ne sut jamais le nom de cet inconnu. Mr. Angleterre, peut-être venu donner des conseils à l'héritier de Palmerston et Disraeli?

A 4 h 30, la lumière s'éteignit à Downing Street. Les dés étaient jetés.

Guy Mollet dormait à Paris. Sur sa table de travail, le Shakespeare qu'il aime feuilleter le soir en rentrant, comme lorsqu'il était professeur d'anglais.

N'est-ce pas un héros de Shakespeare qui dit : « Le ciel qui est noir peut être éclairé par un orage? »

J. F.

Vive l'eau chaude électrique!...

1^{re} PARTIE :

"LE ROBINET DU BIEN-ÊTRE"

Un petit dessin vaut mieux qu'un long discours, voici 6 petits dessins, plus éloquentes que 6 longs discours.

Bonne toilette du matin "entraîne"



C'est plus agréable de rincer à l'eau chaude



Tout levé en 5 minutes

A l'eau chaude tout se nettoie très facilement



Une bonne douche avant le dîner le délassera

Une poignée de gros sel dans mon bain... un truc pour maigrir

Toute la journée, on a besoin d'eau chaude. Faites donc installer chez vous LE CHAUFFE-EAU ELECTRIQUE à accumulation : vous pouvez le loger n'importe où, il vous donnera à tout moment l'eau chaude dont vous avez besoin.



à suivre

GRAND RÉFÉRENDUM-SUCRE

Aux Françaises de donner leur avis

Le Référendum du Sucre est en cours : pendant trois semaines, toute la presse française a été conviée non seulement à parler du sucre mais à obtenir de tous ses lecteurs qu'ils donnent très franchement leur opinion sur cet aliment à la fois si connu... et si méconnu.

Pourquoi ce référendum ? Parce que dans tous les milieux où l'on se préoccupe de la nourriture des Français (Pouvoirs Publics, corps médical, diététiciens, économistes, etc.), on s'étonne de constater que les Français font au sucre une place nettement moins grande que les étrangers.

Quand un Australien veut deux Français

On en consomme, certes (25 kg par habitant et par an), mais on n'en consomme pas assez parce qu'on le consomme sans y penser, sans penser notamment à son origine solaire, à son prix si faible en comparaison de son exceptionnelle valeur énergétique. (À titre d'indication, les Anglais en consomment 36 kg, les Scandinaves 44 kg, les Américains 45 kg, les Australiens 55 kg.)

En fait, ce produit pur, ce produit naturel qu'on n'a jamais pu reconstituer artificiellement, est l'aliment de base par excellence celui sans lequel la vie ne serait pas. Car l'homme, incapable d'assimiler directement l'énergie solaire, a su confier ce rôle aux plantes sucrées.

Sans sucre, pas de vie possible

Mais alors, direz-vous, comment faisait-on quand le sucre, produit colonial, était très rare et très coûteux ?

C'est bien simple : les hommes le produisaient eux-mêmes, organiquement, à partir de leurs aliments traditionnels : féculents, amidons, etc. Plus exactement, ils fabriquaient ainsi « des sucres », mais au prix de pénibles transformations internes usant leur organisme : ils étaient plus petits que nous et mouraient plus jeunes.

Le sucre, sous sa forme actuelle, évite à notre organisme toute la chimie compliquée et fatigante qu'entraînait la production des « sucres organiques ». Et ce bienfait nous est arrivé à l'époque même où, la vie humaine devenant plus active, beaucoup plus exigeante, nous avions justement besoin d'un relais alimentaire simplifié.

Le sucrier n'est pas un coffre-fort

Seulement voilà : notre pays est un pays de tradition, où l'habitude du gros repas, du repas lourd, a été consolidée plus longtemps qu'ailleurs, à la fois par la coutume du « bien-manger » et la coutume de la « petite économie ».

On reste fidèle aux plats trop copieux... et on a encore un préjugé tenace, bien que désormais inexplicable, contre cette prétendue gourmandise, ce prétendu luxe que constituent desserts, friandises et sucreries.

Or, il ne s'agit pas de renoncer à la bonne cuisine, mais bien de manger mieux en mangeant moins : le sucre peut nous y aider, et d'autant plus facilement que nous avons tous pour lui un penchant naturel, penchant qui existe de façon évidente chez tous les êtres vivants, de la fourmi à l'éléphant.

C'est pourquoi nos enfants, qui ont « de l'instinct », comme les abeilles, ont raison, même contre nous, quand ils vont butiner au sucrier et au pot de confitures.

Réfléchissez à tout cela avant de répondre à notre référendum.

Le sucre vous fait un cadeau

Découpez le bon ci-dessous et renvoyez-le au Centre d'Etudes du Sucre : 30, rue de Lubecq, PARIS (16^e), en y joignant votre opinion personnelle sur le sucre et les aliments sucrés. En échange, vous recevrez gratuitement une intéressante brochure contenant 15 journées-menus et des recettes sucrées élaborées par les meilleurs spécialistes de l'hygiène alimentaire pour satisfaire à la fois votre gourmandise et votre désir de vous nourrir plus sainement et plus économiquement.

Écrivez toutes et tous,
et surtout, dites
franchement ce que vous pensez.

Grand
Référendum R.6
du Sucre



Odile Rodin signe le registre de l'état civil. Pour la première fois de sa vie, elle sortait en chignon. Elle

Pour son 5^e oui Rubirosa n'a eu que 4 jours de lune de miel

À LA mairie de Léonie Bér...
à un si jeune des...
célèbre des Domi...
guer : Porfirio Hu...
Trujillo, de Daniel...
Barbara Hutton, «
invités présents : »

L'alliance offerte par « Rubi » est sortie de 32 rubis. Odile la porte à sa main droite dans sa main gauche. (L...





... un chapeau. Elle a assuré que c'était son la dernière.

A LA mairie de Sonchamp, Odile, Marie-Joséphine, Léonie Bérard, plus brièvement Odile Bodin, a uni sa jeune destinée (dix-huit ans) à celle du plus célèbre des Dominicains (habitants de Saint-Domingue) : Porfirio Rubirosa. L'ex-mari de Fior de Or Trujillo, de Danielle Darrieux, de Doris Duke et de Barbara Hutton, « Rubi », a murmuré à ses quelques invités présents : « Cette fois, c'est mon dernier oui. »

... sa main gauche, l'autre cadeau de son mari : un bouquet.




Porfirio devra partir quatre jours plus tard sans Odile pour disputer une course automobile à Caracas.

1.500 frs +t.i.

CHAQUE MICROSILLON 33⁺ HAUTE FIDÉLITÉ

BEETHOVEN

 5^e SYMPHONIE en ut mineur opus 67
Orchestre de Cleveland, Direction George SZELL
disque n° S 6627 R

 6^e SYMPHONIE "PASTORALE" en fa majeur opus 68
Orchestre de Cleveland, Direction George SZELL
disque n° S 6642 R

J. S. BACH

 4 SUITES
n° 1 en ut majeur
n° 2 en si mineur (pour flûtes et cordes)
n° 3 en ré majeur
n° 4 en ré majeur
Orchestre du Concertgebouw d'Amsterdam,
Direction E. V. BEINUM
disque n° S 6128 R
disque n° S 6129 R

CE PRIX DE 1.500 FR. N'EST PAS UN PRIX PUBLICITAIRE, IL S'APPLIQUE A CHACUN DES DISQUES DE LA COLLECTION

CLASSIQUES POUR TOUS



PHILIPS



EXCLUSIVEMENT CHEZ LES DISQUAIRES

elles et eux

Henry de MONTHERLANT, dont la pièce « Brocéliande » vient d'être représentée à la Comédie-Française, déclare : « Ce qui est effrayant chez nos amis c'est qu'ils veulent tout le temps nous voir. »

Claude ROY appelle les grands poètes Shakespeare, Rimbaud, Lorca les voix de grande communication.

Trois heures de spectacle
vingt siècles de répétition



Mlle Joli Sourire jongle avec sa table.

Paris applaudit le cirque de Pékin : acrobates, jongleurs, qui ne cessent de sourire en accomplissant des tours impossibles. Depuis 2.000 ans les baladins du monde oriental se transmettent de père en fils les secrets de l'équilibre.

Georges AURIC, en sortant de la représentation des fils du Céleste-Empire a voulu étonner sa femme Nora, en jonglant avec son chapeau. Comme il ratait tous ses effets, il avoua tristement en ramassant son feutre : « Hélas ! ce n'est pas un chapeau chinois. »

JAMES DEAN



sa fantastique
aventure
posthume
est racontée

SUR
18
PAGES
dans

MARIE-CLAIRE

qui vient de paraître

Ah ! si votre mari
faisait lui-même
la lessive

il y a longtemps
que vous auriez
une machine à laver

Cendrillon
Thermor

Tout le secret de la machine à laver "CENDRILLON" réside dans le "spiralavage" qui maintient votre linge entre deux eaux et le débarrasse des moindres saletés, par ses courants croisés sans cesse renouvelés. Aucun frottement, donc pas d'usure!

En outre, la machine à laver Thermor est équipée d'une cuve en acier INOXYDABLE, inusable. CENDRILLON se déplace, est mobile et ne tient pas plus de place qu'une chaise...

DEMANDEZ UNE DÉMONSTRATION
AU DISTRIBUTEUR THERMOR
OU ÉCRIVEZ A THERMOR-ORLÈANS





Triomphe sur mer

Il existe une marine suisse — toute petite, comme le pays lui-même — et pourtant la Suisse a trouvé le moyen d'être présente sur toutes les mers...

Peut-être n'êtes-vous ni amiral, ni commandant de vaisseau... mais vous savez sûrement que la Suisse produit le plus précis de tous les chronomètres de marine. La Suisse... c'est-à-dire Ulysse Nardin. Exclusivement.

Il y a bien des années, Ulysse Nardin s'est tourné vers la mer, et personne n'a jamais été si loin au service des amiraux. Depuis le temps des tsars, de la reine Victoria et du premier Roosevelt, Ulysse Nardin reste « The world's most rewarded firm » — 3645 prix d'observatoires.

Peut-être ne serez-vous jamais ni amiral, ni commandant de bord. Ulysse Nardin ne le fut jamais... Que cela ne vous empêche pas, puisque nous vivons sur terre ferme, d'exiger de votre montre qu'elle soit signée Ulysse Nardin.



Ref. 10355.
Montre automatique
Boîtier en 18 ct.
hermétique.



Ref. 5626.
Montre plate.
Secondes
centrale.
Boîtier en
18 ct.

ULYSSE NARDIN

Les mains qui travaillent

restent blanches et douces avec NIVEA



Vos mains font partie de votre charme.

Veillez à ce que vos occupations et les mille petits travaux ménagers n'altèrent pas leur netteté, leur douceur et leur blancheur.



Pour cela, matin et soir, et chaque fois que vous les lavez, massez légèrement vos mains avec NIVEA.



A base d'extract purifié de LANOLINE de composition analogue à celle du lubrifiant naturel de l'épiderme. NIVEA pénètre profondément les tissus, les assouplit, les tonifie. Ainsi, revitalisées, efficacement protégées, vos mains effectueront sans dommage les besognes qui les attendent.

Tube Grand Modèle
175 fr.
(prix Minimum)



Seule crème à base d'extract purifié de LANOLINE

Dans

elles et eux

Georges ULMER raconte cette histoire danoise : Deux clochards de Copenhague sont assis sur un banc. Le premier demande : « Tu as mangé ? » Et l'autre répond : « Oui, souvent. »

Raymond QUENEAU, qui a reçu plusieurs pamphlets publiés par de jeunes auteurs (collection Libelles), a dit à Emile Henriot : « Ces jeunes auteurs ont dû lire les traités militaires chinois qui recommandaient à leurs recrues : « Et, surtout, prendre l'air terrible. »

600 victimes offrent une rue à leur «bourreau»



Hommage à l'auteur de Clochemerle.

Dix villages crurent se reconnaître dans le roman de Gabriel Chevallier : Clochemerle. On parla de vengeance. Enfin Vaux-en-Beaujolais fut désigné par l'auteur, mais les villageois moqués ont eu autant d'esprit que leur célèbre chroniqueur. Ils ont donné son nom à la rue principale et celui de Clochemerle à un cru du pays.



Gabriel Chevallier étend sa grand-rue.

Georges FILLEMENT dans son « Anthologie des lettres d'amour » rapporte cette réponse de Sophie de Condorcet à Bonaparte qui lui disait : « Je n'aime pas les femmes qui se mêlent de la politique. — Vous avez raison, général, mais dans un pays où on leur coupe la tête, il est naturel qu'elles aient envie de savoir pourquoi. »

Groucho MARX déclare : « Je refuse de m'inscrire à tout club qui m'accepte comme membre. »

LE PLUS BEAU CADEAU DE NOËL

L'ALBUM DE

PARIS
MATCH

168 PAGES

dont 44 en couleurs

200 PHOTOS

au prix exceptionnel
de souscription de

1200 FRANCS



RAYMOND CARTIER

vous en avez lu des extraits dans **MATCH**
en voici le texte in extenso

BULLETIN DE COMMANDE

Veuillez envoyer à l'adresse ci-dessous un exemplaire de l'album :
« Le Monde, d'où vient-il, où va-t-il ? ».

Nom

Prénoms

Adresse

(Facultatif, s'il s'agit d'un cadeau.) Veuillez préciser qu'il est envoyé
de la part de :

M

Attention, vous pouvez grouper vos commandes.

Voir au dos

Signature :

Cet album — un merveilleux voyage avec Raymond Cartier et les savants du XX^e siècle à travers les mystères qui nous entourent — vous passionnera parce que c'est l'aventure de tous les hommes et l'aventure de chaque homme. Il vous sera envoyé à domicile. Adressez votre commande immédiatement à « Album de Paris-Match », 51, rue Pierre-Charron. Les commandes seront satisfaites dans l'ordre de leur arrivée et à partir du 1^{er} décembre.

Un joli bas, c'est autre chose...



portez le bas

Scandale

TOUTE LA GAMME

66/12	990*
Finesse extrême	890*
Sans couture	890*
Finesse moyenne	790*
Classique 15	690*
Nyrolan	890*
Indémaillable	890*
Spécial 15	990*
Mousse	990*

Le coup de revolver d'un poète désigne
à l'attention du monde l'extraordinaire
personnage d'un dictateur débonnaire
et truculent d'Amérique centrale

SOMOZA



Anastasio — « Tacho » — Somoza a posé, pour

IL MEURT EN DANSANT

Le général-président était fin danseur, et la jeune ouvrière qu'il avait choisie pour ouvrir le grand bal annuel des syndicats de la province de León s'étonna de le voir trébucher aussi lourdement. Elle s'étonna encore plus lorsqu'elle vit le général-président s'affaisser devant elle, si mollement qu'on l'eût dit touché par le sommeil. Dans le délire des maracas, personne n'avait entendu la détonation.

Il fallut un moment pour comprendre que le président de la République du Nicaragua, que le célèbre, le redoutable, l'invincible général Somoza, que cet insatiable Crésus qui possédait personnellement la moitié du pays et se ruinait chaque année en arbres de Noël, que ce dictateur-prolétaire qui se promenait en savates à l'ombre de sa statue équestre, que ce Néron, que ce Samaritain — que « Don Tacho », enfin — venait d'être assassiné.

A soixante et un ans, cet homme inébranlable venait de faire le premier faux pas de sa carrière. Prodigieuse carrière, dont cette bal

Georges Menant

(Suite page 91.)

Somoza II, fils aîné de Tacho, avec les siens aux ob





Le jeune de potentat bon enfant cette photo qui le montre entouré de ses ministres, de l'évêque de sa capitale, Managua, et d'une escouade de gardes du corps.

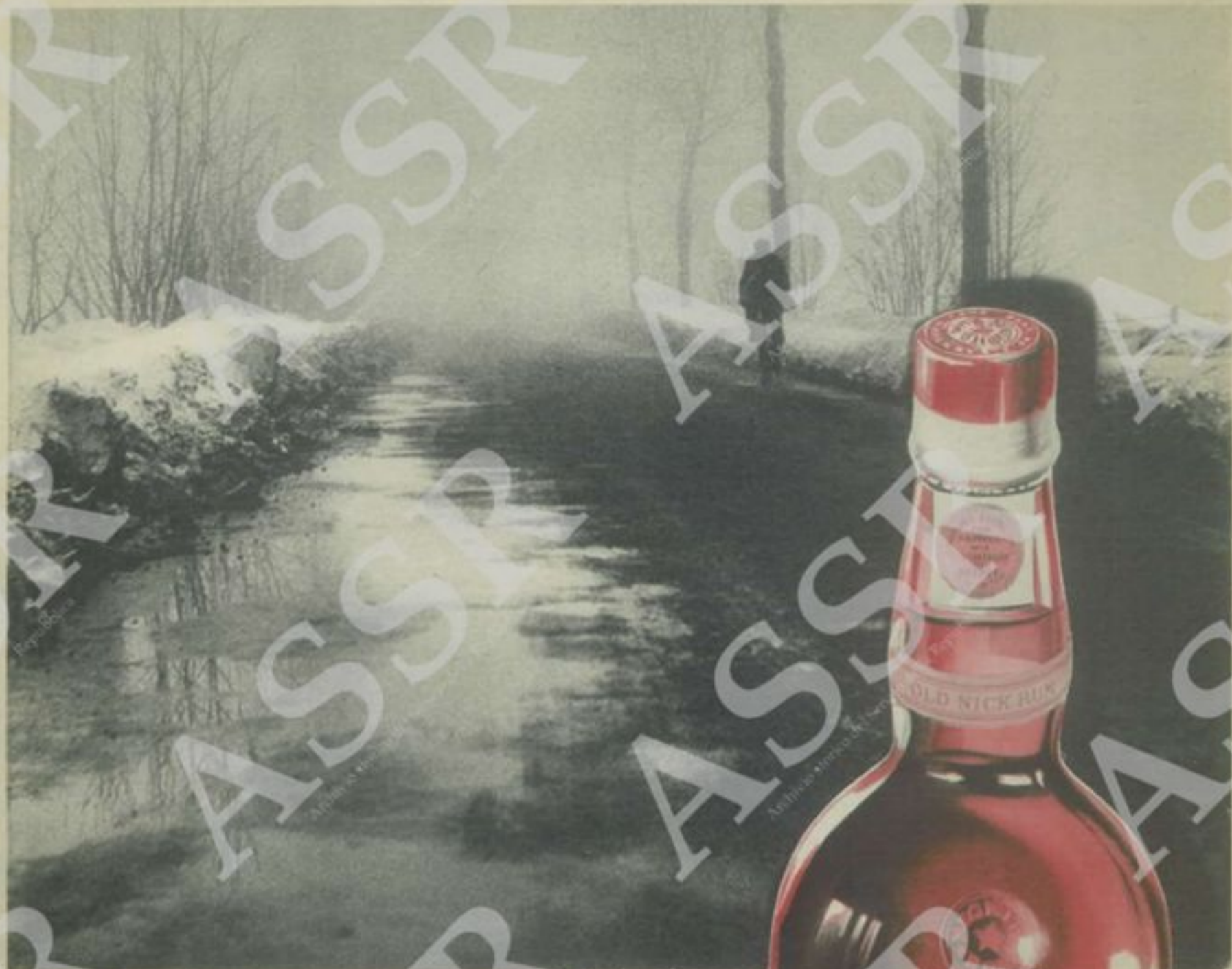
ET FONDE UNE DYNASTIE

de son père.

Les Nicaraguayens pour la dernière fois autour de leur seigneur.

Somoza est mort, vive Somoza : Luis devant son peuple.





protéger **mauvais temps**
bon grog...

Vous qui marchez dans le froid, sous la pluie !
Vous qui, sortant du bureau surchauffé
avez senti dans la rue un frisson de mauvais augure.
Vous qui travaillez exposés aux intempéries...

la grippe vous guette !
Vite, un bon grog au **NEGRITA**

NEGRITA le plus parfumé des rhums !
est aussi le plus actif.
Et comme il en faut moins, c'est aussi
le plus économique.

NEGRITA a toujours sa place
dans votre maison

NEGRITA

seule la qualité est économique !

*Un soupçon de NEGRITA dans tous
vos desserts et toutes vos pâtisseries,
c'est le petit rien qui fait tout.*





en uniforme : « Il n'y manque que le néon. »



L'unique chemin de fer appartenait au dictateur. On n'avait pas prévu de route pour aller au port.

(Suite de la page 88.)

... précipitait exactement le circuit : comme les criminels sur les lieux de leur crime et les amoureux à leurs premières amours, Anastasio Somoza était revenu à Léon. A Léon où, vingt-cinq ans plus tôt, il n'était rien : un soir d'été un peu plus orageux que les autres, tout avait commencé pour lui.

En 1931, le Nicaragua était déjà un pays inconnu. Une de ces terres prestigieuses que la géographie garde en réserve pour les dimanches de imagination, où les forêts sont des forêts vierges, les montagnes des pics, et les lois humaines, tout entières contenues dans le barillet d'un Colt. Dans cette lointaine province de la connaissance, Léon n'était qu'une vague sous-préfecture. Là vivait un modeste fonctionnaire du nom d'Anastasio Somoza. Mais tous ceux qui le connaissaient — encore peu nombreux, il est vrai — s'accordaient à penser que cet exil n'était que l'effet du hasard. Car le jeune Anastasio, rare privilège en ce pays de peu de science, avait fait des études : à l'école commerciale de Philadelphie où son goût du risque calculé l'avait signalé très tôt à l'attention des amateurs de poker. C'en était assez pour prétendre, dès son retour, la main d'une des fortunes les plus estimées du Nicaragua, la señorita salvadora Debayle. Conquis par les talents de société du jeune homme tant que leur fille l'avait été par ses complets bien coupés, ses souliers pointus et son cheveu luisant, les Debayle avaient cédé. Gens avisés, ils avaient cependant tenu à ce que leur gendre fit quelques preuves. Et le garçon avait dépassé toutes les espérances : l'or péniblement arraché au pis vert était désormais incompatible avec la dignité de son standing. Anastasio s'était lancé avec fougue dans la fabrication des fausses pièces, mais sa fougue était juvénile. Et la Banque d'État, alarmée par cette occurrence non seulement déloyale, mais efficace, avait fini par découvrir le pot aux roses. C'est pourquoi, les Debayle, ayant conjuré le scandale à grand-peine, avaient conseillé paternellement au jeune prodige d'aller s'établir pour quelque temps à Léon.

Ils l'avaient fait nommer dans un emploi qui, malgré son peu de lustre, jouit d'un grand respect au Nicaragua, où le moustique est, avec la balle perdue, le grand fléau national : inspecteur des latrines. Appointé à sa tâche une rigueur déjà toute militaire, Anastasio avait su braver, souvent sans ménagements, l'estime de ses concitoyens. C'est ainsi, sous l'inspecteur des latrines, le général soumeillait. D'un œil. Et cet œil n'attendait qu'une occasion pour révéler sa promptitude, mais il fallait que ce fût une grande occasion.

Ce fut l'éruption du Moruotombo. Quelque haute que fût l'idée qu'il possédait de lui-même, Anastasio ne pouvait rêver mieux. Le Moruotombo est un énorme volcan dont la géométrie désolée se dresse au milieu du lac Nicaragua, sur les bords duquel s'étend Managua, la capitale du pays. L'éruption fut si violente que ses cendres atteignirent le Mexique, et même la Colombie — mais il n'en fallait pas moins pour annoncer aux deux hémisphères l'entrée sur la scène mondiale du futur général-président Anastasio Somoza, dit « Don Tacho ».

De Managua, il ne restait rien. Bouleversé par le séisme, le pays tout entier n'était plus qu'un chaos où les pillards et le choléra se partageaient l'autorité. Désespéré, le gouvernement lança un S.O.S. aux États-Unis. Une escadre, qui croisait dans la mer des Antilles, débarqua ses « marines » à tout hasard. Mais le mal avait trouvé dans cet humus un terrain fécond. Les « marines » s'enracinèrent à leur tour. On avait reconstruit la capitale depuis belle lurette — et cette fois, en béton armé — que les Américains étaient toujours là.

Après le banquet de réconciliation, l'un des convives meurt d'une balle perdue

ALORS se manifesta l'autre fléau chronique du Nicaragua, qui est la liberté. Mais sur cette terre excessive, la liberté des uns n'a jamais eu celle des autres pour frontière. Lorsqu'un certain Sandino apparut, nombreux furent ceux qui virent en lui le messie de ces temps noirs. Le farouche Sandino avait deux atouts : l'héritage prestigieux des pillards du tremblement de terre, et l'aurole de l'indépendance nationale, que lui conférait la présence persistante des troupes américaines. Et un style très personnel, qu'illustrait la « coupe à la Sandino » : deux coups de machette en forme de V pour décapiter les contradicteurs. A la tête d'une bande de trois cents Indiens, Sandino faisait régner l'indépendance sur des territoires sans cesse plus étendus. Pourtant, ceux qui considéraient Sandino comme l'homme de la situation se trompaient : le pur produit du catnelysme, c'était Anastasio Somoza.

Mobilisé sur place, l'inspecteur des latrines avait été nommé capitaine de la Garde nationale. Ce qui était, au Nicaragua, la logique même de l'hygiène. On n'allait pas tarder à voir combien ce modeste grade

(Suite page 93.)

Formidable...

après un An
de conservation

la nouvelle pile



LUMIÈRE BLANCHE



donne encore

98%
de
lumière

98% de lumière

La nouvelle pile N3 LB dite « LUMIÈRE BLANCHE » est née en 1955. En 1956, on peut parler de sa conservation. Après essais, preuve est faite qu'en un an elle perd seulement 2 % de lumière.

Vérifiez-le vous-mêmes

Avis important :

Si vous ne trouvez pas nos piles MAZDA et nos boîtiers chez votre fournisseur habituel, écrivez à la C.I.P.E.L., boîte postale 102, à Levallois-Perret (Seine), qui vous indiquera l'adresse de son dépositaire le plus proche de votre domicile.

PILES MAZDA

« LUMIÈRE BLANCHE »

Les Lampes MAZDA, de la Compagnie des Lampes permettent d'obtenir un éclairage maximum.

SOMOZA

(Suite de la page 91.)

laissait le capitaine Somoza au-dessous de ses véritables possibilités stratégiques.

Retranché avec ses partisans dans les terres vierges du Río Coco, Sandino eut un beau soir la surprise de voir arriver jusqu'à lui un message du capitaine de la Garde. « Nous sommes tous les deux partisans de l'indépendance nationale, disait le billet. Pourquoi nous combattre, quand notre alliance pourrait être d'un si grand profit à la cause ? » Et de convier le chef des insurgés à un grand banquet de réconciliation. Sandino vint. Ce fut véritablement un grand banquet, et les effusions se prolongèrent jusqu'à une heure si avancée qu'il faisait grand jour lorsqu'on se sépara. Ce qui permit aux hommes du capitaine de prendre sans erreur possible les reins de Sandino dans leur ligne de mire.

Le chef disparu, restaient les partisans. « Horrible malentendu, fit savoir Somoza. Rendez-vous général à Jinetoga. » Les chiffres du massacre de Jinetoga varient dans des proportions considérables. Ce qui est sûr, c'est qu'après cette opération, le dernier sandiniste militant était mort, et sa descendance avec lui.

Au lendemain de ce coup d'éclat, le capitaine Somoza qui s'était lui-même promu général, prenait le commandement de la Garde nationale. L'émotion produite par la « bataille » de Jinetoga était telle qu'il n'y eut personne pour contester cette promotion. Même au gouvernement — surtout au gouvernement — car la Garde nationale représentait



L'éruption du volcan fut le début de la carrière du « sauveur » Somoza.

désormais la seule force organisée du pays. Aussi, les forts de León et de Managua eurent-ils à peine besoin de se soulever pour faire comprendre au président Sacasa que l'heure était venue pour lui de prendre une retraite méritée. Le 1^{er} janvier 1937, l'actif Anastasio drapait son dévouement aux affaires publiques dans l'écharpe présidentielle.

A la gloire, succédait la popularité. Au « général » Anastasio Somoza, « Don Tacho ».

Le Nicaragua, qui n'a pratiquement pas de routes, possède le téléphone le plus perfectionné du monde. Il est gratuit. Et si vous désirez un abonné, il n'est pas nécessaire de connaître son numéro. La standardiste vous le trouvera, même s'il est chez un parent, un ami, ou en voyage à l'autre bout du pays. Président, « Don Tacho » — montrant bien à son désir de réformer à la base les structures de l'Etat — va emprunter aux demoiselles du téléphone son système de gouvernement. Le million d'habitants que compte le Nicaragua n'est pas pour rebuter cette formidable mémoire. Aussi, « Don Tacho » va-t-il recevoir n'importe qui en audience libre. Soucieux de tout connaître de son peuple, il tient à résoudre lui-même les problèmes les plus minimes : à longueur de journée, on le voit arranger les mariages ou régler les successions. Naturellement, une activité aussi débordante ne va pas sans compensations, prises tour à tour à la faveur des litiges ou des arrangements. Et c'est ici qu'apparaît le second des principes sur lesquels « Don Tacho » entend asseoir sa forte autorité. Pour le commun des hommes d'Etat, gouverner c'est prévoir. Pour « Don Tacho », c'est aussi posséder. Une hypothèque sur chaque citoyen, pense le nouveau président, et tous les problèmes de l'Etat sont résolus. Or, l'Etat c'est lui. « Don Tacho » va donc s'efforcer de réaliser ce qui n'avait jamais été sérieusement tenté jusqu'à lui : être non seulement l'Etat, mais le pays lui-même. Il commence par armer une flotte de vingt et un cargos, la « Memelic », qui lui assure le monopole du trafic avec les U.S.A., principaux impor-

(Suite page 95.)

Immense progrès!

LA NOUVELLE
MACHINE A LAVER
BRANDT
extrêmement robuste,
munie de ces tout
derniers perfectionnements, ne coûte que

57.900 F

livrée chez vous, t. inc. en sus

OFFRIK : un plus grand nombre de ménagères des machines toujours plus pratiques, des machines toujours plus perfectionnées, des machines à des prix toujours moins élevés : voilà les bienfaits du progrès... voilà le souci de BRANDT ! Des usines modernes, puissantes, des laboratoires modèles, ont permis à BRANDT de réaliser pour vous la nouvelle machine à laver BRANDT "fonctional type 3300". Vous constaterez à quel point tout a été prévu afin de rendre cette machine robuste et vraiment pratique pour toutes les ménagères qui veulent avant tout un appareil qui rend service. Et elle ne coûte que 57.900 francs (livrée chez vous, taxe locale en sus) ou 4.100 francs par mois, ce qui vous permet de laver votre linge pour la somme dérisoire de 15 francs seulement le kilo. (lessive et chauffage compris). Allez la voir chez le dépositaire agréé BRANDT de votre quartier, vous serez enthousiasmée.

... ET VOUS AVEZ LA QUALITÉ

BRANDT

Elle lave et lave à fond, fait bouillir, rince et essore plus de 8 kilos de linge en 1 heure.

Votre linge est rincé en eau courante comme à la rivière : essentiel pour un bon repassage!

L'épongeage se fait dans la cuve, grâce à son couteau épongeur spécial, qui permet d'essorer une charge de linge pendant qu'une autre se lave : c'est le lavage en continu!

SODAMS - Agent Général, 102, Av. de Villiers, PARIS-17^e - CARNOT 30-20



de . changez vitesse !

Nous vivons au siècle de la vitesse et de l'efficience... Vous avez beau courir,
Ce n'est pas suffisant : il vous faut changer de vitesse !

La voiture n'est plus un luxe. Certes ! mais il faut pouvoir la payer !

Rien n'est plus simple ! Grâce à la formule Précrédit ! Vous verserez, "en douceur", en quelques mois,
les 25 % du prix de votre ARONDE 1300 nécessaires pour bénéficier, après livraison, du crédit normal.
Le premier mois, vous versez par exemple 20.000 Frs ; puis le mois suivant : la somme que vous voudrez,
et vous continuerez ainsi pendant quelques mois jusqu'au terme que vous vous serez fixé.

Vous toucherez des intérêts sur vos versements, et lorsque la date sera venue,
votre Aronde 1300 sera à votre disposition. Elle vous reviendra encore moins cher
que si vous aviez effectué d'un seul coup le versement initial.

Et bien entendu, le jour de livraison de votre Aronde 1300, vous pourrez bénéficier du crédit normal
qui peut s'étendre sur 18 mois.

Avons-nous été assez clairs dans cette explication ? peut-être pas : alors, allez voir votre
Concessionnaire Simca Aronde. Il vous donnera tous les détails et renseignements complémentaires.
Retenez en tous cas ceci :

vosre *Aronde 1300*

encore moins chère avec précrédit

(Suite de la page 93.)

tateurs des marchandises du Nicaragua. Puis il prend la direction de la Banque nationale, ce qui lui permet de stimuler l'agriculture en accordant aux paysans des prêts garantis par une option d'achat sur la récolte. « Don Tacho » qui possède bientôt, en tout ou en partie, la plupart des meilleurs ranchos, haciendas et fincas du pays, est également actionnaire des plus grosses industries comme des plus petits commerces. C'est pourquoi le Nicaragua ignore l'impôt : « Don Tacho » sait qu'un certain caractère de vexation s'attache toujours à l'impôt et par son système, les possédants ont l'impression flatteuse de rétribuer un associé.

Quant à ceux qui ne possèdent rien, le président ne les oublie pas pour autant. Car « Don Tacho » détient encore le monopole du « guaro », toré-boyau national, qui sort de sa distillerie de Montélimar (côte du Pacifique). Et pour ceux qui ne boivent pas d'alcool, le monopole du lait pasteurisé dont, soucieux de la santé de ses concitoyens, il a imposé la consommation à Managua. Restent évidemment les buveurs d'eau, les méchants. Ce sont les paludéens. A ceux-ci, l'ex-Attila des moustiques devait une pensée particulière. Il a donc institué le monopole de la quinine, qu'il a confié à son beau-frère en le nommant ministre de la Santé, montrant également par là que le souci du bien public n'avait pas altéré en lui l'esprit de famille.

Un héritage partagé en deux : à l'un les fermes, à l'autre la concession à perpétuité

RIEN d'autre, en somme, que la vieille politique du contrat social, mais poussée jusqu'en ses plus extrêmes conséquences. A en croire les statistiques, le Nicaraguayen moyen s'en accommode. Et même aisément, puisque les 5 cordobas (250 francs) qui constituent le salaire journalier moyen du manoeuvre-balai d'ici, le peone, peuvent se ventiler comme suit : 1 cordoba pour les bananes et les haricots noirs qui font l'ordinaire de ce peuple frugal, 2 cordobas pour la bouteille de guaro qui les accompagne, 1 cordoba pour le billet de la « Loterie présidentielle », qui apporte l'espoir dans les foyers, et 1 cordoba pour les pétards qui font de chaque jour une vraie petite fête. Car le Nicaraguayen porte en lui des trésors de bonne humeur insoupçonnés — et le président a rendu obligatoire l'exercice de la bonne humeur.

« Don Tacho » est d'ailleurs un fort bon vivant, et pas « nouveau riche » pour un sou. Ses plaisirs sont simples. Dès que les charges du pouvoir lui en laissent le loisir, il coiffe un vieux sombrero et s'évade du palais pour se réunir parfois en pleine nature avec un groupe de familiers auxquels il confie ses dernières plaisanteries. L'histoire du Français Chabert est de celles qui détiennent un des records du rire nicaraguayen.

M. Chabert, homme d'affaires niçois, débarque un jour à Managua pour y recueillir, au nom des héritiers qui l'avaient mandaté, la succession d'un émigré français devenu propriétaire d'importantes haciendas. Il s'installe au Lido-Palace, le seul hôtel possible de la capitale, et présente sa requête au tribunal. Réponse du tribunal : « Seul le président peut prendre une décision dans cette affaire. » M. Chabert se tourne vers « Don Tacho », qui le reçoit sur-le-champ, l'écoute attentivement et conclut :

— Señor Chabert, voici mon verdict : je vous donne personnellement 100 000 cordobas (5 millions) et vous rentrez en France oublier cet héritage.

Fort de son droit, l'homme d'affaires refuse, s'indigne, évoque les tribunaux internationaux. Trois mois passent sans résultats, et la note d'hôtel s'arrondit. De guerre lasse, M. Chabert décide d'accepter les 100 000 cordobas et demande une nouvelle audience.

— J'ai changé d'avis, annonce cette fois « Don Tacho ». Nous partageons l'héritage en deux : à moi, les haciendas, à vous le caveau du défunt, avec la concession à perpétuité.

Le caveau vendu, M. Chabert eut tout juste de quoi libérer sa chevalière, laissée en gage à la caisse du Lido-Palace. Il possédait heureusement un billet de retour.

N'empêche qu'en 1939, le Nicaragua est la première des nations d'Amérique centrale à déclarer la guerre à l'Allemagne. Non point que le président Somoza ait accompli de gaieté de cœur ce beau geste. Mais il faut sauver les apparences. Pourtant, « Don Tacho » attend 1942 pour se signaler vraiment à l'attention du monde combattant : sa fille Lilian, qui servait jusqu'ici de modèle aux figurines des billets de banque, est élue reine de l'armée. La Garde nationale défile en toge et sandalettes et les lauriers tombent le front des troupes. Début 1944, nouvelle contribution à l'effort de guerre allié : devant l'armée et le

(Suite page 97.)

SANS INSTALLATION SPÉCIALE...

POTÉZ vous offre le "confort" du mazout



-pour la cuisine ou le chauffage!



POTÉZ apporte à tous les foyers, une solution élégante au problème de chauffage.

Poêles et radiateurs au mazout assurent un chauffage puissant, rapide et économique, sans aucune odeur, sans bruit et sans résidu.

C'est un moyen de chauffage toujours propre et pratique qui ne nécessite aucune installation spéciale. L'approvisionnement régulier en mazout est très facile. Le fonctionnement est garanti par POTÉZ, la grande marque "qualité aviation". POTÉZ possède le plus grand nombre d'appareils en service.

PUBLICIS P7



Dans la gamme des poêles à mazout POTÉZ, vous trouverez le modèle convenant exactement à vos besoins.

La Grande marque qualité aviation.

SEMAP
POTÉZ
 46, AV. KLÉBER - PARIS - KLÉ. 27-83

Demandez conseil au revendeur POTÉZ le plus proche de chez vous - vous le reconnaîtrez à ce panneau sur fond rouge.



revêtue
de

Celamine

une surface
ne craint plus rien !



Aussi brillant, aussi dur, aussi net, aussi facile à nettoyer que le verre, le revêtement plastique stratifié CELAMINE s'entretient très facilement. Un simple coup d'éponge humide et, toute tache de vin, jus de fruits, encre, détergent courant, etc... disparaît instantanément.

CELAMINE ne craint pas la chaleur. Inaltérable, insensible aux chocs, elle se présente sous forme de plaques grand format (2,80 m x 1,25 m).

Livrable en toutes couleurs et en tous décors, CELAMINE revêt, embellit et protège tous les meubles et toutes les parois de halls, salles de séjour, salles à manger, chambres à coucher, chambres d'enfants, cuisines, salles de bains, etc...

Garantie par plus de 30 années d'expérience dans les plastiques stratifiés, CELAMINE est une production de FIBRE & MICA.

CELAMINE ne doit pas être confondue avec d'autres produits d'apparence analogue.



Pour tous renseignements, écrivez sous réf. FC 514 07 à NORMACEM - 37, rue du Rocher, Paris-8^e, ou à FIBRE & MICA - Lyon-Villeurbanne (Rhône)

Revendeur dépositaire pour la Suisse : HORA - Grungasse 19 - ZURICH
Agent pour l'U.F.N.L. : CIGRANG Frères
152, chaussée de Malines - ANVERS



Photos R. Szewc

**GEORGES
EST BEAU
ET INTELLIGENT...**

NOUS ÉCRIT MADAME MARION
10, Avenue Matheron - MARSEILLE

« Mon fils Georges est au lait GLORIA depuis ses premiers jours et je suis à la fois fière et heureuse de vous envoyer ces photos.

Il jouit d'un équilibre extraordinaire. Il est beau (à neuf mois, il pèse plus de 12 kilogs) et intelligent : sa connaissance et sa compréhension sont peu communes à son âge.

Avec tous mes remerciements, veuillez agréer, Messieurs, mes salutations distinguées ».

Rien d'étonnant que le lait Gloria convienne si bien à l'organisme délicat des tout petits puisqu'il est le plus proche du lait maternel.

Nous tenons cette lettre (et des milliers d'autres) à la disposition de qui voudrait les consulter.

Gratuitement vous recevrez la brochure "la santé de Bébé" en écrivant à Service OC-Gloria 34, Bd de Courcelles, Paris.



Dans son panier rempli de boîtes de Lait GLORIA, Georges se trouve en pays de connaissance.



LAIT

GLORIA

LE PLUS PROCHE DU LAIT MATERNEL

SOMOZA

(Suite de la page 95.)

corps diplomatique au grand complet, « Don Tacho » fait nommer capitaine de la Garde son petit-fils, âgé de quatre mois. Mais les nations démocratiques ont la mémoire courte. Et le vilain vent de la colère qui ébranle, après la victoire, les dictatures encore en exercice, n'épargne pas le Nicaragua. En 1947, « Don Tacho » doit quitter le pouvoir.

Fausse sortie. Car les trois présidents qui vont se succéder après lui auront soin de le maintenir auprès d'eux. Le pouvoir, c'est la Garde, c'est toujours Somoza.

Jamais homme politique ne fit rentrée plus éclatante que celle de « Don Tacho » en 1951. Pour la circonstance, le général-président s'est fait faire un uniforme de 40 000 dollars, dont la revue américaine *Time*, renonçant à toute description, se borne à dire « qu'il n'y manque que l'éclairage au néon ». Le lendemain, *Time* est définitivement interdit sur le territoire nicaraguayen. A quoi chacun comprend que « Don Tacho » n'a rien perdu de sa robuste simplicité.

L'INSULTE appelle cependant une riposte plus spectaculaire. « Don Tacho », dont l'esprit d'à-propos ne s'est pas émoussé, fait savoir qu'il accueillera en sa capitale de Managua, les olympiades latino-américaines. En quelques semaines, le Nicaragua compte un cratère de plus : un incroyable stade en béton de 70 000 places. Construire n'était rien : il faut maintenant remplir le stade. Et Managua ne compte guère que 150 000 habitants, y compris femmes, enfants, vieillards et invalides. Qu'à cela ne tienne : « Don Tacho » décrète la fermeture des industries, des administrations, des écoles et des magasins pour un mois. Le président assiste à toutes les épreuves, lançant les premières balles, déjeunant sur place d'un sandwich et commentant sans façon les phases de jeu. Le stade est plein à craquer. D'attentifs observateurs remarquent même parmi l'assistance certaines têtes étrangement patibulaires : ce sont les prisonniers de la geôle municipale, conduits au match sous bonne escorte.

(Suite page 98.)



Quelle merveilleuse détente!

Dès la première bouffée, la cigarette WINSTON à bout filtrant vous plonge dans un apaisant univers de douce rêverie.

Quel plaisir délicat de fumer WINSTON, la première cigarette américaine dont le bout filtrant n'altère pas l'arôme. Oui, c'est à l'état "pur" que vous parvient cette fumée riche, subtile... et tellement savoureuse. De plus, le filtre de la WINSTON si merveilleusement efficace, est pourtant très aéré. La WINSTON - vous le verrez - est aussi facile à fumer qu'une cigarette normale.



Winston

La WINSTON est une cigarette long format

LE POLLEN

Élément Fécondateur.

introduit dans
les Produits de Beauté

Dès que fût connue la composition du Pollen, ORLANE a procédé à des travaux qui ont abouti à la création d'une gamme de produits de beauté au Pollen d'Orchidée.

Élément fécondateur des plantes, le Pollen se compose de substances parfaitement assimilables qui apportent à la peau :

- * des éléments nourrissants,
- * des facteurs de croissance,
- * des possibilités accrues de renouvellement et de rajeunissement, grâce au pouvoir fécondateur du Pollen.



Symphonie ORLANE au Pollen d'Orchidée

Produits de Traitement :

CRÈME NOURRISSANTE au Pollen d'Orchidée
"PRINCESSE PATRICIA" contient tous les produits actifs du Pollen, ainsi qu'un sérum adoucissant.

MASQUES au Pollen d'Orchidée
"RÊVE ROSE" pour peaux sèches et sensibles.
"RÊVE BLEU" pour peaux normales et grasses

Produits de Maquillage :

CRÈME DE MAQUILLAGE (4 teintes)
Crème "VESTALE" au Pollen d'Orchidée.

FOND DE TEINT (5 teintes)
Poudre-Satin "ROYAL LELIA"
au Pollen d'Orchidée.

POUDRE DE BEAUTÉ (6 tons rabattus)
Poudre "DÉESSE" au Pollen d'Orchidée.

ORLANE

PARIS

En vente : Grands Magasins et Meilleures Parfumeries

SOMOZA

(Suite de la page 97.)

Du coup, la popularité présidentielle dépasse tous paroxysmes enregistrés. Le costume de la réélection lui-même ne suffirait plus à la magnifier. « Don Tacho » va faire ériger sa propre statue, équestre naturellement. Pour cela, il lance une souscription. Les dons anonymes étant interdits, le grand livre de l'estime populaire se referme sur un succès tel que « Don Tacho » a recueilli assez d'argent pour agrémenter la statue d'une fontaine lumineuse.

Et pourtant, au début de cette année, une révolution assombrit le Nicaragua : « Don Tacho », l'énorme farceur devient triste. Il ne s'amuse plus de ses propres plaisanteries, assurent les familiers. Et le sourire a même disparu de son visage officiel. D'ailleurs, il n'apparaît plus que rarement en public. Ses journées se passent tout entières dans le palais présidentiel, qui dresse à l'écart de la capitale sa silhouette de château fort entre le ciel clair et les plages infinies. Pour la première fois de sa vie, « Don Tacho » pense. Et son œil parcourt sans gaieté les horizons du Nicaragua : la forêt verte, l'eau grise des lacs où glissent des requins bleus, les seuls requins du monde acclimatés à l'eau douce ; et les volcans — ces volcans qu'il possède — mais qu'il ne put jamais éteindre.

La nouvelle a été accueillie par des transports de joie : le président se rendrait à la fête des syndicats de Leon, et l'on retrouverait le bon vieux « Don Tacho » des grandes années, si simple et si fastueux, si jovial et si cruel. Et l'on sortirait les grandes batteries de marimbas pour le vieux « Don Tacho » qui danserait encore la guaracha comme personne.

« Don Tacho » a quitté son palais fortifié — ce terrible palais de Managua dont sa mère, la vieille haciendera de San Marco, lui disait : « Je n'irai jamais t'y voir. Il est peuplé de gens qui se disent tes amis et qui te détestent dans le secret de leur cœur. » Puis il a roulé longtemps, à travers la forêt vierge et les pierrils de lave. Quand il est arrivé

(Suite page 101.)

Pour Posséder des disques Haute Fidélité

SANS FRAIS

990 fr.

(le tiers de sa valeur)

PAYABLE APRÈS ESSAI GRATUIT RIEN À PAYER SI VOUS LE RENVOYÉZ

des livres de luxe

numérotés, hors commerce, avec de somptueuses reliures

Devenez membre du CLUB FRANÇAIS du livre sans payer de cotisation, et profitez d'incroyables avantages : au prix des livres ordinaires, nous vous offrons des éditions luxueusement reliées ; vous êtes abonné gratuitement à une passionnante revue mensuelle contenant une critique des nouveaux livres et la reproduction des reliures. Renseignez-vous ; demandez la brochure gratuite éditée pour vous par le Club : 16 pages illustrées sur le Club, la sélection des ouvrages par notre jury d'écrivains, la participation des membres aux bénéfices, etc...

GRATUIT

Découpez ou recopiez le coupon ci-dessous pour recevoir gratuitement un superbe album et tous les renseignements sur le Club.

ce microsillon

30 cm 33 T 1/3 haute fidélité

PARTITION INTÉGRALE DE LA 6^e SYMPHONIE en la Majeur Opus 68 "PASTORALE" de BEETHOVEN

Orchestre des Conto Soli sous la direction du célèbre et regretté Fritz Lehmann

Voici, dans une interprétation irréprochable, une des œuvres majeures de Beethoven, restituée sur microsillon Haute-Fidélité dans toute son étonnante beauté. C'est pour vous faire connaître le rendu musical extraordinaire de ses enregistrements que le CLUB FRANÇAIS vous offre ce disque à un prix anormalement bas : le tiers de sa valeur. Mieux, vous pouvez même vous faire rembourser vos 990 francs en devenant membre du CLUB FRANÇAIS (Section Disques) — adhésion gratuite. Profitez sans tarder de cette offre ; envoyez vite le bon ci-dessous ; vous recevrez en même temps que le disque une intéressante documentation sur tous les incroyables avantages qui vous sont réservés par le CLUB FRANÇAIS.

Offre garantie 15 jours seulement. Hâtez-vous d'en profiter

BON CLUB FRANÇAIS DU LIVRE
8, RUE DE LA PAIX, PARIS-2^e
X.278

Veuillez m'envoyer sans engagement votre nouvel album gratuit.

Nom : _____
Adresse : _____

BON CLUB FRANÇAIS DU LIVRE
8, RUE DE LA PAIX - PARIS-2^e
D.197

Veuillez m'envoyer gratuitement le disque "Sixième Symphonie" par poste, frais de port à la charge du Club, et votre documentation contenant l'offre de remboursement. S'il me plaît, je vous enverrai par retour 990 fr. sinon, je vous le renverrai sous les 3 jours.

Nom : _____
Adresse : _____



J'achète

frais propre sain...



et facile à ouvrir avec

TIR-CEL

MARQUE DÉPOSÉE
(bandelette d'ouverture)

... j'achète tout sous

"Cellophane"

MARQUE DÉPOSÉE

visible, bien protégé, intact

Cellophane
FABRIQUE GÉOLOGIQUE
APPLICATIONS INDUSTRIELLES
110, BD HAUSSMANN, PARIS-8^e
LAB. 64-40

Vous pouvez constater vous-mêmes que les meilleures marques ont adopté "Cellophane". Grâce au conditionnement mécanique sans aucun contact manuel, elles peuvent vous donner réellement la garantie "hygiène-fraîcheur".



Voulez-vous
en faire
autant ?

Aux Indes, les Yogis accomplissent, paraît-il, des miracles tel celui de marcher sur l'eau : comme ce doit être agréable et quelle sensation de légèreté on doit éprouver ! Voudriez-vous en faire autant ? Cela semble hélas ! bien difficile. Ce qui est très facile, en revanche, c'est de rendre votre démarche plus agréable, plus reposante, plus légère... il vous suffit d'exiger chez votre marchand de chaussures, chez votre cordonnier, de véritables semelles et talons Wood Milne.

Les connaissez-vous ?

En plus des modèles pour la marche, le sport, il existe de toutes nouvelles semelles, pour chaussures particulièrement habillées. Toutes les semelles et tous les talons Wood Milne présentent ces avantages :

- Ils sont d'une résistance à toute épreuve... quelle économie !
- Ils absorbent les chocs et les vibrations de la marche, principales causes de fatigue.
- Ils sont imperméables (très importants pour la santé) et antidérapants.
- Il en existe de nombreuses modèles et tous se font en différentes couleurs.

EXIGEZ DES SEMELLES ET DES TALONS WOOD MILNE, CE SONT LES PLUS DURABLES.



Le Wood Milne n'est pas simplement du caoutchouc, c'est une matière complexe étudiée de façon à réunir le maximum d'avantages.

Chaque semelle subit une série de tests : résistance à la traction, à la flexion, à l'usure (des marcheurs professionnels font, pour l'éprouver jusqu'à 4.000 km. à pied).



WOOD MILNE

REVUE 3 874

Quelques
Nouveautés
Radiola



MALLETTE 439
TOURNE-DISQUES
13.200 Frs
ou 1.830 par mois



ELECTROPHONE 407
19.900 Frs
ou 1.450 par mois



RADIOLO 125 U
11.950 Frs
ou 1.730 par mois



La Radioline 157 U
16.750 Frs
ou 1.440 par mois



RADIOLO 337 Z
29.900 Frs
ou 2.740 par mois



TYPE RA 467
29.900 Frs
ou 2.200 par mois



POSTE P. W. 565
modulation de fréquence
45.500 Frs
ou 3.280 par mois

qui
dit **Radio dit...**

...Radiola

PRODUCTION DE LA RADIOTECHNIQUE

LES PLUS PUISSANTES USINES FRANÇAISES DE RADIO ET DE TÉLÉVISION
CATALOGUE SUR DEMANDE : RADIOLA, 4, R. DE TÉNÉHAN, PARIS-8^e

(Suite de la page 98.)

à Leon, le jour mourait. Et les lanternes allumées dansaient déjà dans le ciel rouge. « Don Tacho » a traversé la piste sous les bravos du syndicat qu'il présidait, comme tout le reste. Il s'est incliné devant une jeune ouvrière, et l'on a admiré à haute voix sa simplicité.

Puis il s'est avancé au bras de la jeune fille, un peu pâle dans sa robe couleur de feu, et les marimbas, les maracas et les guitares se sont déchainées. Dressé sur la pointe de ses bottes à éperons, faisant claquer au-dessus de lui ses doigts secs, le vieux « Don Tacho », paraissait étonnamment svelte. Il aimait la danse, oui ! C'était la seule chose qu'il eût jamais aimée vraiment.

C fut comme une grande claque dans le dos. Le décor se brouilla lentement. Et d'un seul coup, ses jambes le lâchèrent. La jeune fille comprit seulement en voyant apparaître l'homme qui se tenait derrière lui, hagard, un revolver encore fumant à la main. Elle s'enfuit en hurlant. Et, à son cri de bête, se mêlèrent les aboiements des colts de la Garde nationale, qui abattait posément l'assassin. C'est l'assassin qui mourut le premier, de sorte qu'on sut peu de choses sur son compte, sinon qu'il venait de la Nouvelle-Orléans, qu'il portait un faux nom, et, fait étrange, qu'il était poète.

A terre, dans la poussière sèche qu'ont soulevée les bottes des danseurs de guaracha, « Don Tacho » regarde une dernière fois le ciel de son pays — ce pays dont il avait fait sa propriété privée. Il peut mourir : chose exceptionnelle dans l'histoire des dictatures, la dynastie du Nicaragua est assurée. Deux fils portent le nom de Somoza. L'un, « Tachito », est le vivant portrait de son père : il a le goût des uniformes, des chevauchées éperdues, des plaisanteries à grand spectacle, et il commande la Garde nationale. L'autre, Luis, est ingénieur agronome. Il a le goût des problèmes et la sympathie de l'opposition. Pourtant, ce n'est pas « Tachito » qui succédera à « Tacho », mais Luis, l'ingénieur, le libéral. Cela, le mourant ne l'ignore pas. Il regarde les nuages courir au ciel. Et ces nuages ressemblent aux seules choses qu'il n'a jamais pu posséder en ce monde : ils ressemblent à des âmes.

G. M.



A UN COCKTAIL,
UN APÉRITIF
OU UN DÉJEUNER INTIME

Votre charme, votre élégance, Madame, votre distinction, Monsieur, seront toujours mis en valeur par le parfum délicat de la Lavande Yardley.

Seul Yardley possède l'art merveilleux de donner à la Lavande un parfum plus concentré et plus durable, en y mêlant essences rares et muscs précieux.

**LAVANDE
YARDLEY**

La marque du bon ton dans le monde élégant

En vente chez les détaillants agréés de Yardley

SAVONS · TALC · SELS DE BAINS · BRILLANTINES · LOTIONS

C'est ça l'hygiène ?

Être enrhumée.
Se moucher, dix fois, vingt fois
Dans le même mouchoir...
Et chaque fois
Ranger soigneusement dans
votre sac
Ce foyer d'infection...
Exhiber en public
Un mouchoir mouillé comme
une lavette...
Semer autour de vous
Les microbes de votre rhume...
Non, ce n'est pas ça l'hygiène...
L'hygiène ?
C'est jeter le mouchoir après usage.
Un mouchoir TEMPO bien sûr.
Vous éviterez ainsi l'auto-infection.

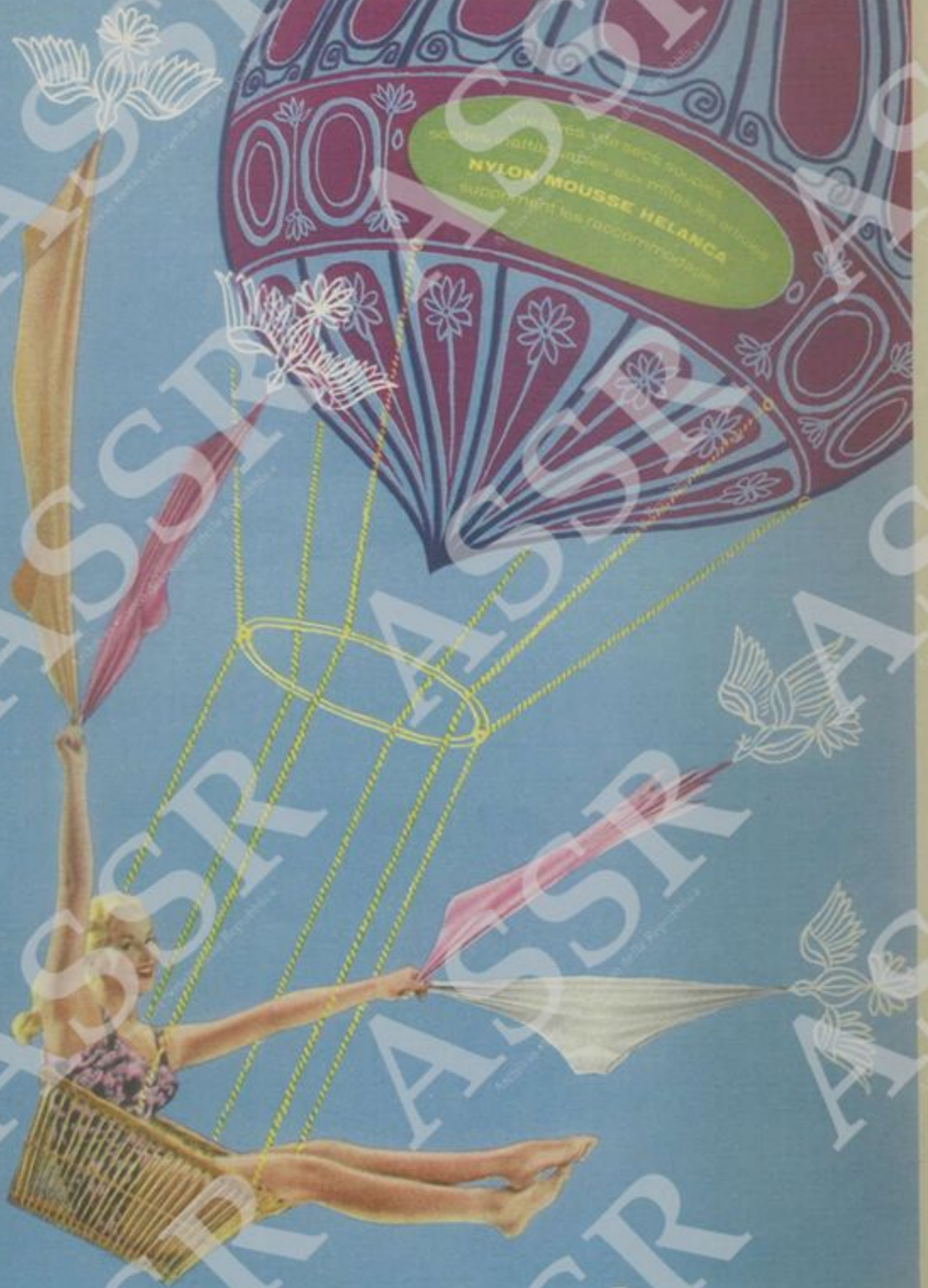
Le mouchoir Tempo est en papier-tissu très doux. Imprégné aux rayons anti-microbiens, il est remarquablement hygiénique. Tempo disparaît après usage... et le rhume avec lui. Chaque paquet Tempo contient 2x10 mouchoirs ; 10 pour l'usage immédiat et 10 en réserve dans une pochette.



En vente dans toutes les bonnes pharmacies

Les Produits "Comité" - HELMER, S.A.R.L. - 26, r. Péron - PARIS-20^e

E-las-ti-que



soyez confortables vite sèche soignée
sans se décolorer aux milles les années
NYLON MOUSSE HELANCA
supplément les raccommodeuses

MARQUES DÉPOSÉES
Helanca
GARANTI — FRANCE
NYLON Mousse

Les Etats-Unis d'Amérique élisent cette semaine leur président. Un dessinateur français, Gus, a suivi pour vous les luttes électorales qui opposent, dans une gigantesque foire, l'âne (démocrate) à l'éléphant (républicain).



— Et surtout, faites valoir auprès des électeurs votre politique hardiment novatrice.



— Rappelez-moi donc le nom !



I LIKE DLAN



— Pas de politique, ici !



Amor

LUNETTES DE PARIS

AMOR PERMET LA PARFAITE CORRECTION DE LA VUE

La collection Amor comprend un choix très étendu de modèles

- de styles variés
- pratiquement incassables
- de lignes modernes
- et toujours de haute qualité

Le monde entier en est content



SOYEZ CILS RELEVÉS. Cils droits ou tombants, cils courts, longs, cils, ovales ou triangulaires, chacun peut trouver dans la gamme des modèles le modèle qui lui convient.

Amor en or depuis... 13.635 Fr.
Amor en double-or depuis... 3.840 Fr.



TOUJOURS LA PREMIER

Amor Junior

ATTENTION! la vue des enfants évolue constamment. Chaque année, au minimum, consultez vos enfants chez l'ophtalmiste.

Amor Junior métallé depuis 1.970 Fr.
Amor Junior en double-or depuis 7...

IS
CH

CH
50

IL 18 APRILE
VA A VOTARE

N. 18.4.1948

BANCA DELL'INFLAZIONE Lit 00.000
CAPITALE FISSO

Da cinque anni la miseria si è abbattuta su tutti i paesi in cui il Fronte Democratico Popolare ha aperto la porta all'occupazione russa. Col tuo voto fa che l'Italia non cada nell'inflazione come è accaduto alla Lituania, alla Polonia, all'Ungheria.

IL GOVERNATORE

P. Togliatti



IL CASSIERE

Luigi Longo

SALVA L'ITALIA
E IL TUO RISPARMIO

21

dalle 244

UNIVERSITÀ CATTOLICA

(Continuazione della prima pagina)

Università Cattolica. Fin dal suo primo sorgere quando questa colossale opera è venuta a portare nel mondo culturale italiano ed europeo l'espressione più viva e adeguata dello sforzo unitario di migliaia di cattolici. E ancora durante la guerra abbiamo trepidato per la nostra Università quando è stata colpita dai bombardamenti. L'abbiamo benedetta quando è diventata il centro di tutte le attività clandestine per l'insurrezione, siamo tornati a viverci la sua vita quando ha ripreso la sua funzione nel mondo del sapere.

Oggi la « giornata » dell'Università Cattolica parla a noi con l'evidenza delle cifre. Ci sono migliaia di studenti che frequentano questa scuola; molti sono poveri ed hanno bisogno di aiuto, c'è una fiaccola di pensiero da mantenere viva, c'è una direttiva che attraverso il nostro sforzo di oggi tutti gli italiani devono trarre da questa scuola.

Dobbiamo offrire: ognuno deve offrire, come può e se noi cattolici vogliamo mirare ad essere « scuola » a rappresentare una corrente di pen-

siero e di importante opera culturale e grafica di prossima edizione al prossimo.

« E' Cristo che si vuole colpire »
« E' la Sua voce che vogliamo sentire ».

Le due trasi coincidono nella visione con un Cristo eroeffissato in sovraimpressione su cui cadono i colpi ciechi dell'odio e di furore degli uomini che fanno la guerra. La scena è delle più efficaci ed impressionanti.

Il film è prodotto dalla Società Orbis, per conto del Centro Cattolico Cinematografico e costituirà un documento vivo della folle bestialità scatenata, che travolge con la guerra tutto quello che dovrebbe invece gelosamente custodire: l'amore, la casa, la famiglia, l'uomo stesso; Cristo. « Gli uomini hanno chiamato la tempesta; i peccati del mondo hanno chiamato la tempesta! Ho udito la

voce? No! No! Fredda determinazione no abbiamo marciato verso la rovina del mondo? I nostri morti dicono, sul posto americano?

« Noi ce lo offriamo — uomini — le nostre voci »

Date loro il giusto significato
Date a questo martirio una scopo e al mondo una sicura pace ».

Già il Padre Comune aveva detto: « Se mai una generazione ha dovuto sentire nel fondo della coscienza il grido: « Guerra alla guerra », essa è certamente la presente ».

Il Padre Comune, anche e soprattutto nel corso della ostilità ci ha dato l'esempio di come si conduce questa guerra santa: con l'amore, con la carità, con le esortazioni, con la preghiera. Quando popoli interi abbandonavano le loro case distrutte dove avevano trascorso la loro vita, dove erano nati e dove avrebbero voluto alla fine riposarsi e morire,



E' questa che sta per iniziare, la terza puntata della nuova rubrica « Passa la Gioventù » le cui finalità non perdono tempo a raccontare perché le ha già rese note almeno due volte. Chi vuole sapere o che terzo

PASSA LA GIOV

COMMENTO

SETTIMANALE ILLUSTRATO PER TUTTI

**NUMERO SPECIALE
ITALIA - AMERICA 1948**



50
lire

DE GASPERI, come Capo del Governo d'Italia, ebbe, nel suo memorabile viaggio, telefonali accoglienze dalle masse popolari americane

ITALIA E STATI UNITI UN TRATTATO CHE NON È MAI DECADUTO

Quale diversa prospettiva si sarebbe aperta alla nostra politica se Mussolini avesse guardato all'Occidente, avesse ascoltato la voce amica che gli veniva da oltre Atlantico attraverso il mare libero?

Il trattato di commercio fra l'Italia e gli Stati Uniti, del febbraio 1921, in Firenze, fu probabilmente, se non degli ultimi, un diploma del firmare del Marchese Visconti Venosta, nella sede formale del nuovo Governo d'Italia. Alla fine di quel primo semestre del 1921 il Governo prese, infatti, stanza definitiva a Roma.

Firmarono, per l'Italia, Eraldo Pisani-Venosta, antico massimista diventato ministro del Re, e per gli Stati Uniti Giorgio Perkins Marsh, ministro plenipotenziario americano accreditato presso re Vittorio Emanuele II.

Sono andato a rileggere quel trattato e ci ho trovato le parole e chiare formule che figurano anche in quella attuale: le formule della certezza più favorevole, e della

per una dire insistente. E non staremo con a ricercare la responsabilità di questo stato di cose. L'atmosfera di libertà del 1921 era purtroppo scomparsa negli anni di interferenze e nei sistemi burocratici, sia dall'inizio di questo secolo, quando, anche in Italia, era finita la libertà, sia circa l'inizio del protezionismo. Poi era venuta la guerra e poi essa, l'interferenza politica, industriale e la diffusione del socialismo.

Dalla su questo momento l'arresto della libertà economica e quindi del progresso umano: infatti, questa ultima, come accennando del volume degli scambi e dei rapporti tra i popoli. Gli Stati Uniti arrestarono l'entusiasmo italiano per la loro vittoria e indagando una politica di protezione doganale

In questo dopoguerra assistiamo allo svolgimento contraddittorio e contemporaneo dei due rapporti economici. Da una parte si perdono le necessità di aprire le frontiere, di costituire più vasti comprensori economici, di far circolare gli uomini, il lavoro e le merci; dall'altra si continua a praticare la più chiusa e stretta politica protezionista con le frontiere più vigilate che mai. Non parliamo naturalmente dei paesi che riscono oltre il sipario di ferro della occupazione sovietica, paesi che cessano di esistere per il mercato mondiale.

In una delle ultime riunioni di stampa presso un'ambasciata americana, qualcuno di noi faceva osservare che l'Unione doganale ed economica a scottarsi, di cui si giunge a parlare tra i due maggiori



Roma: dopo la firma dell'accordo aeronautico fra l'Italia e gli Stati Uniti d'America (che fa parte del trattato di amicizia testé firmato) l'ambasciatore James Dunn saluta il generale italiano Briganti.



Sulla base di questa Carta Costituzionale si è formato il popolo più democratico del mondo.

libera circolazione degli uomini e delle merci: le formule, insomma, della libertà economica che costituisce il vero fondamento e la maggior ragione dell'attuale progresso attraverso la incisione delle frontiere intrappolate.

Quel primo trattato, stipulato tra il nuovo Regno italiano e la Confederazione degli Stati Uniti, riproponeva con bene alle esigenze moderne, da darne a lungo, per altre due generazioni, sino alla vigilia della nuova guerra mondiale. Decade nel dicembre 1927, di comune accordo — si legge nei comunicati di questi giorni — tra i due Governi. Perché? Perché, evidentemente, da vari anni, essa era divenuta impossibile

le per la quale preferivamo vendere agli altri paesi, senza nulla comprare da essi. Si venne all'improvviso, così, negli scambi tra i vari paesi, alla formula della parità di valore, quella degli scambi bilanciate. E così gli Stati, con sospettando il commercio con l'estero, si polarizzano degli scambi tra di loro per sopprimere un valore di merci corrispondente a questo rapporto.

Dopo pochi anni anche questa formula veniva superata dal sistema dell'autarchia che produceva naturalmente alla nuova guerra.

Ora, al tratta di potere su questa infernale catena di uomini e di merci è stata affissa spezzata.

però italiani, e certo una bellissima cosa, ma intanto noi curavamo policy ricercare, sotto i cartelli, i libri e i giornali di Parigi che era possibile e vero anche nell'epoca del cardinale Muziano.

Il trattato, che è stato firmato a Roma nei giorni scorsi, tra l'Italia e gli Stati Uniti, torna a ispirarsi ai suoi principi della economia libera e progressiva dell'altro secolo.

Era più che logico che il primo trattato del dopoguerra, ispirato a reciproca fiducia, animato da spirito liberale, l'Italia lo dovesse firmare con il Governo di Washington. La prima posizione che ci ha offerto la somma, al momento della crisi: la prima che ci ha soccorso e continua a soccorrerci; è stata la grande Confederazione americana. Confidando la guerra antidoganesca nel 1914-1915: ammirare i popoli ed abbiamo nascere e abbandonare il nostro, in cui avrebbe invece posto nel nostro territorio e gli Stati Uniti accorrono già dimenticato lo di essere dall la guerra non più.

Tutti ricordano il telegramma di Roosevelt alla vedova della liberazione di Roma, il 5 giugno 1941. Inconcluso da quell'istante un duello scritto tra l'ambasciatore e tutte le altre capitali dei paesi vittoriosi, per aggiornare da una parte, la situazione dell'Italia come paese collaborante e, dall'altra, per mantenerla nella condizione di paese vinto. Gli Stati Uniti ci furono sem-

pre amici, fecerono sempre di alleggerire il peso del trattato che veniva negoziato tra i vincitori e quando cedettero alle esigenze sovietiche, lo fecero nella speranza di una pace generale. Al momento del crollo di De Gasperi a New York, nel gennaio del 1947, egli ci fu accolto come il rappresentante di un paese che non fosse mai stato in guerra con quella grande Confederazione. Eppure, si, Mus-

solini aveva compiuto lo sperantoso, aveva di respingere tra il 1929 e il 1940, tutti gli inviti alla moderazione o alla pace del Presidente Roosevelt e di dichiarare la guerra agli Stati Uniti, senza provocare nessuno, all'indomani della attacco giapponese a Pearl Harbor, nel dicembre del 1941.

Più ancora, l'8 marzo 1947, del 1947, e cioè proprio nell'anno in cui si lasciano decodire il vecchio trattato del 1921, Roosevelt aveva sollecitato, per ben due volte, il nostro ambasciatore, e il nostro ministro, Enrico Forzi, per un incontro con Mussolini. Egli aveva avuto cura di suggerire persino il luogo della incontro, la scuola da lasciare la scuola del direttore Marzano, a Mussolini — aveva detto Roosevelt con sorriso — una parata dell'Europa. E forse forse una crociera nell'Atlantico e ci incontreremo alle Azore. Il nostro ambasciatore si offrì di comunicare il desiderio manifestato da Roosevelt, ma a Roma si pensò ad altro. A Roma si preparava lo storico incontro del due dittatori al Campa di Maggio di Berlino, incontro che doveva essere così fuente conseguenza per i due paesi dell'Asia.

Pensate quale diversa prospettiva si sarebbe aperta alla nostra politica se Mussolini, invece di incontrare l'ambasciatore Berlino, già spaventato, momentaneamente, dal 1947, avesse guardato all'Occidente, avesse ascoltato la voce amica che gli veniva da oltre Atlantico attraverso il mare libero.

Oggi che molti invocano a priori della grandezza di quell'anno, che avrebbe fatto fare che la guerra, ad intanto almeno a considerare quanto egli aveva di visione della realtà e quanto erro nella valutazione delle forze internazionali tra il 1937 e il 1941. Che cosa era, infatti, il secondo campo delle civiltà europee, in cui doveva giocare l'Asia e la sua riduzione dei valori, a petto della

grande politica mondiale e mondiale nella quale avevano potuto accompagnarsi con gli Stati Uniti d'America?

Ora che tutto il mondo è stato fatto, gli Stati Uniti ci offrono ancora la possibilità di riproporre, in condizioni paritetiche, un vecchio contratto. Essi ci danno modo di dar vita al primo trattato di vasta portata che l'Italia conclude con una grande Potenza, dopo la ratifica della sua pace.

Noi crediamo in questo arricchimento qualche segno presidenziale. Noi riteniamo che questa non avrebbe un suo scopo. Considerate ad uno ad uno i 27 articoli, e i due protocolli aggiunti e trascritti, nel Trattato, lo spirito di una nuova vita, la presenza di un nuovo mondo.

Si possono a confronto la libertà fissata in questo trattato, a confronto con quelle precisate nel 1776, l'era la libertà di stampa e il libero scambio delle merci, ma si ponga a confronto tutti con i diritti, il silenzio, le deputazioni. Poiché che rimane saranno al di là della Atlantico e oltre la sponda di terra della nostra, insieme Venezia Giulia, è facile allora comprendere la possibilità che ci viene di nuova offerta di partecipare, con gli Stati Uniti, alla creazione del mondo nuovo di tutti i popoli e di tutte le nazioni ereditate.

A che cosa dobbiamo questa fortuna coincidenza? In primo luogo al carattere del grande popolo americano e alle sue molte affinità con noi stessi in secondo luogo alla nostra posizione geografica, alla nostra condizione di paese marittimo, al centro del Mediterraneo, che è il mare interno dell'Europa e il punto obbligato di passaggio per il Medio Oriente.

Nei momenti della sua più grande caduta, ecco il nostro offero all'Italia la possibilità della rinascita. E' così, ci viene dal grande popolo amico della Confederazione stellata.

Ego D'Andrea



Un grande amico dell'Italia: Myron Taylor inviato speciale di Thomas presso il Vaticano.

Commento

DIREZIONE, REDAZIONE, AMMINISTRAZIONE:
VIALE UNIVERSITÀ, 38 - ROMA - TELEFONI 490.933-490.934

Abbonamento annuo per l'Italia L. 1.200
semestrale 700
Abbonamento annuo per l'Estero L. 2.000
semestrale 1.000

Il giornale non pubblica scritti che non siano di autori espressamente invitati dalla Direzione. Fotografie, disegni, manoscritti, anche se non pubblicati, non si restituiscono.
PUBBLICITÀ: Tariffa L. 60 al millimetro di altezza per la larghezza di una colonna (12 millimetri) Rivolgersi alla Compagnia editoriale esclusiva: SOCIETÀ PER LA PUBBLICITÀ, IN ITALIA S. P. A. Via del Parlamento, 9 - Roma - Telex 61.377 - 63.924 - 084.043

DIRETTORE RESPONSABILE: GIUSEPPE SARDO
STAMPATO DALL'ISTITUTO ROMANO ARTI GRAFICHE DI TUMMINELLI



"SE IL PIANO MARSHALL non dovesse attuarsi, la crisi dell'industria italiana diverrebbe paurosa"

ha detto Ivan Matteo Lombardo

L'on. Ivan Matteo Lombardo ha al proprio attivo una lunga esperienza di problemi economici e di rapporti con gli Stati Uniti. Egli ha lungamente lavorato come dirigente industriale nell'America del Nord, vi ha soggiornato a lungo, ne parla correttamente in lingua, ha larghe conoscenze su tutti gli ambienti. Per conto del nostro Paese ha inoltre svolto negli Stati Uniti, diverse missioni, tutte concluse con soddisfazione delle due parti. Nell'aprile del 1948 l'on. Lombardo ha diretto la Missione per aumentare le percentuali di prodotti tessili italiani esportabili, e infatti a conclusione degli accordi stabiliti dalla Missione, del terzo quadrimestre del '48 la nostra esportazione di prodotti tessili nei confronti dell'America del Nord è considerabilmente aumentata. Nel periodo maggio-giugno 1947, l'on. Lombardo ha diretto la Delegazione Italiana che ha trattato negli Stati Uniti la sistemazione di materie commesse con il Trattato di pace; la missione nordamericana con diretta dal sig. Thompson, vice ministro per gli Affari economici. Infine nell'ottobre 1947 ed gennaio 1948 l'on. Lombardo ha diretto la trattativa per il Trattato di commercio e navigazione tra Italia e Stati Uniti recentemente firmato a palazzo Chigi. Egli ha anche presieduto la delegazione italiana per le trattative commerciali e di emigrazione con la Francia.

Con questa preparazione e questo curriculum, l'on. Lombardo era il più adatto per parlare in generale del piano Marshall ed in particolare dei rapporti economia italoamericana.

Il nostro interlocutore si è dichiarato convinto che l'Italia deve assolutamente inserirsi nell'ambito generale del piano di ricostruzione europea; mentre ad una ricostruzione economica italiana svolta da quella generale europea vorrebbe dire porsi fuori della realtà. La situazione della Italia in fatto di esportazione e di importazione, è aggravata dalla mancanza del mercato germanico con il quale il nostro mercato aveva finora ottenuto di scambio molto proficuo. Il problema dell'economia italiana in questo momento è prima di tutto quello di ricostruire la propria potenzialità in modo non solo da accelerare il fabbisogno interno, ma anche di soffrire a disposizione dei mercati stranieri i prodotti di cui possono avere bisogno e che sul nostro mercato in grado di fornire loro. Così come è necessaria superiore che noi si abbia da altri Paesi quello di cui abbiamo bisogno e che essi siano in grado di fornirci. A proposito della Germania — punto particolarmente delicato della situazione generale europea — l'on. Lombardo si è dichiarato convinto che il piano di ricostruzione non può prescindere dalla Germania la cui economia e la cui potenzialità debbono essere sviluppate e potenziate anche opportunamente controllate. Una mancata utilizzazione della Germania vorrebbe infatti significare il lasciare uno spazio vuoto con tutti gli imprevedibili economici e politici che questa può determinare. Senza tener conto del fatto che il carbone e l'acciaio tedesco sono indispensabili a tutti gli altri paesi, il nostro compreso.

Anche per l'altro punto «cristallino» della situazione generale europea, la Spagna, l'on. Lombardo ha avuto dichiarazioni molto esplicite. Egli ha detto infatti di ritenere che da

un punto di vista strettamente economico sia auspicabile che entrino nella combinazione un maggior numero possibile di Paesi affinché si intensino sempre meglio fra di loro. Da questo punto di vista l'on. Lombardo si è pertanto dichiarato favorevole all'inclusione della Spagna nel piano Marshall, egli ha soltanto affacciato il dubbio, sul piano esclusivamente politico, che questo possa rappresentare una soddisfazione di un regime interno non accetto da tanta parte della opinione pubblica mondiale.

In genere, l'on. Lombardo si è dichiarato convinto che — nel quadro del piano di ricostruzione — l'Italia possa fornire al mondo occidentale all'industria: tessuti, manufatti di tessuti, carta, acciaio, prodotti dell'industria chimica, prodotti dell'artigianato, alcuni prodotti del settore metalmeccanico, prodotti ortofrutticoli, ecc. Certo è, a parere dell'on. Lombardo, che l'attuale crisi dell'industria italiana diverrebbe addirittura paralizzante se il piano Marshall non dovesse attuarsi. Sarebbe praticamente la lenta asfissia di tutte le nostre industrie, la paralisi della nostra produzione che non potrebbe più arcuarsi del carbone, dei semilavorati di acciaio, delle pelli, del conciaio, ecc. che attualmente importiamo proprio dai Paesi con i quali dovremmo collegarci per il piano Marshall. A questo proposito occorre avere presente che nel 1948 noi dobbiamo importare merci per un valore pari ad almeno due terzi di più di quanto ammassino le nostre disponibilità di valuta pregiata.

Per l'attuazione del Piano, l'on. Lombardo ha dichiarato di ritenere molto utili le Unioni doganali, sul tipo di quella recentemente conclusa con la Francia. Insubordinatamente, a parere del nostro interlocutore le Unioni doganali offrono dei notevoli vantaggi in piano di ricostruzione europea diventa tanto più efficace, fattiva, creatrice di ricchezza, quanto minor peso di gravami, di limitazioni doganali condiziona il libero scambio di merci e di prodotti. Non si può del resto pensare ad un tutto organico se si tiene l'economia frammentata in ambienti ristretti.

Parlando delle opposizioni che erangono fatte al piano Marshall, l'on. Lombardo ha dichiarato di non aver trovato in nessuno di esse motivi di carattere economico veramente sostanziali; ma di avere, sempre scorte delle preoccupazioni di ordine politico. Egli non ha escluso che la violenta campagna di stampa e di propaganda che da alcuni settori politici viene sostenuta contro l'iniziativa, abbia come segreto mira l'intenzione di irritare l'opinione pubblica nordamericana in modo da spingerla a rinchiudersi nel suo isolamento. Questa propaganda punta evidentemente anche su alcune situazioni locali nordamericane, esse pure contrarie al piano Marshall in questo delicatissimo periodo che coincide con le campagne elettorali presidenziali. Per l'on. Lombardo il piano rappresenta invece l'unica azione di solidarietà che rimane oggi all'Europa, convinto come è che l'Italia non sia realizzabile appena che da parte di tutti gli intervenuti si metta nella cosa un po' di buona volontà e si abbandonino le mentalità reazionarie, dannose sempre e pericolosissime sul terreno economico.

Regina Scudero



Sordani, il benefico treno dell'amicizia che ha portato un saluto ed un dono degli amici d'America è giunto felicemente. L'aria soddisfatta del bimbo che stringe un peccò gli dice che la sua non è stata una inutile fatica.

LIBERTÀ



e

COOPERAZIONE

Chi come me, ebbe la ventura di trovarsi negli Stati Uniti di America durante la guerra, non può dimenticare il trattamento non solo amichevole ma liberale usatogli dal popolo e dalle autorità americane. Per quel che mi riguarda, chi, se non l'americano, avrebbe tollerato la mia libera espressione di autore e di giornalista, nella critica all'andamento della guerra e alla politica di pace seguita dagli Alleati?

Questo spirito di larga comprensione rende lo americano il popolo nuovo, il popolo dell'avvenire di fronte al quale noi europei siamo ancora impigliati da formalismi burocratici e giuridici e da ideologie preconcepite, che vanno dal nazionalismo fanatico al socialismo dogmatico, creando nella vita politico-sociale dei veri compartimenti-stagno.

Né è concepibile che ci siano europei che restino incerti fra America e Russia, mettendole sopra un piano uguale, quando la Russia mantiene ancora la tradizione autocratica degli Czar trascinata in totalitarismo comunista.

Libertà ci vuole, e quanto più sentiamo e viviamo in libertà, tanto più ci avviciniamo al popolo americano e ne comprendiamo lo spirito e lo slancio.

E' vero: l'americano è giovane, l'europeo è vecchio; — ma l'italiano fra tutti i popoli è il più giovane per tradizione nazionale (appena un secolo), ed è il più adatto a rinnovare spirito di iniziativa, volontà di vita, istituti sociali.

Se, come è da sperare, le prossime elezioni consolideranno le istituzioni libere repubblicane, senza incrinature comuniste, gli aiuti dell'America, — sia per il Piano Marshall, sia per il recente trattato, sia per l'apporto del capitale privato, sia per l'attività dei nostri fratelli emigrati e loro discendenti, — non mancheranno, come non mancherà in noi volontà e forza a rifare un'Italia nuova sana e vigorosa.

La fiaccola della Libertà che splende all'imboccatura del porto di New York, deve splendere sempre, per nostro volere e virtù, in tutte le città italiane.

16 Febbraio 1948.



Una commissione americana mista composta da deputati e senatori in visita nell'Europa per riferire in merito agli aiuti previsti dal Piano Marshall. E' colui dell'Assemblea plenaria di mandare degli «osservatori» quando qualcosa di molto importante, come il Piano Marshall, impugna il governo di Washington ed indirettamente i rappresentanti del popolo americano.

La sera dell'11 dicembre 1941 i napoletani dissero: s'è sparato.

Quando voleva dire che Mussolini aveva commesso una pura follia dichiarando in quel pomeriggio la guerra agli Stati Uniti. Da quel momento in poi, più che dopo l'intervento nel conflitto, i napoletani cominciarono a considerare gli eventi con crescente preoccupazione. Gli Stati Uniti erano «l'America» in genere; mettersi contro di loro sarebbe stato come mettersi contro gli amici più che per tradizione per definizione.

Fu in quel periodo che, mentre seguivano il funerale d'un amico, un deputato estremista e solitario montecarlo osservò al compianto poeta Libero Bovio: «E' ora di finirla». Bovio ritenne che si alludeva alla crescente follia di Mussolini. L'altro, viceversa, voleva finirla con l'America. L'equivoco, una volta chiarita, apparve così grande ed incredibile che Bovio lo raccontò a Maria Napoli: «vuol finirla con l'America: scio...» e qui il fiorito gergo vernacolo.

La differenza tra l'inglese o l'americano stava in questo: che gli inglesi prendevano spaccio se scoprivano il giuocchetto dei conti salati «per forestieri» e gli americani, viceversa, se la spassavano.

Dunque, la storia della guerra all'America dette il crollo alle ultime speranze che le cose si mettessero bene. Faceva scuro, faceva appeso al vedere un po' dovunque. Gente che

fino ad allora era stata guardiango espresso il suo malumore agitando rapidamente il pollice e l'indice della mano destra. Il gesto voleva a significare, a seconda delle interpretazioni, che stavamo ben freschi o che, probabilmente, saremmo morti di fame.

Quando le prime pattuglie americane giunsero a Resina, presso la Reggia di Portici, a Napoli si organizzarono delle spedizioni popolari. I tedeschi avevano già volte le larghe alla città. Durante tre giorni si erano avuti i più duri combattimenti nelle strade; al Museo, invece di favorire l'esodo, s'era cercato in tutti i modi di ritardarlo. Così, dicevano, arrivano gli americani e ne fanno una pizza.

I tedeschi, viceversa, si aganziarono. Assaliti, si difesero con rabbia e reagirono con violenza. Più tardi compirono le loro vendette. Essi erano già oltre il Cimitero, sulla via del Volturmo, quando nei pressi del Ponte della Maddalena i napoletani incontrarono gli americani. Allora avvenne una cosa incredibile: donne scarmigliate, uomini straccati, bambini emaciati, smascherarono letteralmente i carri armati alleati. Essi agitavano drappi bianchi ed emettevano grida anche per l'emozione.

Historici dell'Unità Londra, con una punta di malignità per l'invidia, lo accoglimento di Napoli ai reparti avanzati americani. A Roma, sotto il tedesco in moltitudine circolava e stupiva. A Salò, viceversa, Mussolini diventava furibondo. Chi s'indignò maggiormente fu il Fuehrer. Questa sua indignazione fu espressa in modo evidente dall'ultimo bombardamento subito da Napoli: quello ad or-



Matrimoni felici e festosi italo-americani. Una delle tante giovani coppie che devono la loro felicità all'incontro dei due popoli: il tenente americano Ralph H. Bassett in parte sulla boccia la sposa, Luciana Parri di Bari.

lento, meno alla disperazione dalla deplorevole confusione fatta sul molo tra il tuo ed il mio, fece approdare a Napoli un piroscafo carico di scarpe. Ma, con goaline trovate, si trattava solo di scarpe adatte al piede destro. Poi sarebbero sbarcate quelle per il piede sinistro.

Ebbene; per la tenue somma di duecento lire dozzine di ciabattini improvvisati o disoccupati modificavano, sulle calate dell'Immacolatella, una scarpa destra o sinistra che fosse per aggiustare il paio.

Allora gli americani capirono, mandarono Charles Poletti.

La letteratura napoletana è varia e pittoresca. Chi lo definì «l'ultimo federale di Napoli a 'o cchiù fetente». Chi, viceversa, si limitò a motteggiarlo lievemente, a ragione dei suoi frequenti discorsi:

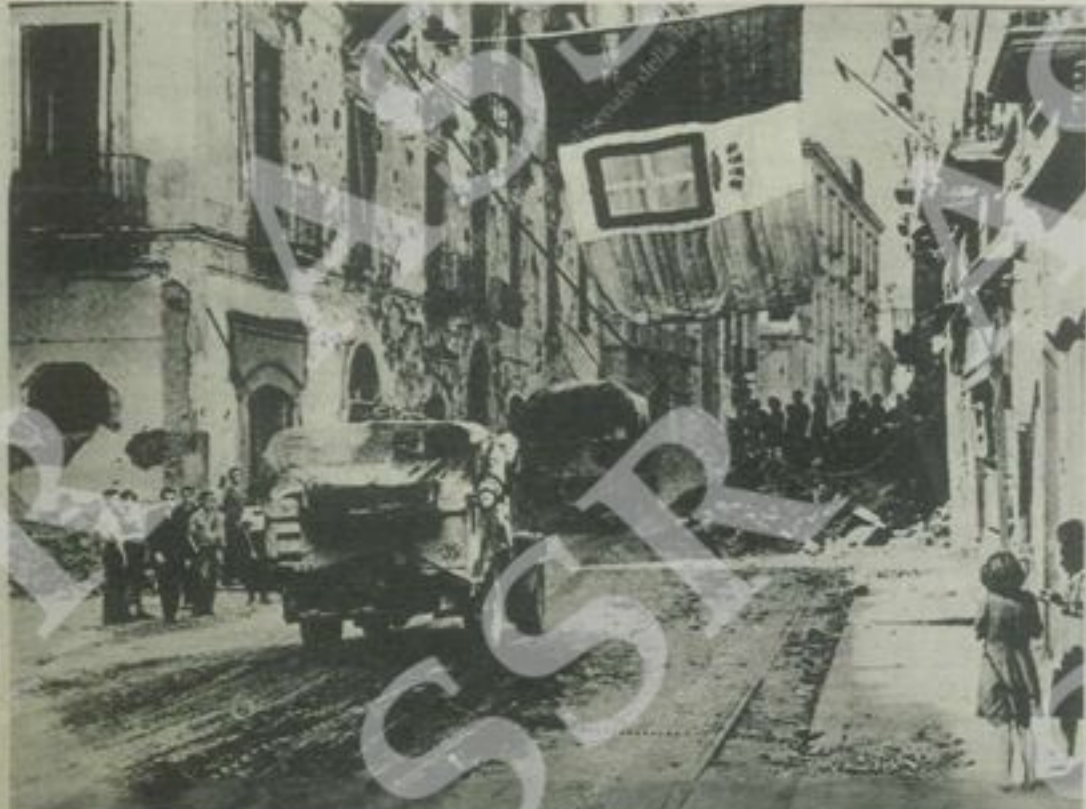
Poletti, Poletti, meno Charles e più spaghetti

Al fondo di tutto questo c'era una spontanea simpatia ed una reciproca comprensione. Senza questa simpatia e comprensione, Napoli avrebbe dovuto trascorrere giorni durissimi. Viceversa, le cose andarono lisce e gli incidenti polettieri cessarono sulla punta delle dita. L'americano godeva un mondo a far la parte del parente ricco che ritorna in patria carico di dollari. Del resto la figura dello zio d'America è universale e s'addista quel senso di orgoglio che dà alla maggior parte degli uomini il possesso di una moneta capace d'acquistare ogni cosa. I napoletani, nella variegata gamma delle truppe alleate, distinsero subito gli americani.

Che cosa è morto, che cosa è vivo di quel periodo?

IL PORTO DEI PIEDI SINISTRI

Quando gli americani s'accorsero d'aver a che fare con furbi matricolati dissero "o kei" ed un sincero accordo fu stabilito coi popolani di Napoli



Resina. I tedeschi hanno respinto dentro la cittadina, gli abitanti, ancora impauriti dalle cannonate, escono a veder gli americani, festosamente salutati dal tricolore. Gli inglesi, invidiosi definirono questa accoglienza «italica».



2 ottobre 1943. Piazza della Borsa a Napoli. Arrivano i primi autocarri alleati, la folla li applaude. Poco prima sulla piazza s'è combattuto accanitamente fra patriotti napoletani e tedeschi. (Foto del Servizio militare alleato).

pera dei nazisti. Mentre gli obiettivi militari venivano trascurati, gli studiosi s'occupavano contro le abitazioni civili, mirando a distruggere il centro della città. Fu l'attacco che fece, naturalmente, il maggior numero di morti, un'aggressione deliberata alla popolazione per punirla della simpatia dimostrata agli americani.

Ma fu anche l'ultimo. Dopo, i napoletani si scusarono di danno le bombe ed usarono all'aperto a vedere l'America che sbarcava all'Immacolatella, Scudellone e presso che intraducibile; vale, presso a poco, senonché di danno ma con un significato più idiosyncratico e figurativo, come la maggior parte delle espressioni popolari.

Fin dalle prime battute, gli americani compresero che con i napoletani non c'era nulla da fare. Nulla, nel senso che ad un popolo già di per se stesso misero si aggiungevano le sofferenze patite per la guerra; il tutto esigeva il permesso di alcune libertà economiche consistenti soprattutto nel traffico clandestino di merci alimentari.

La storia dei camion ceduti con tutto il carico, dei negri che barattavano casse di sigarette dell'Alcool venduto a prezzi astronomici è storia nota. Non lo è altrettanto l'episodio delle scarpe. Il comando al-

l'Alcool, gli sciamani e le M.P. apparite, roccoromai alle cronache della guerra. Ma la parola, nel significato militare, «fraternizzare» ha trovato larga applicazione a Napoli. Gli americani ritengono: quando è arrivata la nave Eritria, con i doni del friendship train, sembrava che si fosse di nuovo a quei tempi.

C'è un segreto che è un segreto di Palcinella. Americani e napoletani hanno un sentimento comune: sono generosi. Gli uni in dollari, gli altri, si capisce, in quel che possono. Soprattutto in cuore. E poi: amano la vita. Gente aperta, gente allegra, gente generosa. Volete di più? Tradotto sul piano politico, questo triplice sentimento è un taciturno di democrazia.

I tedeschi odiarono Napoli per la stessa ragione per cui l'amano gli americani. E viceversa. L'Inno nacque la sera dell'11 dicembre '41 nell'epoca in cui il male divenne senza rimedio. Invece d'un abisso si costruì un ponte sull'oceano. Questo ponte aveva già due pilastri a New York e Napoli. Quelli parti videro, nell'anno di punta 1943, oltre 200.000 italiani distendere quel filo ideale che oggi ha resistito alla guerra e vivrà la pace.

Renato Castellani

AMERICA, AMERICA, AMERICA

LA VOCE DELL'AMERICA

La prima volta che andai in America fu nel 1931 e vi sbarcai nel Canada, a Saint John, New Brunswick, da una nave da carica. Impiegammo 21 giorni a compiere una traversata che i transatlantici della Canadian Pacific portavano allora a termine in meno di sei. Tra gli amici che mi ero fatto a bordo, durante quel tempo, c'era il radiotelegrafista. La notte andavo a tenergli compagnia. Fra un intervallo e l'altro dei suoi tumulti di ascolto mi mettevo la cuffia e cercavo di captare qualche anticipo sulla vita di quel continente. Le grandi stazioni americane mi erano diventate familiari a partire dall'altezza delle Bermuda.

A volte mi toglievo la cuffia, incedendo all'impetuosa la spina dell'altoparlante. Così continuavo ad assuefarmi all'America. La più grande emozione l'ebbi una notte di tempesta, all'altezza di Terranova, mentre tormentavo la metropoli della radio e tutt'intorno alla nave l'etere friggiva di segnali di piroscafi in pericolo sul mare. Una grande voce d'organo risuonò la cabina dei «marconi» a tradimento, come un'ondata che avesse sfondata la porta. Le navi, nonostante le fanche ricurpite l'acqua, rollava alla maledetta, scricchiolava, cigolava e, attesissima, si piegava sui fianchi come un cutter in bordata. Due ratti uno di questi colpi di rullo mi riuscì a trovare, una delle grandi stazioni di New York e ne sbottai fuori una spropositata suono d'organo, in mezzo al fragore della tempesta. Non saprei nemmeno dire perché mi si fece a un tratto un gran vuoto nello stomaco, un vuoto veramente pauroso, ma mi parve di capire cosa fosse quell'America dove avevo tanto desiderato di andare. Se l'America ha una voce è quella dei suoi giganteschi organi a nanna nichelate.

L'ETA DEI PESCI

Del grandi capitani d'industria americani uno, Ford, sono arrivato a conoscerlo e a parlargli nel 1932. Di un altro, John D. Rockefeller, scrisi il necrologio nel 1937. Rappresentavano, insieme a Gillette, Carnegie, Vanderbilt e via discorrendo, un modo di vivere e di credere che oggi è completamente scomparso. Gli americani se ne ricordano appena. Ma l'America, voglio dire la massa americana, non ha più memoria di un pesce che è trasportato da un acquario all'altro.

E' certo che tante generazioni americane hanno adorato Ford e Rockefeller come eroi rappresentativi dell'iniziativa individuale. Ma appena morto l'ultimo dei settimadecenni gli americani non se ne ricordano più. Hanno vissuto in quell'epoca, ma sono precipitati tanto presto nella successiva che non si ricordano quando sia finita, né come fosse, per quanto vi fossero dentro a capofitto. Come pesci rimossi da un acquario all'altro sono sempre in una massa d'acqua (id est: la storia americana), ma l'acquario è cambiato. Ci sono ancora americani che nuotano in una società collettivista senza saperlo. Ci sono ancora americani che pensano in termini di «New Deal». Mi disse Ford nel 1932: «Non ne so niente dell'America!»

IL DIO AMERICANO

Negli alberghi degli Stati Uniti c'è ancora, ma c'era fino a poco tempo fa, la vecchia usanza puritana di far trovare la Bibbia in ogni stanza, sul tavolino da notte. La sera del giorno che ero sbarcato a New York tirandomi in camera mia dopo una giornata alquanto movimentata aprì a caso la Bibbia e leggei: «Oh Signore, inclina l'orecchio tuo, e rispondimi» (Salmo 86). Da allora mi figurei il dio americano sotto forma di un enorme oroscopo alla Salvador Dalí.

PICCOLA STORIA DEI GRATTACIELI

Mi ricordo di un pomeriggio dell'estate 1931 del 1932 a New York, che tornavo a casa, seduto su un imperiale di autobus. Andava dal Rockefeller Center a Washington Square, nel cui pressi abitavo. Era una giornata così calda che non si aveva neanche voglia di leggere il giornale, per quanto i titoli ne fossero vistosi. A ogni fermata, a ogni semaforo rosso, a ogni intoppo del traffico, l'aria non più mossa dalla corsa andava addosso come una doccia d'acqua tiepida. A un certo punto che ero più che a metà cammino, alzando il capo vidi, in lontananza, all'angolo della 23-Strada, un piccolo grattacielo, dalla



New York venne fuori all'ultimo momento inverosimile come un modellino con Manhattan ancora in mezzo ai due grandi fiumi. I grattacieli, tutti in blocco, ce li trovammo a tradimento sulla festa.

punta a ferro da stiro, che riconobbi subito come il Flatiron Building, uno dei primi, se non addirittura il più vecchio grattacielo di New York. Lo salutai con qualche commovente, che già l'autobus se lo lasciava alle spalle. C'era stato un tempo che il Flatiron Building aveva rappresentato per me non soltanto New York ma addirittura l'America. Sono così tanti anni fa, che rimontano ai tempi della guerra mondiale. Allora io andavo in prima gonnola, e mio compagno di banco, un collegista, era un piccolo abruzzese che aveva il padre a New York, che lavorava da sarto. Un giorno di quel 1917 quel padre aveva mandato al suo figliuolo una cartolina a colori. Vi si vedeva il Flatiron Building, color rosa salmone, contro un cielo di un azzurro inverosimile, navigato da nuvolette spumose. Dal fatto del grattacielo esultavano gaimante due bandierine americane. Fu quella cartolina, il mio primo incontro con New York. Mi ricordo con precisione la fatica che avevo durato a imparare quel nome misterioso: Flatiron. E quel nome, e quella cartolina a colori, sfarlati e quel nome, e quella bandierina, e quella strada

gremita di traffico, volevano dire per me l'America. Più tardi imparai i nomi di altri grattacieli: il Chrysler, il Wall Tower, il Singer, il Woolworth, il Metropolitan Life, il Waldorf Astoria. Mi fu facile riconoscere le sagome e i profili di altri fabbricati non meno famosi: la torre a orologio di Union Square, il palazzo del «New York Times», il Fuller e il Chrysler Building. Sia che, nel 1931, venne la volta dell'Empire State, Milleduecentoquarantotto piedi.

Con l'Empire State, più alto della Torre Eiffel, la corsa verso il cielo delle costruzioni nella città di New York ebbe fine. Gli altri grattacieli non furono più costruiti per battere di dieci o di trenta metri quelli inaugurati l'anno prima. New York non si preoccupò più di essere una città verticale, epistola per l'isola. La moda dei grattacieli si esaurì con l'aggravarsi della crisi. Gli uffici al centesimo piano non costituiscono più l'orgoglio degli uomini d'affari.

Poco alla volta nasce Radio City, e cioè Rockefeller Center, dove i grattacieli sono un gruppo compatto, un'altra famiglia di gi-



...Tornavo a casa seduto sull'imperiale di un autobus. Alzando il capo vidi in lontananza il vecchio grattacielo, quello che aveva rappresentato per me non soltanto New York, ma l'America...

gnati benedetti. Era finita un'epoca della storia edilizia di New York. La città cercò sfogo altrove.

PORTFOLIO

Si scopre nel 1933, a New York, conobbi il tesoriere di quella città. Mi chiamava John P. Portfolio, nome quanto mai adatto per un amministratore.

Portfolio era un abruzzese di forse cinquantacinque anni. Mi pare che fosse nato sulle pendici della Maiella, a Ponce. Era arrivato in America a quindici o sedici anni e aveva lavorato da sarto metà della sua vita. Non so esattamente come fosse diventato tesoriere della Città di New York, in quella amministrazione La Guardia, ma certo era uno dei pochissimi italiani in cui Fiorello ripose fiducia.

Portfolio era un uomo piccolo e modesto. Non era mai entrato in un bar di lusso. Mi disse che amministrando il patrimonio della città di New York, spendeva due miliardi e mezzo di dollari all'anno. Mi feci i conti mentalmente e gli dissi che era una cifra enorme, 20 miliardi di lire, press'a poco quanto spendeva allora il governo italiano per suo bilancio annuale. Portfolio mi disse dolcemente che le cose andavano proprio così. In quell'anno l'Italia manteneva un esercito, una marina, un'aviazione, delle colonie. Aveva isole, possedimenti, professorati, scuole, ferrovie, compagnie aeree e di navigazione: fra le più grandi d'Europa, e spendeva in tutto 20 miliardi.

«Tanti ne spendiamo anche noi» disse Portfolio. «Questa è il bilancio della città di New York».

ALLO NEW YORK!

Ero tornato in America dopo cinque anni. E per la terza volta. Non ero mai sbarcato a New York. Ero entrato negli Stati Uniti una volta dal Canada, l'altra che venivo dal Messico. Per anni avevo desiderato e tentato anche in un'entrata sotto l'arco monumentale di New York. Mi sembrava che avrei finito per sentirmi dentro la crecca di un gran rumore d'ellipi di marcia trionfale. La mattina del mio arrivo a New York, faceva freddo, la notte aveva nevicato, c'era il ghiaccio sulle moie passeggiata e sulle sovrastrutture della nave. Avvicinandosi la costa verso l'alba, la tempesta di neve si placò all'improvviso: restò il freddo e un vento che tagliava la faccia.

New York venne fuori all'ultimo momento inverosimile come un modellino. La costa americana, piatta ed enorme e selvaggia difendeva il cuore della città, Manhattan, dico, ancorata in mezzo ai due grandi fiumi, l'Hudson e l'East River. Sandy Oak e Long Island, sotto la neve, furono le prime a comparire. La statua della Libertà, già sullo sfondo dei grattacieli, vecchia, grigia, famosa e bruciata dalla nebbia dagli anni e dalle tempeste, mancò completamente alla consegna di commiato. Alla Quarantena, passando rasente Ellis Island, il penitenziario degli emigranti, il senso del paese, grande e terribile, si chiuse il cuore, come in un pugno di acciaio.

I grattacieli, tutti in blocco, ce li trovammo a tradimento sulla testa, una volta la nave spinta a muso contro la banchina dell'Ellis Island dai tug-boats piccoli battelli raboto, si come mastini.

Dal ponte più alto della nave, al di là dei tetti di lamiera dei capannoni, i grattacieli venivano fuori a mezzo busto, con il capo coronato di nuvole basse e sporche, e nel giorno ovato, tutte le finestre accese. Una volta attaccati alla banchina non li vedemmo più.

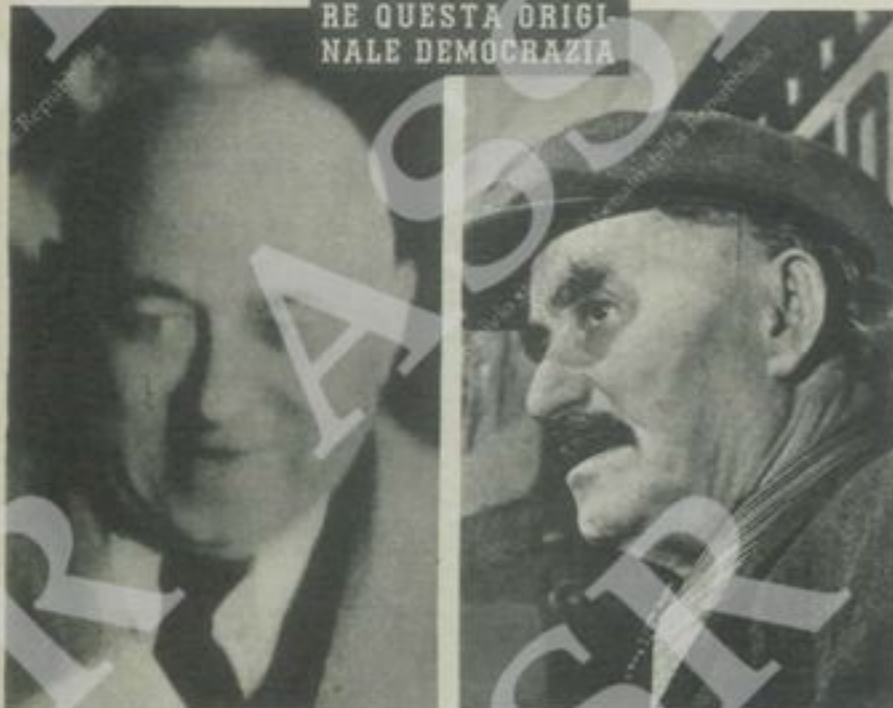
A B D I O

Andai ad abitare in un albergo davanti al Central Park, e all'angolo della Sesta Strada. Dalle finestre di camera mia, al quindicesimo piano, m'affacciavo sul Parco a prendere aria, l'aria di New York, quell'aria fortemente ossigenata che si dice metà addosso a chiunque una straordinaria voglia di lavorare. Personalmente a me dava il coraggio.

Quanto al parco con i suoi scheletri di alberi, le rocce finte e il laghetto gelato, sullo sfondo dei grattacieli di Manhattan a. l. n. suggeriva l'immagine di una piccola foresta elettrificata.

Erano questi i momenti in cui più mi coglieva la nostalgia e annusavo l'aria quasi che attraverso l'oceano potessi arrivarci il profumo delle violette di Trinità 24 Monti.

**IL TORTO DELL'ITALIA
È DI NON VOLER CAPI-
RE QUESTA ORIGI-
NALE DEMOCRAZIA**



Bisogna debellare decisamente la Chiesa Cattolica. Così si è recentemente espresso in un discorso Rakosi, il nuovo Bela Kun ungherese.

«Ricordatevi, signori oppositori che così continuando, ferite la stessa fine di Petkoff». Questo ha detto il bulgario Dimitroff in Parlamento.



Folbe cariche: cadavere del trucidato operaio Bruno Sisti, reo di essere italiano di Pola.



Il delegato russo Andrei Myschinsky ed il delegato jugoslavo Stanoje Simic, dopo il feroce discorso del delegato russo che aveva vilipeso furiosamente l'Italia ed il suo valoroso esercito.

TRIBUNALE SPECIALE DEI BALCANI

PROCESSO ALL'ITALIA

Gli Stati Uniti non hanno certo arrestato Nenni o Togliatti, mentre gli avversari dell'influenza russa nei balcani hanno conosciuto la corda al collo ed il piombo nella schiena

I nostri rapporti con l'America costituiscono, come è noto, oggetto di una continua requisitoria da parte della stampa sovietica e dei suoi portavoce italiani. L'on. De Gasperi e l'on. Strozzi vengono ogni giorno accusati di fare una politica lesiva dell'indipendenza nazionale, infedele agli S. U., ostile alla Russia e alla Jugoslavia, deliberatamente operante in funzione del cosiddetto blocco Occidentale, strumento dell'imperialismo americano e preparatore di una nuova guerra. Si tratta di accuse tanto evidentemente infondate, che non varrebbe la pena di smentirle, se i metodi della propaganda comunista, riciclati su questi nazisti e fascisti, e ispirati al criterio psicologicamente non errato di Apetere Ebu alla nausea, la più spudrata menzogna nella fiducia che con l'esistenza alla fine esse saranno credute, non costringessero ad opporre difese altrettanto reiterate, che in un clima meno velenoso sarebbero certamente superflue.

Nel nostri rapporti con gli Stati Uniti esiste un problema di natura economica e un problema che chiameremo sentimentale. Sul primo problema, i punti da discutere sono due: l'accettazione da parte dell'Italia dell'assistenza economica americana e l'adesione al piano Marshall. Non parliamo dell'assistenza ferulacci subito dopo la liberazione attraverso l'U.N.R.R.A. Essa è ormai cessata e si tratta niente altro che di una gigantesca organizzazione di soccorso ai popoli colpiti dalla fame, dal freddo e dalle malattie, di una specie di Croce Rossa alimentare oltre che sanitaria ispirata a criteri di filantropia e di umanità, e per la quale non può non tributarsi all'America un sentimento di gratitudine.

Parliamo dell'assistenza post-U.N.R.R.A. a che consiste nel consentirci delle forniture essenziali a credito. Anche i nostri sanno che l'Italia consuma, per stringendosi la cintola all'ultimo buco, non meno di settanta milioni di quintali di grano e ne produce ogni anno circa quaranta, consuma circa 12 milioni di tonnellate di carbone e ne produce appena uno e mezzo, consuma non sappiamo quante tonnellate di combustibile liquido e non ne produce nessuna. L'America ci ha offerto di integrare questo fabbisogno, e senza il suo aiuto la metà degli italiani non avrebbero mangiato il loro pane, le nostre industrie avrebbero arrestato la loro attività, i nostri trasporti si sarebbero fermati. Doveva forse l'Italia votarsi alla morte fisica per non dare ombra alla Russia? D'altra parte non ci risulta che la Russia abbia mai detto o mai stata in condizione di dire all'Italia: eccomi pronta col mio grano, il mio carbone, il mio carburante e scegli tra la mia offerta e quella americana. In tal caso la nostra scelta avrebbe potuto rivestire un carattere preferenziale politicamente sospetto, ma la Russia ci ha offerto solo gli articoli della Pravda, tradotti sull'Unità, ed era evidentemente troppo poco per indurci a rifiutare grano, carbone e benzina d'oltre Oceano.

Io non ho il piacere di conoscere l'on. Togliatti, ma se per avventura avessi l'occasione d'incontrarlo privatamente presso qualche comune amico, vorrei domandargli in via strettamente confidenziale se egli andando al Governo sarebbe in grado di fare qualche cosa di diverso da quel che ha fatto l'on. De Gasperi. Fino ad oggi infatti i nostri comunisti non ci hanno mai spiegato chiaramente il loro programma su questo punto delicato.

E' venuto poi il piano Marshall. Come si può affermare in buona fede che esso è in funzione anti-russa, quando la Russia è stata solennemente invitata ad aderirvi ed è stata essa che ha rifiutato ed ha costretto a rifiutare i suoi Stati satelliti? Non vogliamo fare induzioni maligne sulle ragioni di questo rifiuto, ma è intuitivo che se vi deve essere sospetto, quello non può cadere sulle intenzioni dell'America che voleva comprendere nel piano Marshall la Russia, ma sulle intenzioni della Russia che se ne è volentieri esclusa. E

per quanto riguarda l'Italia è da ripetere lo stesso discorso fatto poco sopra. Se il piano Marshall è un piano di ricostruzione, perché mai l'Italia dovrebbe rinunciare a giovarsene? E ha mai la Russia offerto all'Italia un suo piano di ricostruzione? Non esiste nessun piano russo per la ricostruzione italiana, e per quale follia può muoversi a rimprovero dell'Italia di non essere corsa al suicidio per un presunto atto d'amore verso la Russia?

Ma fin qui la difesa della politica italiana può sembrare fondata solo sul terreno degli interessi economici e sembra invocare solo la accusa dello stato di necessità. La signorilla vuole che da parte nostra si riconosca senza ipocrisia che effettivamente tutte le nostre simpatie e cioè tutte le simpatie degli italiani non comunisti vanno agli Stati Uniti. Questo è il problema sentimentale. Il fatto è indubitabile. Si tratta di vedere se per avventura questo stato d'animo non sia la conseguenza diretta e inevitabile della politica della Russia nei nostri confronti e non quella di una politica nostra nei confronti della Russia. La Russia da un lato si è trovata nella necessità di dover appoggiare tutte le ragioni jugoslave contro di noi; dall'altro, anche indipendentemente ed oltre questa solidarietà con la Jugoslavia, essa ha manifestato verso di noi un'avversione quasi gratuita, psicologicamente spiegabile in parte per ragioni ideologiche, perché la Russia sembra condizionare la propria amicizia ai regimi interni vigenti nelle diverse nazioni, in parte per riflesso della sua rivalità con gli Stati Uniti, essendo stato il nostro Paese per le vicende belliche e i patti intercorsi tra i vincitori uno dei Paesi assegnati all'accampamento anglo-americano. Ne è derivato che in ogni circostanza, il sentimento nazionale italiano ha trovato contro di sé la Russia. La disgraziata soluzione di Trieste è stato il compromesso per noi doloroso che gli Anglo-Sassoni hanno dovuto sottoscrivere come il meno peggio dinanzi alle rivendicazioni jugoslave strenuamente appoggiate dalla Russia. Il nostro ingresso all'O.N.U. è stato precluso dal veto della Russia. Per la riparazione e la assegnazione della flotta, la Russia ha tenuto a distinguersi come un creditore intransigente. Tutto ciò non poteva incrinare gli italiani a guardare con simpatia l'Unione Sovietica.

Vi è infine tra America e Russia e i loro metodi un paragone che gli italiani non potevano fare a meno di tentare e che non si risolveva a vantaggio della Russia, del che la colpa non è di nessuno e di fuori della stessa Russia. Gli Stati Uniti infatti fino ad oggi non hanno arrestato né Togliatti né Nenni. Anzi, come osservò alla Costituente l'on. Merzagora, il quale oltre che un esperto finanziere è un uomo di spirito, l'on. Nenni, e l'osservazione è estensibile all'on. Togliatti, riusciva a mantenersi in piena efficienza fisica per i suoi energici discorsi contro l'America solo in grazia delle calorie che gli erano fornite dall'America stessa, essendo presumibile che l'on. Nenni non si cibasse di grano ucraino né di noccioli del Caucaso. Non risulta invece che in Bulgaria, Rumenia, Ungheria, Jugoslavia, gli avversari dell'influenza russa vengano forniti dalla Russia stessa delle calorie necessarie per assolvere il loro compito politico.

Russia invece che vengono forniti di corda o di piombo per essere spediti all'altro mondo. Ed allora non si può dare l'ortica agli italiani se essi preferiscono il sistema di influenza americano a quello sovietico. Anche dal punto di vista sentimentale dunque l'Italia va assolta dal processo che le intentano. Non è lecito pretendere che l'opinione pubblica si orienti in favore di chi non trascurò occasione per darci prova di scorsa amicizia e di cui perseguo metodi di espansione incompatibili con alcuni principi che ci sono cari e sotto la protezione dei quali desideriamo vivere.

PAOLO GIULIO

Un disegno del 1782 rappresenta gli Stati Uniti d'America come un indiano ignudo con la vita cinta di foglie di tabacco, al quale una gentildonna, che raffigura l'Inghilterra, si rivolge con atteggiamento di protezione. Da allora ad oggi quell'indiano ha compiuto un lungo cammino e da colui che tollerava protezioni, è divenuto colui dal quale l'Europa attende aiuti. L'ammontare degli aiuti concessi dagli Stati Uniti all'Europa dal 1 luglio 1945 al 30 giugno 1947 ammonta alla cifra imponente di 12.160 milioni di dollari. Fino all'ottobre 1947 gli aiuti concessi all'Italia ammontavano a L. 1.095 milioni di dollari o quelli alla Francia a 1.976 milioni di dollari. Secondo la proposta del Governo degli Stati Uniti al Congresso, gli aiuti che gli Stati Uniti dovrebbero concedere all'Europa nell'anno finanziario 1947-48 ammonterebbero a 6.800 milioni di dollari.

Quali motivi hanno indotto il popolo degli Stati Uniti ad accettare i sacrifici economici che il Governo ha imposto e si propone di continuare ad imporre, con un programma di aiuti a Stati esteri, di dimensioni che non hanno precedenti?

La risposta che danno coloro che interpretano qualunque avvenimento umano, in termini marxisti è chiara, come chiaro è lo schema interpretativo fornito dal Marx, se pure altrettanto semplicista. L'economia esistente negli Stati Uniti è una economia capitalistica, meglio supercapitalistica, dove il potere politico è detenuto dai monopoli economici. I monopoli si adoperano la forza politica della quale dispongono, per imporre quella ripartizione del reddito nazionale, che provoca la conseguenza che la grande massa dei lavoratori-consumatori, non è in grado di comprare la totalità delle merci che essa ha prodotta. Perciò la economia americana è costantemente sotto la minaccia di crisi economiche, crisi di sovrapproduzione, o di sottoconsumo, che paralizzano le forze, che determinano l'imperialismo degli Stati Uniti, costretto a cercar mercati di sbocco, dove collocare la produzione esuberante.

La storia dei monopoli, che dominano la politica americana, è storia antica, ed ogni studente di economia sa quanto di essi si discusse sul finir del secolo scorso, quando si apprestarono i primi interventi del Governo per limitarne il potere.

L'ascesa delle organizzazioni dei lavoratori non fu facile. Nel 1880 il Noble Order of



Vignetta di propaganda inglese: riconciliazione fra l'Inghilterra-madri e la figlia America (1782).

155; carne 163; uova 127; pollame 132; caffè 128.

Le cifre dimostrano che gli aiuti all'Europa non costituiscono in se stessi uno sbocco economico di dimensioni tali da giustificare lo sforzo politico che gli Stati Uniti compiono sul piano interno e su quello internazionale. Si domanda allora quali siano i motivi che inducono gli americani a manifestare così grande interessamento per l'Europa. Secondo chi scrive essi sono prevalentemente di ordine ideologico; molti, soprattutto quelli che meno conoscono gli Stati Uniti e la loro storia, si dimostreranno scettici. Costoro sono quelli i quali raffigurano gli Stati Uniti come dominati dai discendenti della stirpe dei cercatori d'oro.

Quando si riflette che fra le classi dirigenti degli Stati Uniti hanno una gran parte coloro che emigrarono o i discendenti di quelli che emigrarono per sottrarsi a persecuzioni politiche, religiose e razziali, si comprende quanta parte abbiano le forze ideologiche nel determinare la politica americana. Molte decisioni fra le più gravi nella politica estera degli Stati Uniti, rispondono a motivi di ordine ideologico. Il Nord America non aveva ancora raggiunto la fase capitalistica ed ancor meno quella supercapitalistica, quando il Presidente Monroe, nel messaggio al Congresso del 2 dicembre 1823, affermava che gli Stati Uniti avrebbero difeso la indipendenza delle Repubbliche Americane, che la avessero conquistata. In quel periodo le Repubbliche americane non costituivano uno sbocco economico per le produzioni del Nord America. Parimenti arduo sarebbe l'affermare che motivi economici determinassero il discorso pronunciato da Lincoln il 19 novembre 1863 a Gettysburg, nel quale furono enunciati ideali che ancor oggi risuonano nel cuore degli americani, e più profondamente di quello che non credano gli scettici.

Accanto ai motivi di carattere ideale, vi sono quelli di ordine politico, che spingono gli Stati Uniti ad aiutar l'Europa nell'opera di ricostruzione economica, perché si creda che quanto più rapida sarà la ricostruzione, tanto più probabile sarà lo sviluppo delle forze politiche atte a contrastare i propagatori degli ideali comunistici propugnati dalla

L'INDIANO NUDO



STORIA VECCHIA E SEMPRE NUOVA! Quando nel 1870 la Russia si espandeva nella Cina e gli S. U. avevano da poco concluso un Trattato commerciale con le Haway, il caricaturista Frank Bellew disegnò queste vignetta intitolata: «I due giovani giganti... Ivan e Yanatan Knights reg giungono l'Asia da opposte sponde». Cosa si può sperare oggi di meglio!

HA FATTO MOLTA STRADA

Non vi è forse paese dove la lotta dei lavoratori sia stata più aspra e più vittoriosa. Battuti i negrieri, vinta la crociata magnifica delle otto ore, conquistata la libertà di sindacati e di sciopero, i liberi lavoratori di America lottano oggi contro i grandi Trusts, valendosi di una democrazia che non è di ostacolo all'ascesa civile delle forze del lavoro



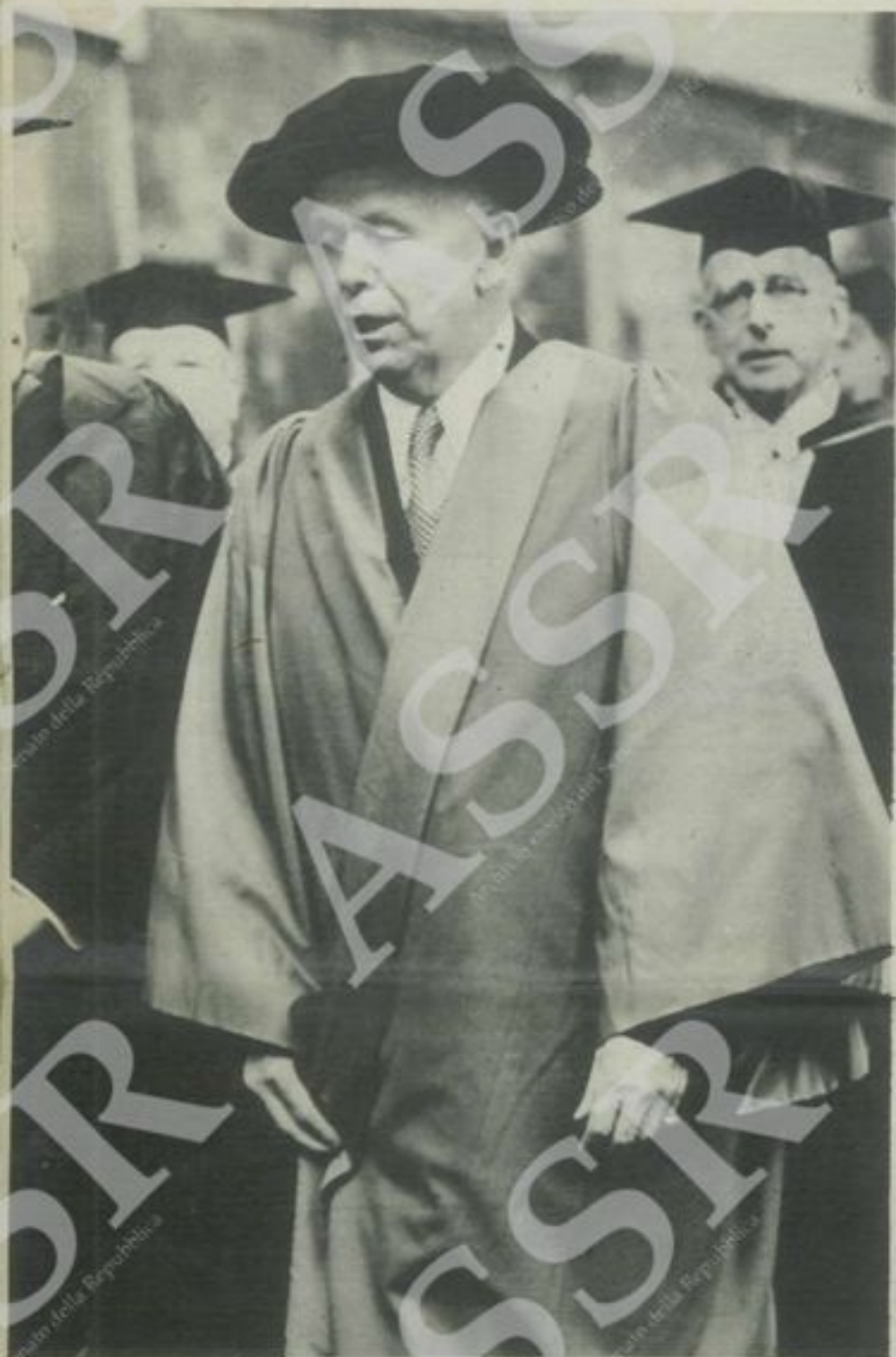
La bilancia della «Domanda ed offerta». Ecco come la satira politica del secolo scorso rappresentava gli sfruttatori del lavoro. Costoro (come se si trattasse di macchinari) provvedevano a sostituire i lavoratori che reclamavano, scioperando, dei miglioramenti salariali, con poveri e disgraziati immigranti, che la lana aveva cacciato dai paesi di origine.

Knights of Labor, associava 700.000 membri, e per la prima volta costringeva Jay Gould a venire a patti in seguito allo sciopero contro le ferrovie dell'ovest. Nel 1881 si costituiva l'American Federation of Labor, con 250.000 membri, divenuta la più grande organizzazione sindacale oggi esistente. Nel corso della guerra la forza delle organizzazioni sindacali è immensamente cresciuta, ed anche in virtù di ciò la partecipazione al reddito nazionale delle classi lavoratrici è aumentata. Il reddito nazionale è

enormemente aumentato, toccando nel primo semestre 1947, la cifra imponente di 223,6 miliardi di dollari. La quota parte di reddito messa a disposizione dell'Europa sotto forma di aiuti è stata pari al 2,65 per cento. Se si ammette che nel 1949 il reddito nazionale continuò ad essere prodotto nella medesima misura che nel 1947, e se si suppone che gli aiuti all'Europa mantengono il volume del 1947, l'Europa rappresenterebbe uno sbocco nel quale gli Stati Uniti collocherebbero il 2,56 per cento della produzione nazionale.

Non dunque gli sbocchi forniti dall'Europa hanno consentito di collocare le merci prodotte dagli americani, al bene il mercato interno, dove il più alto potere di acquisto delle classi lavoratrici, in posto queste in condizioni di consumare i beni prodotti. Gran parte dei consumi dell'americano medio sono aumentati. Aumentati percentuali 180 rispetto al 1938-39 frutta 375; verdura 625; cereali da breakfast

Russia. Gli ideali collettivistici propugnati dal comunismo sono in pieno contrasto con le aspirazioni dell'americano medio. Se fosse lecito esprimere quelle aspirazioni in una proposizione, le si potrebbe riassumere nella convinzione che la preservazione della vita fra individui e gruppi di individui, — anche se qualche volta provoca sopraffazioni — è il miglior presidio della libertà umana, e alla condizione che nessun gruppo riesca a prevalere durevolmente sugli altri.



Al tempo della Conferenza per la Pace con la Germania e l'Austria, il Generale Marshall riceve a Londra la laurea ad honorem di dottore in legge della famosa Università di Oxford.

MARSHALL L'UOMO DEL "PIANO"

DI AUGUSTO GUBBIERO

"Caro ministro, per la prima volta da quando assunsi questo ufficio sei anni fa, mi è possibile riferire che la sicurezza degli Stati Uniti di America è interamente nelle nostre mani".

Caro ministro, per la prima volta da quando assunsi questo ufficio sei anni fa, mi è possibile riferire che la sicurezza degli Stati Uniti di America è interamente nelle nostre mani.

Con queste parole semplici e sobrie, cominciava il rapporto che il Generale Marshall presentò nell'ottobre del 1945 al Segretario di Stato per la guerra. Era da sei anni capo di stato maggiore e ogni due anni aveva presentato un rapporto al ministro. Ma quanto differiva questo terzo rapporto dai due precedenti! In quei sei anni, l'America si era trasformata dalla nazione quasi più inerme, che ora, nella più grande potenza militare del mondo.

George Catlett Marshall ha compiuto 67 anni lo scorso dicembre. È alto di statura, minuto, robusto. Il volto dai lineamenti forti e marcati porta l'impronta della risolutezza. Non ha mai comandato un esercito in campo, ma ha organizzato l'esercito più potente del mondo. Ha pazienza e fermezza, ed è uno le doti principali del buon negoziatore. Sa giudicare e interpretare gli avvenimenti. È un grande organizzatore. È straordinariamente disinteressato. Non ha paura di niente. Fatto ancora più straordinario: non ha ambizioni. Parla poco. Sa ascoltare con pazienza, e mentre ascolta, il suo viso non tradisce la minima impressione. Se è necessario parlare parla sempre con buon senso, ed espone idee semplici e chiare.

Quando scriveva quel suo rapporto, il generale Marshall era prossimo a raggiungere i limiti di età — 53 anni — e quindi ad abbandonare l'ufficio che aveva tenuto così degnamente per sei anni. E infatti, qualche mese dopo, smontò la divisa militare, si ritirava nella sua terra di Leesburg, per dedicarsi tutto ai piaceri dell'agricoltura.

Si era da poco dedicato a quella nuova vita, quando scoppiò uno scandalo clamoroso nella diplomazia americana: il generale Pat Hurley, ambasciatore in Cina, accusò pubblicamente la burocrazia del Dipartimento di Stato di avere ostacolato e sabotato la sua opera, e di avere favorito in tutti i modi i comunisti cinesi e addirittura di avere intrigato con essi; dopo di che, si dimise. Il Presidente Truman, turbato dallo improvviso scandalo, ebbe un'idea: chiamò al telefono il generale Marshall, e gli chiese se fosse disposto a rinviare di qualche mese il suo ben meritato riposo. Avrebbe accettato una missione, che egli, il Presidente, aveva urgente bisogno di affidargli? Il generale diede una occhiata ai bagagli, che aveva difatti deposto a Washington. Dieci giorni dopo, partiva come « inviato speciale » del Presidente per Ciang-King.

Il suo compito in Cina era di metter d'accordo i cinesi. Questo è facile a dirsi, ma è impossibile a fare. Ci sono ormai due Cine, la Cina del Kuomintang e la Cina comunista, che si odiano a vicenda mortalmente, che si fanno la guerra da circa una generazione, e se la sua fatta persino mentre imperava la guerra contro il Giappone; e spesso, l'una delle due fazioni si scoriava dell'invasore giapponese per dedicarsi ai piaceri tanto più raffinati della guerra civile; così si videro spesso truppe cinesi attaccare alle spalle truppe cinesi, che erano impegnate contro i giapponesi.

Forti per la pace

Le riunioni furono molte, le discussioni interminabili, e si concluse poco. Furono fatti accordi, ma non furono rispettati. Alla fine, il generale Marshall dichiarò che interessi egoistici avevano sabotato la sua opera. Accusò i comunisti di essere « antidemocratici » e di volere imporre un governo comunista in tutta la Cina. Accusò il Kuomintang di compendere gruppi « interessati alla conservazione del loro controllo feudale della Cina ». Improvvisamente, il 7 gennaio, il presidente Truman accettava le dimissioni di Mr. Byrnes, e nominava Segretario di Stato il gen. Marshall.

Ancora una volta, il vecchio soldato ripose i bagagli, salì in un aeroplano, e partì. L'aeroplano fece scalo all'Isola Guam per i rifornimenti. Il corrispondente della « Associated Press » notò che il generale era in « high spirits » (colui diranno: alto di morale). Gli fu chiesto: « Continuerete la politica di Mr. Byrnes? ». Il Generale rispose, e rispose: « Sarei uno stolto se rispondessi a una domanda come quella in questo momento ». Gli fu chiesto ancora: « Potete dire qualche cosa dei vostri piani? ». Il Generale rispose: « Sono spiacente, ma per il momento non dico niente ». Nel frattempo, l'aeroplano aveva fatto i rifornimenti. Il Generale risalì a bordo e ripartì.

Chi avesse voluto, allora, sapere qualcosa della idea del nuovo Segretario di Stato, sulla guerra e sulla pace del mondo e sulle relazioni internazionali, avrebbe potuto consultare le carte, che egli aveva scritto quando, nello abbandonare la carica di capo di stato maggiore per ritirarsi a vita privata, aveva l'obbligo di dover parlare con franchezza completa al suo governo e alla sua nazione. In questo terzo rapporto, che ho già citato, egli aveva tratto dalla sua esperienza le conclusioni sul modo di mantenere la sicurezza del paese nell'avvenire. Ecco i punti principali:

« Finché non sia dimostrato che si è trovata una soluzione per prevenire la guerra, una nazione ricca, che dispone le armi come abbiamo fatto noi dopo ogni guerra della nostra storia, va incontro al disastro. L'esistenza di strumenti di distruzione complessi e terribili, ora disponibili, fa di questa proposizione una verità semplice, e mio avviso ineluttabile ».

« Non è più pratico continuare a considerarsi come una base soddisfacente della nostra sicurezza ciò che una volta concepimmo come una difesa dell'emisfero. Nel mondo siamo interessati alla pace del mondo intero. E la pace può solo essere mantenuta da chi è forte ».

Quindi il Generale Marshall insisteva sulla necessità dell'istruzione militare di tra-



La riunione delle sedici nazioni aderenti alla prima volta dopo la guerra i popoli europei uniti per ricostruire i loro paesi devastati e per

ta la gioventù e sulla necessità di tenere un esercito pronto per la immediata mobilitazione e di tenere pronti le armi per i primi mesi di guerra.

« Ultimo punto: « Noi possiamo essere certi che la prossima guerra, se ci sarà, sarà anche più totale di quella che ora si è conclusa. La natura della guerra è tale che una volta cominciata, può terminare solo come è terminata quest'ultima: con la distruzione del vinto. E si deve assumere che un'altra riconversione dalla produzione di pace a quella di guerra avrà luogo al principio sotto il bombardamento nemico a distanza ».

Queste erano le idee del Generale Marshall quando stava per abbandonare il suo ufficio di capo di stato maggiore. In sostanza, egli voleva che l'America rimanesse armata per difendere non solo se stessa, ma la pace del mondo. C'è ragione di credere che non abbia cambiato idee.

La dottrina di Truman

Il primo problema, che il Generale Marshall ebbe da affrontare fu quello della organizzazione del personale del Dipartimento di Stato, a cominciare dal Vice Segretario. Dean Acheson era da molto tempo il vicesegretario. Era rimasto in carica per la mancanza del Presidente Truman. Come sostituirlo?

La scelta di Marshall cadde su Robert A. Lovett, che era stato Vice Segretario alla Guerra per l'aviazione. Lovett è un banchiere e un uomo d'affari. È socio di Harriman nella Brown Brothers, Harriman & Co., ed era direttore della Union Pacific Railroad. Aveva da lasciare ai suoi affari privati, che erano grossi e importanti, ed era convalescente di un'operazione chirurgica. Ma accettò la proposta di Marshall. Disse: « Ci sono tre persone, alle quali non posso dire di no: mia moglie, Henry Stimson e George Catlett Marshall. Quando il "vecchio" mi chiederà devo rispondere: Ecco! »

Il Dipartimento di Stato era disorganizzato. Per quindici anni aveva lavorato piuttosto come un organo personale di Roosevelt e dei vari Segretari di Stato. Spesso aveva seguito non solo le direttive del Segretario di Stato, ma anche quelle di altri Ministri: di Wallace, di Morgenthau. Non aveva un capo, un direttore permanente, e, nello stesso tempo, il suo personale in patria e all'estero era enormemente aumentato.

Marshall istituì un Segretariato esecutivo, e mise a capo di esso un giovane, Carlisle H. Humelton, che si era da poco dimesso dall'esercito. Poi, mise insieme un gruppo di funzionari e di esperti di grande valore, e affidò loro il compito di preparare il piano della politica estera degli Stati Uniti. A capo del gruppo, mise George F. Kennan, specialista



Conferenza del Piano Marshall a Parigi. Per le pini dalle comuni necessità, si sono insieme tenere ancora accese la fiaccola della civiltà.

lista in materia di politica russa, che come consigliere ministro a Mosca, aveva, nei suoi rapporti, dato prova di grandissima peracutezza. E gli mise a fianco « Chip » Bohlen, anche lui specialista in politica russa; un altro giovane con una grandissima esperienza diplomatica, che aveva fatto servizio come interprete alle conferenze di Teheran, Yalta e Potsdam.

Kennan è l'autore del famoso articolo sulla politica estera dei Soviet, che apparve l'anno scorso in *Foreign Affairs* con la firma X-Fare che egli lo aveva scritto prima di insediarsi nel suo ufficio. Ma fu pubblicato dopo, e quindi si ritenne che il Dipartimento di Stato non se lo ne avesse permesso la pubblicazione, ma la avesse voluta allo scopo di mostrare l'opinione pubblica americana e di darle il senso della gravità della situazione.

Il Dipartimento di Stato non si era ancora adattato alla nuova organizzazione, quando scoppiò la crisi greca. Marshall la affrontò con grande calma. A questo punto, la rivista *Fortune* fa una rivelazione, che — per dire la verità — sembra incredibile. Il Dipartimento di Stato considerava l'azione, che aveva raccomandato al Presidente come una misura puramente di emergenza, nello stesso tempo estensione. Ma non comunicò internamente nell'



New York sotto la neve nel giorno di Natale. Mentre il bianco mantello colava sulla metropoli, in questi grandi alveari cuori festivi pensavano alle sorti dei bimbi poveri d'Europa, alle loro miserie, ai dolori, alle sofferenze indicibili. Il popolo americano è uscito dalle « splendide solitudini » e s'interessa alla sorte della martoriata Europa, perché, difendendosi, sa di difendere le tradizioni, la cultura, la civiltà dell'occidente.

In una città dell'oriente d'Europa, molto lontana da qui, e in cui vige il «sistema collettivo», Lucia, una sera, decise di fare quella che venti anni avanti la madre, e mille anni avanti un'ava, a cui ella in mente somigliava, tranne che nell'esser-opera, avevano fatto scappare di casa nel proprio innamorato.

Grandinava. Gli alberi rullavano come tamburi, e solo l'occhio poteva distinguere dal pensiero che sui tetti si ballasse con scarponi chiodati. Lucia, approfittando del buio e del fatto che padre e madre erano assenti, attaccò due cavalli a una slitta e volò verso il villaggio vicino, in cui avrebbe trovato il suo timido Leone. Correva in direzione opposta al vento, frustando la grandine e pensando: «Fra poco sarò una signora, e mai più sarò una signorina». Una bambina

terza nel quarto sino al cinquantesimo, accorrandosi a mano a mano in un passo perfetto.

Al cinquantesimo giro, qualcheuno confessò di sentirsi stanco, e il capogruppo fu avvertito che erano già le sette. «Ci fermiamo!», domandò un uomo anziano. «Come, ci fermiamo?», fece il capogruppo. «Chi ci ha dato il contrordine di fermarci?».

In quella arrivò Lucia, e, cercato inutilmente il fidanzato per le strade deserte, corse in piazza e lo trovò al terzo posto della terza fila. «Leone!», gridò, agitando le mani. «Leone!».

Il giovane si volse e lo sorrise, ma non fece alcun cenno di uscire dalla fila. Lucia gli corse dietro, afferrandosi a un grosso giovanotto, che la sosteneva senza scomporsi, come fa la ruota di un carro in movimen-

to andava al più presto destituito, ma che bisognava cercarlo lo stesso, perché egli, come sopraccapo, poteva dare, se avesse voluto, anche l'ordine di bruciare il villaggio, ma non poteva, senza il pericolo di assentare un grave colpo alla via generale, impartire direttamente un contrordine. «E allora?», disse Lucia, che era riuscita a strappare il microfono a un tale che lo reggeva con le mani fredde e sbiancate. «E allora?».

«Allora», rispose l'uomo, impressionato da questa voce sottile che gli giungeva dalla provincia, «allora, buona notte!».

In piazza, dove presto Lucia e i vecchi tornarono, la squadra aveva superato il sentinale di giri e si muoveva, con la stile che lo dava l'essenziale e la permissiva la stanchezza, verso il migliaia. Delle lampade, c'era una dopo la mezzanotte, non ne rimaneva alcuna che una, assai piccola e verdinella, la quale pendeva sul palco per la musica. Gli uomini in marcia erano illuminati più dall'alba della terra coperta di neve che da quel barlume che veniva dall'alto, ed erano più visibili nei piedi che nelle teste. Lucia fece un ultimo tentativo per convincere Leone a seguirlo, ma quando fu lo sguardo nella faccia di lui, tutta coperta di grandi bianchi, quando gli lesse negli occhi la paura, non si uscì dalla fila (diciamo così) e non si separò, nemmeno per via di assenti, ma di rallentare il passo, come se la macchina del mondo, per non spezzarsi e seguire il suo lavoro e riportare il sole in quel cielo nero, avesse bisogno che la ruota d'innanzi girasse regolarmente e continuasse sino all'arrivo del contrordine; quando capì che era tardi, che la sua fuga era ormai compromessa, che fra poco sarebbero arrivati a cercarla, il padre, la madre e i vicini, volse le spalle alla piazza e di corsa raggiunse la slitta. In quel primo momento di strano, pensò di liberare i cavalli, che, fra l'altro, lo consigliavano in viso alla terza fila di quei giovanotti, ma liberatone uno e acciacciato col grido verso la campagna, pensò che a casa non avrebbe potuto ritornare a piedi. Saltò dunque sulla slitta, considerò l'unico cavallo che le restava, ascoltò il rumore dei passi che giungeva dalla piazza e che pareva destinato ai secoli dei secoli, poi diede un colpo di frusta che lanciò le stampe nella neve, e partì. Vicino alla piazza, vide un gruppo di cavalli andare per uno, annusandosi l'un l'altro a coda; nessuno era il primo e nessuno l'ultimo, perché tutti avevano fermato circolo e giravano attorno a un albero; ma se il pensato doveva essere il sospito, terzo sarebbe stato il cavallo che Lucia aveva liberato dalla slitta. «Mio Dio!», mormorò, fra due colpi di tosse. «Mio Dio!». Anche lui è andato a finire in una ruota!».

Presto fu a casa; aprì con trepidazione la porta, disposta ad ascoltare qualunque agitata. Ma padre e madre erano assenti; un biglietto, posato sulla tavola, fra un povero e una mela, faceva che l'una era andata alla radunata serale delle madri di una figlia unica, da marito, l'altro alla radunata notturna dei padri di figlie prive di dote.

«Specie di un «baci» dalla lingua amara ed entrò nella sua camera. «Che mondo!» pensava, guardando alle cartine geografiche che erano stese sulle pareti. «Che mondo!», Asia, Africa, Australia... Non c'era posto per una fuga, non c'era posto per un piccolo atto, grinzoso. Eccola tornata al suo letto di nubile, recata con la testa al cuscino

costo; testa di signorina su guanciale di signorina. Ma il cuscino sembrava pieno di spilli, e tutto il suo corpo pareva che non avesse mai dormito, tanto strano e buffo risultava il sonno alle palpebre, alle braccia, alla testa. Perché dietro la nuca non c'è un tasto, girando il quale si cade nel sonno? Gli altri penserebbero a rigirarlo e a svegliarlo. E se uno fosse dimenticato? Tanto meglio. Sempre dentro il sonno.

Due ore passarono così. Finalmente, Lucia cadde in una specie di dormiveglia, e nella sua luce, che ancora le colpiva gli occhi, vide formarsi una persona singolare con la faccia piena di autorità. «Hai un biglietto d'invito?», disse questa. «Che biglietto d'invito?», fece Lucia. «Quella per entrare nella radunata?». «Ma quale radunata?». «Oh, come! La radunata di coloro che dormono! È una delle più riuscite e vi partecipa tutto il mondo, senza distinzione di partiti, razze e nazioni. Entra per un poco e guarda!».

Lucia entrò e vide, un cosucco, una radunata, il cui ordine, la cui austerità superavano qualunque immaginativa. Tutti stavano nella medesima postura e tutti avevano gli stessi pensieri, cioè non ne avevano punti, e tutti gli stessi sentimenti, perché i visi, in cui si specchiava piano piano l'espressione del piano, prendevano quel tanto che andavano perdendo i visi in cui si specchiava l'espressione del riso.

«Che bella radunata!», disse Lucia; e pensò con disprezzo alla ruota di cui faceva parte Leone e a quella di cui faceva parte il cavallo. Non eran nulla al paragone.

«Più bella della presente radunata non ce n'è che una sola!», fece la persona singolare con un sorriso equivoco. «E quale?», domandò Lucia. «Vorrei non dirtelo, perché sei troppo giovane!», «Ed io te ne prego!».

«Guarda di là!». E la persona indicò una sterminata sfera di cipressi.

«Cosa c'è di là?».

«Tutti i miliardi di questa terra. E la radunata di miliardi e miliardi di persone le quali fanno un che di più serio, profondo e ordinato che non sia il dormire!».

«Moooo!».

«Di più?», continuò ad essere moeta.

«Madonna degli Angeli!».

«Se il vedessi!», intanto sono più eleganti di coloro che dormono, perché questi stanno chi unta chi in pigiama, mentre quelli sono tutti vestiti, e per giunta in abito da cerimonia. E poi che silenzio, che compostezza, che obbedienza!».

«Mio Dio!», fece Lucia. «Ho paura! Ho paura! Mi voglio svegliare!». E infatti era sveglia, con le mani sul cuore che la batteva. «Mio Dio! Madonna degli Angeli! Mio Dio!». Accese la lampada, rivede le cartine geografiche. «Che mondo! Dormono tutti!». Si coprì gli occhi con le palme. Ma d'un tratto, con una gioia da scolaria che sorprende in fallo il maestro, venne a scoprire che al di là del Pacifico, la gente era sveglia. Non tutti dormivano, dunque! Non tutti dormivano!

Il pensiero di Lucia si tuffò da una parte, in quel lato di mondo ove la radunata era bruscamente interrotta, e cominciava la baraccola degli svegli; dall'altra, si mise a correre verso un giorno lontano del suo passato, un pomeriggio, un auro illuminato dal sole.

Perché questo auro sovrastava in tal modo a tanti ricordi? Perché splendeva su una terra senza pari? Perché il pensiero di lei si toccava come un soffragno alle scoglie?

Sulle pietre a secco di quel mare, si proiettavano ombre di bambini che mangiavano in alto tre palli; non si capiva quali fossero le teste, quali le palme, se non quando taluno più forte, strappava l'ombra tonda dalle ombre delle mani e delle braccia, e la lanciava in alto.

Un gioco, un che di scappata, disordinata e felice!

Vitaliano Brancati



IL SOGNO DI LUCIA

NOVELLA DI VITALIANO BRANCATI

Questa novella, scritta nel 1937, dispiacque al regime del tempo. Oggi potrebbe ancora dispiacere

che nasce è signorina!... No, non è né signora né signorina: è una bambina. Io sarò la madre di due bambini, e poi diventerò la madre di due signorine. E Leone sarà il padre».

Così pensava, vedeva il timido, giovane, freddo, Leone aspettare in un canto del villaggio, avvolgendosi sempre di più nel mantello e lasciandosi, per la venata della notte, della strada e di lei che sarebbe apparsa fra poco, il solo occhio sinistro, e forse mezzo occhio.

Ma il pensiero di Lucia s'ingannava. Leone non stava in nessun canto, e nessun mantello proteggeva le sue spalle. Egli, libero e spedito, girava a passo di marcia attorno alla piazza del villaggio ove, due ore prima, era accaduto questo.

Un lettore, che avrebbe dovuto passare la rivista le fucce operale del luogo, e forse distogliere il sottocapo, invece che alle cinque di sera era arrivato alle quattro e, in vece che nello spazio di un'ora, aveva passato la rassegna uomini e arnesi nello spazio di mezz'ora. La folla radunata era così rimasta in piazza, con quel pesante mantello che è degli animali spinti involontariamente fuori dalla mandria qualche tempo prima del tramonto. Il sottocapo, affacciandosi dal balcone e vedendo sotto di sé quel nero di persona, saltò con ira a tirar fuori e ricacciare dentro la folla come il cassetto di un tavolo, fu preso per un momento dal solito desiderio di riarticolare in essa quegli uomini. Ma poi pensò: «Non sono ancora le cinque. Cosa farà a casa questa gente? Uslanotti!». E si rivolse all'ispettore che, in quel momento, si faceva polso le scarpe appoggiandosi sulla spalla di un segretario: «Ispettore, c'è ritardo del tempo e abbiamo un po' di folla in piazza. Non tutte persone vedutose che vorrebbero fare qualche cosa. Sostia Vostra Signoria cosa vuole opportuno che essi facciano?».

«Ma», disse l'ispettore, «che marcano un pochetto di dove?». «Attorno alla piazza, è un esercito che serve. La guerra non si farà aspettare a lungo». «Bene!», fece il sottocapo e, dal balcone, dispose per quattro la folla, come un capogruppo e gli ordinò di far marciare il piccolo battaglione nel modo indicata dall'ispettore. «Non vi fermate», aggiunse ad alta voce, «prima che io abbia dato il contrordine di fermarci!».

Subito la folla si mise in moto e, compiendo il primo giro con alquanto disordine, com- pì il secondo, poi si lanciò volentosa nel

la, quando una ragazza tentò di salirci: «Ma Leone! Leone! Leone!».

«Che vuol?», fece finalmente il giovane. «La slitta! E' qui vicino!». E Lucia scrisse con le mani, nel modo più grazioso, la prossima fuga sotto la neve, con un garbo senza pari, le dita risonarono perfino a dire che lei avrebbe tenuto rotoli e frusta, e lui, povero caro ragazzo, avrebbe potuto smussare dentro il mantello.

Leone rispose con un gesto del viso, col quale ringraziò, disse che quella sarebbe stata la perfetta fedeltà, ma aggiunse che lo perdine era di girare attorno alla piazza e che nessun cittadino, degno di questo nome, avrebbe potuto fermarsi prima che fosse arrivato il contrordine; e indicò l'orologio rosso del campanile che, a causa della neve, non era più in grado di dire nulla sull'ora corrente e guardava tutto severamente come se l'ispettore, prima di partire avesse lasciato il suo occhio destro nel punto più alto del villaggio, per indicare alla luce rossa della lontanità di dimbariglielo fortemente.

«Un ordine è un ordine!», pensò Lucia. «No capite! Bisogna procurarsi il contrordine!».

Una decina di vecchi erano nati dalle case e, seduti su alcune panchette, stavano a guardare quei giovani sconosciuti che, da tre ore, giravano attorno al palco della musica, senza pensare maliziosamente di fermarsi. Alcuni di quei tardi spettatori dicevano: «Questo, vedete, è bello!». Altri: «Ma è scemmodò!». E uno solo ripeteva di tanto in tanto: «E solamente stupido!». Lucia convalse questi ultimi e cercò il sottocapo, ovunque egli si trovasse, a ricordargli che da tre ore quella ruota di uomini girava in piazza. Così si fece. Ma evidentemente il sottocapo, uomo energico, ma distratto, che, in famiglia, era noto per il suo dimenticare aperti i rubinetti del bagno e allagare i pavimenti, «era lasciato uscire di mente che aveva data a quella cinquecento lince per uno una spinta da tutti irrispettabile tranne che da lui; ed era partito, insieme all'ispettore, non si sapeva per dove. Si telefonò alla slitta vicina, ma non riuscì che una sbandigliò. Si telefonò a una città ancora più grossa, ma non riuscì nessuno. Si telefonò alla capitale, e si riuscì a scegliere un uomo di tanto peso che il microfono trovava in mano a tutti. Quest'uomo rispose che il caso era straordinariamente complicato, che il sottoca-

manente sino all'arrivo del contrordine; quando capì che era tardi, che la sua fuga era ormai compromessa, che fra poco sarebbero arrivati a cercarla, il padre, la madre e i vicini, volse le spalle alla piazza e di corsa raggiunse la slitta. In quel primo momento di strano, pensò di liberare i cavalli, che, fra l'altro, lo consigliavano in viso alla terza fila di quei giovanotti, ma liberatone uno e acciacciato col grido verso la campagna, pensò che a casa non avrebbe potuto ritornare a piedi. Saltò dunque sulla slitta, considerò l'unico cavallo che le restava, ascoltò il rumore dei passi che giungeva dalla piazza e che pareva destinato ai secoli dei secoli, poi diede un colpo di frusta che lanciò le stampe nella neve, e partì. Vicino alla piazza, vide un gruppo di cavalli andare per uno, annusandosi l'un l'altro a coda; nessuno era il primo e nessuno l'ultimo, perché tutti avevano fermato circolo e giravano attorno a un albero; ma se il pensato doveva essere il sospito, terzo sarebbe stato il cavallo che Lucia aveva liberato dalla slitta. «Mio Dio!», mormorò, fra due colpi di tosse. «Mio Dio!». Anche lui è andato a finire in una ruota!».

Presto fu a casa; aprì con trepidazione la porta, disposta ad ascoltare qualunque agitata. Ma padre e madre erano assenti; un biglietto, posato sulla tavola, fra un povero e una mela, faceva che l'una era andata alla radunata serale delle madri di una figlia unica, da marito, l'altro alla radunata notturna dei padri di figlie prive di dote.

«Specie di un «baci» dalla lingua amara ed entrò nella sua camera. «Che mondo!» pensava, guardando alle cartine geografiche che erano stese sulle pareti. «Che mondo!», Asia, Africa, Australia... Non c'era posto per una fuga, non c'era posto per un piccolo atto, grinzoso. Eccola tornata al suo letto di nubile, recata con la testa al cuscino

Per mancanza di spazio siamo costretti a rimandare al prossimo numero le continuazioni del racconto di M. V. Heberden

IL POSTO ADATTO PER UN DELITTO

e del

LIBRO SEGRETO DI GARRIBOLDI E DI DONATELLA

di Antonio Aniento

LEGGETE:
FOTOGRAMMI
IL PIÙ GRANDE SETTIMANALE
ILLUSTRATO
DI CINEMA E VARIETÀ

Una nave sovietica, la «Baku», ha attraversato ai moli del Tana, ed ha scaricato alcune migliaia di tonnellate di mangime destinate ai polli inglesi. Il fatto non è privo di significato e vogliamo, appunto, rilevarlo. Non mancheremo di aggiungere l'ingrosso nei depositi della Casa editrice UESISA di mille tonnellate di carta in bobina, pure case importate di Russia e destinate alle tirature straordinarie dei giornali comunisti di Roma, previste per la campagna elettorale. Alla stregua di una obiettiva registrazione dei fenomeni che vanno delineandosi sul lampeggiante orizzonte europeo questi due fulguri, di indole assai più economica che politica meritano tutta la nostra attenzione. Pensate: la Russia dopo un decennio circa riaprirà le



Sospensione del lavoro in favore di una manifestazione di forza: i camion sono messi a disposizione degli industriali: la benzina fa parte degli aiuti AUSA.

ADOPERANO BENZINA DI TRUMAN PER FARE LA RIVOLUZIONE

Così gli americani risposero ai delegati italiani: «Noi saremo costretti a riconsiderare la possibilità di limitare o annullare determinate forniture, visto che esse servono ai comunisti per alimentare la loro propaganda contro di noi».

porte della sua strettissima e servigialissima avvisissima esportazione? Possiamo e dobbiamo considerare questi gesti, uno dei quali (la spedizione di carta da giornale all'organo comunista l'Unità) soltanto ad ogni significato di postfazione internazionale, come indicatori di una distensione della quale nessuno vorrebbe dubitare?

Senza essere maligni ad ogni costo ci permettiamo di dubitare: ci permetteremo d'interpretare il viaggio della «Baku», carica di mangime per polli come espediente di servizio al signor Molotov per legittimare taluni voli e rifletti, e alla propaganda interna gli slogan già noti della Russia (santa e spre di pace) dell'Occidente aggressivo e imperialista.

A mente nostra e per esperienza di osservatori della pubblica opinione, accumulata in lunghi anni, la Russia avrebbe un solo mezzo per provare con sincerità e positiva franchezza la sua volontà d'associarsi alla ricostruzione del mondo. Questo mezzo consiste nel concorre al commercio mondiale, nell'aprire le sue frontiere a chi vuole penetrarvi, nel mettere a disposizione dell'intera Umanità le sue immense risorse naturali. Non si capisce perché anche i paesi della «cintura protettiva»: Bulgaria, Romania, Jugoslavia, Albania, eccetera, secondo le più attendibili informazioni, si dibattano in una situazione economica assai simile al «comunismo di guerra» degli anni erpici, dal '37 al '42 così potentemente descritti da Trotsky. La carestia e la morte, le eliminazioni indiscriminate e la dittatura ferrea della burocrazia di un partito ancora bolscevico (staliniano) dominarono la vita russa.

Qualche cosa di simile, secondo le informazioni penetrate oltre la cortina di ferro, avviene nei paesi «ex borgia» trasformati in repubbliche comuniste, satelliti dell'unione sovietica. Non si capisce, dunque, perché la Russia non sia in grado di alimentare i bisogni e anche secondo gli interessi propagandistici della sua organizzazione di guerra, questi paesi nei quali è ritornato con il regime bolscevico il segno, tormentoso e infallibile, delle sterminate code di donne dinanzi ai negozi e agli spazi di generi alimentari. Si capisce ancor meno lo strano sabotaggio e la pirateria alla quale si riducono certune di queste nazioni satelliti, come la Jugoslavia, trafficando clandestinamente tra l'una e l'altra riva dell'Adriatico, tra le sponde di Cattaro e la costa di Ri-

ella, tra l'una e l'altra sponda del confine giuliano.

Basta evidente la «necessità», la pura «necessità» che muove il pericoloso e degradante traffico; e, se tanto si dà tanto, la medesima necessità dovrebbe le non brillanti condizioni della Nazione madre.

Queste condizioni non permettono dunque alla Russia sovietica di accettare, la gara con l'America sul piano della solidarietà umana. In altri termini la Russia non può mandarci il grano, il petrolio, il ferro, il carbone, i metalli rari e non può nemmeno mandarci i dollari necessari (falso che il dollaro ha unificato, Russia compresa, l'area mercantile del mondo) per comprare sulle sue piazze quanto occorre alla nostra ricostruzione. Non può la Russia neppure lavarci il petrolio per gli autocarri che il 18 aprile recheranno le inquadrato masse di comunisti e socialfascisti

si a votare. Il bello è che questa benzina la fornirà l'America.

Un nostro delegato nel suo ultimo viaggio a Washington s'è sentito dire brutalmente da un'altissima personalità statunitense: «Noi saremo costretti a riconsiderare la possibilità di limitare e annullare determinate forniture, visto che esse servono ai comunisti per alimentare la loro propaganda contro di noi». Quali fossero queste forniture, in effetti, il funzionario non disse e il delegato non insistette per saperlo. Ma il problema si pone in tutta la sua lineare evidenza. Si tratta di un atto di balzante evidenza e persino un po' esotico nelle sue conseguenze estreme se si pensi che il petrolio medicato da Togliatti, la benzina con la quale egli viaggia e probabilmente, le stoffe delle sue camicie non gli vengono dalla Russia ma dall'America. Non sappiamo se la casa Togliatti arrivi i pacchi de-

ne che tanti professionisti italiani non disdegnano e se il «leader» comunista ami le sigarette «Camel». Può darsi appunto che Togliatti si trovi nella condizione della totalità degli italiani ai quali il soccorso americano, dalla fine dello ostilità a oggi è come l'ossigeno al malato di polmonite. Queste considerazioni, però, non appaiono valide se si pensa alla impostazione della propaganda comunista accerrima nei confronti degli Stati Uniti, severissima nei confronti degli italiani che, con Togliatti e tutti gli iscritti al «fronte popolare per la libertà eccetera eccetera» alla festa, mangiamo grano del Minnesota.

La Russia può vincere la gara europea accettando la sfida americana sul piano del soccorso all'Europa e della intima collaborazione economica con tutte le nazioni del continente. Se questo non può fare (ed è evidente che non può) il suo

gioco diventa visibile in tutti i suoi trucchi e in tutti i suoi macri espedienti: la politica sovietica è obbligata a ridursi alla precissima mortale, alla tecnica della «paura», dello «spavento», alla guffante vicinanza alle frontiere occidentali di grosse armate eternamente sul piede di guerra e alla rapina economica per trascinare nelle strache vane dei paesi satelliti un poco della ricchezza e del benessere che i rifornimenti americani incrementano sull'Occidente. Può durare a lungo una simile situazione? Noi italiani abbiamo sofferto una esperienza che sotto moltissimi aspetti (malgrado irrefutabili eccezioni) è uguale a quella bolscevica. Noi sappiamo dopo condurre le decisioni di anarchia comunista e qual conto occorra fare della forza militare come formula risolutiva di giganteschi fallimenti storici.

Giovanni Artieri



Pozzi petroliferi della California. Di questi pozzi si giova anche l'industria italiana, ma i signori Di Vittorio e Togliatti fingono di ignorarlo.

UN PIANO DI AIUTI

Non è un piano di egemonie straniere ma di liberazione dal bisogno

di PIETRO CAMPILLI, Capo della Delegazione Italiana a Parigi e Washington

segnal dell'Europa e le sue possibilità. Si trattava di esaminare e proporre forme di cooperazione per potenziare al massimo le risorse dei 16 Paesi aderenti in un piano di reciproca integrazione. Si trattava, infine, di indicare la misura e la forma del concorso americano necessario per realizzare il programma di ricostruzione europea.

Le relazioni e gli accertamenti portarono alla conclusione che nessun paese europeo è in condizioni di ricostruire la propria vita economica senza la integrazione dell'aiuto americano.

I bisogni dell'Europa sono imponenti.

Lo sforzo che si deve compiere è di una eccezionale imponenza. In quattro anni — quanti sono quelli previsti dal Piano Marshall — l'Europa deve sviluppare la sua produzione in una misura pari all'incremento raggiunto dagli Stati Uniti durante la guerra.

L'Italia è, nel quadro dei Paesi europei, quello che sente con maggior peso ed urgenza la necessità di una più efficiente cooperazione internazionale sul piano europeo e sul piano mondiale. Essere ne ha più bisogno degli altri perché, caratterizzata dalla situazione italiana è un'assoluta deficienza di materie prime ed una sostanziale economia di mezzo d'opera. Dalla collaborazione economica con gli altri paesi dipende, per l'Italia, la possibilità di far funzionare la propria attrezzatura produttiva e di trovare lavoro per i suoi operai.

Di fronte ad una deficienza di lavoratori complessivamente pari a 700 mila unità denunciata dagli altri paesi, l'Italia ha 2 milioni di lavoratori disoccupati o non utilmente occupati.

Alla Conferenza di Parigi l'Italia ha presentato un fabbisogno complessivo per i quattro anni considerati dal Piano Marshall, 1948-1953, di 2 miliardi di dollari circa. Tale fabbisogno — che rappresenta la differenza fra le necessità di importazione e le possibilità di esportazione del nostro paese — risulta dalla somma di fabbisogni annui che decorrono da un massimo di circa 900 milioni

di dollari nel primo anno ad un minimo di 150 milioni nell'ultimo anno.

Questa richiesta diretta a ricostruire il nostro paese si aggiunge all'aiuto che l'America ha già dato all'Italia, aiuto che si ha impedito di ripetere in maniera ben più tragica le conseguenze della guerra perduta. È necessario che il popolo italiano riconosca e consideri questa realtà con estrema chiarezza, non solo per apprezzare nel suo giusto valore l'apporto ricevuto, ma perché non tragga stimolo ed incitamento per ricongiungersi con il lavoro, la disciplina, il sacrificio, la sua autonoma capacità di vita e di sviluppo.

Tutti sanno che l'Italia ha avuto dall'America aiuti e prestiti; pochi però conoscono la entità. Della fine della guerra ad oggi l'America ha dato all'Italia prodotti essenziali alla alimentazione ed alla produzione per 1 miliardo e 300 milioni di dollari circa. Di questa ingentissima somma, 1 miliardo e 200 milioni ci sono stati dati senza contropartita ossia in dono; 300 milioni come rimborso per spese di occupazione, requisizioni ecc. e 300 milioni sotto forma di prestiti a lungo termine ed a condizione di favore.

Fra questi prestiti riveste importanza particolare quello — ammontante a 65 milioni di dollari — concesso dall'America per il ripristino della nostra marina mercantile. Tale prestito ci ha consentito di rimettere in essere gran parte di quella flotta che ha sempre rappresentato per l'Italia un elemento essenziale della nostra economia e che la guerra aveva quasi completamente distrutta o resa inservibile.

Le navi Liberty acquistate con gli appalti crediti concessi dall'America hanno consentito una immediata ripresa alla nostra marina mercantile — siamo già tornati a circa 2 milioni di tonne — con conseguenze favorevoli non soltanto sul piano economico, e cioè sulla bilancia dei pagamenti, per i costi che essa procura, ma anche sul piano sociale per il lavoro offerto alla classe dei marinai che altrimenti avrebbe dovuto restare in gran parte a braccia inerte.

I bisogni dell'Italia sono prevalentemente concentrati in tre prodotti: grano, carbone, petrolio.

Prima della guerra il grano importato proveniva dalla Romania, dall'Ungheria, dalla Argentina e dal Canada; oggi invece, che il nostro fabbisogno di importazione è fortemente aumentato, il mercato granario si è prevalentemente concentrato nell'America del Nord.

La Romania, la Bulgaria, la Jugoslavia, coinvolte dalla guerra, non sono oggi in grado di esportare che minime quantità di cereali; gli accordi commerciali in corso con questi paesi ne fanno fede, ed il Canada, l'Argentina e la Turchia non possono soddisfare che la quarta parte del nostro fabbisogno.

Il 75% circa del grano e dei cereali che ci necessitano viene dagli Stati Uniti, e non potremo trovarlo che negli Stati Uniti.

Nel 2 gennaio 1947 l'America, oltre ad inviarci 7 milioni e 300 mila quintali di grano, ci ha messo a disposizione i dollari necessari per acquistare grano dalla Turchia e per acquistare grano e farina dal Canada. Nell'annata agricola in corso il fabbisogno di importazione di grano dall'Italia può calcolarsi in 22-24 milioni di quintali. A tutt'oggi gli Stati Uniti ce ne hanno inviati 5 milioni e mezzo circa; altri 9 milioni circa ci saranno consegnati prima del mese di giugno. In complesso, quindi, su di un fabbisogno di circa 22-24 milioni di quintali, gli Stati Uniti ce ne forniranno gratuitamente senza alcuna contropartita, oltre 14 milioni.

Perché si possa avere un'idea dell'importanza che questo apporto riveste per la nostra economia, dirò che esso corrisponde a 7 mesi della razione di pane per la popolazione italiana non produttrice e che, se ci volesse mancare l'aiuto in grano dato dall'America, saremmo costretti a ridurre la razione da 235 a 100 grammi a persona.

Ma se il grano assicura il pane, il carbone rappresenta la base essenziale del lavoro per tutto le categorie operai.

Il fabbisogno di carbone dell'Italia, prima della guerra, ammontava a 14 milioni di tonnellate l'anno circa, dei quali 7 milioni e mezzo erano prodotti in Italia.

Il resto ci era fornito dalla Germania e dall'Inghilterra contro esportazione di nostri prodotti e di nostri servizi. Il carbone della Germania, che era la nostra principale fonte di rifornimento, veniva pagato per la massa in parte con esportazioni di prodotti agrari e ortofruttili; la differenza era compensata dal lavoro di circa 200 mila italiani occupati in Germania e dal provento del turismo tedesco in Italia.

Oggi tanto la produzione tedesca quanto quella inglese sono pressoché nulle o fortemente diminuite, ed il nostro paese non può, pertanto, approvvigionarsi di carbone su questi mercati.

Nel 1947 il fabbisogno di carbone in Italia è ammontato a 10 milioni e 200 mila tonnellate circa. A questo fabbisogno si è fatto fronte nel seguente modo: per 1 milione e 800 mila tonnellate con la produzione nazionale (diminuita per la perdita delle miniere dell'Alsazia passate alla Jugoslavia); per circa 600 mila tonne con importazioni dalla Germania (che prima della guerra ce ne forniva 7 milioni e mezzo) per circa 250 mila tonne con importazioni dal Belgio e da altre provenienze e circa 7 milioni di tonne con importazione dagli Stati Uniti.

Anche questi 7 milioni di tonne di carbone sono state importate senza alcuna contropartita perché gli Stati Uniti ce ne hanno fatto dono così come ci hanno dato i dollari per pagare l'importazione dalla Germania.

Se ci mancasse o se ci fosse mancato il carbone che non sarebbe avvenuto dell'industria italiana intera come apparato produttivo e come campo di lavoro di 2 milioni e mezzo di operai?

Per il petrolio l'America ha coperto il 75% del nostro fabbisogno di 2 milioni e 300 mila tonne circa. E non potendo darci il petrolio di una produzione ci ha dato i dollari necessari per acquistarlo nell'Irak, in Persia e nel Venezuela.

In sostanza se nel 1947 l'economia italiana ha potuto mantenere un certo equilibrio lo dobbiamo alla integrazione americana.

Un paese, come voi m'insegnate, è come una azienda commerciale: compra se vende. Noi

La passione politica deforma spesso l'aspetto dei problemi, anche di quelli che per la loro concretezza presentano lineamenti ben definiti. È bene pertanto precisare quello che nelle intenzioni dei promotori e nella realtà del fatto è il cosiddetto Piano Marshall.

Questo Piano non è un complesso di aiuti per l'Europa ma un programma che l'Europa pone, innanzi a se stessa per la ricostruzione. L'America partecipa e coopera alla realizzazione di questo programma, ma il suo concorso non è che la integrazione — per quanto essenziale e indispensabile — dello sforzo che i paesi europei debbono compiere per la loro riabilitazione.

La legge presentata dal Presidente Truman al Congresso Americano fissa, del resto, in termini molto precisi le finalità del progetto. Dice la legge come processo: «Riconoscendo l'interdipendenza tra gli Stati Uniti e l'Europa e ammesso che il disordine economico provocato dalla guerra non può essere contenuto entro le frontiere nazionali, il Congresso dichiara che l'attuale situazione economica in Europa costituisce un pericolo per il benessere e l'interesse nazionale degli Stati Uniti e per il raggiungimento degli obiettivi a cui tendono le Nazioni Unite».

E sulla base di questa premessa il progetto di legge conclude affermando che l'obiettivo che si vuole raggiungere è quello di liberare i Paesi europei da ogni soggezione economica verso l'estero e di ridare ad essi una capacità autonoma di vivere e di operare.

Lo sforzo americano per instaurare nel mondo una economia poggata sulla prosperità generale, deriva dal riconoscimento che non ci può essere un paese prospero se circondato da paesi in miseria e in crisi.

Nel periodo che va dalla fine della ostilità al 31 dicembre 1947 gli Stati Uniti hanno erogato ai paesi Europei — sia direttamente, sia attraverso l'U.N.R.R.A., l'Export Import Bank ed altri istituti — oltre 10 miliardi di dollari in dono e in prestito cui debbono aggiungersi le somme assegnate agli stessi Paesi dalla Banca Internazionale per la Ricostruzione e dal Fondo Monetario.

Tale concorso però, anche se imponente, è risultato inadeguato. L'esperienza degli ultimi due anni ha mostrato chiaramente che l'Europa per rialzarsi dall'abissi in cui la guerra l'ha gettata ha bisogno di qualche cosa di più che un'azione di assistenza e di soccorso.

Quando si parla dell'Europa, è bene non dimenticare che si parla di un'entità economica che prima della guerra assorbiva il 20% circa del commercio mondiale. Il collasso dell'Europa avrebbe ripercussioni fatali per tutta l'economia mondiale.

L'Europa è uscita dalla guerra in uno stato di decomposizione. Crollato con la Germania uno dei pilastri dell'economia europea, ridotta l'efficienza economica e finanziaria dell'Europa inglese in misura tale da paralizzare buona parte del traffico del vecchio continente, venuta meno per i gravi danni subiti dalla guerra e per una particolare situazione politica la cooperazione e la integrazione dei paesi dell'Europa orientale, dissolta la rete delle comunicazioni (1.100.000 carri ferroviari distrutti e danneggiati, 20 milioni di tonne di naviglio perdute), ridotti alcuni paesi in condizioni da non poter assicurare alle proprie popolazioni il minimo di lavoro e di vita, questa la situazione di un'Europa immiserita e scolpita; situazione che non investe soltanto i paesi che la compongono ma minaccia di ripercuotersi similmente anche sugli altri continenti.

Bisogna quindi compiere uno sforzo singolo e collettivo per risalire dal fondo in cui siamo precipitati. E occorre che questo sforzo sia sostenuto da un aiuto esterno; aiuto che non si limiti a soccorrere l'indigenza ma si rivolga alle necessità di una effettiva riabilitazione dell'Europa.

Solo in tal modo il Continente Europeo potrà ricostruire la sua capacità di produzione e di commercio e risalire dalla condizione di beneficiata a quella di un continente che tratta su basi di parità lo scambio di beni e di servizi per assicurare ai suoi popoli la prosperità e, con la prosperità, la pace.

Sulla base di queste premesse le Delegazioni Europee dei Paesi che avevano aderito alla proposta Marshall si riunirono a Parigi nel luglio 1947. Si trattava di accertare i bi-

L'AMERICA CI HA DATO...

GRANO: sul fabbisogno di 22 milioni di quintali per il 1947-1948 gli Stati Uniti ci hanno inviato gratuitamente O.R. 14 milioni.

CARBONE: su un fabbisogno di 10 milioni di tonnellate gli Stati Uniti ci hanno gratuitamente dato 7 milioni.

PETROLIO: sul fabbisogno di 3 milioni di tonnellate gli Stati Uniti ci hanno dato gratuitamente il 75 per cento.

DOLLARI: con il dono di dollari 405 milioni, nel 1947 la bilancia italiana dei pagamenti ha saldato in grande parte lo sbilancio di 700 milioni di dollari.

Progresso del Piano Marshall: a) riportare la produzione cerealicola al livello prebellico e quello dello zucchero e del grano ad un quantitativo superiore al periodo ante guerra; b) aumentare la produzione di carbone sino al livello di 284 milioni di tonne, anno con un aumento di 165 milioni di tonne, rispetto al 1947 e di circa 30 milioni di tonne, rispetto al 1938; c) aumentare la produzione di energia elettrica di 70 milioni di KWn e cioè del 60% circa rispetto al livello raggiunto nel 1947; d) sviluppare la capacità di raffinazione degli olii grezzi a due volte e mezzo il livello prebellico; e) portare la produzione di acciaio ad un livello di 55 milioni di tonne, anno con incremento del 30% rispetto al 1947 e del 20% rispetto al 1938; f) potenziare le attrezzature per i trasporti interni in modo che, al termine del quadriennio, esse possano essere in grado di trasportare un carico del 25% superiore a quello nel 1938; g) ricostruire le flotte mercantili distrutte dagli eventi bellici.



Un'inquadratura del film «Cagliostro» prodotto in Italia dall'americano Small e interpretato da Orson Welles, uno dei più geniali uomini di Hollywood.



Durante una sosta del «Miracolo delle campane»: Alida Valli tra l'italo-americano Frank Sinatra e Fred MacMurray, suoi compagni di lavoro.



Alida Valli ha già interpretato due film a Hollywood. Come protagonista del «Miracolo delle campane» recitò in alcune scene della «Giovanna d'Arco», dovendo impersonare la parte di una celebre attrice del dramma.

A HOLLYWOOD SI PARLA ITALIANO e a Cinecittà si parla yankee



Anne Magnan, la protagonista di «Roma città aperta» è molto popolare in America. L'anno scorso ottenne il premio come «la migliore attrice straniera».

Quando decise di acquistare per gli S. U. una copia del film italiano «Roma città aperta», il soldato Geiger non pensava certo che quel suo atto avrebbe avuto una straordinaria importanza nel processo di riaccostamento dei due popoli; non sapeva che la ripresa delle relazioni artistiche e culturali tra America e Italia sarebbero state grandemente favorite da quel suo gesto. Il soldato Geiger, che pur si era affezionato agli italiani, per aver trascorso tra di loro un certo periodo di tempo, acquistò una copia del film «Roma città aperta» quasi unicamente per far un buon affare. (E l'affare fu grosso, se si pensa che il film italiano ha fruttato al suo importatore circa tre milioni di dollari). Ma «Roma città aperta» più che un affare, era un messaggio: il messaggio di un popolo che usciva dalla servitù, a un popolo libero. Quel film aprì la strada delle cordiali relazioni tra Italia e S. U., quel film fece quanto, a forse più, avrebbe potuto fare una missione diplomatica. Da quel giorno a Hollywood si parla italiano e, per lo stesso, si parla dell'Italia.

Gli italiani residenti nella capitale del cinema non erano pochi: agli attori Armando, Corsaro, Cianelli, Palermo, bisogna aggiungere numerosi tecnici e intellettuali: dal regista Capua all'operatore Gaudio, da Alberto Valentini (fratello di Rodolfo) alla scrittrice Adele Comandini. Ma quando arrivò a Hollywood il film «Roma città aperta», si cominciò a parlare del cinema italiano che fino ad allora era rimasto sconosciuto; e il produttore Schizick, quello di «Via col vento», uno degli uomini più astuti di Hollywood, incaricò subito una sua persona di fiducia di eseguire alcuni precisi ad attori residenti in Italia e, quando ebbe ricevuto i proclami, non tardò molto a scritturare Alida Valli che partecipò a un film senza nemmeno sostenere un esame di lingua inglese. Poi, de-

po l'affermazione della Valli, altri attori italiani furono interpellati da Hollywood, da Rossana Rossari (arrivata dallo stesso Schizick), a Valentina Cortese, chiamata dalla Fox, dal regista Mario Soldati a Marina Berti, da Anna Magnani al regista Rossellini.

Oggi gli italiani a Hollywood sono di casa e nessuno si sorprende più se un attore nostro riceve una scrittura oltre Atlantico. Né ci si sorprende più dell'arrivo di attori e registi americani in Italia. A parte le visite turistiche e di propaganda di attori come Tyrone Power, Linda Christian, Rita Hayworth, Jennifer Jones e Pauline Goddard, produttori e registi americani arrivano in Italia per organizzarvi la realizzazione di film, la cui interpretazione è affidata ad attori del due paesi, con la collaborazione di tecnici quasi esclusivamente italiani. Se a Hollywood si parla italiano, bisogna pur dire che negli stabilimenti romani si parla «yankee». Da oltre un anno, infatti, il produttore olandese Rabinovitch ha trasferito la sua sede in Italia per girarvi una serie di film musicali col concorso di attori italiani. Rabinovitch ha già realizzato a Roma una «Signora delle camelle» con Nelly Corradi e Aino Malberg; ha da poco ultimato «Addio Mimì» con Jean Kleber e Martha Egert e si accinge a realizzare nuovi film per conto della Columbia. Altri stabilimenti di Roma sono intanto occupati dalla troupe del film «Cagliostro» diretto da Robert, al quale partecipano come interpreti Orson Welles, Nancy Guild, Frank Latimore insieme ad alcuni attori italiani.

A queste iniziative altre se ne vanno organizzando: è di questi giorni, infatti, la notizia del prossimo arrivo in Italia di Selznick, che vorrebbe a produrvi «Il giglio scarlato», film derivato da un romanzo di E. V. Rieu, interpretato dalla nostra Alida Valli. Pare in pro-

getto è una «Vita di Rodolfo Valentino» oltre alla riduzione cinematografica del romanzo «Cristo è fermato ad Ebeli» di Guido Levi. I film italiani si piazzano intanto vantaggiosamente nel circuito delle sale cinematografiche degli S. U. Tra i successi più notevoli del cinema italiano nel Nord America bisogna considerare un altro film di Rossellini, «Paisà» e quello di De Sica «Battaglia di Algeri» (per il quale ultimo si è molto interessato Charlie Chaplin che lo ha definito «un film sensazionale»). Grande successo ha pure ottenuto negli S. U. «Vivere in pace» di Luigi Zampa, che è stato considerato dall'Associazione dei Critici cinematografici come il miglior film grandioso presentato nello scorso anno.

Infine, produttori italiani si recano frequentemente a Hollywood per stringere nuovi rapporti di collaborazione con la Capitale del cinema. E' della scorsa estate un viaggio del produttore Renato Gualino, il quale avrebbe in mente di iniziare la realizzazione di alcuni film con la collaborazione di attori americani. Pare a Hollywood dovrebbe recarsi Salvo d'Angelo, produttore di «Fabiola», per concludere nuovi accordi dello stesso genere. Nessuno avrebbe mai pensato tre anni fa che l'orgoglio cinema americano, padrone dei mercati mondiali potesse un giorno trattare alla pari il modesto cinema italiano e questo proprio mentre sta luttuando battaglia economica con l'industria di altri paesi europei. Ma gli americani hanno trovato che il cinema italiano è attualmente il più vitale di tutti i paesi d'Europa e con questo cinema si vuol colmare attivamente, scambiando gli attori e i tecnici che i prodotti, ed risultato che i rapporti culturali fra i due paesi si fanno sempre più intimi, nell'interesse comune. Anche nel campo cinematografico i due paesi stanno facilmente applicando le classi della «barbone preferita».

Italo Dragetti

Teatro

DA O' NEILL A SHERWOOD

Il teatro americano ha avuto in Italia una notevole fortuna. In questi ultimi anni, senza distinzione di tendenza o di livello artistico e culturale. Anche sotto il fascismo si ricorse ad alcuni accorgimenti per rappresentare teatro americano, in barba alle disposizioni che vietavano la rappresentazione di autori appartenenti a paesi in guerra con l'Italia. Esperto O' Neill, per esempio fu trasformato in Academico d'Italia perché si potessero rappresentare i Desiderio sotto gli occhi e il letto si addice ad Elettra, di Lillian Hellmann fu sostituito il titolo di « Piccole volpi », quel tanto che bastava a farlo passare attraverso le maglie della censura. Maxwell Anderson, Sherwood, Thornton Wilder (senza rappresentarli con grande successo, sempre se necessario con la debite censura: « La foresta petrificata » di R. E. Sherwood fu mutata



Una scena del film «Machete» a pupazzi ambientato in Italia, con Gary Cooper e Lily Pons.



Thornton Wilder, l'autore americano più rappresentato in Italia.

la del dialogo dei due grandi del primo atto per alcuni strascichi alla rivoltella sovietica.

Ma un quadro abbastanza esatto del teatro americano contemporaneo s'è potuto avere soltanto dopo la guerra; allora si son ripartite le porte all'importazione, con una libertà di cui per l'infanzia non si aveva esperienza. Sicché, per grandi linee, possiamo tracciare il quadro seguente: fra gli scrittori di teatro U. S. A. si distinguono tre gruppi diversi per origine, tendenza e temperamento. Al primo gruppo appartengono quegli autori che, per rivelando chiaramente le loro radici americane, manifestano l'aspirazione ad una cultura universale e mostrano una esperienza d'arte che possiamo dire europea. Essi rappresentano la crisi di eroismo dell'anima americana e il trapasso dai miti materialistici dell'edonismo e del confort a un ripiegamento interiore pieno di intuizioni, di amarezza e di trasalimenti. Più che dal suo contenuto la larghezza di questo teatro è determinata appunto da questa ossessione della crisi, che corrisponde al passaggio dell'America non solo dal punto di vista industriale e commerciale, ma anche dal punto di vista spirituale e culturale, al rango di potenza mondiale. Il maggiore di questi autori è senza dubbio Eugene O' Neill per la nobiltà e il valore della sua opera; e il più caratteristico dei suoi drammi. L'imperatore Jones, mostra appunto questo felice connubio di radici americane e di cultura europea, riconoscibili nel rapporto che al tempo stesso lo unisce al pessimismo biblico, tipico dell'anima portiana, all'ossessione ritmica del mito e alle forme dell'eccezio-

simismo tedesco. L'opera, viceversa, che più fedelmente interpreta la crisi di transizione è « La foresta petrificata » di Sherwood, in cui si beatifica il ritrascendo del culturismo europeo.

Accanto ai nomi di O' Neill e di Sherwood va ricordato quello di Thornton Wilder.

Anni più impegnato nella critica della società americana, talvolta con l'impeto della contiguità, talaltra con raggionamenti che interessano l'arte, è il cosiddetto « left theater », il teatro di sinistra, che annovera nelle sue schiere i nomi di Irving Shaw, Clifford Odets, Elmer Rice, Lillian Hellmann, e per una sola volta in « Quinta Colonna », Ernest Henningway. Il terzo raggruppamento riguarda quegli scrittori di mestiere, patetici e piacerelli, le cui commedie reggono sul paleosceicchi di Broadway fin sette anni senza perdita intercessora la storia della letteratura drammatica; più che i loro nomi si rammentano le loro opere più famose, ridotte alla maggior parte per lo schermo come « Grandi stivali », « Paleosecchi », « Cattedrale », ecc. Il loro tono è di solito di un romanticismo diluito e qualunquizzato di una società ovvia.

Abbiamo detto del processo che questo teatro in genere ha ottenuto in Italia: parlare dell'influenza che esso ha esercitata sugli scrittori italiani è probabilmente prematuro, per quanto possiamo rintracciare nei drammi più recenti di Eug. Betti qualche eco di Thornton Wilder, lo scrittore nordamericano che di gran lunga ha interessato di più il medio pubblico italiano. Ma più che fra gli autori già stagionati il teatro americano ha esercitato una forte influenza fra i giovani, che hanno voluto scorgervi uno strumento di liberazione dai logori schemi del cosiddetto teatro borghese. Questo polemico umore si è espresso soprattutto in messo la scena d'avanguardia, saggi critiche e letture, con un fervore che talvolta ha mosso le opere importanti a comitato di acquisto. Ma è un fatto che la messa in scena di opere di Saroyan, Irvin Shaw, Henningway, Clifford Odets, ecc., sono avvenute ad opera di centri teatrali giovanili, o portano le firme dei migliori registi della nuova generazione.

Allegro Prosperi

Cinema NON CI HANNO ODIATI

Le recitazioni, il sonaglio, la guerra; fin dagli anni scorsi in Italia comincia a tirare brutto vanto per il cinema americano; - giornali e teatri, eccetera l'ordine di ignorare l'attività degli altri americani, non bisogna parlare né di Chaplin né di Goddard perché « è un parlo della morte di Leslie Howard perché inglese; alcuni non danno cosa lavoro un momento aggressivo nei politici contro l'America e gli americani; l'Italia cinematografica e fascista intorno la grande lotta contro il cinema americano, lotta a livello da una parte sola, lotta che nelle speranze degli organizzatori avrebbe dovuto contribuire alla vittoria finale. Ecco il suo delle nostre sedi segrete contro la Conferenza degli Stati Uniti, di America consisteva certamente nella propaganda cinematografica. E gli americani, con un risponso alle nostre puntate di spillo Risponso veridico bene.

L'America, insomma non ci ha odiati, malgrado i televisori strali che la nostra propaganda si ostinava a lanciare contro un paese che ci era stato sempre ostile. Non sono stati i suggerimenti di Hollywood hanno pensato di lanciare un'insurrezione italiana, non più di propaganda e si che c'era posto per tutti. Non solo, ma fra i tanti film di guerra prodotti a Hollywood, ce n'è uno ambientato in Italia, semplicemente ceduto per il nostro paese. Si tratta di « Machete e pugnalini », con Gary Cooper e Lily Pons, un film che narra le avventure di guerra di uno scienziato americano in Italia il quale vive insieme ad alcuni altri, ostiglianti per condurre a termine una sua pericolosa missione. Per quanto schizofrenico possa apparire la ambientazione del film, bisogna riconoscere che i personaggi italiani sono precisati sotto un aspetto davvero simpatico. In quel film della Warner si vedono i partigiani italiani sacrificarsi fino all'estremo sacrificio per facilitare il compito dello scienziato americano. E infine c'è una donna, una giovane donna italiana che, legata da un grande affetto all'eroe

del film, lo accompagna verso l'eroe che lo porterà in salvo e rimane sola nel pericoloso cammino nel rifugio dello straniero che ha aiutato. « Machete e pugnalini » è un esempio di come gli americani ci hanno visto attraverso il cinema; e in effetti, essi ci hanno sempre visti così, ci hanno guardato con simpatia, ostilità, che non può dirsi pazza e insensata abbia loro perennemente spazzata i tanti ricordi di sangue, di cultura, di tradizione e di civiltà che legano i due popoli.

Giampiero Visconti

Lettere LIBRI AMERICANI E LETTORI ITALIANI

La letteratura americana cominciò a diffondersi in Italia come reazione del pubblico alle « distorsioni culturali » del fascismo. Prima, la conoscenza di essa era rimasta in un ambito intellettuale relativamente ristretto. I nostri lettori, al qual in realtà veniva celata o sopperita, respiravano nelle pagine degli scrittori d'oltreoceano l'arrogante e giovanilmente della libertà, della spracolata, calzata, del coraggio senza gravami. Le novità e le suggestioni di stile diventavano direttamente dalla mancanza di limitazioni espressive, e gli italiani d'allora ne rimasero affascinati. Gli scrittori americani vennero a schiudere nuovi orizzonti al nostro pubblico con molti anni di anticipo sulle truppe del loro Paese e gettarono rinnovatori fermenti nelle acque non poco stagnanti della nostra letteratura. Le depiccevoli imitazioni furono infatti un fenomeno inevitabile, ma la reazione in senso analogo e divergente che si sviluppò nelle nostre lettere dopo questo incontro, fatto intimo e valso dal favore popolare non è ancora totalmente valutabile nella sua importanza, essendo lottura lunga dell'ossessione.

Minor successo riportarono gli scrittori americani del dopoguerra, non quelli conosciuti in Italia dopo il termine del conflitto ma quelli scaturiti in patria alle antitesi in tale periodo. E questo ben si comprenda non appena si pensi alla diversità delle ripercussioni che i due paesi

hanno subito dalla guerra, le quali hanno posto in luce una evidente i caratteri differenziali dei rispettivi popoli. Ma il piedistallo che gli autori americani consacrati al loro ormai costruito nel favore del pubblico italiano è di una solidità non lontana dall'incrollabile e pari a quella raggiunta dai prodotti cinematografici, se non maggiore per la maggior consistenza del terreno intellettuale.

Un aspetto particolarmente meritevole di considerazione nel successo ottenuto in Italia dai narratori americani risiede nel carattere predominante delle loro opere. Que che sono improntati, sia nelle vicende che nelle stile, ad una vita e una mentalità e a dei problemi che non hanno il più delle volte riscontro presso di noi. Una tale impressione, lungi dall'allontanare il lettore italiano lo attrae, mentre invece esso rifiuta, generalmente, di accogliere scritti di autori nostrani che abbiano il medesimo carattere di attualità, di rispondenza ai nostri animi odierni. Le eccezioni al riguardo sono pochissime. Il



«Daisy Warren» la rivista postuma della rivista «The Screen».

fenomeno è spiegabile con la legge del contrasto, per la quale non va tempo da anni, l'essere in condizioni di vita di certe regioni americane senza più note da noi di quelle di alcune nostre.

Nel campo della letteratura drammatica le fortune degli autori americani ebbero un trionfo analogo a quello dei narratori ma un decesso altrettanto diverso. Infatti lo sculpore che in epoca pre-bellica dettarono i modi e le sostanze delle opere teatrali d'America, superò forse quello dei più favoriti romanzieri.

Rispetto al giornalismo, poi, bisogna distinguere due classi: quella dei quotidiani e quella delle riviste. Il pubblico italiano è assolutamente incapace di ritrovarsi nei principi, i quali seguono da criteri del fatto diversi da quelli ai quali è abituato e a prezzo invece le seconde a un grado estremo. Gli italiani amano tutto, del periodo nordamericano, dalla carta all'impaginazione, dalle illustrazioni al epistolario.

La diffusione della letteratura americana in Italia è va a granitica una considerazione della nostra pubblica della nostra rivista nei confronti della Francia consecrata, che rinvia di sommo valore sia per la crisi in cui versano le lettere stralpe sia per l'immensità di nuovi elementi vitalizzatori operanti del contatto con un mondo più ricco di energie in espansione come quello americano. L'attenuazione del flusso culturale fra Italia e Stati Uniti ed il suo espandersi sempre più in profondità presso i due popoli significherà sempre nuovo impulso e sempre maggior vigore per le aspirazioni artistiche di entrambi.

Vittoria Marinucci

Rivista EREDI DI ZIEGFELD

In questi ultimi anni il pubblico dei viaggiatori teatri di Broadway è tornato ad apprezzare la rivista, soprattutto ed i vaudeville. Si riprende, quindi, la vecchia tradizione che cominciò nel 1925 con gli sfarzosi spettacoli allestiti da Florenz Ziegfeld e da Carl Errol. Questo rinnovamento al teatro leggero è la conseguenza di una lunga crisi che cominciò quando il cinema, in cerca di nuova materia, — che il western aveva fatto la sua epoca — si impossessò delle forme di quel genere di spettacolo, trascinando la giovane carriera. In questo lungo periodo di crisi, gli autori abbandonarono il teatro e si dedicarono alle scene, per cercare il successo nella consistenza di un copione che doveva riuscire a farsi preferire ad almeno ad inserirsi tra le commedie di Maxwell Anderson e di Thornton Wilder. E questo l'unico periodo in cui sarebbe possibile fare un parallelo tra lo spettacolo di rivista italiano e quello americano, si intende dal punto di vista strutturale e non sostanziale. E il momento in cui in America pochi non ritennero a tenere il castello; ma quelli di Jimmy Durante, Eddie Cantor, Graciano Marx, Fred Allen, Al Johnson, Bob Hope, Max Baer, i quali stralzano il loro grande successo cinematografico per ottenere uno relativo sul palcoscenico.

Oklahoma, il primo grande successo, che dal 1942 si ripeté indifferenzialmente, può essere un esperimento risolutivo ma può anche significare il nuovo destino della rivista americana. Che non si triti solo di un fortunato esperimento, lo dimostrano l'entusiasmo e gli applausi che il pubblico tributa a commedie rappresentazioni. Particolare caratteristica di questo nuovo spettacolo è la fusione dei tre generi originali: di operetta del vaudeville e della rivista oltreché l'ambientazione prettamente americana. « Song and sweet land exclaim » è una vera e propria opera di rudi e d'arte popolare, mentre « Up in Central Park » ad esempio, è una « classe poliorica della vita di New York. Due spettacoli che per la loro originale struttura si sono imposti all'attenzione della critica sono stati: « Fancy Free » e « On the Town », realizzati da tre giovani artisti: Leonard Bernstein, Jerome Robbins e Elia Kazan. I primi con il loro gusto italiano per la musica, la danza e la recitazione, hanno portato un nuovo contributo a questi nuovi shows. Una delle più grandi riviste di questo ultimo periodo che ha suscitato a Broadway è stato: « African drama and modern rhythms » che esalta la musica e la danza negra.

La rivista che è rinata a prosperare sulle scene di Broadway, è certo assai lontana e diversa da quella cui è affezionato il nostro pubblico, diversa perché differenti sono le possibilità finanziarie dei nostri impresari e differenti il numero dei nostri teatri di rivista e quelli spettacoli. L'ultima soprattutto, perché molto diversi sono gli standard con cui gli americani vengono nei due paesi allestiti.

Mario Natali

MARSHALL

(Continuazione della pagina 14)

sta sua interpretazione alla Casa Bianca. Conseguentemente, Truman, nella ansietà di fare approvare il suo programma di emergenza dal Congresso, andò da un estremo all'altro: dal rifiuto di affrontare i fatti a una dichiarazione aggressiva (eccitata) in termini così demagogici, che la maggior parte della Cancellaria colta interpretò il suo discorso al Congresso come un impegno dell'America di snobbare l'antecomunismo dovunque fosse. I giornali magnificarono il discorso e fecero di un programma strettamente limitato di aiuti una dottrina — la «dottrina di Truman» — e ciò creò indurimento alla condotta delle relazioni estere.

Nasce "il piano"

Per quanto Fortune sia un periodico autorevole e bene informato sembra però verosimile che il Dipartimento di Stato non informasse completamente il Presidente sulla crisi, e ancora meno verosimile sembra che il Presidente facesse un discorso sul grave problema di politica estera senza avere consultato su ogni parola di esso il Segretario di Stato.

Il Congresso votò i crediti che Truman aveva richiesti, ma fu evidente che entrambe le Camere erano riluttanti a sottoscrivere un impegno così largo. In questo caso, il Congresso era più saggio della Casa Bianca, perché nessuna nazione è così povera da poter comprare alleati indifferenzialmente. Mi sia permesso notare che proprio in questo senso critico su un grande problema la dottrina di Truman, subito dopo che il Presidente aveva fatto il famoso discorso.

A questo punto il gruppo Keenan free al Segretario di Stato la sua prima relazione: l'Europa occidentale sarebbe arrivata entro alcuni mesi al collasso economico, se non avesse ricevuto aiuti dagli Stati Uniti su una scala senza precedenti. Questa previsione fu subito dopo confermata autorevolmente dal sottosegretario Clayton, vedovo da Genova e da Parigi.

Allora, Marshall lanciò la sua grande idea: il 5 giugno, all'Università di Harvard, in un discorso calmo e misurato, invitò le nazioni europee a unirsi e a collaborare fra loro per la ricostruzione comune, e promise che gli

Stati Uniti vorrebbero farlo tutto quello che avessero potuto per aiutarle.

Fu come se una scossa elettrica percorresse la vecchia Europa: Bevin proclamò giubilante che intendeva afferrare l'occasione «con tutte e due le mani»; e corse a Parigi. Di lì egli e Bidault invitarono Molotov a una conferenza a tre. Molotov venne a Parigi con un seguito imponente di ottantadue persone, e, dopo brevi discussioni, dichiarò che la Russia non accettava l'offerta americana. Al momento di abbandonare la conferenza, disse a Bevin e a Bidault che «ci sarebbero per tutti e tre parole che suonarono come una grave minaccia. Bevin rispose che l'Inghilterra nella sua lunga storia, non si è mai lasciata distogliere da minacce della sua via».

La Cecoslovacchia, che aveva accettato l'invito a Parigi, si disdise, e rifiutò. La Finlandia, la Polonia, l'Ungheria, che era sembrato volessero accettare, si trassero indietro.

I rappresentanti di dodici nazioni si riunirono a Parigi, e elaborarono un piano. Le loro proposte furono dal Governo americano sottoposte all'esame di vari comitati di esperti. Dopo di che, il Presidente Truman e il Segretario di Stato Marshall aprirono davanti al Congresso la battaglia per il piano, che ufficialmente si chiama programma per la ricostruzione dell'Europa, ma che passerà alla storia col nome di «piano Marshall». Le discussioni sono in corso e saranno lunghe e acciaccate. Quale ne sarà il risultato, non è facile prevedere. Probabilmente, il Congresso proporrà una riduzione degli stanziamenti. Se lo farà, sarà un errore, perché il piano, nelle proporzioni proposte da Marshall, può mettere l'Europa in condizione di vivere e di ricostruire la sua economia; le proporzioni minori, permetterebbe all'Europa di vivere, ma non di ricostruire; e cioè di ridurre a una grande opera di assistenza o di beneficenza, ma non sarà un'opera di risanamento; mancherà la vita rinnovata, ma non la guarirà. Contro questo travisamento del piano, che ne frustrerebbe lo scopo essenziale, Marshall ha preso posizioni risolute: «o tutto o niente», ha detto al Congresso.

Quale che sia la sorte ulteriore del piano il Generale Marshall passerà alla storia come l'uomo che ha ideato e intrapreso un'opera, che, per audacità di concezioni, per grandiosità di mezzi, che richiede più soldi veramente senza precedenti nella storia del mondo. Ma un continente non si muove di un altro continente e di una civiltà in così grave pericolo. Ma altre fatiche aspettano la vecchia macchina del Generale Marshall.

Augusto Guerriero



L'on. Campilli (delegato italiano in America) firma il libro dei visitatori della tomba di Giorgio Washington (Nearby - Virginia). A destra, il nostro ambasciatore negli Stati Uniti, Tarchiani.

UN PIANO DI AIUTI

(Continuazione della pagina 12)

avere, nel 1947 abbiamo esportato dall'estero per un complesso di circa un miliardo e 500 milioni di dollari e venduto ad altri paesi soltanto circa 700 milioni di dollari. La differenza di oltre 750 milioni di dollari, è stata coperta per 470 milioni dagli Stati Uniti (65 in prestito e 405 in dono) e la rimanenza con le entrate invisibili, il franco valuto e il prestito argentino.

E' stato questo aiuto che ha consentito all'Italia di equilibrare la propria bilancia dei pagamenti e che, con il contante valuto in lire delle merci ricevute, ha dato i mezzi al Governo per far fronte a diverse ed imperogabili esigenze della nostra economia nella quale la guerra ha creato vuoti insanabili e paurosi.

Per ottenere un sussidio dall'America prima della entrata in vigore del Piano Marshall, altri paesi europei hanno mollato o dato in garanzia parte delle loro riserve in oro e dei crediti in dollari, l'Italia, invece, ha rifiutato l'aiuto senza vincoli sulle sue riserve disponibili auree. (Aiuto di circa 200 milioni di dollari dicembresiano). Credo che si chiarisca un equivoco in cui si cade di frequente per una non esatta valutazione delle circostanze di fatto.

Vi è, infatti, chi sostiene che la produzione degli Stati Uniti ha raggiunto, oggi, livelli tanto alti da consentire agli americani a riversare su ogni resto dell'Europa i prodotti eccedenti al fabbisogno interno e le possibilità di esportazione. Ciò non è esatto e lo dimostra il fatto che gli Stati Uniti, per poter dare gli aiuti all'Europa, debbono imporsi severi sacrifici e introdurre limitazioni sui loro prestiti.

È noto che il Presidente Truman nel presentare la legge per il programma degli aiuti all'Europa l'ha accompagnata con un altro progetto che impone misure di disciplina. Come corrispettivo l'Europa è chiamata a compiere uno sforzo di produzione e di collaborazione.

E' a queste condizioni che gli Stati Uniti si dispongono a dare il loro aiuto. La politica dell'America è, in questo campo, chiara e precisa. Noi siamo disposti — dopo gli americani — a fare dei sacrifici per aiutare l'Europa, vogliamo però essere sicuri che il nostro denaro non venga buttato in un pozzo senza fondo. Vogliamo essere certi che gli aiuti che diamo all'Europa saranno investiti, in questi 4 anni, per ricostruire l'economia europea e per riportare il continente ad una situazione di equilibrio.

TEATRINO DI JACOVIETTI





Il matrimonio è ricercato anche in America, dal 2 dollari precedenti una licenza matrimoniale ne costa ora 5. Nella foto la signorina Denise Tepp di Chicago porge all'impiegato dell'Ufficio Licenze, come suo personale contributo, la differenza di 3 dollari accompagnandola con un sorriso.



A più di un milione si fanno ammontare gli spettatori che hanno assistito alla sfilata dei membri della Legione Nazionale Americana. Dalle finestre dei grattacieli che fiancheggiano le maestose Avenues vengono gettati senza sosta sui cortei quantità enormi di bricchetti di carta che, simili a una fittissima nevicata, ricoprono il suolo di uno spesso tappeto bianco. Domani, l'ultima parola sarà riservata agli spazzini.



Faulette Goddard, la benedica latina venuta in Italia per distribuire i pacchi CARE, soste insieme ai suoi piccoli amici davanti alle bianche croci di un cimitero di guerra pregando insieme per i fratelli caduti.



Gli americani vogliono diventare italiani. Ecco le prime Scuole degli Spaghetti aperte a New York e più precisamente nell'Hotel Sheraton, ove un gruppo di serissimi cittadini e cittadine vengono istruiti nella difficile arte di mangiare un piatto di spaghetti. L'improvvisa predilezione di migliaia di americani per il nostro piatto nazionale ha origine nella campagna Presidenziale per risparmiare cibo e consumare meno carne. E' sorfo così l'Istituto Nazionale dei Maccheroni che, oltre a persuadere gli americani che un piatto di maccheroni ben conditi può fare la veal della carne, insegna ad arrotolare gli spaghetti ribelli intorno alla forchetta con proprietà nonché con una certa eleganza.



Nel Central Park di New York tremila persone hanno danzato al suono di un'orchestra diretta da Ed Durlacher. Per gli amatori specifichiamo che gli strani atteggiamenti delle leggiadre dame e dei loro allenti cavalieri fanno parte del famigerato « jitterbug » o dei due recentissimi balli che fanno furore: il « rag-cutting » e il « wing-your-partner ».

LA SETTIMANA

Anno II - Numero 22 - Esce a Roma il giovedì
Spedizione in abbonamenti postale - 7 giugno 1944

PERIODICO DI ATTUALITÀ

Una copia: L. 15 a Roma e fuori Roma
Abbonamento annuo L. 750 - Semestrale L. 380

SCHIAVITÙ E LIBERAZIONE DELL'EUROPA

Una dopo l'altra, durante cinque anni di guerra, quindici capitali di Europa vennero inghiottite dalla Germania nazista. Nel marzo del 1938, dinanzi ad un'Europa paralizzata dalle forze reazionarie, e incredola ancora, Hitler dava inizio alle sue imprese brigantesche con l'occupazione di Vienna. Giusto un anno dopo, come logica conseguenza della farsa tentata a Monaco, venne l'occupazione di Praga. Con essa il fascismo si assicurava il dominio dell'Europa centrale, indispensabile premessa a quella aggressione contro la Russia sovietica che rappresentava l'obiettivo finale.

Dichiarata la guerra, fu la volta di Varsavia, posizione di punta contro la grande democrazia orientale, ad essere inchiodata sulla croce dell'oppressione, nell'ottobre del 1939. Poi, nella primavera del 1940, con una mossa ripetitiva, Danimarca e Norvegia furono invasi, anche Copenaghen ed Oslo entrarono nella giurisdizione della Gestapo. La guerra e il terrore dilagavano così in paesi che si erano illusi di restare sempre al riparo. Ai primi di maggio toccò al minuscolo Lussemburgo, così granducato ed ottocentesco, di sparire sotto la marea delle Panzer Divisionen. Ma ormai, rovesciandosi ad aggirare la Maginot, esse occupavano nello stesso mese Vaja e Bruxelles, e nel giugno Parigi, con una ondata che destò ammirazione e stupore nel mondo. Nell'aprile del 1941, la guerra fu piantata a Belgrado e ad Atene, nel giugno e nell'agosto, entrò in guerra la Russia, in Lituania, in Lettonia, in Estonia; e sembrò che nulla più potesse resistere alla mostruosa macchina bellica del nazismo. L'Europa era incatenata; all'interno della catena i popoli venivano deportati e sterminati, sorvegliati come capitali di dolore e di sangue e campi di concentramento.

Ma la libertà muoveva alla riscossa. A Stalingrado ed in Africa il nazi-fascismo cominciava a ritirarsi. E quando, nel settembre del 1943, Roma, capitale del popolo italiano che aveva finalmente rifiutato di schierarsi dalla parte della civiltà, venne anch'essa occupata dalle truppe germaniche, questa nuova occupazione fu solo in apparenza una conquista. In realtà significava che i territori oppressi della Germania si accendevano ormai sotto il suo tallone, sollevando le proprie forze a manderle le spalle.

Per nove lunghi mesi la catena che imprigionava l'Europa venne limata in Italia dagli eroi alleati e dal sacrificio dei patrioti. Finalmente s'infranse, il 4 giugno del 1944, con la liberazione di Roma. Da Roma, prima capitale d'Europa liberata, oggi è un anno, passando di vittoria in vittoria, le democrazie salvarono dalle tenebre dell'inferno nazista tutti gli altri paesi occupati.

Parigi fu liberata nell'agosto, Bruxelles e Lussemburgo, Kaunas e Tallin nel settembre, Belgrado, Atene e Riga nell'ottobre. Bucarest, Stettino e nel settembre Bucarest, Budapest, Sofia, Helsinki, variamente premute dagli eserciti liberatori, capitolavano e si scrollavano dal giogo nazista. Il 2 maggio 1945 le truppe russe occupavano ufficialmente Berlino.

E. C.



4 GIUGNO 1944: UN ANNO FA, CON ROMA, EBBE INIZIO LA LIBERAZIONE DELLE CAPITALI EUROPEE



A PAG. 3
Fine di un "lupomannaro,"
(Fotoserizio)

A PAG. 4
**LA TERZA PUNTATA DEL
DIARIO DI SPAGNA**
di PIETRO NENNI

A PAG. 6-7
**Come si combatteva
sulle montagne**
(Fotoserizio particolare)

A PAG. 9
"Ciro,, ristorante di Hollywood"
(Fotoserizio)

Deflazione in Belgio

In tutti i paesi e specialmente in Belgio il complesso delle misure dei razionamenti hanno impedito che i salari ed i prezzi si adattassero alla situazione monetaria. In Belgio dal 30 dicembre 1939 al 31 agosto 1944 la circolazione è passata da 27.895 milioni a 113.339 milioni, compresi i conti postali, aumentando, perciò, in base ad un coefficiente 4. Anche i depositi sono aumentati circa nella stessa proporzione. I prezzi, invece, sono aumentati in una proporzione molto minore. Quelli all'ingrosso sono aumentati per un coefficiente 1,72, quelli al dettaglio per un coefficiente 2,30 secondo alcuni, 2,10 secondo altri. Infine i salari sono aumentati in base ad un coefficiente 1,35 solamente.

Esisteva, dunque, una forte tendenza di moneta. Infatti tutti i progetti preparati durante tre anni, in vista del momento in cui sarebbe stato necessario riportare la situazione monetaria alla normalità, prevedevano la stessa cosa: dato che i prezzi non sono saliti al livello della circolazione, si può abbassare la circolazione al livello dei prezzi. È l'opinione francese che ha prevalso, in tale scopo si è ispirato alle seguenti considerazioni: 1° La produzione attuale è minima. La produzione di deflazione da effettuare dovrà, quindi, essere inferiore a questa. Solo a questa deflazione sarà possibile soddisfare i debiti, però, 2° Fische assistite la moneta, la consumazione deve possedere un carattere uguale per la popolazione. Tutti gli indici supplementari delle persone, cioè il numero della parte già insulsa della massa. Per conseguenza la stessa disponibilità di moneta deve essere lasciata a chiunque, senza tenere conto dell'entità delle somme detenute. 3° La produzione è chiamata a crescere e delle disponibilità ugualmente crescenti dovranno essere messe a disposizione del pubblico, affinché questa offerta sia equilibrata sempre, e si prezzi costanti, dalla domanda. 4° D'altra parte la circolazione attuale sarebbe eccessiva anche in rapporto ad una situazione divenuta normale. Una certa quantità di moneta dovrà, dunque, essere definitivamente ritirata.

In base a queste considerazioni è stato abilitato il corso legale degli assegni biglietti da 100, da 500, da 1.000, e da 10.000 franchi. I biglietti di taglio inferiore a 100 sono stati invece, lasciati in circolazione, senza nessuna restrizione. Per evitare una consistente perdita di vita economica durante il periodo del cambio a equivalendo il valore nominale di biglietti di 100, 500, 1.000 e 10.000 franchi.

Un primo censimento generale è stato realizzato in quattro giorni dalla Banca Nazionale. Ad ogni persona (adulti e bambini) sono stati cambiati i biglietti vecchi con biglietti nuovi per 1.000 franchi. Tale cambio è avvenuto alla pari, in una popolazione di 7 milioni e mezzo di persone sono stati così cambiati 14 miliardi. Altrimenti del cambio i portatori sono invitati a dichiarare la loro disponibilità. I componenti una famiglia avevano la possibilità di fare un'unica dichiarazione. In totale 2.194.000 persone hanno dichiarato 75.800 milioni. Di queste dichiarazioni 400.000 sono state inferiori a 5.000 franchi; 730.000 superiori a 25.000. Si è avuta una dichiarazione di 100 milioni e molte di 5 milioni. Subito dopo anche tutte le somme denunciate furono fatte versare. Poiché al 1° ottobre la circolazione era di 100 miliardi (inclusi i conti postali) e di questi solo 90 ne furono dichiarati (75,8 denunciarono e 14,2 in biglietti di piccolo taglio) i biglietti non dichiarati rappresentavano circa 10 miliardi del totale, o 4 sono detenuti dalle istituzioni. Il quale trattamento hanno avuto tutti i tipi di deposito, con eccezioni generali del solo 10% sulle giacenze e con concessioni particolari agli industriali, ai commercianti, ai piccoli affaristi.

Dopo un mese sul campo supplementare di 3.000 franchi è stata evincibile per ciascun dichiarante. Costoro, e i riciclatori colpevoli coloro che avevano fatto una sola dichiarazione per famiglia. Dopo questo secondo censimento la circolazione (bancote e depositi) è salita a 70 miliardi ed i danari bloccati rappresentavano 173 miliardi.

A questi ultimi, il 40%, cioè 45 miliardi, è destinato ad essere progressivamente liberato, mentre il restante 60%, pari a 45 miliardi, sarà definitivamente trattenuto dallo Stato. Circa questo 40% si è avuta una legge che prevede lo sblocco in alcuni casi individuali a favore di produttori per i loro bisogni industriali ed in altri casi per i pagamenti di tasse. L'altro 60% sarà interamente asorbito dall'imposta straordinaria sull'accrescimento patrimoniale. M. M.

IL DISTACCAMENTO DI VALENTINO JUKOV

(Per cablogramma alla "SETTIMANA")

MOSCA, 2 maggio

Ho appreso l'inizio di quest'azione due mesi fa, sulle rive del piccolo fiume Dvise che scorre tra folti boschi, dove giunsero alcuni gruppi di soldati sovietici che, ribellati ed evasi dai campi di concentramento di Dresda, arrivarono fin qui, percorrendo centinaia di chilometri con le armi in pugno, dopo essersi aperti il passo, combattendo, attraverso il fronte tedesco.

Erano centinaia di prigionieri che non avevano più voluto rimanere schiavi ed armati solo di bastoni e di pietre avevano saputo attraversare i reticolati di filo spinato percorsi dalla corrente ad alta tensione e lo sbarramento delle mitragliatrici, sovrappassando con le loro armi rudimentali la scorta del Campo, trascinandolo nel loro cammino molti cittadini sovietici, che lungo la strada erano riusciti a liberare, attraversarono combattendo le Sassonia e la bassa Slesia, e giunsero fino alle nostre posizioni.

Questo gruppo che i tedeschi non avevano potuto fermare nella sua marcia da Dresda fino alle nostre linee e che sperare si era aperto il passo con le armi in pugno, si era battuto un distacco partigiani «U. R. S. S.».

Carneficina fra i reticolati

La mattina che un gruppo di russi era uscito combattendo dai terribili campi della fabbrica chimica si sparse rapidamente per Dresda, inutilmente i tedeschi aumentarono la vigilanza e vietarono qualsiasi contatto col esterno: le notizie penetravano gradualmente in tutte le baracche che erano abitate da prigionieri di tutte le nazionalità. In poco tempo essi vennero pure a sapere che i fuggitivi avevano costituito un forte distacco armato ed armatisi con quello che via via toglievano ai tedeschi assillati, osavano ora affrontare i nemici in forze. Questo distacco portava il nome della loro patria e dopo aver fatto saltare i treni di munizioni alla stazione si era diretto verso le truppe sovietiche che erano lontane, ma non irraggiungibili per chi aveva avuto tanto coraggio.

L'esempio di questi valorosi commosse tutti i campi. La fuga divenne da quel giorno l'unico scopo di vita dei prigionieri. Ed essi agirono non appena si presentò l'occasione propria.

Un giorno durante un bombardamento su Dresda da parte degli alleati, mentre nel campo regnava la confusione per le bombe che cadevano sempre più vicine, un grande gruppo di operai russi armati di pietre si gettò decisamente sulle guardie soprastanti, rovinò la rete elettrica ad alta tensione, coprì i reticolati di filo spinato con i propri vestiti e con delle assi di legno che erano nel campo e, scavalcando in tal modo i reticolati, tentò di fuggire. I mitraglieri tedeschi, appostati sulle torrette che dominavano tutto lo spazio intorno, aprirono

il fuoco colle loro numerose armi. Decine di persone perirono là, tra i reticolati, ma gli altri, sfidando quell'intenso fuoco che provocava una carneficina, fuggirono fuori del campo.

Il giorno seguente mancavano cinquanta persone. Durante la notte stessa, mentre la polizia e le forze militari tedesche correvano per la città spegnendo i numerosi incendi, i fuggitivi raggiunsero un bosco sulle rive dell'Elba. E stabilirono subito che l'unico scopo era di mai quello di agire contro i tedeschi per cercare di salvare i fratelli che ancora soffrivano. Organizzarono così un distacco partigiano e decisero di chiamarlo anch'esso «U. R. S. S.» come quell'altro sul cui esempio avevano deciso di fuggire e che aveva saputo, tanto valorosamente, raggiungere le truppe sovietiche.

La storia di questo secondo distacco ebbe inizio il 20 marzo. E benché la sua vita di lotta sia stata molto breve perché presto il territorio in cui operava fu liberato dall'esercito sovietico, si è coperto di gloria per le numerose prodezze compiute. I partigiani erano di un'audacia senza pari, e benché il loro distacco non fosse numeroso ed in un primo tempo male armato, osavano spingersi nella stessa città: così incendiarono vari depositi di munizioni nella parte vecchia della città e fecero deragliare tre treni non lontano dalla stazione. Dopo pochi giorni dalla sua costituzione, alla fine di marzo, il distacco aveva già sostenuto alcuni scontri con i gendarmi e colla polizia ed era riuscito a prendere ai tedeschi molte armi; alla fine del mese, dopo aver attaccato in forze lo Stato Maggiore locale del Volksturm, quasi tutti i partigiani erano armati di fucili, bombe a mano, bottiglie di liquido incendiario e di coltelli per combattimenti corpo a corpo, che spesso si svolgevano durante la notte, quando qualche pattuglia si spingeva troppo vicina ai rifugi dei partigiani.

Rivolte ed evasioni in massa

Ma la missione principale del distacco era di liberare i prigionieri di guerra o persone mobilitate a forza. E con attacchi temerari esso raggiunse grandi risultati: aprì la via a Dresda un mese di fughe in massa. Nonostante le forze rappresaglie fuggiva un numero sempre maggiore di russi, ucraini, bielorussi, polacchi, cechi, jugoslavi. I partigiani non si davano battaglia, armati sempre più efficacemente, intensificavano i loro coraggioosi attacchi per cercare di far guadagnare la libertà ad altri prigionieri. Generalmente attaccavano le scorte delle colonne di prigionieri o mobilitati quando questi venivano condotti al lavoro. Piombavano, improvvisamente, da più direzioni, sulle lunghe colonne che procedevano lentamente, sparando all'impazzita sulle guardie che si tenevano ai lati dei prigionieri, sui margini della

strada. La moltitudine, in attesa di quel momento si staccava immediatamente e mentre la scorta era impegnata a difendersi dal violento attacco, si gettava fuori dalla strada e cercava di guadagnare la campagna ed i boschi. Quando lo scontro era terminato sulla strada giacevano solo dei morti o feriti: la massa dei prigionieri aveva guadagnato la libertà. I tedeschi organizzavano subito dopo delle spedizioni in forze per rintracciare i prigionieri e per punirli. Ma la mobilità dei partigiani e la natura boscosa della zona impediva a queste spedizioni di realizzare dei successi.

70 persone debbono la vita a Natascia

Ma l'audacia dei partigiani andava oltre. Alcuni membri del distacco, fingendosi pentiti di essere fuggiti, si presentavano volontariamente al campo dicendo di essere tornati alla prigione perché fuori non riuscivano a vivere. Una volta nel campo organizzavano nuove fughe in massa ed in base agli accordi fatti col distacco ne differivano l'esecuzione. E fra di loro fu quella chi può ripetere più volte questo audacissimo gesto.

Natascia Karkovina, che prima di essere deportata in Germania era assistente nell'Istituto di Medicina di Karkov, e che lavorava, in prigione, come lavatrice, realizzò tre volte questa grande audacia. Questa ragazza dall'aspetto delicato si gettò tre volte nelle fauci della belva e salvò così settanta persone.

Valentino Jukov, ex comandante di truppe della stazione di macchine e trattorie di Dnepropetrovsk, uno dei più valorosi partigiani del distacco, organizzò due fughe usando lo stesso sistema. La terza volta cadde in mano dei tedeschi. Non gli credevano quando egli raccontò di essere tornato volontariamente al campo perché fuori non riusciva a vivere e lo riconsegnarono a lungo in una cantina della Gestapo per farli confessare il vero scopo che lo aveva spinto a ribellarsi. Ma egli non parlò. Di notte, dopo le torture, si fece morto e quando la segretaria entrò nella cella si gettò su di essa e dopo una breve lotta soffocò e la strangolò. Non ebbe tempo, ed indossata l'uniforme della guardia si avventurò fuori, fino ai limiti del campo. Benché la forte luce delle lampade fluorescenti quasi a giorno fosse lo spazio circostante, egli non fu riconosciuto e riuscì ad uscire dai reticolati, fuggendo.

In seguito a queste continue evasioni il numero dei partigiani aumentava sempre più e tutta la zona era divenuta pericolosa per i tedeschi. I boschi formicolavano letteralmente di fuggitivi. I tedeschi non passavano più né di giorno, né di notte per molte strade adiacenti all'Elba. Numerose spedizioni anche in grandi forze, vennero organizzate contro il distacco. Ma i tedeschi non riuscirono mai a trovarne il grosso perché i par-

tigiani si spostavano continuamente e non usavano mai, più volte gli stessi rifugi. Era per loro facile occultarsi nei folti boschi che arrivavano sempre nuovi rifugi. Alle ultime spedizioni parteciparono anche grandi forze di cavalleria, ma inutilmente.

Infine le autorità tedesche, disperate, stabilirono sulle vie di comunicazione un servizio permanente di pattuglie di carri armati e vietarono a tutti i civili di transitare sulla strada adiacente all'Elba.

Ma presto l'esercito sovietico raggiunse quella zona e liberò i valorosi partigiani, che malgrado l'estrema vigilanza non avevano mai cessato di condurre frequenti azioni di sabotaggio.

Come siete riusciti a sfuggire alla cattura, in un terreno così lussuoso, dove si può dire che ogni albero era controllato?», chiesi a Jukov, non appena potei parlare con questo valoroso.

Egli sorrise: «Il trucco era semplice e si basava interamente sulla nostra mobilità. Subito dopo aver fatto deragliare un treno, per esempio, il distacco si spostava attraverso il bosco in un altro luogo ed immediatamente compiva una nuova azione. Chi aveva compiuto questi atti di sabotaggio?», si chiedevano i tedeschi. Naturalmente il distacco era «U. R. S. S.». Ma come faceva se tutte le strade erano bloccate? E gli agenti della Gestapo si rompevano la testa senza riuscire a comprendere le misteriose apparizioni del distacco? ora qua ora là... POLEVOI

PRESENCE

SETTIMANALE FRANCESE IN ITALIA

pubblica:

Festi dei nazisti scrittori italiani e francesi. - I principali documenti della vita politica in Francia. - Un rassegna di tutta la stampa parigina. Notizie d'Arte, Teatro, Moda.

In vendita in tutte le edicole a Lire 500

Redazione e Amministrazione

Cargo dei Lombardi, 4 - Tel. 641.143

Abbonamenti: all'Amministrazione

PRESENCE Via del Teatro 123

IL RISVEGLIO

SETTIMANALE DI TECNICA DELLA VITA ASSOCIATA

Principali collaboratori:

ANGELO CERRAFELLI - GIUSEPPE MONTALBANO - ENZO BARTALINO MICHELE LA TORRE - GUSTAVO LANFRANCHI - GIAMBATTISTA FALANCI - E. BERNARDINI - ZAMBARANO - A. DE DONNO

In vendita in tutte le edicole a Lire 100

Redazione e Amministrazione:

VIA CALABRIA, 56 - TELEF. 41.664

VASCO PRATOLINI

IL QUARTIERE

romanzo

Questo libro rappresenta un grido di dolore di protesta che non ha nella storia ed oblio. La stessa commovente della società borghese, suggerita dalle vicende dei protagonisti proletari, acquista il carattere di un politico, inaffabile eppoi suggerisce un atto di accusa. Non è un libro d'arte, ma un libro d'animo.

Lire cinquanta

R. L. STENSON

IL GIUDICE

romanzo

Questo romanzo fu rivisto dall'Autore, e del resto, il suo capolavoro. Poiché è in esso la perfetta sintesi del personaggio, la cronaca del contrasto tra padre e figlio, ecc. Ma per robusti che siano, i profili della persona non restano contro luce, la perdita e melanconica luce della vita si scolorisce. Nel Giudice, insomma, lo scrittore, ammiratore e seguace di W. Scott, raggiunge un'intimità narrativa che incute un'incertezza nel fondatore del romanzo storico.

Lire cinquanta

CORRADO FERRIS

LA COSTITUZIONE SOVIETICA

(PRIGIONI - CARICHI - DOSSIERI)

Studio accurato dell'evoluzione costituzionale sovietica dal 1917 ai nostri giorni, condotta sulle fonti originali, i principi politici, cui la costituzione sovietica vigente si ispira, sono esaminati in rapida sintesi critica. Nelle conclusioni, l'Autore mette in rilievo il valore giuridico-politico del movimento costituzionale dell'U.R.S.S. in rapporto alle tendenze sociali del mondo moderno.

Lire quaranta

In tutte le librerie:

nb

LA NUOVA BIBLIOTECA

ROMA - Via Vittorio Veneto, 84

Telefono 43-722



Un ufficiale americano dal viso grave chiede alla spia se ha nessuna dichiarazione da fare prima d'essere giustiziato.



Eccolo, il «lupo mannaro», lo sguardo anegato nel vuoto mentre lo legano al palo.



La raffica è partita. Il criminale s'affaccia. «Come se fossi stanco» dice un commento americano. Giustizia è fatta!



Due medici provvisti di stetoscopio controllano l'avvenuto decesso. La storia infame di Richard Jarczyk, s'è conclusa per sempre.

FINE DI UN "LUPO," NAZISTA

Davvero, quando andrà, nel mondo, la lotta contro i fascisti e contro il fascismo? A coloro che si abbarazzano di questa domanda con un'accesa di spalle, noi diremo di meditare su queste fotografie, sul viso fanatico e impassibile del nazista all'orlo della fucilazione; e di convenire con noi che ce ne vorrà prima che l'ultimo militante attivo e disperato di Hitler, di Mussolini, di Laval, di Degrelle, di Pavlovic, di Quisling e via dicendo (ché la peste ha infestato tutt'Europa) sia individuato e sterminato.

Diremo di riflettere sulle molte più inquietanti e subdole manifestazioni di fascismo in agguato e risorgente sotto l'ala di alcuni incalliti fertilizzatori della reazione europea: come i voti petainiani nelle elezioni amministrative francesi, come gli strani processi, le fughe e i boicottaggi anti-democratici da noi, come le concentrazioni nazionalistiche in questo e quel Paese. Il fascismo seguita ad avere due facce e due sistemi: il colpo diretto, menato dagli ultimi feroci franchi tiratori, dagli ultimi illesi; il colpo indiretto, la manovra politica avvolgente, compiuta dagli abili «residuali» duri e morosi e operanti in un'ombra protettiva e sapiente. Va da sé che questi ultimi, facilmente mimetizzabili, e non da tutti i democratici chiaramente riconosciuti come fascisti (c'è chi è contenta di definire fenomeno patologico il fascismo, e quindi, curato il male con le quattro teste sanguinolente dei responsabili maggiori, crede sia tutto fatto; e ignora le radici economiche, sociali, politiche del fascismo, quelle radici dappertutto non ancora eradicate, o le ha le viste di ignorarle), va da sé che questi i più pericolosi. Quando non fanno altro, operano come quinta colonna «saurimatrice»: son loro che inducono tanti berlusconi a farneticare: «la terza guerra è alle porte».

La terza guerra non ci sarà e non ci deve essere: basterà ricordare a tempo Buchenwald e Mauthausen, la lotta di tanti anni, contemplare l'incenso abisso che ci divide, inglesi, americani, russi, antifascisti di tutto il mondo, da queste belve umane, si chiamino Kramer o Richard Jarczyk.

Jarczyk è il nome della spia fucilata, o poco è, molto, su un prato tedesco, da americani della 7^a Armata. Jarczyk era un «Obergeleitler»

della 35^a «Volks Grenadier Division», un ufficiale nazista, insomma. Durante il caos della Wehrmacht, gli fu dato l'incarico di seguitare a combattere «per il Führer» dietro le linee americane, e il criminale seguì anche dopo la resa, dopo la volatilizzazione di Hitler, dopo il Crepuscolo dei suoi Dei, e se non l'avessero accoppiato seguirebbe ancora. Si vestì con panni sdraiati da civile inoffensivo, si diede un'aria umile e pacifica: la storia del lupo che si fa agnello è molto cara alle spie fasciste. Con quel nome, segno d'un'impura origine slava, il nazista si fece un povero profugo polacco, ed ebbe il sangue freddo di recarsi al Comando Alfo di Bruckweiler a offrire i suoi servizi per l'amministrazione comunale della città.

Asserì d'averne conosciuto l'antico borgomastro due anni addietro (asserzione molto imprudente, da pazzo fanatico incapace di reggere al gioco fino all'ultimo: ecco un punto che andrebbe approfondito, e che riempie di stupore) e il borgomastro, ripescato e interrogato per un certo sospetto nato su pur esaltati americani per l'incoscio ribelle, fu provato davanti a quello sguardo infernale, cadde dalle nuvole a sentire raccontare una storia simile. Altra cosa straordinaria: bastò la caduca di questo trucco meschino, e Jarczyk spattellò ogni cosa senza la minima resistenza.

Sì, la sua missione consisteva nel sabotaggio metodico del materiale americano, nell'uccisione notturna, non meno metodica, di soldati

statunitensi, nel provvedere gli spari «lupi» di Himmler (o di chi mai sia il successore segreto del Mostro) d'una messe di informazioni militari. Fu condannato a morte e fucilato in questi tre-quattro otto.

La faccia indifferente, bieca e torbida dell'uomo (è poi giusto chiamarlo uomo) ci guarda come un ammonimento sinistro e solenne, un attimo prima d'essere cancellato come una sporca e indegna cosa. Una morte fredda e coraggiosa: ma per chi? per chi? per una folle divinità pagana, la divinità bestiale dell'annientamento e del caos.

Non dimentichiamole queste lezioni. Seguitiamo a difenderci, tutti uniti.

RANDOLFO PICTO

Lord Baubau

Per le inondazioni fasciste di cui le forze popolari del Nord hanno fatto energia politica, s'opera un singolare personaggio di celticissima brisaciana, John Amery, figlio di Lord Leopoldo Amery, noto uomo politico conservatore inglese. John Amery, il quale ha attualmente circa 35 anni, fece per molto tempo la vita spensierata e pacifista del aristocratico piano di quadrati. Finì presto, ma il suo soggiorno preferito era la Quinta Colonna, ritorno del migliore parasitismo nazionazionalista. Lì, a Nizza, a Cannes ed a Mentone, John viene allegramente, fornito di assistenti voluntari, circondandosi di belle donne, di cani di razza, ed intrattiene nei liquori e nelle cocacine le anime che malgrado tutto lo perseguono. Un bel giorno, in cerca di pasdaran nuovi, decise di occuparsi di politica, e si professò antistaliniano e anticomunista. Forse, convinto alla sua determinazione anche qualche compagno fascista, un sentimentale irragionevole di risentimento la personalità del padre e le tradizioni legate al proprio nome, Comunque, John si stabilì in Germania, e, nativo di elezioni, allo scoppio della guerra, divenne uno dei pilastri della propaganda radiofonica hitleriana. Nelle sue trasmissioni egli profetizzò contro l'Inghilterra minacce così mostruose che gli inglesi lo gratificarono del soprannome di Lord Baubau. Recentemente Amery si era trasferito in Italia, mettendo al servizio della Repubblica sociale di Mussolini le proprie invettive antiberlinistiche. A Milano, i partigiani lo hanno arrestato e solo in considerazione della sua nazionalità non lo hanno subito fucilato alle cure del plotone di esecuzione. Con lui si trovano anche la moglie, la quale si è mostrata estremamente sorpresa che i patrioti italiani diano tanta pena a cose a parer suo di pochissimo conto, e fra tutto uno scherzo, essa ha detto a una simpatica straniera: Perché voler prendere il mondo sempre così terribilmente sul serio?»

L'Università della Quinta colonna

A Falkenberg, in Anhalt, è stata scoperta dalle autorità militari sovietiche la scuola nella quale il nazismo addestrava le spie e gli agenti segreti destinati ad operare in Europa e in America dopo la fine della guerra. La scuola, che si professa del nome pomposo di Accademia, aveva la sua sede in un primitivo edificio legato in ferro alle campagne, accuratamente mascherato contro gli attacchi aerei da sotterranei sotterranei di ferro. Le aule erano tappezzate di carte geografiche di tutti gli Stati e di ogni specie di documenti di propaganda. La biblioteca, fornita di libri in molte lingue, comprendeva una sezione dedicata particolarmente alla Spagna, un'altra all'Irlanda, ed una terza all'Argentina, i paesi che la Quinta colonna hitleriana costata da lungo tempo di fare basi principali della propria attività criminosa. L'«Accademia» ammontava soltanto a circa 150 studenti, fra i 25 e i 30 anni. I corsi duravano un anno, e comprendevano, oltre la preparazione specifica allo spionaggio ed al terrorismo, il pagliato, l'epistolario, la scherma, il salto, la guida automobilistica ed il lancio con il paracadute. Si calcola che ogni corso d'istruzione portasse centinaia di «dottori in spionaggio», e che complessivamente siano uscite dalla scuola di Falkenberg circa migliaia di futuri agenti segreti della «Quinta colonna». E inoltre accertato che gli allievi laureati erano riciclati dal più rigoroso segreto, non la soppressione non solo loro ma anche dei loro familiari più stretti.

Punti di vista

La moglie di Paul Hinckler, uno dei fondatori del partito nazista e capo della polizia hitleriana, il quale arrestato dagli alleati come criminale di guerra si è arresenato, piangendo sopra il cadavere del marito ha detto: «Per tanto tempo buona! Solo che non mi volevo accollare!».

La cameriera di Hitler, Gertrude, ucraina a Birkenhead, essendo chiesto che cosa pensasse del suo defunto padrone, ha detto: «Non so un briciolo, credetemi. Pensavo che Hitler, un po' molto».

OPERAI

americani



La trasformazione degli Stati Uniti in quel colossale arsenale che ha fornito le armi della vittoria a tutti i nemici del nazifascismo ha tra l'altro enormemente potenziato l'organizzazione sindacale degli operai americani. Si calcola infatti che le due principali organizzazioni operaie, e cioè la American Federation of Labour e il C. I. O., che prima della guerra contavano quasi 5 milioni di aderenti ciascuna, hanno raddoppiato il numero degli iscritti. Anche le altre due principali organizzazioni laburiste, quella dei ferrovieri e quella dei minatori di Lewis, hanno avuto un notevole rafforzamento.

Il salario medio di un operaio americano si aggira intorno ai 35 dollari alla settimana. I lavoratori sindacati percepiscono salari più alti. Il salario medio permette all'operaio americano di condurre una vita sufficientemente agiata. La spesa che più incide sul bilancio domestico è quella della abitazione che costa in media sui 25 dollari alla settimana. La casa dell'operaio americano, generalmente ad un piano, circondata da un piccolo orto, è composta di due camere da letto, la cucina, il bagno ed una vasta camera di soggiorno.

Non è una leggenda che praticamente ogni americano abbia la sua automobile. Si tratta spesso di macchine di seconda mano, pagate dai 50 ai 100 dollari, e rimesse in grado di funzionare dall'operaio stesso o da qualche suo amico del mestiere con notevole ingenuità. I più ricchi si permettono l'acquisto di macchine più lussuose come la Ford 8 cilindri. L'operaio americano tiene molto alla sua automobile che è quasi un « oggetto » indispensabile alla moderna vita americana. Spesso famiglie operaie si adattano a vivere in una sola camera, ma non rinunciano ad avere la macchina.

Questo per quanto riguarda gli Stati del Nord e generalmente quelli più industrializzati. Nelle zone agricole del Sud, la famiglia dell'operaio si guadagna il rispetto dei vicini tenendo una domestica negra, che viene pagata in media 3 dollari la settimana.

Anche la radio è un oggetto comune in tutte le case operaie seguita come diffusione dalla macchina elettrica per lavare i piatti.

In caso di disoccupazione l'operaio americano riceve un sussidio dalla compagnia di assicurazione a cui per legge deve versare il suo contributo nei periodi di lavoro. Solo per i domestici e per i contadini l'assicurazione contro la disoccupazione non è obbligatoria.

La guerra ha cambiato molte cose nella vita dell'operaio americano. Il razionamento della benzina ha limitato l'uso della macchina, moltissime donne che prima si dedicavano solo alla casa sono ora impiegate in fabbriche ed uffici, alcuni generi alimentari tra cui la carne, sono razionati, ma il costo dei beni è stato mantenuto quasi al livello prebellico.

L'istruzione dei figli dei lavoratori è gratuita dai 6 ai 16 anni ed anche i libri di scuola vengono forniti dallo Stato. L'età minima di lavoro varia secondo gli Stati dai 15 ai 18 anni, ma anche ragazzi di età inferiore possono esercitare attività non pesanti dopo aver richiesto ed ottenuto una speciale permesso. La settimana lavorativa è di 40 ore in tempo di pace mentre in tempo di guerra questo limite è stato tolto ma le ore extra vengono compensate in misura superiore al normale.

E. SPADINI



In una stazione del Tennessee gli operai riposano aspettando il treno di servizio. L'organizzazione sindacale dei ferrovieri è una delle più forti degli Stati Uniti.



Tom Sander, di New Orleans, è uno dei tanti bambini sindacato nella American Federation of Labour, lavora al suo laminatore in una grande officina metallurgica.

DIARIO DI SPAGNA

TERZA PUNTATA

di PIETRO NENNI

18 settembre. - I funerali di Fernando sono stati grandiosi. Quanta gente. Centomila? Il doppio? Tutta Madrid. Largo Caballero non è potuto venire e mi ha scritto una lettera affettuosa. Amava molto Fernando che era stato uno dei suoi « galoppini ». È venuto Indalecio Prieto. Ci siamo abbracciati con commozione. Fernando non amava Prieto. Parlava volentieri di ammazzarlo, lui e tutti i riformisti, ma in fondo lo stimava. Ci sono tutti i giovani della gioventù unificata che hanno potuto lasciare il fronte. Aurora e Les sono affrante. Il battaglione « Octubre » apre il corteo funebre. Dalle finestre piovano fiori.

Nella grande rezza fragorosa del cimitero borgo a Fernando l'estremo saluto. La sua tomba è a pochi passi da quella di Pablo Iglesias l'« abuelo », il nonno dei socialisti spagnoli. Posa, e Fernando, la tua tomba, vicino a quella del fondatore del partito socialista spagnolo, attestare nei secoli che in quest'ora di sciagura per la Spagna, l'Italia di Dante, di Mazzini, di Garibaldi, di Matteotti era col popolo contro Franco e i suoi mercenari italiani.

Brigate internazionali

Albacete 25 novembre. - Primo contatto con le Brigate Internazionali (che si sono formate mentre un incidente d'aviazione m'inchiudava a letto). Marty e Vidal mi mettono al corrente della situazione. Due brigate sono sul fronte di Madrid. La prima (XI brigata mobile) è comandata dal generale Kéber e ha come commissario politico Niccolini (Giuseppe Di Vittorio). La seconda (XIII brigata mobile) è comandata dall'ungherese Lukacs, commissario politico Gallo (Luigi Longo). Il battaglione Garibaldi appartiene alla seconda. Le due brigate sono partite per il fronte in condizioni tutt'altro che buone, con quadri improvvisati, con un armamento insufficiente. Ma necessità fa legge, sempre e specialmente nella guerra. La prima brigata si è coperta di gloria a Casa del Campo e nella Città Universitaria a Madrid dove la sua presenza ha galvanizzato la resistenza. La seconda ha avuto un esordio difficile ed è stata gettata nella fornace in condizioni di completa disorganizzazione.

Pacciardi, che comanda il battaglione Garibaldi, ha voluto l'ordine scritto di partire ed ha fatto le più espresse riserve. La confusione dei trasporti era tale che il battaglione si è trovato in piena battaglia sotto i bastioni del Cerro de los Angeles con metà delle compagnie che non



Personalità della guerra di Spagna: Gallo (Luigi Longo), direttore delle Brigate Internazionali, il comandante del battaglione tedesco Thaelmann e il generale austriaco Giulio Deutsch.

si sapeva dove fossero andate a finire. Si è battuto con un coraggio disperato. Più tardi nella Città Universitaria ha gareggiato coi due battaglioni tedeschi Thaelmann e Edgard André.

Qui si sta organizzando la terza Brigata Internazionale di cui Marty mi offre di essere commissario politico.

— Così l'imperialismo italiano sarà soddisfatto — dice ridendo.

Gli rispondo che non voglio separarmi dal battaglione Garibaldi. Del resto ho in tasca una lettera del ministro della Guerra che mi assegna alla Giunta di Difesa di Madrid per tenere il collegamento con le Brigate Internazionali.

In città l'animazione è intensa. Nei caffè e negli alberghi rigurgitanti si sentono parlare tutte le lingue. Alla caserma Salamanca sosta

un gruppo di italiani. Li comanda Picelli. L'ex-deputato di Parma è felice di essere qui. È venuto dalla Russia. Considera la Spagna come un ponte per l'Italia. Trovo Umberto Tonelli, venuto da Parigi per scortare un invio di uniformi, di viveri e di materiale per i garibaldini.

Battaglione Garibaldi

29 novembre. - Arrivo a Madrid verso mezzogiorno. Il comando della seconda brigata è a Fuencarral. Il battaglione Garibaldi è da ieri a riposo al Prado nell'ex-caserna della guardia del re. Ci corro; fraterna accoglienza; gioia di ritrovare tanti

Il Guido Picelli è caduto alla testa della prima compagnia del Battaglione Garibaldi nei combattimenti del primo gennaio.

amici, i più animosi elementi dell'antifascismo italiano. Pacciardi è molto contento dello spirito di sacrificio e di devozione che incontra da parte di tutti, all'eccezione di pochissimi inevitabili lavativi. È secondato nel comando dai commissari politici Roscio e Azzi. Il morale del battaglione è eccellente. I garibaldini sono a loro volta molto contenti del loro comandante. Il battesimo del fuoco è stato sopportato coraggiosamente. Il battaglione ha avuto finora una ventina di morti ed un centinaio e mezzo di feriti.

— Ci organizziamo in prima linea sotto il fuoco, — mi dice Pacciardi. Azzi vigila sugli approvvigionamenti.

— Se non hai gli occhi sempre aperti e se non applichi il sistema A (arrangiarsi) corri rischio di fare la fine del conte Ugolino.

Sarebbe una fine non degna di Azzi e non degna dei garibaldini. A giudicare dalle apparenze, un tale pericolo è per ora del tutto astratto e metalorico. Si va a pranzo alle due e si fa onore ad una eccellente pasta asciutta. Ma sul più bello arriva il generale Lukacs con l'ordine di andare immediatamente in linea. Sempre la necessità che fa legge.

Pacciardi ordina ai comandanti di compagnia di radunare gli uomini. Rasserena con una buona parola quelli che pregustavano una tranquilla notte di riposo e che del resto non si fanno pregare due volte per mettere zaino in spalla.

Alle cinque il battaglione è pronto a partire. All'imbrunire arrivano i camion. Si parte al canto di « Bandiera Rossa » per Pozuelo dove oggi i fascisti hanno sferrato un violento attacco.

30 novembre. - Giornata dura per i nostri. I fascisti attaccano con accanimento. Il battaglione è di rincalzo al Terzo corpo della milizia, comandato da Galan, un giovane ufficiale pieno di energia e di coraggio e che farà molta strada. Ma per il momento la disorganizzazione è al colmo. In linea generale la forza della milizia si avvera insufficiente per vincere la guerra. Fra queste masse gli uomini senza disciplina e senza coesione, il disfattismo è un gioco da bambini ed è aiutato dalla disorganizzazione. Non c'è servizio sanitario. L'intendenza è rudimentale. Da due giorni il rancio non arriva in prima linea. Non parliamo del caffè. Gli uomini sono stanchi, un po' demoralizzati. Sono stupiti di quel tanto di ordine che esiste nelle formazioni delle Brigate Internazionali.

La nostra terza compagnia, che si credeva in seconda o terza linea, è stata improvvisamente attaccata. Dopo un duro combattimento ha dovuto ripiegare un paio di cento metri lasciando due mitragliatrici in mano al nemico. Il comandante Pacciardi ordina subito di contro-attaccare. Mentre ci portiamo in linea, Roscio e Gallo sono feriti, il primo al polpaccio, il secondo lievemente ad una mano. Azzi si butta alla testa di una mezza compagnia e di poche truppe raccogliendole dalle quali si fa comprendere a gesti e attacca la Casa Bianca e la Casa Rossa, occupandole alla svelta. È raggiante. La terza compagnia ha ripreso le sue mitragliatrici e messo in fuga i mori. All'imbrunire la situazione è ristabilita.

(111 - continua)

(Le precedenti puntate sono state pubblicate nei nn. 20 e 21)

Copyright by « La Settimana »



Il beliziano comandante spagnolo, Lister, in osservazione durante una visita alla linea di combattimento.



Un eroe delle Brigate Internazionali: il generale ungherese Lukacs assieme al suo cane preferito.

COME SI COMBATTENNE



Dalle loro posizioni sui monti i partigiani dominavano le strade ostacolando senza tregua il traffico del nemico. Ai passi obbligati, in buche scavate nel piano stradale, venivano interrate le mine. La miccia era portata in alto, a qualche centinaio di metri di distanza. E quando i tedeschi o i fascisti passavano, premere il bottone che chiudeva il circuito e faceva brillare le mine era una gioia che compensava di molte fatiche.



Quando poi la colonna nemica era stata immobilizzata dallo scoppio delle mine, bisognava balzare sulla strada e dare combattimento. Qui, i nemici sono al di là della curva, riparati dietro il declivio del monte. Si difendono a colpi di mortaio: una granata esplose un centinaio di passi innanzi ai partigiani. Una pattuglia avanza con circospezione; il grosso del distaccamento segue a poca distanza o cala giù attraverso la macchia.



LE GESTA DELLA 31^a

La mattina del 12 ottobre 1944 una colonna tedesca tentava di sopraffare il distaccamento avanzato della 31^a Brigata Garibaldi operante nell'Appennino permesse. La reazione dei patrioti fu condotta con precisa tecnica militare. Il tema tattico prefisso venne sviluppato con intesa perfetta tra tutte le postazioni. Esso fruttò la cattura di numerosi prigionieri e di un ingente bottino di armi e di munizioni. Anche una mitragliera da 90 della Flak cadde intatta nelle mani dei patrioti. I nemici volti in precipitosa fuga lasciarono sul terreno più di dieci morti, oltre a numerosi feriti. Da parte dei patrioti nessuna perdita fu registrata.

VITA DI UN DISTACCAMENTO

Nelle zone controllate dai patrioti si viveva la legalità partigiana, riconosciuta dallo stesso nemico; non di rado avvenivano scambi di prigionieri, si stabilivano e rispettavano tregue. L'organizzazione delle Brigate era quella di un esercito vero e proprio; un esercito volontario, un esercito di garibaldini, con vettovagliamento autonomo, affidato in gran parte alla collaborazione e allo spirito di sacrificio delle popolazioni civili che soccorrevano i partigiani con slancio e generosità. Effettuato il prelevamento i Comandi rilasciavano buoni di requisizione, validi e riconosciuti come moneta contante.



Dai paesi circostanti, con carri e calessi, i paesani ben lieti di cooperare, portavano vettovaglie di ogni genere ai partigiani che difendevano le loro terre.



Le bestie per la macellazione venivano procurate nei regolari buoni di requisizione emessi dai comandi partigiani. La macellazione avveniva all'aperto.

A SULLE MONTAGNE



RIGATA SULL'APPENNINO PARMENSE



Avvistato il nemico, il cannoncino entra in azione. E nonostante sia privo degli apparecchi di puntaria, al terzo colpo immobilizza una autoblinda tedesca.



Portata a termine l'azione vittoriosa, i partigiani rientrano all'accampamento. In testa alla colonna è Roncoroni, comandante del distaccamento.



Un colpo di pistola alla cervice sostituisce egregiamente i sistemi scientifici dei mattatoi cittadini. Civili e partigiani collaboravano per la buona riuscita dell'operazione.



Con mezzi rudimentali, si provvedeva alla salatare e all'insaccamento di una parte della carne, perché servisse a costituire le riserve delle Ligie partigiane.

RIFORMIMENTI DAL CIELO



Il radiotelegrafo si mette in collegamento con gli aerei che vengono a lanciare armi, munizioni, generi di vestiario e di conforto.



Nel «campo di lancio» indicato agli aerei con appositi segnali i paracadute arrivano a terra con il loro carico e vengono raccolti.



Dal «campo di lancio» i paracadute vengono trascinati fino alla strada, dove saranno caricati sugli automezzi ed inoltrati all'accampamento.



Le cucine erano presso il Comando, ed il cibo veniva poi trasportato a braccia alle posizioni avanzate dove i partigiani erano ospitati.



MARINA BERTI ATTRICE DI BELLE SPERANZE

Marina Berti è una delle attrici più interessanti che ci abbia offerti di questa generazione del nostro cinematografico. La notorietà, così facile nell'effimera e gonfiata vita della cinematografia fascista, credo che oggi come oggi non possa interessare a nessun attore coerente e capace di vedere un poco al di là del successo quotidiano. In ogni modo se le nostre speranze su Marina Berti non saranno frustrate, domani la cinematografia italiana potrà contare su quest'attrice, come la Francia conta su Michele Morgan, possiamo, e l'America su Ann Shirley. Ma dobbiamo essere franchi: fino ad oggi Marina Berti, se ha in certo senso deluso il nostro interesse per lei è, in realtà, interesse tutto esteriore e ragionato. Il suo inizio, in *Giorno d'ideologia*, fu per lei non promettente; quella sua staticità di atteggiamenti, quel salire il personaggio invece di viverlo, le poterono essere perdonati in considerazione del debutto, che coincideva del resto con quello del regista. D'altra parte Lattuada, rivoltò già nel suo primo film, un temperamento freddo e trionfante, che le portava naturalmente a curare intensamente l'atmosfera del film a scapito della consistenza umana dei personaggi.

Ma gli altri film di Marina Berti non ci hanno regalato quella luce che ci

aspettavamo; levano abbiamo atteso che ai suoi mezzi espressivi corrispondesse un fuoco dell'anima. Più che nella *Sirena di una capinera*, uno scudentissimo film di Righelli, o ne *La donna della Montagna* (dove l'attrice ripeteva la prova, senza dirci niente di nuovo, di *Giorno d'ideologia*; era anche qui alle prese infatti con un regista, Renato Castellani, abilissimo nella tecnica, deliberatamente deciso a tenere in massimo conto i valori formali del «quadro» cinematografico, ma inosservabile, o, per lo meno, indifferente, di fronte alle persone di carne e d'ossa), si attendeva con giusta aspettativa la sua prova, ne *La porta del cielo*, di Vittorio De Sica, regista scaltro e sensibile ed dirigente gli attori. E se delusione non è stata, dobbiamo tuttavia dire che Marina Berti non ci ha nemmeno convinti appieno. Siamo ancora in uno stadio di confusione e di genericità. Forse poca comunicativa con il pubblico? Mancanza di calore e di slancio umano?

Tuttavia il caso di Marina Berti non ci sorprende eccessivamente se lo inseriamo, storicamente, nel quadro generale della nostra cinematografia. E nemmeno ci meraviglia se ancora Marina Berti non ha trovato la sua strada, e forse, nemmeno, se non riuscirà a trovarla mai. (Ma la Berti è giovane, e il nostro

suggerio è sinceramente positivo) quasi che la recente maternità — l'attrice è la sposa dell'attore Claudio Gora — non possa giovarle. Non è raro per caso che tra le giovanissime (Adriano Bonetti, Carla del Poggio, Isabella Dillan — che è ora in Portogallo, ma che ha iniziato la sua carriera in Italia — Paola Venetoni, Chiarita Gelli, Gladia Matania, Bianca della Corte e qualche altra) si può scegliere una maggioranza chiaramente destinata alla commedia ed alla farsa, più che al dramma. Le condizioni del nostro cinema, le coattitudini dei nostri produttori nel seguire con piattezza, e in «obedi» tramandati fin dal tempo della *Segretaria privata*, film che doveva rappresentare (per nostra disgrazia) il prototipo nostrano della commedia comico-sentimentale, che almeno aveva già messo robuste radici. Si può infatti dire che la tendenza in quasi tutte le maggiori cinematografie, fu di seguire questo genere, più o meno costantemente: in America, per esempio, era un modo come un altro per rifuggire alla depressione economica che seguiva alla grande crisi del 1929-30, in Germania per allontanarsi da un cinema che aveva portato nel dopoguerra le più ampie problemi sociali (il nazismo aveva bene cosa voleva dire incoraggiare Marta

Heggerth e Willy Forst); in Italia, naturalmente, si fece lo stesso. E la *Segretaria privata* fu la prima pietra della mastodontica costruzione. Soltanto la Francia, almeno in parte, riuscì ad evitare questo pericolo.

Imperante questo genere, era naturale che le nostre giovani attrici cercassero, per imporsi, l'accomodamento e il facile compromesso verso quelle forme e quel genere che dominavano il nostro cinema. Ed è per questa ragione che temperamenti drammatici in *Formazione*, sono stati o respinti o costretti a deturpare ed a perdersi. (L'unico caso fortunato, è forse quello di Adriana Bonetti, unita a perlezioni in *Terra Ferme* e, in un'ora, in *Quattro parti tra le nuvole*).

Cosa deve fare Marina Berti, per scoprire una natura più interiore, per risolversi come attrice veramente dotata e personale? Secondo noi, due cose prima, incontrarsi con un personaggio drammatico, umano e chiaramente definito artisticamente; secondo, non accontentarsi degli straordinari risultati della sua immagine e delle sue naturali doti figurative, ma scavare dentro se stessa (per tirar fuori quella ricchezza interiore che il suo splendido viso continuamente ci promette) ma che l'attrice finisce per non dare mai.

AMERIGO CENCI



Una Marina modesta, un gesto semplice e espressivo si prestano a dar risalto al carattere di Marina Berti.



La giovane attrice tenta un sorriso intenso, un po' di civetteria, che tuttavia non disdice alla sua spontanea naturalezza.

RISERVATE
e
personali



Annunciato come imminente l'uscita di lavorazione, nei teatri della Metra, di una nuova edizione di *Anna Christie*. Spencer Tracy avrebbe recitato con Charles Backlund, interpreti quindi dieci anni fa e Larsen Russell, un attore ancora sconosciuto al pubblico italiano, quello di Greta Garbo. La famosa musicista e giornalista Hilda Duggan suggerisce il nome di Florence Bates per la parte che era tenuta da Marie Dressler, morta qualche anno fa.

Nel giugno 1934, pochi giorni prima che l'Italia entrasse in guerra contro la Francia, il grande regista Jean Renoir si trovava a Roma. Aveva appena iniziato gli esterni del film *Toute une vie*. Un giorno, seduto al caffè, leggeva l'*Osservatore Romano*; un fascista gli si avvicinò e brutalmente gli strappò dalle mani il giornale, dopo averlo assalito con frasi offensive per il suo paese. Renoir non mise tempo in mezzo, non salutò nemmeno i suoi amici. L'indomani era partito per Parigi. Questo episodio fece arrivare in quei giorni molti italiani ma, per ovvie ragioni, perfino i suoi amici più intimi furono costretti a far passare l'episodio sotto silenzio.

Analogo accoglimento ebbe in Italia quello che è considerato uno dei maggiori capolavori della cinematografia mondiale, *Le grandi illusioni*. È questo un film pacifista nettamente contrario alla guerra imperialista 1914-18. In Italia, con vera logora, fu boicottato dalla censura fascista. Ma le avvenire di questo film sono molto più complicate, non sono fatte di un solo capitolo. Prima della bocciatura ufficiale fu infatti presentato alla Mostra di Venezia da Luciano Visconti. I fascisti quella sera organizzarono una dimostrazione contro questo film e nel momento dove si precipitavano avvenire disordini, fu presentato più qualche tempo dopo, sempre per opera di volenterosi cittadini, alla Triennale di Milano del 1929, suscitando anche in questa occasione manifestazioni delle quali è oggi superfluo accennare il carattere.

Nella sua camera sempre e modesta, dove abitava e nella quale trovò la morte per una fuga di gas, Paggioli conservava una piccola biblioteca formata unicamente dalle opere complete di Prosa. Nessun altro libro, assolutamente nessuno, al di fuori della *Ricerca del tempo perduto*. Eppure il regista di *Adde Giovinetti*, di *Stagnone* e di *Le sorelle Materassi*, era notoriamente un fervente appassionato della carta stampata, e un libro in particolare modo. Ci accorde di incontrarlo per le vie di Roma tutto assorto davanti ad una vetrina di un librai, ed altre volte portava, sottobraccio, cinque o sei libri. Del resto la sua storia di regista l'aveva condotta a raccontare ed a descrivere con sempre maggior precisione e puntualità gli ambienti piccolo-borghesi, ed approfittare una ricerca di valore formalistici. Era d'altra parte logico che questa ricerca fosse affiancata da un avvicinamento sempre più cordiale e appassionato alla cultura, da uno studio della pittura e del costume. Ma come collegare tutto questo con quell'unica opera, rimasta isolata nella sua dimora, che era il suo tentativo di una passione più forte? A noi che avevamo sempre sognato al bene Paggioli, che possedeva un così spiritoso senso dell'immagine e del racconto cinematografico, un più ardente e vigoroso logos in tutti i suoi e riguardo a questa notizia, in fondo un poco perplessi. Ma è lungi da noi l'intenzione di giudicare lo scompaio da questa passione romantica, la quale diciamo senza timore, non portò certo nessun velo sulla personalità.

Walt Disney, il magnissimo in cartoni propagandistici per le forze armate americane, ha trovato il tempo di realizzare un altro lungo cartone. Sarà questa volta accreditato il pubblico italiano? Potranno i nostri bambini assistere ad uno spettacolo dell'ultimo Disney?

Il nuovo film, che si intitola *The Three Caballeros*, non è fatto completamente di disegni animati. Il film, che si svolge nel Messico, il paese delle canzoni e dei colorati, ha solamente tre personaggi disegnati: l'astrococco Donald Duck (Paperino), nostra vecchia conoscenza, il pappagallo Joe Calvo, che era comparso nei cartoni di Disney che noi non abbiamo visto, e il debuttante galletto Pachito. I paesaggi e gli altri personaggi sono invece regolarmente ripresi in «tecnica» sotto la direzione di Harold Young, e la musica del film è la cantante Aurora Miranda. L'idea dello sfondo reale non è nuova, anzi ha avuto già notevoli applicazioni in U. R. S. A.

King Vidor ha diretto per la M. M. un film a colori: *An American Romance* (Romanzo americano). L'elemento coloristico notterà certamente in allargare i numeri americani del grande regista americano. Il film narra la storia di un giovane immigrato che fa fortuna nella terra della libertà. Sembra che il film riprenda quei motivi di epica popolare che caratterizzano le opere migliori di questo regista. L'antagonista del film è Brian Donlevy. **Il segretario**

Da "Ciro",

Voi vi figurate verdi colline coperte di ville e giardini come di fiori, e laghi viali, e laghi, boschi, campi da golf, piscine, nel sole della California. Vi figurate l'aria tiepida, e profumo nell'aria come se un angelo compiacente (un angelo americano) spruzzasse la vallata di concentrazioni di rose, melitiamo. Così vi figurate Hollywood e dintorni, cioè Beverly Hills.

È una facile fantasia, perché così è, in realtà, pressappoco. Hollywood è dintorni sono una specie di paradiso dove gli uccelli fischiettano i motivi dei film, i colombi si tingono le penne dei colori di moda, le campane suonano alla mattina i valzer di Strauss e alla sera un altro angelo (sempre americano) suona il silenzio con una tromba d'argento.

Ma se chiedete alle stelle del cinema quale sia la loro vita, allora le vedrete sorridere malinconicamente, e non arrete risposta. Hanno grasse villette, le stelle, circondate da parchi verdissimi, hanno macchine gialle rosse viola blu; hanno abiti, gioielli, cameriere niger, camerieri gialli, cocchiere. Ma non hanno la loro vita. C'è, la vita, a Hollywood, è uguale per tutti. Rosa, ma non troppo e non sempre. Teatro di posa, casa, casa, teatro di posa. Le stelle si fan visite nelle loro belle dimore, attentissime al vestire eccentrico, ad un loro galateo particolare, gelose l'una dell'altra, del successo, della notorietà, della strapagana, degli amori, dei divorzi dell'altra. Quando gli uffici delle case di produzione con cui hanno contratti le consentono, lasciano Hollywood, fanno viaggi, crociere; e spesso viaggi e crociere sono imposti dagli uffici stessi, in compagnia di persone imposte. Ricordate la Garbo con Stacowsky?

Ma la maggior parte dell'anno è Hollywood che le ospita. Hollywood le indora, ed esse indorano Hollywood. Oro falso.

Qui, nei viali, passano frequentemente le loro macchine gialle rosse viola blu: casa-studio, studio-casa, e poi lettere, sport,

e finalmente svago, amori o altro. Per questo è diverso con numerosi; con conseguenza della vita, della sedentarietà.

Largamente si mostrano in pubblico. Alle prime cinematografiche, con l'abito nuovo di grammatura, si più sfarzoso possibile, e nei locali notturni.

Ma fino ad oggi, che Marlene, Cooper, Gable cocchiere erano in giro per il mondo, erano a combattere nella guerra che infuriava per il mondo, i rimasti avevano ritengo a mostrarsi; lo facevano il meno possibile, per quel tanto che era necessario per non perdere i contatti col pubblico degli ammiratori, degli amatori; e facevano strappi alla regola solo per manifestazioni di carattere patriottico, cerimonie, comizi, spettacoli di propaganda. Così volevano le loro case di produzione, così dettava il loro senso etico e umano.

Ora che la guerra è finita, ora che Clark Gable, Marlene Dietrich, Gary Cooper, Mickey Rooney cocchiere con turisti nelle villette; ora la vita mondana, in Hollywood, riprende il suo ritmo normale. E il Trocadero e gli altri locali notturni — da "Ciro", per esempio — vedono spesso disci e disci, e quiete delle disci e dei disci, produttori o altro.

È un stupendo spettacolo, allora, da "Ciro". La prima moglie di Clark Gable in compagnia del terzo (o forse del secondo) marito di Loretta Young; l'amore di Don Ameche in compagnia del figlio d'una bella biondina, prima moglie di Don Ameche; e altre combinazioni del genere.

Stanno lì, seduti ai tavoli, mangiando e bevendo, non a piacere ma secondo quanto mangiano e bevono gli amici carissimi dei loro vicini; Joan Crawford non può ingoiare un mixer numero di cucchiaini di Rita Hayworth, senza correre il rischio che si dica «Joan intocchia».

Ed è così che, alla sera, ora, le stelle si divertono tanto, mangiando e bevendo, da "Ciro", Hollywood, California. AMMONIO SACCA



Ma le tempie brizzolate, il nostro Spencer Tracy, ma è sempre sulla breccia; è un po' ingrassato ma il suo sguardo è giovane ancora. Quanto alla capacità di assorbire whisky, basta uno sguardo al tavolo.



Ava Gardner, la prima moglie di Mickey Rooney (una specie di Marietta Lotti americana), si appoggia leggermente ad Artie Shaw il direttore d'orchestra. Ava è una grassiosa brunetta nativa di Smithfield, e gira spesso in compagnia di Shaw.



Ed ecco Don Ameche, da "Ciro", con la sua bionda moglie. Perché r'non tanto e così di cuore? È Joe E. Lewis, il commediografo, che li fa ridere, col suo umorismo sofisticato.



Louis Pasteur morì a Villeneuve-l'Étang nel 1895. La sua maschera è esposta tra i cimeli che si conservano nell'Istituto parigino di cui egli fu il fondatore.

L'ISTITUTO PASTEUR

Fondato nel 1888, l'Istituto Pasteur è una istituzione privata che consacra la sua attività al progresso delle scienze e alla lotta contro le malattie infettive dell'uomo, degli animali e dei vegetali. La sua attuale attività è divisa in vari gruppi.

I «servizi di ricerche» sono rivolti alla scienza pura (batterologia,

chimica biologica, chimica terapeutica, fermentazioni, ecc. e loro applicazioni).

A questo scopo un reparto dell'Istituto è dedicato ai laboratori che si occupano dei microbi e dei virus patogeni. Si tratta dello stesso laboratorio in cui lavorò Pasteur; vi si persegue a tutt'oggi lo studio della «rabbia», e vi si continua l'opera

di soccorso alle persone morse dagli animali arrabbiati. Un secondo laboratorio dell'Istituto è dedicato interamente allo studio della tubercolosi ed ai suoi problemi. Un altro laboratorio serve allo studio della parasitologia e delle malattie dovute ai protozoi, febbri malariche, Kala-azza, ecc.). Un altro ancora raggruppa i servizi chimici, particolari laboratori si occupano dei problemi biochimici e di fisiologia, mentre altri sono dedicati alla terapeutica, come quello del dottor Trefonel, oggi direttore, nel quale furono scoperti i sellamidici, o quello che sta attualmente studiando le applicazioni della penicillina.

I «servizi pratici» sono quelli che provvedono alla produzione ad uso degli ospedali, dei medici o dei veterinari, di vaccini e di sieri, delle anatosine e dei prodotti biologici che servono per il trattamento e la profilassi delle malattie infettive. I vaccini sono fabbricati nell'Istituto Pasteur di Parigi, ed in altri come quello di Garches, nel quale le scuderie modello con circa 700 cavalli, servono alla produzione dei sieri.

L'importanza di questi servizi pratici, già considerevole in tempo di pace, si è accresciuta durante la guerra, in ragione dei bisogni degli eserciti combattenti.

Il «sistema d'insegnamento teorico e pratico» serve a preparare dei batteriologi di classe e dei ricercatori scientifici.

L'Istituto Pasteur non è una università e non rilascia alcun diploma, ma il suo insegnamento, che rappresenta il più alto grado nell'insegnamento della batteriologia e della microbiologia, ogni anno è seguito da numerosi studiosi francesi e stranieri.

Le filiali dell'Istituto ripartite specialmente nelle diverse parti dell'Impero coloniale francese, dove servono a proteggere la salute pubblica, alla lotta contro le malattie infettive, alla ricerca sopra tutte le malattie coloniali o di epidermologia, vengono dirette da membri qualificati dall'Istituto Pasteur. Oltre che in Francia esistono anche in qualche paese straniero e sono in diretto contatto con l'Istituto di Parigi. A Parigi vi è poi un padiglione coloniale riservato per gli scienziati d'oltre mare dell'Istituto durante le loro soste nella metropoli.

Attualmente l'Istituto Pasteur ha accolto i 361 laboratori dell'Armata americana.

BRUNO SANTI



Pasteur a 13 anni era un aspirante pittore. Questi suoi tre ritratti a pastello che si conservano nell'Istituto, rappresentano sua madre, suo padre ed il sindaco d'Abols.



Il professor Magnou, membro dell'Istituto Pasteur, studia pazientemente la fecondazione delle orchidee nel padiglione dedicato alle ricerche scientifiche sulle malattie delle piante.

NUMISMATICA S. SORIA
Via Propaganda - ang. Via
Fratina (P.zza di Spagna)
ROMA
MONETE E MEDAGLIE
ANTICHE E MODERNE
Telefoni 80231 - 80232

MISTERO D'ORIENTE
Profani Esotismi
per la persona
stepta
Esposito in ROMA -
Via Trionfale, 16

MINNO ROMEO
DIRETTORE
Foto
Calliano Roma
Via Cavour, 27

**MASTICE DI PURA PARA
"VELOSORT"**

INSUPERABILE - GARANTITO
per la riparazione delle camere d'aria
d'auto, moto, steli; per la vulcanizza-
zione in genere; per la calcoleria,
lavati in sughero, ecc.; per la imper-
meabilizzazione delle stoffe.

"VELOSORT" DI ROBERTO FIASCHETTI
VIA GALLABATE, 17 (PIAZZA LOM) - ROMA

Coltetto sempre a posto
col Tendi-coltetto
COLLAR CLAPS
(BREVETTATO)
BERARDI - SANGUIGNI
Via Giove, da Trocchia, 29
ROMA - Telef. 856 230

CALVI (regenera i vostri capelli
perdiuti) (per il vostro
medicamento). Se siete
facile non perdete il vostro
KINOL - Via Palestro, 2 - ROMA

EDIZIONI SANDRON
VIC. MAZZANUCCELLE, 11 (P. SORDANO)
ROMA

È inminente:
PAOLO TREVES
**Sul fronte e dietro
il fronte italiano**

In molte parti è stato richiesto che le
radio-conferenze pronunciate da Paolo
Treves, al microfono londinese, per in-
tendere forte e speranza nuove agli Ita-
liani realismo pubblicato in un volume.
La Casa Sandron ha raccolto tale vivo
desiderio e, quando prima, fornirà agli
Italiani la possibilità di rivivere, nelle
edoardi pagine del Treves, le vicende
più drammatiche e gli avvenimenti cla-
rici della guerra testi chiusi, con la
vittoria del diritto e della giustizia.

mastice vulcan
AL BENTOLIO
IN VENDITA OGGI
BRUNETTI
ROMA - V. Fori, 16
Telef. 82-770

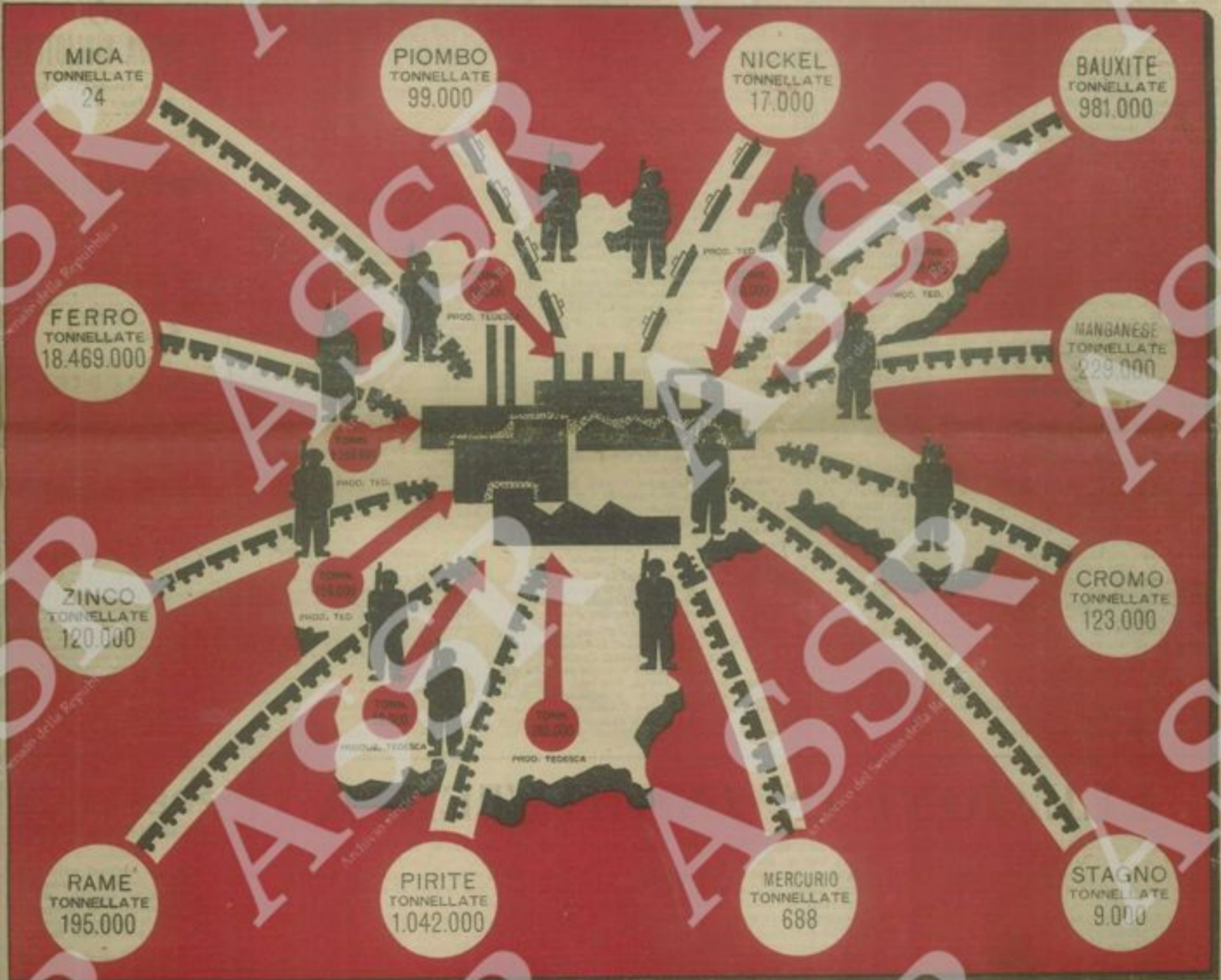
LA SETTIMANA

Anno II - Numero 21 - Esce a Roma il giovedì
Spedizione in abbonam. postale - 31 maggio 1946

PERIODICO DI ATTUALITÀ

Una copia: L. 15 a Roma e fuori Roma
Abbonamento annuo L. 500 - Semestrale L. 250

CONTROLLO SULLA GERMANIA



1 PAG. 2
Fuga da S. Vittore

1 PAG. 3
DIARIO DI SPAGNA
di NENNI (seconda puntata)

1 PAG. 6-7
SCAMPATI dall'inferno tedesco
(Fotoserivizio particolare)

1 PAG. 9
FREDRIC MARCH IN FAMIGLIA
(Fotoserivizio)

I tecnici di parecchi paesi d'Europa e d'America sono già al lavoro per costruire una pace su solide basi di carattere economico. Generalmente i programmi provenienti dall'America più che proporre delle condizioni moralmente giustissime, si fondono di colpire la Germania nella sua industria, in questo suo primo, essenziale strumento di guerra.

Fra le voci più autorevoli, che si sono levate in merito, la più ascoltata è stata quella di James Bryant Conant, presidente dell'Università di Harvard. Egli ha proposto in un suo lungo e solido discorso che si realizzi negli anni futuri quello che a suo giudizio è l'unico mezzo per avere una pace duratura: il controllo della produzione industriale tedesca. Non si tratta di distruggere l'industria tedesca, che in tal modo si toglierebbe al popolo tedesco una delle principali possibilità di lavoro e di vita. Naturalmente, però, tutta l'industria tedesca sarebbe sottoposta ad un controllo realizzato attraverso agenzie che potrebbero diventare sempre meno frequentate. Si deve, insomma, ottenere un livello di produzione che possa garantire il nostro da eventuali sorprese.

Vero la conclusione del suo discorso James Bryant Conant chiede: « cosa preferiamo avere, una Germania industrialmente debole, ma libera, ed una Germania dall'attrezzatura industriale inferno

sviluppo, ma eternamente occupata dalle truppe alleate? ». Evidentemente il mondo intero e la Germania stessa preferiranno la prima soluzione.

Ed il mezzo più sicuro, oltre alle operazioni operate direttamente alle fabbriche, per limitare la produzione industriale tedesca, è di impedire che la Germania possa ricevere senza limiti quelle materie prime che le permettono di armarsi tanto invidiabilmente. Infatti essa può imporsi, fino ad oggi, le sue arroganti pretese all'interno Europa, solo perché nel suo laboratorio sono, l'antimonio di ferro svedesi e spagnoli si erano trasformati negli armamenti delle panzerdivisioni.

Prima dell'altra guerra mondiale, nel 1934, la Germania era un sistema di minerali e ne esportava in grande quantità. Fra alla testa delle grandi miniere industriali, nessun paese, infatti, produceva annualmente se non milioni di tonnellate di ferro e 10 milioni di tonnellate di acciaio, ma dopo che le furono tolti i ricchi territori dell'Alsazia e della Lorena, nei quali trovava i tre quarti del suo fabbisogno di ferro ed acciaio e quelli dell'Alta Slesia, ceduti alla Polonia, divenne tributaria all'estero di quasi tutti i principali minerali.

Il nostro Paese aveva in quale quantità e quali prodotti la Germania produceva ed in quale quantità e quali prodotti doveva importare negli anni che precedettero il 1939, cioè quando stava

preparandosi per condurre in Europa la guerra lampo.

L'importanza che per la Germania avevano le importazioni risulta da questa considerazione: essa esportava dal suo territorio, nel 1933, oltre 28 milioni di tonnellate di minerali di ferro, nel 1939, invece, ne esportava solo due milioni e mezzo di tonnellate e malgrado questa enorme riduzione essa deteneva ancora, nel 1939, il primato della metallurgia meccanica. Ciò le era possibile soltanto importando circa 10 milioni di tonnellate annue di minerali di ferro che le provenivano dalla Svezia, dalla Spagna, e dalla Francia.

Fra i minerali che importava in maggior quantità sono la pirite dalla Norvegia, Spagna ed Italia; la bauxite dalla Francia e dall'Italia; il manganese dall'India Britannica e dall'Ucraina e il rame dagli Stati Uniti e dalla Spagna.

Tutti questi minerali ed altri ancora venivano importati, come abbiamo visto per il ferro, in grandi quantità.

Limitando perciò, con opportuni criteri, queste importazioni e sorvegliando, se si vorrebbe autoritariamente il miglior controllo dell'industria tedesca. E questo appare oggi il sistema più opportuno per impedire di scatenare una terza guerra mondiale.

LA GUERRA CONTINUA IN ORIENTE

Quando le forze alleate avranno terminato il ritiro delle loro truppe dall'Europa, lasciamoci soltanto i contingenti destinati alle necessità di occupazione, verrà sferrato indubbiamente contro il Giappone quel colpo mortale che ormai anche il più fanatico sostenitore del Tenno sa essere inevitabile. Sarà il Giappone così irragionevole da permettere la distruzione del paese prima di arrendersi? L'esempio tedesco dovrebbe essere di ammonimento. Analogamente alla Germania, che nella prima fase della guerra era riuscita a conquistare grandi territori, il Giappone occupò, nei primi sei mesi di guerra, un territorio più vasto di quello degli Stati Uniti, comprendente la Birmania, la Penisola Malacca, le Filippine, le Indie Orientali Olandesi, la Nuova Britannia, buona parte della nuova Guinea, le Salomone, le Gilbert, le isole di Azzorre e di Niiska. L'Australia era direttamente minacciata, e si deve alla battaglia del mar dei Coralli, del maggio 1942, ed all'ardita azione del gen. MacArthur se la minaccia nipponica fu sventata.

In quell'epoca i Giapponesi hanno assistito al declino della loro potenza bellica, e si è andato stringendo attorno ad essi un cerchio sempre più minaccioso. Con lo sbarco ad Iwo Jima, il 17 febbraio di quest'anno, le basi aeree alleate si sono portate a 2.200 chilometri di distanza da Tokio, e la capitale del Giappone ha già provato gli spaventosi effetti dei B-29. Il recente sbarco a Okinawa ha ridotto la distanza fra Tokio e le basi alleate a 960 chilometri. Quest'isola è ancora in parte nelle mani dei giapponesi, che hanno avuto, in 50 giorni di lotta, 100.450 morti. Quando Okinawa sarà completamente occupata dagli Alleati, altri più duri colpi verranno sferrati sulle fabbriche di produzione bellica del Giappone.

Tuttavia non bisogna credere che la lotta sia facile. Un esercito di oltre quattro milioni di uomini, ben attrezzati ed agguerriti, si trova sul suolo cinese, e renderà ancora dura la guerra sia agli eserciti di Chiang-Kai-Shek che a quelli alleati. La recente azione cinese, che ha portato alla riconquista di Fochow, importante porto situato di fronte all'isola di Formosa può aprire le porte all'invasione dell'Asia dal Pacifico. Gli sbarchi sulle coste cinesi appaiono però estremamente difficili, essendo dette coste prive di strade e di viveri, con agguerriti cinesi che costituiscono una tremenda barriera per i mezzi meccanizzati. Tuttavia la potenza di guerra cinese, ormai collaudata da straordinarie e certe vittorie, è di buon auspicio per l'annientamento definitivo dell'imperialismo nipponico.

(Foto U. S. I. S.) SANDRO PICCI



In una base avanzata del Pacifico vengono caricate tonnellate di rifornimenti per l'attacco a Okinawa, ai quali presero parte 1400 navi.



Nelle isole Gilbert, truppe americane da sbarco si preparano ad un'attacco, dopo un intenso bombardamento aeronavale.



Come appare Manila, riconquistata dagli Americani, dopo le distruzioni operate dai giapponesi.

Prodezze di Natalia

In nome della Conferenza delle Nazioni Unite, in un locale attorniato da San Francisco, il « Kuba Kan », una belva rossa Natalia T. si esibisce con straordinarie acrobazie nelle danze di sua creazione « Maudslawi internazionale ». Natalia è nata in Cina, dove i suoi genitori, un giorno di Natale, a 13 anni, poterono continuare gli studi all'Università dell'Inghilterra di Berlino, dove nacque l'impugnare e quindi al suo paese natale, sulle sue parolacce, si allea con l'arroganza d'una ballerina di steto, trovò lavoro in una compagnia di rivista, dove le fu riservata la parte di modella in un numero che rappresentò lo studio di un pittore. Natalia, la critica si occupò esclusivamente di lei, e Natalia, in poco tempo, abbandonando lo studio, ebbe un numero tutto per sé, diventò l'attrazione della rivista, finì per mettersi su una sua compagnia, ma in quale, presentandosi a Broadway, suscitò il delirio del pubblico Newyorkese. Purtroppo, non c'è cosa senza spine. E le spine, vennero dalla Camera di Commercio cinese di Chinatown, la quale, in nome della dignità del cinema d'America, protestò riprovando « come le esibizioni di Natalia, indicandola al disprezzo dei suoi fratelli di razza. Essa però non se ne è mai curata, anzi, con l'ultima sua creazione, è andata nelle più lontane di quanto non avesse fatto finora, nei suoi



TUTTO IL MONDO È PAESE

pubblicità alle proprie grazie. Ecco in che cosa consiste la danza delle « Maudslawi internazionali ». Natalia entra in scena vestita d'una gonna analcolica, con la quale, nelle sue intenzioni simboliche, raffigura la Cina. Ballando sotto la luce policroma del riflettore, si lascia cadere dalle spalle anche la gonna, ed appare vestita di un gilettoino cortissimo, e così ed così, simbolicamente la Turchia. Il passo della danza, naturalmente, cambia da quando che sia diverse nazioni e continenti, di un ritmo barbaresco e agguato. Ma, verso la Turchia cade il peso di un'impugnatura, un paio di mazzette sbalzanti, di colore rosso, e la danza cambia di passo in valzer lento. Poi la Francia, un triangolo di trina nera, a tempo di canzone. Finalmente l'Asia, una strisciolina di seta scolorita, molto molto sottile, e la danza diventa serena. Ed anche l'India scompare, lasciando tra gli occhi del pubblico il corpo di Natalia appena un « impercettibile » viso. In tale abbigliamento, con tanto immaginario, la ballerina indaga ancora un poco sulle scene, e poi scompare dietro le quinte.

Qualche critico le ha rimproverato di aver dato alle nazioni una rappresentanza molto limitata e parziale, con metodo tutt'altro che descrittivo. Natalia si è giustificata affermando che era molto più agevole dare a tutte le nazioni un saggio al tavolo della Conferenza, che non un paio di mazzette intorno ai suoi piccoli fascetti.



Le buone intenzioni di Krupp

Nella lunga lista dei criminali di guerra che dovranno pagare per essere stati i principali responsabili della crisi di soffocamento inflitto ai popoli del cattolico e dal fascismo, è compreso anche il nome di Alfred Krupp von Bohlen und Halbach, proprietario delle grandi fabbriche d'armi di Essen sulla Ruhr. Da cinque generazioni la famiglia Krupp era costantemente arricchita fornendo strumenti di morte alla rapina politica di guerra degli

imperialisti. Essi fabbricarono armi per Napoleone, per gli Asburgo, per gli Hohenzollern. Nella prima guerra mondiale i loro profitti ammontarono a 200 milioni di dollari. Dopo la sconfitta del 1918 i Krupp finanziarono la riscossa del militarismo prussiano, l'ascesa di Hitler al potere, e finalmente la seconda guerra mondiale. Dagli stabilimenti di Essen uscì l'artigianato per i sommergibili e per i carri armati tedeschi, le torrette i cannoni dell'esercito nazista, fra i quali tristemente celebre quel cannone Krupp 88 che, dal Douai al 77 Alamein, al Reno, ha sanguinosamente mietuto la morte fra i soldati della Nazione Unite. Ora Alfred Krupp von Bohlen und Halbach è prigioniero degli Alleati. Egli viene arrestato un mese fa in una sua proprietà sulla riva del Reno. È un uomo magro e nervoso, e dimostra circa 77 anni. Alle autorità militari che lo interrogarono con rischiosa orgoglio, Krupp ha dichiarato che negli ultimi tempi, prima che i grandi bombardamenti aerei di marzo irrrimediabilmente le sue officine, in tutti lavoravano più di 500.000 operai, tra cui 10.000 schiavi stranieri. Alla domanda perché non avesse lasciato la Ruhr, stringendosi sulle spalle ha avuto l'imprudenza di rispondere: « Tolero rimanere vicino ai miei compagni operai ». « Siete nazisti? » gli è stato chiesto. « Sono tedesco ». « Siete membro del partito nazista? » « Beh, sì, ma quasi tutti i tedeschi lo sono ». « Credete ancora che la Germania rincari la guerra? » « Non so. Non mi occupo di politica. Il mio mestiere è di fabbricare l'acciaio ». « E quali sono i vostri piani per il dopo-guerra? » Krupp ha meditato per qualche momento. Poi, freddamente, ha risposto: « Sporo di sinistra, e le mie fabbriche e di riprendere la produzione ».



Appena arrivato nella metropoli americana, George Bidault, Ministro degli Esteri di Francia, e «leader» della delegazione, posa davanti ai fotografi americani: un'espressione piena di sagacia.



Paul Henri Spaak, Presidente della delegazione belga e Ministro degli Esteri, partecipa a una delle battaglie iniziali della Conferenza: quella dell'ammissione dell'Argentina.



Ivan Subasic, capo della delegazione jugoslava, guarda di sotto gli occhiali un interlocutore immaginario, mentre pronuncia un discorso di saluto, all'apertura dei lavori della Conferenza.



Trygve Lie, capo della delegazione norvegese e membro del Governo formato a Londra ben prima della liberazione del Paese, prende la parola durante la giornata inaugurale a San Francisco.



Folla in attesa, il 25 aprile scorso, dimozi alla « Memorial Opera House » di San Francisco, dove stavano per iniziare ad aprirsi i lavori della Conferenza, i delegati di 44 Nazioni.

A SAN FRANCISCO

si cerca la pace

È trascorso ormai più di un mese da quando la Conferenza di San Francisco ha incominciato i suoi lavori. Si era alla vigilia dell'insurrezione dell'Alta Italia, della fine del nazismo, delle rese e ripetizioni. Il primo motivo che dominò la nostra attenzione fu l'esclusione dell'Italia, accompagnata da un avvicinarsi, nelle in verità ma abilmente sostenuto dal battage di certe agenzie facili all'indiscrezione e al pettegolezzo, di speranze e di « si dice » in nostro favore. Poi vennero i grandi fatti del Nord, e ci distressero dal seguire con scrupolo quel che accadeva sulle rive del Pacifico. Eppoi il rinnovo (incalzato di qualche speranza) che il riscatto nazionale, così luminosamente compiuto a Milano, a Genova, a Torino, abbia a riproporre la nostra questione? Anche quelle speranze tramontarono. Ma ci furono giorni accesi e gloriosi. « San Francisco riprese il luogo secondario sulle prime pagine.

Che cosa è accaduto a San Francisco? Molte cose, a preludio della conferenza della pace che avrà il compito duro e solenne di « sistemare » la quiete aperta e ricostruttiva del globo. Molte cose, sulle quali gli allarmisti interessati, i nostalgici sconfitti, gli addolorati in bello fascistico di tutto il mondo han cercato di speculare, gonfiando i dilettanti e i contrasti a prodromi di chissà quali angosce future. Quel che è certo, è che anche a San Francisco, tra dissenzi e tra-cagli, l'unità fra i popoli liberi sta collaudandosi e risuona ancora una volta più forte e più certa.

I punti caldissimi sono stati la ricerca dell'equilibrio tra popoli grandi e piccoli, tra i grandi Alleati e i loro vicini ed amici (equilibrio in Europa fra URSS e Gran Bretagna, equilibrio tra Commonwealth britannico, Continente americano, Europa orientale ed occidentale), i due fondamentali degli accordi futuri, il problema dei mandati coloniali; la questione polacca; i patti regionali. Le trattative continuano. Ma quel che è importante, si è la volontà serena e severa di ricercare le vie giuste, le vie della concordia, che ha dominato l'atmosfera pur talvolta burrascosa della Conferenza.

A San Francisco ci sono uomini di tutti i continenti: quasi a simboleggiare la vittoria schiacciante ottenuta contro uno dei mali più folli e feroci che hanno minacciato i rapporti tra gli uomini e la civiltà umana, il mito nazista della razzia. Ecco l'etiopio K. Adlaku, rappresentante del primo popolo aggredito dai fascisti, con gli occhiali e i visi neri dei delegati cinesi; e i sorrisi della signora Pandit e del signor Kaha, indiani; le pittoresche associazioni degli arabi e turchi, siriani, francesi, russi, americani, inglesi. E nella grande città l'indiano, l'afriano e la speranza delle folle. E nel mondo libero, democratico e progressivo la ferma fiducia degli uomini che hanno combattuto e son decisi a conquistare pace e giustizia per le generazioni a venire.

V. SALVINI



Seduti l'uno accanto all'altro, i Ministri degli Esteri delle « Big Four » nazioni, vengono fotografati insieme per la prima volta il 4 maggio, poco dopo la notizia della resa tedesca in Olanda, Danimarca e Germania nord-occidentale. Da sinistra a destra: Eder, Stettinius, Molotov e Soong.



Riservato e sobrio nel volto come il suo Paese (fin troppo) lo è stato nella posizione politica assunta, è al microfono il capo della delegazione turca e Ministro agli Esteri, Hasan Baki.



Il Primo Ministro del Negus, Makonnen Endalkatu, presidente della delegazione etiopica, alza fieramente la fronte, quasi a significare i diritti di un popolo vilmente aggredito dal fascismo.



Il Ministro degli Esteri e Capo della delegazione dell'Iran, Arshad Al-Qutari, sembra accingersi con prudenza, finezza e senile saviezza a far accettare le rivendicazioni del suo popolo.



Senza turbante, con i suoi occhiali e la sua barba perfettamente europei, questo pacifico signore non potrebbe esser mai rifiutato un delegato, pittoresco e combattivo, dell'Arabia Saudita.

DIARIO DI SPAGNA

di PIETRO NENNI

Appena i nostri si scoprono sono investiti dal fuoco convergente delle mitragliatrici fasciste. Fernando s'è messo in testa e grida: «Avanti, ragazzi». Ci sono trecento metri di terreno scoperto, dopo di che il suolo s'incurva e offre una protezione notevole. Di un balzo il primo obiettivo è raggiunto. Cala la sera. Ascenzio parla ai militi: «Figli del popolo, fra un'ora bisogna aver preso Pegherinos». Sulla destra s'accende il combattimento. «I mori, I mori». Sento Fernando che grida: «I mori sono uomini come voi». Adesso tutta la linea avanza sicura, quasi irresistibile. Ma si fa buio — cioè crea della confusione. Il villaggio brucia, bruciano i boschi attorno, i mori sono appostati dietro gli alberi. S'intuisce però che resistono soltanto per coprire la ritirata. «Avanti, avanti!» Il fragore degli scoppi copre ora tutte le voci. Siamo alle prime case.

Un ponticello ci separa dal villaggio. Si grida: «È minato». C'è un momento di esitazione. Ascenzio, Fernando, gli altri ufficiali passano per i primi. Appostati a pochi metri gli ultimi mori lanciano qualche bomba. Ora il combattimento si tramanna in tanti episodi singoli, attorno ad ogni albero e a ogni casa. Incanto nel cadavere di un vecchio contadino, abbattuto sulla soglia della sua dimora. È già notte, si leva la luna. La porta del municipio è come ostruita dai cadaveri di tre mori giganteschi. Arrivano i primi feriti, i primi prigionieri.

Una scena comica ci calma i nervi. Un prigioniero si getta al collo di Fernando: «Mi ammazzano, Fernando, mi prendono per un moro». È l'autista del battaglione «Octubre». Nero di pelle egli è rimasto tutto il giorno, sotto il solleone, immobile dietro un cespuglio. Congestionato e sudato l'hanno preso per un autentico moro.

A notte alta, attraverso il bosco mal sicuro, raggiungiamo il battaglione di Fernando. Anch'esso ha dovuto sostenere un duro attacco; ci sono dieci morti, molti feriti.

L'Alcazar

2 settembre. — In Estremadura hanno abbattuto un aeroplano. È un Fiat, montato da personale fascista italiano. Il pilota, Ernesto Monico, è stato ucciso dai contadini. Da Barcellona ricevo la notizia che è caduto in combattimento Mario Angeloni con altri cinque volontari italiani.

Le due Italie. Una al servizio del fascismo. L'altra al servizio del popolo.

11 settembre. — Entusiasmo a Madrid. Arriva da Barcellona la colonna di Rosal del Partito Socialista Unificato Catalano. È la Catalana che viene a soccorrere la Castiglia. Alla colonna si è aggregata la centuria italiana «Gastone Sozzi». La comanda il compagno comunista Rinaldi. Vado a salutare a nome del

Partito questi compagni alla caserma della Montagna dove si è svolto il primo episodio della Rivoluzione. Entusiasmo. Buon amore.

13 settembre. — Le cose non vanno bene. Ma viene in mente ciò che Victor Hugo ha scritto dei combattenti parigini del 2 dicembre: «Le barricate si difendevano male. Gli uomini morivano bene». Lo stesso si potrebbe dire della Spagna. Se non che l'eroismo non basta a vincere la guerra. Tecnicamente l'esercito fascista è nettamente superiore; ha una aviazione forte e numerosa; una buona artiglieria; una fanteria non numerosa ma eccellente, costituita dai mori. Ha un potere fortemente centralizzato attorno ai militi.

Nel campo popolare la grande arma del coraggio e dell'entusiasmo, che ha permesso i miracoli della seconda quindicina di luglio, non basta più ad assicurare il successo. Il governo Caballero è appena costituito, gode di una enorme autorità, ha risolto in parte il problema della centralizzazione del potere. Ma gli resta molto da fare. La rivoluzione è monata dall'individualismo e dal localismo. Il problema degli anarchici si fa serio. Hanno dato e danno dei combattenti magnifici, ma nello stesso tempo è per il canale della C. N. T. che si fa la propaganda disfattista, contro il governo, contro il comando, contro l'esercito. Troppi comitati. Troppa gente che vuol comandare. Troppa polizia di partito. La moltiplicazione dei poteri è la caratteristica dell'insurrezionalismo spontaneo delle masse, ma se perdura uccide la rivoluzione. Il terrorismo di massa è il segno della santa collera del popolo. Ma non si possono tollerare abusi che trasformerebbero la sommossa in saccheggio o sterminio. Bisogna rapidamente eliminare gli agenti provocatori ed i loschi profittatori che si mascherano da «estremisti».

L'attitudine della Francia causa un'indicibile sorpresa. Ci s'attendeva di averla automaticamente al fianco. Invece si rifugia nella neutralità. Si spera nella Russia di cui i comunisti promettono l'appoggio.

Intanto stiamo perdendo l'Estremadura. Sono stato stamane a Sant'Ohilia dove è il comando del generale Ascenzio. Il generale è pessimista. Dice che le milizie sono demoralizzate. Per fortuna i fascisti sono a loro volta stanchi e sfiduciati. Mentre parliamo giunge l'aviazione nemica. Un aeroplano è abbattuto. È un Fiat 41. Il pilota si salva col paracadute. È un fascista, certo Vincenzo Patriarca, venuto da New York. Ascenzio mi dice: — Finché non avremo un'aviazione e dell'artiglieria, c'è poco da fare.

Vado al posto di comando del tenente colonnello Burillo, installato in una casa di cantonieri. Una

bomba ha ammazzato un'ora e quattro militi e ne ha feriti una dozzina. Di fronte si stende un'indiosissima pianura. La crudeltà del terreno incolto è rotta qua e là dal verde delle vigne. Si stanno improvvisando dei cavalli di frisia. I comunisti fanno propaganda per le fortificazioni. Ma l'idea della trincea non è ancora entrata in testa ai militi.

Il pomeriggio a Toledo. L'approssimarsi della minaccia fascista



Fernando de Rosa, comandante del battaglione «Octubre», caduto a Cabeza Lija.

rende nervose le truppe che assediavano l'Alcazar. Si sta lavorando per collocare una mina. Gli assediati devono seguire minuto per minuto il lavoro. All'alba cinque guardie civili si sono arrese. Narrano che l'Alcazar è una orrenda bolgia dantesca; non c'è più acqua o quasi; si ammazzano i cavalli per mangiarli e per non dare loro da mangiare; il puzzo dei cadaveri impasta l'atmosfera; alcune donne sono impazzite; i soldati vorrebbero arrendersi, ma gli ufficiali li tengono sotto la minaccia del revolver.

Mi fermo a conversare coi militi. Sono in buona parte anarchici; li trovo mutati e diffidenti; vedono traditori da tutte le parti. Invece di rendersi conto delle difficoltà, mettono tutto sul conto della mala volontà o del sabotaggio dei capi.

La sera a Madrid al Ministero della Marina sto conversando con Indalecio Prieto della situazione e

delle mie impressioni, quando il ministro è chiamato al telefono da Bilbao. È il governatore che gli annuncia la caduta di San Sebastián. Il colpo è duro per la Repubblica. «È bado, mi dice, che in stazione, a Bayonne, c'erano 200 mitragliatrici che i francesi non hanno lasciato passare. E che bastavano per darci la vittoria!».

Comincia la tragedia del non-intervento. Ma il popolo che malgrado le grandi difficoltà del momento, e forse a causa di esse, sta prendendo coscienza di se stesso e del suo avvenire, sarà più grande nella sventura. E finirà per dominare la sventura.

Albergo Florida

Agosto-settembre. — L'Hotel Florida dove alloggiamo, è come il Gran Via, una specie di torre di Babele. In questi due alberghi sono alloggiati gli aviatori di Malraux, i giornalisti, gli ospiti di riguardo della Repubblica e l'accoglienza degli avventurieri che non manca mai agli appuntamenti della guerra o della rivoluzione. Malraux ha organizzato un'aviazione di ventura che rende serviri inestimabili. Magro, quasi esile, bella testa tutta intelligenza, Malraux si prodiga col cuore di un autentico combattente. Vive la passione della Spagna prima di scriverla; mette nel gioco, bello e tremendo, la sua vita. Attorno a lui sono due categorie di aviatori e di combattenti: i volontari ed i mercenari. Quelli che vedono tutto attraverso il prisma dei contratti e quelli che vedono tutto attraverso il prisma della fede. Ci sono diversi italiani nell'«équipe» di Malraux: c'è il taciturno Giordano Vizzoli candidato alla morte; c'è il giuliano Criznay; c'è Spinelli che sta diventando un eccellente mitragliere senza cessare di essere un fanatico siaccabrighe; c'è Chiaramente costoso fra la passione del bombardiere e quella del letterato il quale ha sotto gli occhi la materia di un popolo in movimento contro tutto e un poco anche contro se stesso; ci sono fra i motoristi i compagni Vespignani, de Sirani e molti altri. Dei francesi il più simpatico e il più fraterno è Abel Gaudes, dall'anima intrapida ed entusiasta, metà idealista metà bohemien (che è poi un altro aspetto dell'idealismo).

I mercenari fanno banda a parte, sono anch'essi ammirabili. Il mondo che detesto è quello losco dei «gangster» mercanti d'armi. Calano qui da ogni paese, parati di ogni seduzione, pronti ad ogni bassezza e ad ogni inganno. Offrono ai repubblicani quello che hanno già

Il Giuliano Vizzoli, tempo autentico di eroe, è morto in volo sopra l'Alcazar. È caduto nel cielo di Gijón nell'ottobre 1937.

venduto a Franco, o viceversa. Parlano di milioni come noi di lire svalutate. Siccome sanno che sono in rapporti d'amicizia con gli uomini del governo, si fanno insinuanti umili per carpire una commenda-tizia, ottenere una presentazione. Per parte mia li mando tutti al diavolo. Il governo purtroppo deve passare sotto le loro forche caudine.

Madrid non ha ancora rinunciato alle lunghe e piose veglie notturne. La Gran Via, Calle Alcalá, Puerta de Sol, sono ammantate fino alle 3 di notte. I caffè sono strapieni. Dopo i torridi calori del giorno sono queste le ore del riposo e della tregua. Andiamo qualche volta in un ristorante basco con Malraux e sua moglie, con Teresa Alberti e suo marito — il poeta della milizia — con il russo Kolkof, con Soria, corrispondente dell'Humanité, con l'intellettuale cattolico Bergamini, con Corpus Barco, ecc. Si commentano i fatti del giorno con passione e con ardore. Siamo come degli archei da una forza invisibile eppur presente: la rivoluzione.

Per molti di noi la vita si sta arricchendo di una esperienza decisiva.

Morte di de Rosa

16 settembre. — Sono le ore 20. Ho passato la giornata con Caballero, del Vayo, Prieto, Carl Hernandez. Devo partire alle undici per Parigi dove si riunisce l'esecutivo della Internazionale Socialista. Mi chiamano al telefono. Una voce rotta dai singhiozzi mi dice: «Una grande sciagura. Fernando è morto».

Fernando è morto! L'ho lasciato all'alba, dopo una lunga seduta notturna alla sede della gioventù unitaria. Mi ha accompagnato all'albergo con Lain. S'era d'accordo di usare assieme.

Torno al Palazzo Girardelli. Sta mattina alle 6 l'anno telefonato. Fernando che la posizione di Cabeza Lija, presidiata da una sua compagna, è stata occupata dai fascisti. È partito immediatamente. Giunto sul posto ha rimito il battaglione ed ha detto: «Ragazzi, bisogna riprendere la posizione». Alle due ha dato ordine di attaccare e come sempre è partito in testa. Dopo due ore di combattimento Cabeza Lija era virtualmente presa. In piedi su una roccia, il frustino alla mano, Fernando indicava l'ultimo nido di resistenza. Una palla in fronte lo ha fulminato. Non ha avuto tempo di dire una parola, di fare un gesto.

Non ha sofferto. Alle dieci arriva un camion col cadavere: lo tirano per i piedi improvvisano un catafalco. Le linee del volto sono rimaste pure. Adesso che lo hanno lavato e pettinato — direbbe che dorme.

Penso a quello che poteva essere il destino di questo ragazzo nella rivoluzione italiana.

(II — continua)

Copyright by «La Settimana»



Giuliano Vizzoli, della «équipe» di André Malraux, caduto in volo sopra l'Alcazar di Toledo.



Nenni, in mezzo a due fra i più popolari capi delle milizie internazionali, Carlos e Lister.



Centinaia di chilometri a piedi, treni, camion, il primo mezzo che capita, e che la cortesia umana avrà voluto mettere a disposizione. L'Alto Commissariato per i reduci, che ha vissuto le giornate di Cefalonia, attende un pezzo che lo porti a Gioiosa Marina (Messina).



Lungo il muro della stazione Termini, vicino alla biglietteria militare, i reduci amano mescolarsi ai soldati, nei quali trovano, per lo meno, la stessa ansia di tornare a casa.



Ed ecco un ragazzo calabrese, fuggito dalla Germania due mesi prima della liberazione. Ora esce da un ospedale del Nord e aspetta con pazienza il treno, senza orario.

SCAMPATI DALL'INFERNO TEDESCO

(Nostro fotoservizio particolare)

Un cortese funzionario dell'Alto Commissariato per i reduci da noi interpellato per telefono, mi aveva detto: «Treni carichi di reduci dalla Germania ne arrivano sempre, senza orario, alla Prenestina, alla Tiburtina e alla Centrale. Alla Centrale funziona un posto di ristoro e assistenza, negli stessi locali dove c'era il vecchio posto per militari».

Quest'ultima indicazione mi era sembrata ottima. Al posto di ristoro avrei trovato, senza sbattere da una stazione all'altra, quanto cercavo.

Ritornato a Termini, mi diressi al vecchio posto di ristoro militare, pensando che l'assistenza ai reduci avesse lì la sua sede. Invece fra i bassorilievi sbocconcellati dei «Legionari in marcia» del vecchio posto di ristoro fascista, circolavano militari alleati, ai quali i locali sono ancora adibiti.

Allora, entrato nella stazione ho cercato meglio. Ed ho finalmente trovato in un padiglioncino ristretto e provvisorio, il tanto atteso Centro reduci. L'assistenza che esso fornisce è così inadeguata che i reduci «il posto di ristoro» debbono crearsi da sé. Una striscia lunga di marciapiede, piena d'ombra al mattino, vicino alla biglietteria militare. Su questa striscia essi buttano il fardello e si stendono lunghi, morti di stanchezza, ma pieni di pazienza. Il brulicame del mercato nero della piazza li assalta e cerca di cavare qualche cosa dalle loro tasche.

Dieci sigarette «nazionali»: 60 lire; un panino con un magro pezzetto di prosciutto: 45 lire; aranciate a 16 lire. Queste le prime voci amiche che Roma offre ai reduci scampati nei pressi delle stazioni, in attesa di qualche treno per il sud. Un urto psicologico gravissimo, specie se si pensa che tutti coloro che passano da Roma sono meridionali, cioè sentimentali, che fanno molto caso al calore e alla simpatia degli uomini.

Ora mi domando: fra C. R. I., Alto Commissariato per i reduci e organismi affini, perché non sono state prese iniziative più efficienti per assistere in qualche modo queste schiere stucche, stanche e abbruttite, che tornano dagli orrori dei campi nazisti?

Mi auguro che al momento in cui il mio articolo sarà pubblicato l'assistenza ai reduci a Termini sia stata perfezionata. Così come è al momento

in cui scrivo essa non risolve certamente il problema. Ciò è un sintomo grave, inequivocabile della burocratizzazione in cui si fa raffreddare e congelare uno dei più caldi problemi del nostro paese.

Per fortuna tutti coloro che tornano dalla Germania, prima di arrivare a Roma hanno fatto altre tappe. Dal Brennero a Verona l'assistenza ai reduci è una cosa che funziona abbastanza bene, tanto che qui a Roma è difficile incontrare un reduce che non sia stato rimesso a nuovo.

Un energico cappellano, Don Salvino Azzolini, che ha svolto la sua missione fra i deportati dei campi nazisti, nella zona di Vienna, mi spiega come vengono accolti al Brennero e a Verona questi uomini che tornano alle loro case massati, torturati nel corpo e nello spirito. Disinfezione, vestiti, cibo, consigli, smistamento agli ospedali. «Sul tratto Brennero-Verona — mi dice Don Salvino — spesso vediamo qualcuno che ci sembra addormentato. Invece è morto».

Questo cappellano ha visto in Austria cose incredibili. Potrei dire, senza tirare in ballo il suo credo religioso, che l'odio brucia ancora nelle sue parole, quando rievoca le atrocità alle quali ha assistito. Ed io credo che per tutti coloro i quali, per difetto di coscienza politica, non sanno o non vogliono elevarsi all'odio implacabile per i criminali di guerra ed esigerne l'immediato castigo, sarebbe stato salutare un periodo di quelle indimenticabili esperienze.

Può salutare, soprattutto, per l'avvenire democratico del nostro paese.

Io non ho voluto chiedere, a Don Salvino, se e in quale misura sentisse ora il sentimento della misericordia. Ne avrei avuto una risposta ufficiale, nella quale si sarebbe sminuita l'eloquenza di certe risposte sicche, di certe rassicuranti rievocazioni. Un giorno, per esempio, Don Salvino vide in un campo venticinque morti. I nazisti, con una cerimonia consueta, avevano sottoposto al getto diaccio delle pompe ventisette deportati italiani e francesi, poi li avevano costretti a restare, in pieno inverno, con gli abiti inzuppati addosso. All'alba, su ventisette, venticinque erano morti. Piero episodio, dice don Salvino, perché c'era ben altro in questi «campi della crudeltà raffinata».

Noi non ripeteremo la tragica serie di racconti e di episodi che abbiamo appreso da don Salvino e da quella dozzina di reduci che abbiamo potuto intervistare. Tutto rientra nel quadro fosco e terribile che già conosciamo. Stragi di fanciulli, torture raffinate, fame, fughe, lavori massacranti, uomini spremuti sino al limite delle loro energie e messi da parte (uccisi) quando non potevano più essere utili a qualche cosa.

C'è stato chi ha saputo trovare il modo di non essere torturato e di cavarsela meglio. Casi rarissimi e limitati a coloro che lavoravano nelle campagne.

Ora dall'inferno tedesco tornano i sopravvissuti.

La vita torna a brillare negli occhi interessati di due reduci ai quali una donnetta vorrebbe fare acquistare uno di quei «ricordi» di Roma, rappresentanti la lupa romana o il Colosseo, sfiornati da fabbriche improvvisate ad uso dei soldati alleati. Ma la maggior parte di questi uomini che per lunghi mesi, per lunghi anni hanno sentito sulla pelle e sul cuore gli orrori nazisti; che si sono trovati al centro di una realtà così incredibile e nuova nella storia; che hanno percorso a piedi, spesso braccati come selvaggina, centinaia e migliaia di chilometri; che da lunghissimi anni non vedono le loro famiglie; la maggior parte di essi è stanca, disorientata, ha perduto i fili attraverso i quali ci si lega alla vita. Su questa striscia di marciapiede i più sonnecchiano appoggiati al fardello; altri, gli occhi aperti, se ne stanno immobili e non si interessano di niente. Li smuoverà soltanto la notizia di qualche treno in partenza. Perché i treni partono, arrivano; ma non si sa mai quando, né se partiranno. Sono treni bislacchi, in carattere con la sonnolenza di questa estate romana.

C'è un uomo, appoggiato alla sua cassetta, un uomo nero di occhi e di capelli, con due baffetti neri che sembrano un miracolo. Penso che sarà loquace, lui che ha saputo riattaccarsi al filo della civetteria. Mi guardò appena e alle mie domande rispose con poche parole: «Fame, fame e fame. Colpi di zappa sulla schiena e di moschetto in testa».

BASILIO FRANCHINA

(Foto Lattanzi)



L'ufficiale di marina mercantile Costante Emanuele, catturato dai tedeschi sull'Adriatico, s'incontra con un compagno palermitano. Inizio di lunghe conversazioni.



Un giornale nelle mani di un reduce può essere il segno di un nuovo interesse alla vita. Tutti tornano disorientati e la vita politica ancora non li appassiona.



Questa fanciulla è forse inconsuolmente, il primo sorridente e umano incontro dei reduci. Il suo piccolo pagaiolo promette belle donne, simpatia, vincite al lotto.



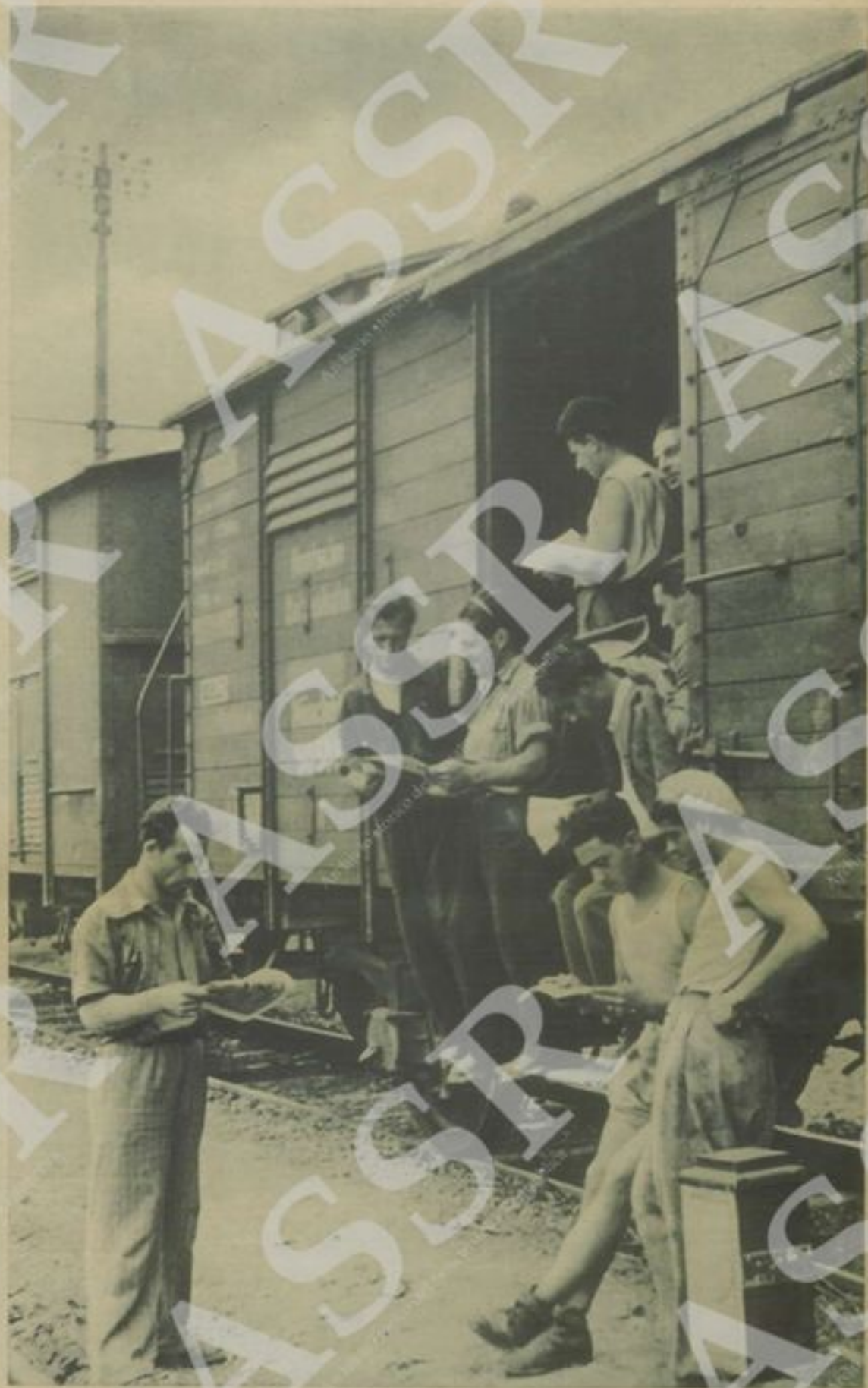
L'art. Felicità Antonio, di 27 anni. Grecia, Jugoslavia, Austria e infine un campo agricolo nei pressi di Berlino. Mezza Europa vista sotto il segno della tragedia.



Quando il sole investirà la striscia d'ombra dove i reduci si riposano, non tutti avranno la forza di cambiarsi posto. Per troppo tempo lavorarono sotto il sole e la neve senza sosta.



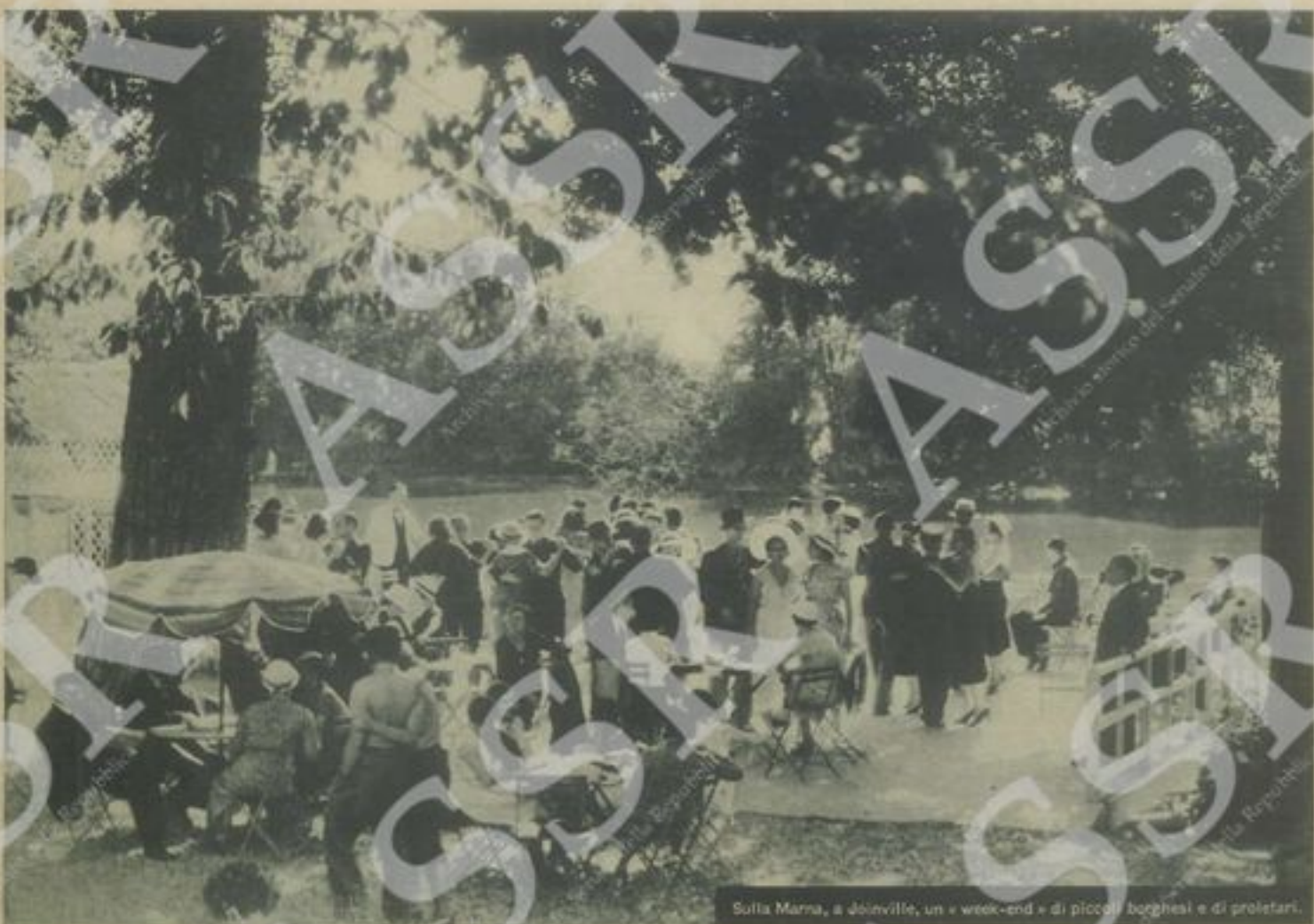
Allo scalo Tiburtino. Fra la polvere del piazzale circondato dagli edifici distrutti, una bancarella con pezzi di borsa nera porta il primo saluto di Roma ai reduci.



Un gruppo di reduci dalla prigionia, ora di passaggio per Roma, inganna il tempo con la lettura. Nessuno osa allontanarsi un momento da questi strani treni che li riportano verso quei treni che non si sa mai quando partono, né quando arrivano.



I convogli scendono lungamente, a ore, a pomeriggi interi fra le deserte rotaie della Tiburtina. Queste ore dovrà ancora attendere questo treno carico di ansie? Nessuno lo sa. A un certo punto, quasi per distrazione, il capo stazione lo farà ripartire.



Sulla Marna, a Joinville, un « week-end » di piccoli borghesi e di proletari.

A JOINVILLE CON IL CINEMA FRANCESE

S'incontravano tutti, in qualche parte, in qualche ora del giorno, come Renou, come Clair, come Duvivier, come Lévy, come Crémillon, come Jacque. S'incontravano, dico, nelle strade, nelle case, nelle facce delle gente, anche se alcuni di loro, come Renou, come Clair, come Duvivier, erano di là dell'oceano. Perché è vero che costoro hanno messo la Francia nei loro film, e i loro film, la sostanza dei loro film era là, a portata di mano, e non stupiva più.

Io abitavo a Joinville, un sobborgo di Parigi, in un albergo che si chiama « La Pomme d'Apis »: pro-

prietaria, una donna cinquantenne ossigenata, un tempo forse bella, che aveva per marito un tipo di italiano debosciato, stupido, biondo e maschio, senza scrupoli. L'albergo era sulla Marna, di quelli dove un tempo i parigini passavano la domenica ballando, suonando fisarmoniche e clarini, ora allo delle amanti dei borsari neri; venivano loro adesso, i borsari neri, tipi rozzi, volentieri chiassosi, e in tante cose rumorse spendevano fior di bifolotti da mille, ridendo, in quelle sale vuote, desolate, dove il loro riso faceva pena, e i loro gesti muovevano al riso, veni-

vano il sabato, partivano il lunedì, durante la settimana le loro donne indisturbate si davano del tempo. Sì, Clair era là.

Poi la notte si udivano talvolta grida violente: era l'italiano che batteva l'amante, ubriaco; e si udiva il pianto inconsolabile d'una bambina, loro figlia; poi tornea il silenzio e attraverso i muri si sentiva che tutti, dico i clienti, erano svegli, ascoltavano, e poi rantolavano senza ritegno, cioè si amavano. Una cameriera campagnola spesso veniva a bussare alla mia porta e mi raccontava di questo o di quello. La notte si dormiva poco, perché Duvivier, sì, Duvivier era là.

L'albergo era carissimo, e durante il giorno non c'era mai nessuno, spuntavano allora le attrici, gli attori, Madeleine Renaud, per esempio, che lavorava negli studi della Paramount. La Renaud pareva un fantasma, magra, pallida, passi lenti, gesti ieratici, chissà perché, appariva e scompariva, e la incontravo sempre sulle scale. « Madame Renaud », dicevo, « Bonjour Monsieur », rispondeva. Una sera arrivò Louise Carletti, oriunda italiana com'è noto, figlia con altri nove d'un giocoliere, o qualche cosa del genere; i Carletti sono una famiglia di acrobati e giocolieri da circo. Lei, Louise, piccolina, bellina, era accompagnata da una signora anziana, ma quella sera, poco dopo il suo arrivo, spuntò nell'albergo un tale in bombetta nera, vestito marrone da poco prezzo, cravatta sfilacciata. Lontano un miglio si capiva che era un agente, ma pareva un agente filodrammatico, uno fraccato da agente. Si era nella hall a guardarci l'un l'altro, e la signora anziana si dava da fare per vendere clamoroso l'arrivo della Carletti dicendo a tutti: « C'est Louise. Vous savez? La Carletti ». Poi arrivò l'uomo e l'uomo cominciò a dire, lo disse prima di tutto all'italiano, d'essere un agente investigatore; parlava un francese cadenzato, lametoso, un francese del sud, e disse d'essere un agente sulle tracce di Louise Carletti sospetta di spionaggio a favore degli inglesi. Lo disse dunque al masco, poi lo disse al cameriere, poi ad un vecchio signora in d'una delle amiche dei borsari, che era lì a fare guardia alle nipote per conto di non so che re, del cuore o delle lamette da barba; poi lo disse ad una tale capitata lì per una sera, una donnetta malvestita e danzosa e la

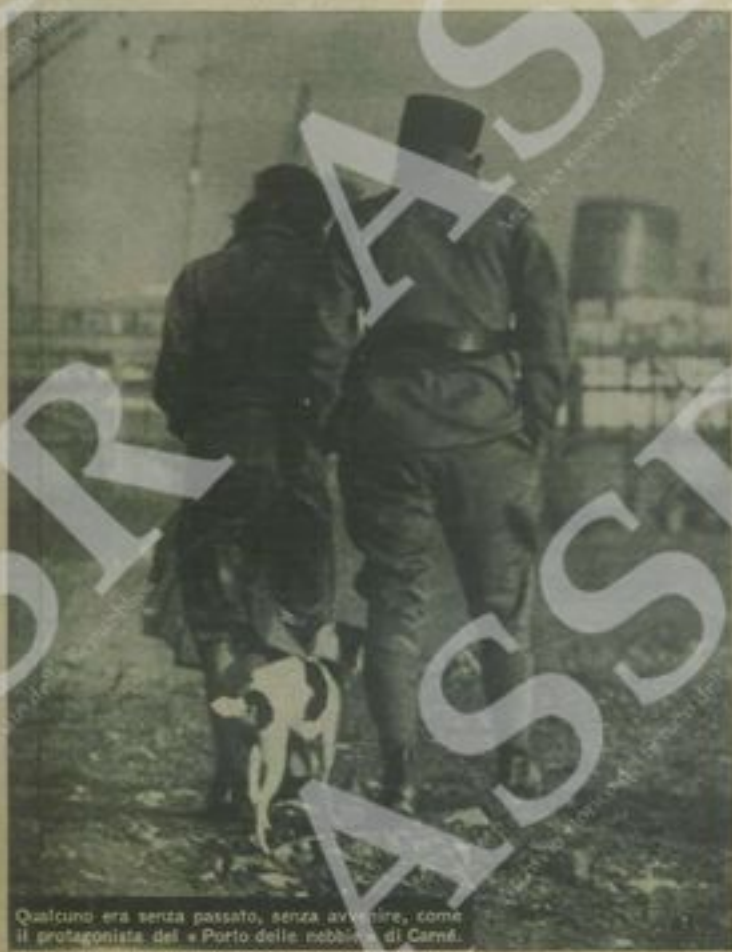
cosa cominciava a sembrare un po' strana; poi, infine, lo disse a me. Un filodrammatico, dico.

Restammo dunque un po' di tempo nella hall, facendo suonare il gramofono; feci ballare la Carletti perché mi faceva pena, poi solletta in una poltrona, poi piccolina dentro una poltrona più grande; poi lei saltò nella sua camera accompagnata dalla signora e noi restammo soli, io e il masco, con l'uomo in bombetta. Ad un tratto ci accorgemmo che l'uomo era scomparso. Dell'agente, prendemmo a dire, che se ne va sol più bello, che si lascia scappare la preda. Fu la cameriera campagnola, che sapeva tutto, a indurmarci, e lascio a lei la responsabilità di quanto riferisco. « Quello? » disse. « È furbo, quello. È tanto furbo — è tanto malin — che ha seguito la sua sospetta fino nel suo letto ». Sì, Clair era là.

Carné invece era fuori, nelle strade. A Joinville c'è un ponte e ci sono strade che salgono e scendono, e le ventate fanno volare ogni cosa, pezzi di carta e foglie. C'è la ferrovia e quando arriva il treno da Parigi, sotto il sole, la gente si sparge per Joinville a sciami. Un giorno sul treno vidi una ragazza vestita di blu, molto graziosa, molto francese, parigina, cioè elegante e arguta nel viso. Eravamo soli nello scompartimento, lei di fronte a me. Indossava una camicetta sotto una giacca turchina, molto corta. Siccome il caldo era seducante, a un certo punto si tolse la giacca, restò in camicetta, e questa non solo era sottilissima ma trasparentissima, devo dirlo, sotto era nuda.

Mi sentivo imbarazzato, cercavo di evitare lo spettacolo per non dare l'impressione che proprio quello cercavo di guardare. Ma mi accorsi ben presto che lei, la ragazza, mi guardava e sorrideva del mio evidente imbarazzo. E più mi guardava più mi sentivo in impaccio, e più lei si mostrava, spolaratamente si mostrava, devo dire. Poi quando Dio volle arrivammo a Joinville. Io mi avviai per una strada, lei per un'altra. Il giorno dopo, nei teatri della Paramount restai di stucco nel vederla accanto ad uno degli attori, mio buon amico, un segretario sessantenne della *Comédie française*, che subito mi presentò la ragazza. « Une amie à moi » disse. « Verrà con noi a Nizza, per gli esterni », e la ragazza si sbottonò la giacca sorridendo. Sì, Carné era là, siamo sinceri.

MICHELANGELO ANTONIONI



Qualcuno era senza passato, senza avvenire, come il protagonista del « Porto delle nebbie » di Carné.

RISERVATE e personali



Qualche numero lo abbiamo dato notizia ai nostri lettori del 15 e con la stessa, come regista e come interprete, Laurence Olivier, e che derivava dall'« Enrico V » di Shakespeare. Neppure ora che il film è stato presentato al pubblico londinese nel cinema Curzon e che sta riscuotendo un successo superiore a quello ottenuto dal « Segno di una notte di mezza estate » di Zerkovskij.

Il film ha inizio con una rappresentazione del dramma shakespeariano in un teatro dell'epoca, nel cuore della vecchia Londra. Poi, quasi immediatamente, l'azione rappresentata si trasforma nell'azione reale del film. Il quale termina con un combattimento di cavalieri medievali (la vittoria britannica di Agincourt) e lo sposalizio del re (Laurence Olivier) con la principessa Renée Adrenon, una nuova attrice del cinema inglese.

Ma la cosa più curiosa — che ci fa accorgere dei dubbi sulla effettiva libertà del lavoro — è che Olivier ha mantenuto, nel dialogo del film, i versi originali del dramma.

Gli inglesi si dichiarano entusiasti del modo con cui Olivier ha recitato e fatto recitare i suoi attori e sostengono che, in questo modo, egli è riuscito a salvare sia le ragioni del cinematografo, sia il levitissimo rispetto per l'opera di Shakespeare. Non, per promozioni, spettacolo di avvisi, via il film.



Come che capitano, la società cinematografica « Orbia », emanazione del Centro Cattolico Cinematografico, acquistò tempo fa un soggetto di Ugo Marzani sulla vita di Alfredo Nobel, inventore della dinamite, e, al tempo stesso, famoso pacifista e fondatore di premi per la pace. Disposta a realizzare il film, la Orbia ha in seguito stipulato un contratto con il regista Mario Soldati per la direzione del film.

Inabbinamento, rappresentarsi sulla schermo la drammatica vita di Nobel, e il suo sfrenato amore per Bertha Kinsky — la donna conosciuta attraverso una intervista di giornale, che si rifiutò di seguire — il genio della distruzione e che sposò il barone von Sutter — è un ottimo proposito, se pure un po' presuntuoso.

Ma se produttori, se soggettista, se regista sanno forse che già nel 1907 la Casa Americana « Universal » acquistò una biografia romanzata su Nobel di uno scrittore olandese, Rolf Pauer.

Fosse questo poteva ancora non essere un pericolo per l'initiativa italiana, in quanto è noto che le case cinematografiche d'America acquistano annualmente centinaia di soggetti che probabilmente non saranno mai realizzati. Ma la cosa molto più preoccupante è che — secondo quanto riporta il « Mondo » del 5 maggio — Paul Marzani si sta preparando ad interpretare la figura di Nobel. Il che significa che il progetto è già in fase di pratica attuazione e non più una semplice idea.

C'è da chiedersi a questo punto — la « Orbia » pensa di sostenere la concorrenza americana e produrre ugualmente il film — se — in seguito a questa notizia — abbiano dovuto Pauer.



Dopo questa, altre notizie sul cinema italiano sono: che Alessandro Blasetti ha fatto suo il progetto di Alberto Lattuada di realizzare un film in cui lei (drammatista) sia quella

avvenire la vicenda in ogni sua manifestazione, che Vittorio Gassman, a tutti i costi, si è perduto o per un film sulla infanzia italiana (gli « orfani » per intenderli) o per un altro suo tratto (il tema, davvero suggestivo del « fascismo passivo »), prendendo in prestito dalla ormai celebre novella di Vladimiro Besenart, apparsa su « Arca » e da un romanzo di Francesco Jovine di prossima pubblicazione; e, infine, che il maggiore desiderio di Fosco Giachetti è quello di interpretare sullo schermo la figura del Procuratore, il celebre bandito italiano dell'800. Così, dopo aver screditato Giuseppe Verdi, il nostro ruolo e volitivo attore, Fosco di nome e di fatto, riuscirà a portare a perfezione anche questa ultima figura di bandito romantico « nella strada e in della foresta ».



In Francia, secondo quanto riporta l'« Arca », sta per essere messo in cantiere « Annada » un film tratto dal romanzo di Yves Gandon, che sarà diretto dal regista De Ganay. Il produttore Morau, ha fissato le somme di quaranta milioni di franchi per la produzione del film, una cifra che sorpassa di gran lunga il costo di ogni nostro cinematografico realizzato finora in Francia. (Si pensi che lo spettacolare « Les Tribunaux de Soir » di Carné — che abbiamo recentemente presentato ai nostri lettori — è costato solo venti milioni, e ancora si grida allo scandalo). Gli interpreti di « Annada » saranno Louis Jouvet, Lucille Barillet, G. de Laughton (o Noël Coward) e un grande attore sovietico, che il regista non ha ancora scelto.

E in questa grande distribuzione elementare il produttore del film, per assicurarsi una facile e larga pubblicità in tutti i paesi del mondo e poter così ammortizzare l'eccezionale costo dell'opera.

Il segretario

Aeroplani della R. A. F. sorvolano le Paludi Pontine, spargendo delle polveri micidiali per l'anofele.



Lotta contro la malaria

In passato la lotta contro l'anofele, la zanzara che il nostro Grazi e Finiglar-Ross indicarono come agente di trasmissione della malaria, distendendosi il merito della scoperta (1881), veniva fatta in vari modi, tra i quali ricordiamo i seguenti: disposizione di petrucci sulle acque stagnanti, al fine impedire la respirazione alle larve delle zanzare che vivono nell'acqua; dispersione di polveri venefiche, specialmente aceto, estratto di rame, distribuzione di pesci mangiatori di larve di zanzare, nelle acque da esse infestate; piantaggio di eucalipti vicino agli abitati, poiché il profumo emanato dalle loro foglie ha fama di avere azione repulsiva sulle zanzare; estensione dell'alimentazione dei suini nelle zone malariche, ritenendosi che le zanzare, nutritesi del sangue di questi animali, non divorano più quello dell'uomo; disinfezione delle case con fiti e con altri liquidi contenenti disciolti il piretro estratto dal crisantemo; protezione delle finestre e delle porte con reti sottili.



L'anofele, o zanzara trasmittitrice del plasmodio, che è l'agente patogeno della malaria.

Oggi a questi mezzi va aggiunta la polvere DDT (abbreviazione del nome che ne indica la composizione chimica: dicloro-difenil-tricloroetano), nota per il suo impiego nella disinfezione umana durante la minaccia di un'epidemia di tifo petecchiale a Napoli, nell'ottobre 1944. Questa sostanza, opportunamente diluita con una massa inerte (essendo talmente attiva da reputarsi instile usaria allistato puro), è sparsa nelle zone malariche servendosi di polverizzatori, o meglio di aeroplani, può contribuire in modo efficacissimo allo sterminio della malaria. Già nella zona delle paludi Pontine, dove le distruzioni compiute dai tedeschi hanno segnato una forte ripresa della malattia, vennero fatti esperimenti che sembrano abbiano dato risultati soddisfacenti.

Merita poi di essere ricordata, perché molto efficace ed ingegnosa, un'altra specie di disinfezione recentissima. Essa è costituita da una piccola bomba a mano, e fabbricata con materie plastiche. In essa si trova contenuto allo stato lioso-

fatto, sotto pressione, un gas denominato *foson*, nel quale è disciolta della parafina o del DDT. Facendo pressione col dito su di una valvola, che porta in comunicazione la parte interna della bomba con l'atmosfera, si provoca l'uscita di una nube costituita di particelle enormemente più fini di quelle prodotte con i comuni polverizzatori per il lit. La nube si diffonde lentamente nell'ambiente, penetrando in ogni fessura. In questo modo possono venire disinfestate con molta efficacia le tende da campo, le zabane d'aeroplano, le camerate, ecc.

Convalidando di tutti i mezzi di lotta antimalarica, gli eserciti alleati hanno vinto un'importante battaglia anche su questo fronte, che si trova in Italia, nel Medio e nell'Estremo Oriente, in Africa. Mentre nel 1944-1945 il 17% delle forze operanti nell'Africa Orientale fu colpito da malaria, nel 1949, nell'ugual regione, i casi furono ridotti all'1,7%.

Si aggrava quindi buone speranze per il successo di una lotta antimalarica anche in Italia.

FRANCO ROSSI



Meno micidiali degli agenti chimici, ma tuttavia utili, sono le trappole per zanzare, oggi un pò antiquate.



Non sono strumenti a fiato, ma moderne pompe che disperdono una polvere efficace contro le zanzare.



Le vegetazioni che ospitano le zanzare vengono tagliate, mentre un solco sparge disinfettanti.



Degli operai polverizzano il D. D. T. nei punti delle acque stagnanti più frequentati dall'anofele.

NUMISMATICA S. SORIA
Via Propaganda - ang. Via
Fratina (P. ex. di Spagna)
ROMA
MONETE E MEDAGLIE
ANTICHE E MODERNE
Telefoni 80221 - 80695

MISTERO D'ORIENTE
Programmi preziosi
per la persona
elegante
Disposta in ROM:
Via Dramalasca, 18

LILIAN BUSH

Foto
Julliano Roma
Via Cavour, 27

MASTICE DI PURA PARA "VELOSPORT"
INSUPERABILE - GARANTITO
per la riparazione delle camere d'aria
d'auto, moto, ciclo, per la vulcanizzazione in genere, per la vulcanizzazione, lavori in cuoio, ecc. per la impermeabilizzazione delle stoffe.

"VELOSPORT" DI ROBERTO FIASCHETTI
VIA GALLARATE, 17 (PIAZZA LUDI) - ROMA

Colletta sempre a posto
col Tendi-colletta
COLLAR CLAPS
(SERRAPAZZO)
BERARDI - SANGUIGNI
Via Gio. da Procida, 20
Telefono 856.230

CALVI (moderata) i vestiti di
pelle senza porre il
rischio di PAGAMENTI
RISULTATO Se tutti vogliono
il miglior modo per vestirsi
KINOL - Via Fregata, 77 - ROMA

EDIZIONI SANDRON
VIC. MAZZANI (VIALE 13 (P. SORDANI)
ROMA

Gran successo:
GREGORIO MALARON
"DON GIOVANNI,"
(Saggio storico letterario)

È imminente:
CHIANG KAI SHEK
**DUE SETTIMANE
A SIANFU**
(Storia di un colpo di Stato)

LA DISTILLERIA "COLUMBUS"
DI ROMA
FABBRICA I MIGLIORI LIQUORI
GUSTATELI A 79 CONVICCIANTE
Cognac - Gin - Rhum - Whisky - Cherry
UFFICIO VENDITA
ROMA - Via Velletri, 7 - Tel. 650.000

Storia di Bill e di sua figlia

Novella di Zona Gale

Questa è una novella, ma è anche una storia vera. Non ho mai più visto Bill, ma ho ancora il suo ritratto e quello della piccolina.

Bill aveva appena passato la trentina, quando sua moglie morì e la piccola Minna aveva quattro anni. La bottega di falegnameria di Bill era nel cortile della stessa casa dove lui viveva, così Bill pensò che avrebbe potuto provvedere da sé alla bambina. Minna giocava tutto il giorno nel cortile mentre lui lavorava, e la donna della porta accanto le dava un'occhiata quando Bill era obbligato ad allontanarsi.

Bill sapeva un po' cucinare, uova e prosciutto, patate fritte e frittelle, e fare il caffè e aprire le scatole di sardine; poi si potevano sempre comprare biscotti e banane. Quando la donna della porta accanto gli disse che questa roba non era adatta per una bambina di quattro anni, si fece insegnare da lei a preparare la pappa d'orzo e i legumi e lo faceva tutti i giorni, anche se spesso avveniva che quei cibi sapessero di bruciato.

C'era anche da spazzare, magari trascinandosi gli angoli, da spolverare, poi da lavare e rammentare alla meglio i vestitucci di Minna.

Un giorno la portò a casa un gattino perché non si sentiva troppo solo. La sera le faceva dire le preghiere e glielo faceva ripetere, appena alato, tutte le mattine. Quanto a lui pregava il Signore di farlo rigar dritto, per la bambina. La domenica la portava in Chiesa e stava ad ascoltare con grande attenzione, sforzandosi di capire, e se la bambina era irrequieta la teneva tranquilla dandole ogni tanto una pasticca di menta. Un giorno chiuse bottega per portarla ad una festa di bambini organizzata dalla parrocchia. «La mamma l'avrebbe fatto», spiegò.

Quando Minna fu abbastanza grande per andare all'asilo, Bill andava tutti i giorni ad accompagnarla alla mattina e a riprenderla la sera. Una volta si mise gli abiti da festa ed andò a visitare la scuola. «Pensò che la mamma l'avrebbe fatto», spiegò alla mamma, timidamente. Però ci capì ben poco della carta colorata, dei disegni e dei giochi che gli fecero vedere, e non ci tornò più. «L'auto non serve proprio a nulla», concluse la rubia.

Minna aveva sei anni quando Bill cominciò a sentirsi male. Un pomeriggio di maggio si decise ad andare dal dottore. Quando tornò a casa



sentì nella sua bottega e stette lì seduto per un bel po' senza far nulla. Il sole entrava dalla finestra e disegnava dei quadrati di luce sul pavimento. Non sarebbe guarito. Non gli restavano che sei mesi da vivere. Sentiva Minna nel cortile che cantorellava, giocando con la sua bambola.

Quando la piccolina andò per dargli il bacio della buona notte, quella sera, egli lo evitò con un pretesto, perché sapeva che adesso non doveva più baciarla. Se la tenne fra le braccia un po' discosta e la guardò negli occhi, dicendole: «Minna è grande adesso e non ha più bisogno che il papà la baci». Ma la piccolina rimase tanto male, col labbrino che tremava,

che il giorno dopo Bill andò da un altro dottore, per essere sicuro. L'altro dottore disse la stessa cosa.

Bill cominciò a pensare, aveva una sorella nel Nebraska, ma era una donna vecchia e stanca. Mentre la piccola Minna... c'erano cose che lei capiva e lui no, storie di fate, parole di canzoni. Gli sarebbe piaciuto conoscere qualcuno che potesse comprenderla. E c'erano solo sei mesi di tempo.

Un giorno la donna della porta accanto gli disse senza complimenti che era una vergogna che si tenesse la bambina vicina, con quella tosse, ed egli si accorse che, senza saperlo, aveva già preso la sua decisione.

Ci pensò ancora tutta la notte. La mattina dopo mise un annuncio su un giornale.

«Un uomo che ha solo pochi mesi da vivere cerca grato perbene adottare bambina sei anni, occhi azzurri, ricciuti. Richiedersi referenze».

Arrivò una coppia con un'automobile lunga così, proprio come lui aveva sperato e col tipo di vestiti che lui aveva immaginato. Era una loro una bimbetta, che si mise a gridare: «È questa la mia sorellina!». E la signora col bel vestito le disse tutta severa: «Adesso da quello che dico mamma e sta tranquilla, se no ti lasciamo qui e prendiamo questo bella bambina con noi».

Allora Bill fissò la signora molto seriamente e le disse che aveva cambiato idea quanto alla sua piccola, poi rimase a guardare scivolar via la lunga macchina azzurra. «Santo cielo», disse la donna della porta accanto, quando lo seppe. «Era arrivata la fortuna per vostra figlia, l'avete lasciata scappare. Non avete il diritto di fare una cosa simile, un uomo con la vostra salute». Quando vennero delle altre automobili e lui le lasciò andare via, la donna disse a suo marito che Bill doveva essere denunciato alle autorità.

Marito e moglie che entrarono una mattina nella bottega di Bill, portavano ancora il latte della loro figliuola. La donna aveva l'aria triste, ma non tetra; l'uomo sembrava affettuoso con lei e faceva il falegname, in un'ondata tra speranza e paura. Bill gli disse: «Voi due, andate bene». Quando gli domandarono quanto avrebbero dovuto aspettare prima di prenderla con loro, Bill disse: «Ancora un giorno».

Quel giorno lo passò nella sua bottega. Era d'estate e Minna giocava nel giardino; poteva sentirsi una per una le parole della canzone che cantava. Bill preparò la cena e stette a guardarla mentre lei mangiava. Poi l'accompagnò a letto, le rimbalzò le coperte, rimase a sentirsi respirare nell'oscurità.

«Io sono piccola piccola stasera; un bicchiere, aveva detto lei, ed lui aveva scosso la testa; No, sei una bambina grande grande», aveva risposto.

Quando la vennero a prenderla la mattina dopo, l'aveva preparato per benino con suoi vestitucci in cotone e rammentando le aveva aggiustato la bambina.

«Minna non mi amava; a fare una visita» le disse fingendo una grande allegria e quando lei fece per abbracciarla, le ricicchi scherzosamente: «Sei una bimba grande grande».

Rimase dritto in piedi a guardare l'uomo e la donna che si allontanavano giù per la strada, temendosi Minna in mezzo. Le avevano portato un piccolo ombrellino azzurro, per il caso che la separazione non fosse facile. Minna aveva aperto l'ombrellino e lo faceva sbandare sopra la testa; era così incantata a guardare la bella seta azzurra, che non si ricordò di voltarsi a salutare con la mano.

(Trad. G. D.)

(Disegno di D. Pirelli)

Gazzettino

Il figlio in Sicilia

Tra i tentativi di condurre la cronaca alla perfezione lirica colideremo questo volume di Giuseppe Sciortino. Il figlio in Sicilia (Sandron, ed.) in cui sono raccolti solo frammenti di diari e motivi della dolcissima esperienza che l'Italia ha vissuto il 25 luglio 1943 e il 6 giugno del 1944. Non è dunque una cronaca dei fatti luttuosi che si svolsero tra quelle due date, ma una serie di notazioni in cui vibrano i riflessi dell'incendio che divorò il corpo della nazione. La garanzia dei fatti, ossia la loro oggettività sul piano della cronaca, è quindi affidata al linguaggio più che al contenuto, in una prosa «fabile» che cerca sempre di adeguarsi ai sentimenti, di molteplici risentimenti provocati dallo scrittore a contatto con un mondo in cui «l'io» era, roccia e speranza, di un'esperanza senza soluzione di continuità.

Dal suo osservatorio romano, dove trovò rifugio dopo la sua fuga da Firenze, l'A. una serie di rievocazioni gli avvenimenti, ma li aspetta, si aspetta come l'innocente e che certamente arriva alla sua coscienza. Da ciò deriva il placido volgere di questa prosa che nel suo fluire si trascina con la stessa libertà di scioglimento o la leggerezza. Voglio dire che nell'atto di dar testimonianza al figlio di ciò che avviene nella capitale lo Sciortino prova le stesse reazioni ai grandi come ai minimi fatti. Emozioni e dolori non si distendono in una graduatoria di valori dal meno al più, né si collocano prospettivamente dal vicino al lontano, dal più inteso al meno inteso; ma si ripetono con eguale monotonia in serie perfetta, quasi che

allo stato lirico l'autore voglia giungere esaltando le emozioni violente, limitandole con alla pura evocazione. La frammentarietà degli avvenimenti si ricompongono in un'unità spirituale con un'onestà l'A. pone i limiti della sua ispirazione.

Due libri di Gino Doria

Al Doria erudito assequiamo dunque questo saggio di toponomastica storica? Faremmo torto allo scrittore che è sempre presente alla coscienza dell'erudito e ne corregge gli eccessi, riportandolo con un sorriso caustico sulla giusta via, ogni volta che quello strafa, mitigando con un aneddoto ironico il tono aspro di una schola aspra; insomma anche in queste Strade di Napoli (Riccio Ricciardi Editore, Napoli) che dovrebbero sempre un arido libro, il Doria scrittore e il Doria erudito se ne vanno a braccetto e sembra quasi che si consentano l'un l'altro, a vicenda. Il lettore insospettito dalla mole del libro (1200 voci, in 600 pagine) è sorretto e rassicurato sin dalle prime righe della prefazione.

Doria ha un suo stile che si riconcilia col mondo polveroso delle biblioteche (si rammenti quel suo delizioso Saggio di un libriccino pubblicato nel numero di Aprile); ha, feroce, il genio della citazione che non ammazza, non raffredda la pagina, ma la vivifica; ha l'abilità di casare a soccorso libri ed autori antichi e moderni di tutti i paesi, obbligandoli poi a recitar le parti più estreme, mentre lo scrittore si muove con la punta della penna; Doria, in sostanza, è bisogna dargliene merito, ha creato un linguaggio nel campo della pura erudizione e della

bibliografia, conquistando un posto nella storia delle lettere ad un genere fin qui negletto in Italia per l'eruditi con cui è stato sempre esercitato. Modelli e riferimenti non eredita facile trovarli; ma; bisogna volgere gli occhi, rappreso, verso la Francia, dove, sebbene in moduli diversi, si è avuta una ricca letteratura in questo senso.

Ma il Doria ricercatore di fonti per la storia locale, rivela in questo campo di toponomastica storica la sua perizia di napoletano, ostico ed abile, nello stesso tempo, attico, in quanto rappresenta quella pausa di «dopo» che lo scrittore si concede, guardando con disdegno gli sgobbi di «questiere»; dice in quanto egli sa scovare queste pagine ricche con uno spirito pungente e sagace, che vigila sulla sponda della ingiallita pagina comparsa, per non farsi sfuggire la bellezza minima nota umoristica.

Accompando la lettura di questo libro a quanti si accingono verso Napoli, sia con sciaro, sia con abbondante bagaglio di cognizioni sulla storia e sui costumi locali. Oltre al ditto, alcuna può trovare un'insostituibile messe di aneddoti e di notizie utilissime a correggere molte false leggende fiorite nei secoli intorno alla toponomastica napoletana.

Chi conosce il Gino Doria storico ed erudito, non disdegnerà certo d'incontrarsi con il Doria scrittore e giornalista; e la buona occasione gli è offerta stavolta, da un nuovo libretto in cui sono raccolti alcuni dei suoi più vivaci pamphletti antifaustici, che attirarono sul capo del loro autore, nel tempo in cui apparvero nei giornali, i fulmini dei brigatieri del regime mussoliniano dall'ora del potente duce. Quei fulmini allora — l'era nel tempo che precedette il peso la pronuncia delle leggi eccezionali sulla stampa — avevano la passione abitudine di scrivere

a destinazione, come guidati da mano sapiente; infatti, essi intorpeggiarono in uno punto l'attività giornalistica del Doria che aveva concesso brillantemente le sue esperienze pubblicistiche, se non era, al «Giorno» di donna Manilla Cerri.

La Roma: Remo & C. (Ricciardi Editore, Napoli) si trovano alcuni otto articoli: Come l'infatuazione romana, che comincia una allora a manifestarsi tra i fausti, i quali, come tutti i falsi rivoluzionari, avevano, per darsi importanza, un'aria le toghe degli avi. Contro la mazzettizzazione della lingua, una delle prime prove delle manie nazionalistiche dei cervelli deboli; Contro la riforma del giornalismo, promessa senza delle più rigide leggi sulla stampa; Contro la vigilanza della censura, che è una satira amara sul modo di applicare la censura in un paese che si avvicina verso la più bestiale della dittatura;

Contro la stupidità accademica, che è un'umercia presa in giro degli sterminati del regime, i quali, applicando in filologia e in letteratura gli stessi metodi che il fascismo, fidarsi nella stupidità degli italiani, applicava in politica.

Da questa raccolta di Doria vien fuori un'immagine davvero pittoresca dell'Italia di quegli anni; pietosa, ma nello stesso tempo umoristica, essendo il paese ancora lontano dalle sciagure in cui doveva precipitare a ancora ignorare a Volturno, con cui il fascismo balda, ingenua l'occasione. Ma questi testi Gino Doria se il ripropone con accorta mediazione, non tanto per risuscitare in noi un'amarrezza che va stemperando, quanto per invogliarci a sorridere ai moti di furia che accompagnavano e spesso si mescolavano alla nostra tragedia.

CARLO BERNARDI

VOLETE BALLARE PRESTO E BENE?

Desiderate ed affrettate alla **TOTI** che da oltre ventisei anni insegna a Roma. Piacetevi al suo domicilio Via della Fressa, 68 - Interno 5

SPOSI
GATTUSO
 ROMA
 Via Sabotai, 12 - Tel. 491.239
LAVORAZIONE PROPRIA
 Conveniente - Comoda - Originali - Massime facilitazioni
 PAGAMENTI RATEALI
 Centrali di design

QUADRANTE

SETTIMANALE ILLUSTRATO DELL'ATTUALITÀ MONDIALE

FOTOGRAFIE DI MUSSOLINI E GERARCHI FUCILATI DOCUMENTARIO DELLA LIBERAZIONE DEL NORD



IN ALTO: Mussolini e Claretta Petacci (nell'interno altre fotografie). IN BASSO: I corpi dei gerarchi giustiziati, in piazzale Loreto, ora piazza dei Martiri, a Milano. In primo piano si scorge metà della faccia di Farinacci. Giustizia fatta.



L'UOMO DEL GIORNO

È il patriota del Nord, l'uomo che ha sfornato una rivista per la libertà e che, con le impetose sollecitazioni...

CENTRO DI STUDI ECONOMICI DEL NUOVO RINASCIMENTO

È stato inaugurato, presso la Casa Editrice De Luigi di Roma, il Centro di Studi Economici del Nuovo Rinascimento...

dell. Piero d'Isa Spadolini, presso la Casa Editrice De Luigi di Roma, Via dei Matali n. 3.

CONCORRENZA CONTRO LA VITA NELLA AVIAZIONE CIVILE AMERICANA. — Il Dipartimento della Giustizia si è mosso in senso contrario alla proposta...

LA PREGANZA NEL MEDIO ORIENTE

La Corte di Appello di Londra ha trattato recentemente il ricorso di certo Alexander McDonald...

pericolo di matrimonio anche se, in un caso, egli stesso ad esprime il desiderio che tale circostanza fosse presa in considerazione per un giudice avrebbe dovuto ammettere la cosa.

ONDE CORTE

La fine della guerra in Europa non è lontana. Gli avvenimenti precipitano con un ritmo frenetico, superando spesso le più rosee previsioni di certe agenzie di stampa americana.

L'Italia si è trovata da un giorno all'altro liberata per buona parte dalle orde tedesche ed agli italiani è toccata la cura di guidare le loro truppe...

La Conferenza di San Francisco non si può dire che stia sotto una buona stella. Prima ancora di aprire i battenti per i suoi lavori, di essa si era già parlato e scritto in vario modo...

auto a motore se il marito lo trovo di servizio nell'incendio sarebbe stato mandato per lungo tempo in prigione. Tutto sommato la Corte d'Appello riduce la pena a soli 12 mesi di carcere.

LA SVIZZERA PROIBISCE LA NEGOZIAZIONE DEI BRANCOVITTI

Il Consiglio federale svizzero ha deciso di proibire la negoziazione di beni di lusso, in particolare di gioielli, di opere d'arte e di mobili di pregio.

Il tripartito non vuole più da un pezzo, l'anno scorso, non da affidamento. Bastino e Tullio non fanno paura neppure ai principati per cui dire di sola importanza italiana.

Il Portogallo ha decretato la mobilitazione generale del suo esercito. Nella lotta che sarà, dice qualcuno, Ma questa volta la trasparenza non è stata, che la stessa truppe portoguese...



SPETTACOLI DELLA BORGATA. — Mentre, prima, come sempre, guardavano i bambini, nella strada d'una villa romana alcuni soldati si postavano in cerchio d'un tavolo, nella speranza di vedere Germano nella veste dell'Asquith. La foto è ormai vana.



SPETTACOLI DELLA BORGATA. — Mentre, prima, come sempre, guardavano i bambini, nella strada d'una villa romana alcuni soldati si postavano in cerchio d'un tavolo, nella speranza di vedere Germano nella veste dell'Asquith. La foto è ormai vana.

PARTENZE GIORNALIERE per NAPOLI - ROMA - GROSSETO - CECINA - AREZZO - FIRENZE - PERUGIA - ANCONA - FANO - POGGIA - SASSI... O. R. P. E.

UN GIOVANE AUTORE VINCENZO FANTINI UN SICURO SUCCESSO GLI AMANTI DELLA FORTUNA EDITRICE "IL VASCELLO" CHIEDETELO IN TUTTE LE LIBRERIE

Un po'... di ballo maestre pregol chiedete se volete imparare piacere DANZE MODERNE DA SOCIETÀ VIA E. O. VISCONTI, 35 - TELEF. 361.897 - CAV. DI S. PIETRO - LEZIONI PRIVATE ANCHE A DOMICILIO

Emorroidi - Vena varicosa GRAND'OFF. DOTT. AI FREDO STROM Cura indolore e senza operazioni CORSO UMBERTO, 304 - TEL. 61.929 Orario: Ferrate 8-20 - Ferrate 8-13

RADIO OGNI TIPO ACQUISTIAMO MASSIMA VALUTAZIONE CORSO VITTORIO EMANUELE, 97 TELEFONO N. 31.506

Dal 5 aprile al 19 maggio è aperta la sottoscrizione ai BUONI DEL TESORO QUINQUENNALI 5% A PREMI in serie di L. 1 miliardo ciascuno

ISTITUTO PER LE CURE OSTETRICHE E GINECOLOGICHE (ex prof. Biraghi) Diretto dal dott. G. BRUNO LONDO Specialista Idrofole ed elettrofole Diagnosi e cura della gravidanza Via Arco 89 (P. Quadrato) tutti i giorni dalle 10 alle 12 e dalle 14 alle 18 - Tel. 600.907 - abitazione 14.114

ISTITUTO SCIENZE OCCULTE FABRIANI Letture e consultazioni aperte per corrispondenza P.le E. Ciano 10 - Fabriano - Tel. 71.228 (ore 10-12) - Via S. Maria 12 - Tel. 71.211 (ore 10-12)

VANTAGGI DEI BUONI: I Buoni sono emessi allo scoperto sulle successioni, donazioni e costituzioni di doti e di patrimonio familiare. Gli interessi ed i premi sono esenti da ogni imposta presente e futura. I Buoni potranno essere versati come contante: 1) alla pari con i versamenti in pagamento dei beni forniti dagli Alleati in base al piano di primo aiuto o comunque impostati dallo Stato e da Enti parastatali e ceduti ad Enti o privati; 2) al prezzo di emissione più interessi all'atto della sottoscrizione del futuro grande Prestito della Bienservazione Nazionale; 3) pure al prezzo di emissione più interessi in pagamento di una eventuale imposta personale straordinaria sul matrimonio. PREZZO DI EMISSIONE: L. 97,50 per ogni cento lire di capitale nominale, oltre gli interessi dal 1° aprile al giorno del versamento. La sottoscrizione debbono farsi in contanti e sono accettate come contante le cedole, scadenti nel semestre decorrente dalla data di inizio della sottoscrizione, di tutti i Buoni del Tesoro quinquennali al portatore nonché dei titoli al portatore e titoli della Rendita 3,50% (1902 e 1906), del Prestito Indivisibile 3,50% (1924), della Rendita 3% (1905) e del Prestito Indivisibile 5% (1930). PREMI: Ciascuna serie di L. 1 miliardo di Buoni concorre annualmente a 1 premio di L. 2.000.000 e 10 premi di L. 1.000.000 e 10 premi di L. 100.000. RENDITA: E' del 5% sul capitale nominale di cento lire; ma poiché il prezzo di emissione è di L. 97,50 ed il ricavo al sottoscrittore alla pari alla scadenza di 3 anni, il saggio di rendimento risulta del 3,60%, senza tener conto dei premi. Tenendo conto di questi, il saggio di rendimento è di 6,15%. Della sottoscrizione vengono rilasciate ricevute provvisorie, intestate agli Istituti emittenti e trasferibili mediante girata anche in bianco, e quindi con tutti i vantaggi dei titoli negoziati ed al portatore a scelta del sottoscrittore. Di esse si effettuerà poi il cambio con i titoli definitivi. Le sottoscrizioni si ricevono presso tutte le Filiali dei seguenti Enti e Istituti facenti parte del Comitato di emissione, presieduta dalla Banca d'Italia:

Dott. VITALE MODICA Malattie Veneree, Pelle, Sessuali V. Tevere 48 - P.le S. O. (P. Piana) 5-12 - 16-18 - P.le S. O. - Tel. 402.000

Dott. SPATAFORA VENEREE - PELLE - SESSUALI CURE COMPLETE CON MEDICINALI Via Machiavelli, 17 Int. 6 Ferrate 7-8 11-20 Ferrate 8-13

Comm. Dott. ELIO DEL GIUDICE MEDICO SPECIALISTA PELLE E SESSUALI VENEREE Cura completa con medicinali Y. Nazionale, 120 (ang. 4 Ferrate) ore 8-12, 15-17

Dott. S. CARABELLESE Specialista VENEREE - PELLE - SESSUALI I. Poggio, 128 - Tel. 64.004 - S. 11-12 - 14-16

Prof. D'AMICO OCULISTA Via Fanti, 3 - Tel. 42.400 - Ore 8-11

LADO RAPPRESENTANZE RECLAM VIA SALANDRA 6 - TEL. 481571

VILFREDO FORNARI VIAGGI E AUTOTRASPORTI FANO Felippo, Fabriano, Ieri, Sassi, Poggio (giornalieri), PERUGIA, Sarginesini, Todi (giornalieri), ANCONA, Anodi P. (giornalieri) e MACERATA, Fano, Foligno (giornalieri e venerdì), Rieti, Civita Castellana, Civita Castellana, Civita Castellana, Civita Castellana (venerdì), POGGIA, Sarginesini (venerdì e giovedì), AUTOVEICOLI E DIRIGIBILI Presentazioni: Sede Via Fanti, 77 (ore 10-12) - Agenzia Via S. Maria 12 (ore 10-12) - Agenzia Via S. Maria 12 (ore 10-12)

Banca d'Italia - Cassa Depositi e Prestiti - Istituto Nazionale delle Assicurazioni - Istituto Nazionale della Previdenza Sociale - Istituto Nazionale Infortuni - Banco di Napoli - Banco di Sicilia - Banca Nazionale del Lavoro - Istituto di San Paolo di Torino - Monte dei Paschi di Siena - Banca Commerciale Italiana - Credito Italiano - Banco di Roma - Associazione Nazionale delle Casse di Risparmio - Istituto di Credito per le Casse di Risparmio Italiane - Istituto Centrale delle Banche e Banchieri - Istituto Centrale delle Banche Popolari - Banca d'America e d'Italia - Banca Popolare di Novara - Banco Ambrosiano - Banco Nazionale dell'Agricoltura - Banco Santo Spirito - Società Italiana per le Strade Ferrate Meridionali - Assicurazioni Generali Trieste - Compagnia di Assicurazioni di Milano - Società Reale Mutua Assicurazioni - Rinnovo Adriatica di Sicurtà - La Fondiaria Firenze - Compagnia Finanz. Agenti di Cambio.



I COLLEZIONISTI hanno fatto scomparire presto le monete di rame, argento e oro coniate dalla Città del Vaticano.

CRISI IN VATICANO

La guerra e l'inflazione hanno scosso la situazione finanziaria della Santa Sede

Una delle tante preoccupazioni che affliggono il Sommo Pontefice vi è quella riguardante la difficile situazione finanziaria in cui versa la Santa Sede. La guerra ha infatti assorbito, e quasi l'unica fonte di reddito della Santa Sede: l'obolo di San Pietro, che è alimentato dalle offerte dei fedeli del mondo intero. Queste offerte pervengono alla Santa Sede per il tramite dei vescovi, o direttamente dai fedeli ed infine dai visitatori e dai pellegrini che normalmente affluiscono in San Pietro da ogni parte del mondo. Come è noto, è fatto obbligo ai vescovi di indire, una volta l'anno, nelle chiese della propria diocesi, una raccolta di offerte per l'obolo di San Pietro il cui ricavato viene poi rimesso direttamente al Pontefice.

In Europa le maggiori offerte per l'obolo di San Pietro provengono dalle cattoliche nazioni della Spagna, Irlanda, Portogallo. Seguiranno in misura minore la Francia, il Belgio, l'Olanda, la Svizzera ecc. Non meno importanti erano per le offerte che pervengono dalla Germania ove vi sono — o vi erano — 20 milioni di cattolici. Per quanto riguarda l'Italia le maggiori offerte provengono dal Veneto e dalla Lombardia. Piuttosto scarse le offerte dall'Italia Insubrica e Meridionale. Le maggiori offerte naturalmente provengono e provengono tuttora dagli Stati Uniti cui seguivano le nazioni cattoliche dell'America Latina. Ma scoppata la guerra le offerte dell'Europa all'obolo di San Pietro si assottigliarono sino a cessare del tutto.

Gli della Spagna non giungeva quasi più nulla sin dallo scoppio della guerra civile. Anche dall'America Latina le offerte scemarono gradatamente e quasi anche delle difficoltà di comunicazioni. Cessate sono pure le esigue offerte dei fedeli che venivano a Roma, la cui assistenza oggi la Città del Vaticano vive sui redditi provenienti dalla Amministrazione dei Beni Patrimoniali della Santa Sede di cui è presidente il Cardinale Carlo Borromeo e segretario mons. Guidetti. Redditi insufficienti a coprire le sempre crescenti spese della Città del Vaticano la quale ha subito il contraccolpo della svalutazione della lira. Il Vaticano come si sa non ha una banca propria né banconote, salvo quei milioni di lire rame argento ed anche in oro che furono coniate sotto affermazione di sovranità del Sommo Pontefice e che a già stato assorbito dai fedeli e dai collezionisti del mondo intero talché questi spazzati sono oggi pressoché spariti dalla circolazione.

Vaticano. È un esperto nome di affari che è anche amministratore di grandi società bancarie, industriali ed edilizie come la Società Romana di Beni Stabili. Si dice che il conte Nogara abbia consigliato il Pontefice a rivolgersi alle Banche americane le quali sarebbero disposte di venire in aiuto del Vaticano con prestiti a lunga scadenza e senza corrispondenza di interessi. Ma il Pontefice avrebbe risposto in netto rifiuto. Certo è che Pio XII secondo al più saggio uomo del mondo ha ereditato una situazione finanziaria pressoché vuota. Il miliardo di coniezioni e i 200 milioni in contanti versati dall'Italia in conformità del Trattato del Laterano vennero utilizzati dal suo predecessore nella costruzione di nuove chiese e conventi, seminari nonché nelle costruzioni della Città del Vaticano e nella villa di Castelgandolfo. Naturalmente questa è una situazione transitoria. Cessata la guerra e ripristinate le comunicazioni ricominceranno ad affluire le offerte all'obolo di San Pietro e i pellegrini ritorneranno a migliaia nell'Urbe. DOR.



LE CAPSULE della Stato Vaticano sono più allungate dall'obolo dei fedeli provenienti da tutto il mondo.

MINISTRO DELLE FINANZE del Vaticano, il Conte Bernardino Nogara e un esperto uomo d'affari, l'ingegner Felici.



BOLOGNA LIBERATA. Tre fotografie della capitale dell'Emilia, due delle quali, prese dal cielo, mostrano il centro della città pressoché intatto, e gli altri ferocissimi dopo i bombardamenti alleati.

Le fotografie documentano la precisione del tiro da parte dei piloti che, per colpendo ripetutamente questo importante centro di traffico e di rifornimento per il

esercito operante nel settore montagnoso a sud di Bologna hanno risparmiato con molta cura il centro della storica città. (Fotografie della R.A.F. escluse per i Quindici).



CITTÀ LIBERATE



BOLOGNA — Partigiani sfilano in parata dopo la liberazione, davanti ai generali alleati e alla folla che applaude.



GENOVA — Truppe americane isrociano prigionieri tedeschi, mentre il popolo genovese si riversa nelle strade.



MILANO — Il fervido saluto dei milanesi alle truppe alleate. Un carro armato americano in piazza della Scala.



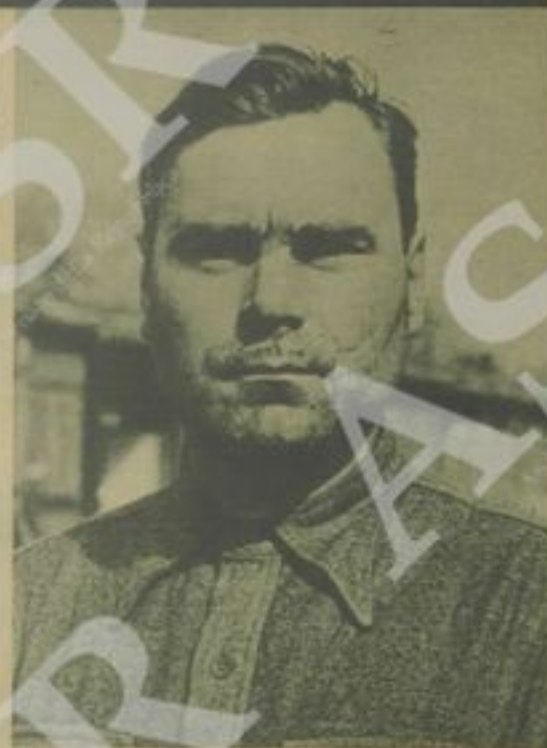
VERONA — Americani nella stazione colpita dai bombardamenti. Il gioco nazista è ormai erollato in tutto il Nord.



FINE DEL



SESSANTAMILA MORTI



IL DELINQUENTE Joseph Kramer, comandante del campo di concentramento di Belzec, in Germania, dove 60 mila civili internati, sono morti in seguito alle torture, alle malattie e alla fame. Siamo alcuni impressionanti documenti

DITTATORE



di questo orrendo delitto commesso con fredde ferocia dai nazisti. Uomini, donne e bambini, sono seguiti lo stesso sorte. Ai morti toccava poi il forno crematorio, che qui si vede distintamente. La Germania dovrà pagare anche ora.





LE ATTRICI RUSSE hanno già fatto le loro esordizioni nei nostri salotti. Ma un riserbo veramente curioso non l'era stato ancora. Tante però due, Nina Altman e Valentina Zvereva, nelle quinte in verità, che appariranno fra poco nel film sovietico "Avevamo".



LA PIÙ BRAVA attrice del 1944 ha avuto il premio. È David Brown, protagonista del film "Gullible". Con lei sono stati premiati Barry Fitzgerald e Bing Crosby, attori del cinema americano nel 1943.

QUELLO CHE LE RAGAZZE INGLESIS PENSANO DEI RAGAZZI AMERICANI

Recentemente in un club londinese della Croce Rossa, si presentò una graziosa Wase, appena arrivata dagli Stati Uniti. Aveva dovuto vedere come i ragazzi americani le si accalcavano intorno. E come lasciavano tutte le ragazze inglesi, per precipitarsi sulla nuova venuta guardandola e famelicamente!

Un tardi quando era rimasta a sfuggire alla calce si ebbe un colloquio da donna a donna con lei.

« Che cosa pensate voi ragazze inglesi dei soldati americani? » chiese.

« Non dei miei migliori per l'aspetto e l'equipaggiamento. Io sono una delle molte ragazze che attendono i soldati americani in un campo. In questi giorni nelle loro battaglie. Ho diciotto anni, sono bionda e ragionevolmente seria. Per quasi un anno sono andata a ballare per due sere la settimana coi ragazzi americani al Club della Croce Rossa. Le altre sere, andavo quasi sempre al cinema o a pranzo con loro. Qualche volta uscivano a casa mia a prendere il tè e a giocare a monocoli. Perciò ne ho conosciuto centinaia.

« Sotto certi aspetti penso che siano più simpatici dei ragazzi inglesi; sotto certi altri no. Ma sotto gli americani sono « di serie ». »

« Hanno un modo troppo ardito di avvicinare le ragazze. Un ragazzo inglese cerca sempre di essere presentato ufficialmente, e non si appropria mai di chiamarvi col nome di battesimo prima di essere uscito con voi per parecchie volte. La prima volta che un ragazzo americano vi incontra vi dice subito: « Ehi, bella », oppure « Dove l'hai presa questa fantasia così dolce, cara? ». Durante i primi cinque minuti di conoscenza vi dà qualche consiglio come: « Glan » o « Ma piccola palla di fuoco ».

« Il primo ragazzo americano che ho conosciuto si ha spaventato. Si chiamava Eddie. Aveva un viso attraente e simpatico ed era un "Dad". « Divertiamoci! Detti sono stringendomi la mano. « Facciamoci vedere come si recita sui due fornelli ». Non aveva la sua lontana idea di quello che voleva dire. Mi condusse sul la piattaforma dove si balla e mi accorsi subito che era uno straordinario ballerino. Ma non ero preparata al torrente di parole che mi veniva nelle orecchie. Un ragazzo inglese balla sempre in silenzio, con un'espressione di assoluta concentrazione. Eddie invece attaccava discorsi ogni minuto. « Sei una piccola, piccola, una carota che dentro che tu sei la mia ispiratrice numero uno. C'è un trucco con un'occhiata la sera, ma non serviva a niente. Mentre si ballava Eddie cercò di prendersi la mano (un ragazzo inglese di solito vi deve

uscire molto bene prima di stringervi le mani. Quando dissi questa « Questo non va », sempre a ridere allegromente. Mi tenne tutta la serata in movimento. Quando mi riconsegnò a casa e si fermò davanti al portone ebbe la sorpresa maggiore di quando incontrò i Mollis avanti la libreria, bellina », mi disse. Mi affrettai e mi dissi un violento bacio. Non mi si abbandonò la porta sul viso. Non sapevo davvero che cosa pensare dei soldati americani.

« La volta dopo che andai al Club imparai che loro erano niente da temere. Eddie mi salutò con una carezza, ma era talmente infelicitato con un'altra ragazza, una brisetta, che per il resto della sera non mi salutò affatto.

« Non molto tempo fa ho conosciuto un ragazzo che si chiamava Paul, che veniva dall'India. Mi raccontò tutto della sua famiglia, della sua fattoria, quanto denaro aveva in banca e quello che gli pendevano gli allevamenti di agni. Poi, improvvisamente, sotto un grande cielo azzurro, mi disse di sposarmi. Non era affatto innamorato di me. Mi accorsi che era come suonava a migliaia di altri ragazzi americani in Inghilterra — aveva bisogno di essere accettato da qualche femminuccia. Certo una frangente provava come la sua e sempre affettuosi per noi, i ragazzi inglesi, soltanto in un paese dove esiste una grande dose di femminilità.

« Un'altra cosa che mi stupisce molto negli americani è la devozione che hanno per le loro madri. C'è un giorno di noi vi mostra la fotografia di sua madre dopo cinque minuti che vi ha incontrato. I ragazzi inglesi invece parlano raramente della mamma e lo fanno, facendolo, di essere dimissivi. A noi ragazze fa anche affetto l'adorazione degli americani per le loro sorelline minori. In Inghilterra i fratelli maggiori considerano le sorelle più giovani come delle terribili seccature.

« Gli americani sono poi così simpatici e camerateschi che noi proviamo facilissimo intrattenersi nelle nostre case. Dieci minuti dopo che sono entrati sono capaci di farsi sedere sulla ginocchia la ragazza e riescono a farci dire dalla Nonna perché ha sposato il Nonno. Un giorno, un ragazzo americano, ex-campione della squadra di calcio del vostro collegio, si precipitò in casa dopo il tè, prese un asciugatoio e lo stese per aiutarci la mamma ad asciugare i piatti e le stoviglie. Mia madre era meravigliatissima e le mie due sorelle minori addirittura scettiche. Un ragazzo inglese non si occuperebbe mai di fare una cosa simile, penserebbe di occuparsi d'essere un villain.

« All'epoca, molte di noi non vedevano assolutamente niente delle espressioni americane. Una ra-

ragazza che conosceva la profonda mente affica quando un americano le rivolse la parola chiamandola « piccolissimo ». Credeva che fosse un insulto.

Ogni tanto, naturalmente, gli americani dicono qualche cosa che ci sorprende di solito.

nel nostro paese o sui nostri costumi. Però quando succede questo « è sempre qualche altro americano che lo fa star sù ».

« Non mi sono mai divertita tanto in vita mia come da quando sono arrivati i soldati americani e sono convinta che migliaia di altre ragazze pensano allo stesso modo.

« Ma le ragazze americane non devono temere la nostra concorrenza: noi siamo ancora molto fedeli ai nostri ragazzi e gli americani non ci guarderebbero quasi per niente se ci fossero delle ragazze del loro paese.

NEL PRIMO NUMERO
UNA SPETTACOLOSA MARCHELLA ALLE SUE SOTTILITÀ
E UNO SPOKANE NERVIZIO NELLA SPINA DEL

UN SPETTACOLO SPETTACOLARE è quello presentato da una
Cena di sede americana, l'antologia di fantasia e consistenza di rima.



LE DONNE INGLESI non lavorano mai senza l'uniforme. Nani compili le allusioni per l'opera di ricostruzione nel dopo guerra. Ecco la Bonheur di Claretta che ispeziona un reparto telefonato.

NOTAZIE DELL'INTELLIGENZA. Le modiste parigine traggono ispirazione dal secolo scorso. Questo è un abito da sera creato da Lanvin.



« Sotto certi aspetti penso che siano più simpatici dei ragazzi inglesi; sotto certi altri no. Ma sotto gli americani sono « di serie ». »

« Hanno un modo troppo ardito di avvicinare le ragazze. Un ragazzo inglese cerca sempre di essere presentato ufficialmente, e non si appropria mai di chiamarvi col nome di battesimo prima di essere uscito con voi per parecchie volte. La prima volta che un ragazzo americano vi incontra vi dice subito: « Ehi, bella », oppure « Dove l'hai presa questa fantasia così dolce, cara? ». Durante i primi cinque minuti di conoscenza vi dà qualche consiglio come: « Glan » o « Ma piccola palla di fuoco ».

« Il primo ragazzo americano che ho conosciuto si ha spaventato. Si chiamava Eddie. Aveva un viso attraente e simpatico ed era un "Dad". « Divertiamoci! Detti sono stringendomi la mano. « Facciamoci vedere come si recita sui due fornelli ». Non aveva la sua lontana idea di quello che voleva dire. Mi condusse sul la piattaforma dove si balla e mi accorsi subito che era uno straordinario ballerino. Ma non ero preparata al torrente di parole che mi veniva nelle orecchie. Un ragazzo inglese balla sempre in silenzio, con un'espressione di assoluta concentrazione. Eddie invece attaccava discorsi ogni minuto. « Sei una piccola, piccola, una carota che dentro che tu sei la mia ispiratrice numero uno. C'è un trucco con un'occhiata la sera, ma non serviva a niente. Mentre si ballava Eddie cercò di prendersi la mano (un ragazzo inglese di solito vi deve

uscire molto bene prima di stringervi le mani. Quando dissi questa « Questo non va », sempre a ridere allegromente. Mi tenne tutta la serata in movimento. Quando mi riconsegnò a casa e si fermò davanti al portone ebbe la sorpresa maggiore di quando incontrò i Mollis avanti la libreria, bellina », mi disse. Mi affrettai e mi dissi un violento bacio. Non mi si abbandonò la porta sul viso. Non sapevo davvero che cosa pensare dei soldati americani.

« La volta dopo che andai al Club imparai che loro erano niente da temere. Eddie mi salutò con una carezza, ma era talmente infelicitato con un'altra ragazza, una brisetta, che per il resto della sera non mi salutò affatto.

« Non molto tempo fa ho conosciuto un ragazzo che si chiamava Paul, che veniva dall'India. Mi raccontò tutto della sua famiglia, della sua fattoria, quanto denaro aveva in banca e quello che gli pendevano gli allevamenti di agni. Poi, improvvisamente, sotto un grande cielo azzurro, mi disse di sposarmi. Non era affatto innamorato di me. Mi accorsi che era come suonava a migliaia di altri ragazzi americani in Inghilterra — aveva bisogno di essere accettato da qualche femminuccia. Certo una frangente provava come la sua e sempre affettuosi per noi, i ragazzi inglesi, soltanto in un paese dove esiste una grande dose di femminilità.

« Un'altra cosa che mi stupisce molto negli americani è la devozione che hanno per le loro madri. C'è un giorno di noi vi mostra la fotografia di sua madre dopo cinque minuti che vi ha incontrato. I ragazzi inglesi invece parlano raramente della mamma e lo fanno, facendolo, di essere dimissivi. A noi ragazze fa anche affetto l'adorazione degli americani per le loro sorelline minori. In Inghilterra i fratelli maggiori considerano le sorelle più giovani come delle terribili seccature.

« Gli americani sono poi così simpatici e camerateschi che noi proviamo facilissimo intrattenersi nelle nostre case. Dieci minuti dopo che sono entrati sono capaci di farsi sedere sulla ginocchia la ragazza e riescono a farci dire dalla Nonna perché ha sposato il Nonno. Un giorno, un ragazzo americano, ex-campione della squadra di calcio del vostro collegio, si precipitò in casa dopo il tè, prese un asciugatoio e lo stese per aiutarci la mamma ad asciugare i piatti e le stoviglie. Mia madre era meravigliatissima e le mie due sorelle minori addirittura scettiche. Un ragazzo inglese non si occuperebbe mai di fare una cosa simile, penserebbe di occuparsi d'essere un villain.

« All'epoca, molte di noi non vedevano assolutamente niente delle espressioni americane. Una ra-

ragazza che conosceva la profonda mente affica quando un americano le rivolse la parola chiamandola « piccolissimo ». Credeva che fosse un insulto.

Ogni tanto, naturalmente, gli americani dicono qualche cosa che ci sorprende di solito.

nel nostro paese o sui nostri costumi. Però quando succede questo « è sempre qualche altro americano che lo fa star sù ».

« Non mi sono mai divertita tanto in vita mia come da quando sono arrivati i soldati americani e sono convinta che migliaia di altre ragazze pensano allo stesso modo.

« Ma le ragazze americane non devono temere la nostra concorrenza: noi siamo ancora molto fedeli ai nostri ragazzi e gli americani non ci guarderebbero quasi per niente se ci fossero delle ragazze del loro paese.



CADAVERI A RAPPORTO: Hitler, Mussolini, Goering, Keitel, Raeder, oggi scomparsi dalla scena del mondo, i tribunali per i criminali di guerra avranno meno da fare in sostanza.

MORTI E MORIBONDI

La giustizia del popolo, terribile o spietata, ha colpito i traditori della Patria. Centinaia di gerarchi, profittatori, delinquenti, spie, con a capo lo stesso Mussolini, hanno pagato con la vita i delitti commessi per vent'anni. E altri attendono, per poco ancora, la resa dei conti.



L'AMMIRAGLIO DOENITZ, successore di Hitler e il traditore Ciano, Grazzi.



IL TRADITORE Graziani, che attende d'essere giudicato.



IL MONCO Roberto Parivaccini, rapace ras di Cremona.



IL FASCISTA STARACE e «donna» Rachele hanno finito il loro tempo.



L'ULTIMO segretario repubblicano, Alessandro Passolunghi.



IL BARBUTO trionfo e decoratissimo Altiero Spinelli.



LUISA FERIDA la virago rimasta. IL COCAINOMANE Osvaldo Valenti.



RENATO RICCI squadrista di Carrara, ucraino siciliano.



FERNANDO MEZZASOMA ministro delle propagande.

Chi sono i deportati in Jugoslavia?



I Batteria Macedone del N. C. V. M.
N. 68 - 1-12-44 SKOPLJE

CERTIFICATO

Il presente certificato si rilascia al compagno PEDIRZOLI Giulio che è stato presso il N. O. V. (Armata Popolare di Liberazione) in Macedonia, fino al 24/10/44, ed ha preso parte ai combattimenti contro i tedeschi.

IL COMMISSARIO POLITICO

IL COMANDANTE



„Si rilascia al compagno SERGIACO Guerrino, italiano, questo certificato, che lo stesso è stato presso il N. O. V. (Esercito Popolare di Liberazione) in Macedonia, dal 15/9/43 al 27/1/45 come volontario e fino ad oggi si calcolava come soldato di questa compagnia presso il Comando di Luogo della città di Okrhida.

Okrhida 27/1/45

IL COMMISSARIO POLITICO

IL COMANDANTE

I partigiani Sergiaco Guerrino e Pedirzoli Giulio, dopo aver fraternamente combattuto, fianco a fianco, con i compagni jugoslavi, sono stati alla fine delle ostilità internati e sottoposti ad una dura vita di lavoro nelle miniere della Serbia ed Erzegovina.

Ciò pur non essendo fascisti, ed i documenti loro rilasciati durante la lotta di liberazione lo comprovano a sufficienza. Essi però erano italiani.